

4me ANNÉE - N° 62 SAINT CHARLEMAGNE 20 JANVIER 1937

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Reproduction et traduction réservées.
Copyright by "RIDENDO" Paris.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL :
(20 numéros)

FRANCE & COLONIES . . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ



Je ne sais pas si la tradition du banquet de la Saint-Charlemagne existe encore et je dois dire que si elle avait disparu, je n'en verserais pas des larmes abondantes.

De mon temps déjà, les « grands » attachaient une importance médiocre à ces modestes ripailles. Pourtant, en réthorique, quelques « costauds » de la composition française se disputaient sournoisement l'honneur de porter un toast en vers dans lesquels les uns mettaient un large lyrisme et les autres glissaient une subtile ironie. Mais déjà nous n'avions plus la foi, nous témoignions à Charlemagne une reconnaissance ralative d'avoir inventé les écoles et nous ne remercions pas fervemment le Seigneur notre Dieu de nous avoir fait naître dans cette bourgeoisie modeste qui se serait crue déconsidérée si leurs garçons n'avaient pas appris le rudiment et conquis la première peau d'âne.



Nous sentions confusément déjà que tout ça ne servait pas à grand'chose, ce qui n'empêcha pas la plupart d'entre nous de poursuivre rageusement leurs études jusqu'à des doctorats dont bien souvent la seule excuse était de nous dispenser de deux ans de service militaire. Combien y en eut-il de ces doctorats en droit, dont le mien, qui m'empoisonna jusqu'à la dernière limite, tant je craignais de repartir faire à « droite par quatre » à Fontainebleau ou ailleurs, loin des coulisses des théâtres où j'avais mes entrées et même mes affections.

On a eu beau me raconter :

— Vous verrez ! ça vous servira, ça vous donnera le goût de la logique et cela assouplira votre esprit.

J'ai l'impression que cela ne m'a jamais servi à rien, pas même à me débattre dans les arcanes de la procédure et à gagner un procès, ne gardant de la basoche que le souvenir puant d'une étude d'avoué où je faisais des vers. Je les envoyais sur du papier bleu pour scandaliser leurs concierges à des aimées qui elles non plus ne goûtaient pas la finesse de ces délicates plaisanteries.

Le lendemain du jour où j'ai passé mon doctorat, enfin ! j'ai eu l'impression que la joie a balayé toutes les connaissances que j'avais pu entasser pour m'en servir, une fois pour toutes, devant mes examinateurs.

Aujourd'hui, la Saint-Charlemagne est l'occasion de ces banquets d'anciens élèves. Ils rassemblent les survivants de quelques générations mêlées qui éprouvent le besoin d'aller montrer leurs brochettes de décorations et leur situation de messieurs arrivés aux petits copains qui n'ont



pas si parfaitement réussi. Mais les petits copains malins s'abstiennent, ils n'ont pas trente francs ou cinquante francs à dépenser pour retrouver le camarade qui copiait leur version grecque et dont on disait à ce moment qu'il ne ferait jamais rien dans la vie. Au moins, il a fait des relations, le pontife qui préside le banquet, et cela lui a peut-être plus profité que le lait amer de l'Alma parens.

Un jour, après guerre, un camarade m'a traîné à un banquet d'anciens élèves, nous y avons appris la mort d'une foule de camarades que nous avions perdus de vue, ce qui donne tout de suite un petit ton de gaîté charmante à la cérémonie, mais après le dernier toast, j'ai pu traiter le Maréchal Joffre de « cher camarade ! » ce qui l'aurait sans doute surpris, s'il n'avait été dès cette époque, déjà « un peu dur de la feuille ».

Et puisque notre cher Ridendo n'est pas lu par vos familles, je peux bien évoquer l'apothéose



de ces agapes au cours de laquelle le professeur de la Faculté retourne avec son vieux copain le sénateur, vers cette « Botte de Paille » qui a probablement disparu ou dans d'autres petits temples de l'amour où, en un jour de folie, les lycéens pustuleux connurent, pour la première fois, la volupté.

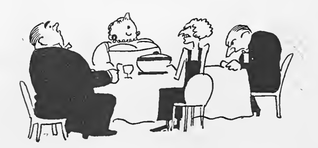
Encore de beaux souvenirs de notre impétueuse jeunesse, mais nous avions une excuse, tandis qu'aujourd'hui les labadens fanés qui s'efforcent de ranimer de vieilles ivresses me font l'effet de ceux qui se contentent de regarder l'amour par le trou de la serrure.

■ ■ ■



Les dîners de famille ne m'ont pas paru empreints de plus de cordialité que d'habitude, au contraire et j'ai même l'impression que le cousin Charles prenait beaucoup sur lui pour ne pas voler dans le poil du cousin Gaston.

Non pas encore la guerre civile, bien sûr, mais il est bien certain que l'on en veut beaucoup plus à un parent qui a réussi qu'à un inconnu dont on peut accepter les qualités sans en être blessé.



Or, quand la politique s'en mêle, vous pensez ! Mais ne supposez pas à tort que les mécontents soient forcément du même parti, il en est de toutes les couleurs et la couleur, d'ailleurs, ne dépend que de celle de celui que l'on jalouse.

Il y a beau temps que j'ai renoncé à ces dîners, me réservant de rencontrer ceux que j'ai envie de voir quand j'éprouve le désir de les voir. Cette abstention me fait juger assez aigrement. Je ne suis qu'un sale poseur qui rougit de sa famille.

Je n'en rougis pas, mais quelquefois elle m'embête et la vie est trop courte pour voir des gens avec qui l'on s'entend mal et surtout à qui l'on n'a rien à dire, sous prétexte que l'on a dans les artères des globules qui se ressemblent.

Et encore!

Et nous n'avons à nous partager aucun héritage, c'est vous dire ce que ce serait si nous avions en plus un coffre-fort à nous disputer.



— Pourquoi m'avez-vous amené cet enfant ? Il n'a rien...
— Si : il est trop intelligent. C'est vexant pour son père...



Mais je parle bien légèrement des héritages, comme si la plus grosse fortune résistait à deux ou trois générations !

Je crois d'ailleurs que certains grigous se sont rendu compte qu'ils gardaient bien inutilement des sommes considérables dans leurs



coffres en prévision d'événements qui prouveraient comme un et un font deux que toutes les précautions sont vaines.

J'ai vu arriver chez moi de sa province où il entasse depuis longtemps ses fermages, ses revenus, ses intérêts, un camarade d'enfance qui m'a dit :

— J'ai compris ! je viens passer dix jours à Paris, je veux vivre comme Rothschild.

Rothschild n'est qu'une entité et je n'ai pas voulu lui dire que je connaissais un Rothschild qui ne vivait que de pâtes sans beurre et d'herbes cuites. J'ai emmené mon ami, affranchi soudain, dans les meilleurs restaurants, je lui ai fait boire les meilleurs vins, j'ai partagé, à ses frais, toute sa dissipation, sans aller toutefois jusqu'à cette princesse étrangère à qui il fit proposer ce qu'elle voudrait pour une nuit.

J'ai failli en claquer et j'ai retrouvé mes petites manies quotidiennes, et même mon régime avec joie quand enfin il est reparti après avoir dépensé plus de deux cent mille francs en moins de deux semaines.

Il m'a écrit une lettre mélancolique. Il m'a expliqué si c'était vraiment cela la grande vie, il aimait



autant la sienne avec du caviar deux fois par an et deux truffes dans la dinde de Noël.

Je n'ai pas voulu lui répondre que cette espèce de fugue, cet éclat de feu d'artifice n'avait aucun rapport avec l'aisance et le luxe, pas plus que sa princesse étrangère n'avait de rapports avec une amie que l'on pourrait gâter.

Il faut s'habituer à vivre largement et apprendre à dépenser son argent.

C'est pourquoi les parvenus nous énervent ; ils sont si contents de montrer qu'ils sont riches qu'ils ont l'air de vouloir nous épater. Au fond, c'est un peu de naïveté de leur part et ils ont bien des excuses.

■ ■ ■



Comme en ont ceux qui commencent à gagner de l'argent à l'époque de leur maturité, après de longues années d'un travail qui n'a pas toujours été fructueux.

Ils ont d'abord des dettes à payer, puis ils s'étonnent de pouvoir acheter ce dont ils ont besoin sans tirer des plans et chercher des combinaisons. Ils prennent des habitudes et les billets filent, et ils s'aperçoivent tout à coup qu'en



gagnant pas mal d'argent, ils connaissent presqu'autant d'embêtements — pas les mêmes, bien entendu, mais d'autres auxquels ils ne pensaient pas.

Un jour, j'ai vu un peintre à qui un marchand de tableaux venait de donner cinq mille francs. Il riait, il pleurait, il ne savait quoi faire de tout cet argent-là.

Il prit mille francs et il me dit : « Garde-moi le reste ! »

Le lendemain, il est venu chercher un autre billet, et ainsi de suite, le dernier s'est envolé avant la fin de la semaine. Après quoi il a repris sa vie ordinaire, qui consistait à manger des saucisses et des frites, à fumer du gros tabac et à partager son divan, à l'heure du petit jour, avec des compagnes qui, cette nuit-là, n'avaient pas d'autre refuge.

C'est seulement beaucoup plus tard, au moment de la grande réussite, qu'il a commencé à s'assagir un peu. Mais il en a conçu une mélancolie dont il ne s'est pas guéri. Quelquefois, je lui propose d'aller faire un tour à Montparnasse, il me répond :

— Non, mon vieux, je n'en reviendrais pas !

Robert DIEUDONNÉ.



RESQUILLE

— Comment tu n'es pas médecin ?

— Non, je suis vétérinaire.

(Dessin inédit de Ch. St-Georges.)



MÉPRISE

— La mer est grosse !...

— Oui, ça fera mon troisième.

(Dessin inédit de Van Rompaey.)



CANDEUR

— Ma vie a-t-elle vraiment été en danger, docteur.

— Je vous crois, chère Madame, je venais vous voir tous les jours.

(Dessin de Spence.)

de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

LE COUP DE FUSIL

Mécène de l'art dramatique, le docteur Hen... de Rot... a toujours en carton quelques œuvres tant est grand chez lui le démon du théâtre.

C'est ce qu'il appelle, dans l'intimité, ses « conserves ».

Sa douce manie est encore d'infliger à ses invités la lecture de ses « ours » !

Dernièrement, il conviait à dîner le bon romancier Henri Duv...

— Entendu, répondit celui-ci, mais cher ami, « sans conserves », je vous prie... Le médecin me les interdit !

■ ■ ■

INCOMPÉTENCE

Dans la prochaine pièce qu'elle va créer, Mlle Ga... Mor... jouera un rôle particulièrement difficile : au début, elle aura 16 ans et à la fin 85 ans.

Comme l'actrice est très consciencieuse, elle se « tuyaute » sérieusement pour représenter avec vérité une nonagénaire.

A la soirée offerte par le Gardé... à George V, elle entreprit devant le buffet le docteur de M...

— Dites-moi, docteur, croyez-vous que je doive m'affliger d'un tic pour rendre mon personnage plus vraisemblable ?

— Mon Dieu... Mademoiselle, fit avec esprit le docteur de M... je ne peux, hélas, vous renseigner... Je n'ai jamais connu de personnes aussi âgées dans ma clientèle... Tous mes confrères vous diront que je les... tue, bien avant !

SPÉCIALITÉS

Ayant connu la saison passée un retentissant succès dans un théâtre parisien, le docteur Jo... espère bien être joué, de nouveau, cet hiver. Et sur la scène de notre premier théâtre français.

Il a les meilleures relations avec les nouveaux dirigeants de notre Maison de Molière.

L'autre après-midi, il rendait visite à l'administrateur.

Quelles émotions, confia-t-il à un ami... Je suis en train d'attraper une maladie de cœur ! Il va falloir que je songe à changer de spécialité !

Le Docteur Jo... est en effet spécialiste des maladies de gorge !

■ ■ ■

LA RÉCOMPENSE

Cet homme politique considérable qu'affecte une légère claudication a été récemment opéré à l'hôpital de cette ville de province qu'il représente à la Chambre et dont il est maire.



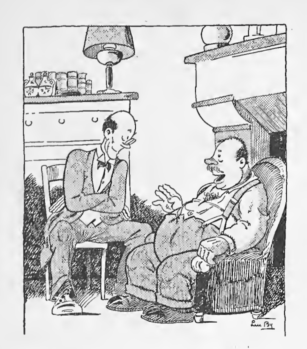
Le chirurgien n'était autre qu'un de ses amis, écrivain à ses heures perdues et qui fut jadis candidat à un grand prix littéraire, par la volonté de l'homme politique, ministre de l'Education nationale de l'époque.

L'intervention, bénigne, réussit parfaitement.

— Vous verrez, observait un député de Paris, que pour remercier son opérateur, de Mon... va le faire présenter à l'Académie française !...

— C'est beaucoup s'avancer... car de Mon... songe, aussi, pour lui, à l'habit vert !

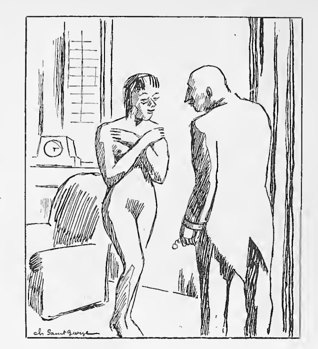




— Et comment était-ce, ce que vous avez vomi??

— Mon Dieu, docteur... de la dégueulade...

(Dessin inèdit de Luc By.)



— Alors on a écouté son petit cœur?

— Non docteur, c'est un accident du travail.

(Dessin inèdit de Cho Saint-Georges.)

CAMPAGNES AU PAYS DE LA SOIF

— Hé les copains, on est sauvé, le colonel est hydropique.

(Dessin inèdit de Claude Garnier.

Claude Garnier



DIG DING DONG

par le Docteur B.

Par un beau soleil printanier, l'abbé Pamphyle, bréviaire sous le bras, déambulait au long de l'avenue des Champs-Elysées, heureux de la douceur de son désœuvrement.

L'abbé Pamphyle était jeune et fort, un peu sanguin même et sa physionomie de joyeux compère contrastait un peu avec l'austérité de son vêtement.

L'abbé Pamphyle regardait les boutiques. Faut-il avouer qu'il regardait aussi les jeunes femmes, en fraîches toilettes de printemps et rendait grâce au Seigneur de les avoir crées pour la joie du regard ? Il les regardait même avec quelque complaisance : pour être abbé, n'en est-on pas homme ? Et n'est-ce pas un plus grand mérite de résister à la tentation que d'être incapable de se sentir tenté ?

A l'heure précise ou l'abbé se promenait et sur le même trottoir, allait dans sa direction la toute charmante petite Madame des Ecarts une des plus aimées parmi les paroissiennes de l'abbé Pamphyle. C'est ainsi que l'ouaille et son pasteur se trouvèrent bientôt nez à nez.

— Oh ! monsieur le Curé ! Quel hasard ! Votre santé est-elle bonne ?

— Toujours, Madame, toujours. Et vous-même ? Et Monsieur le comte des Ecarts ? répondit l'abbé, la lèvre ornée d'un sourire.

La conversation s'engagea. Et comme le soleil commençait à chauffer, l'on se mit à l'ombre d'un store, face à une boutique de frivolités.



Il était évident que la jeune femme était fort sympathique au curé, qui la mangeait des yeux et la couvait du regard, détaillant le petit nez, les oreilles roses, la fraise de la bouche et parfois même laissant errer sa vue sur le corsage à la place où, tels des oiseaux frileux, se blottissaient les jeunes seins. La conversation s'étant un peu poursuivie il fut bientôt certain que l'abbé Pamphyle était fort troublé.

C'est à ce moment que passait un gavroche. Les gavroches, ça remarque tout et celui-ci vit la contenance de l'abbé.

— Hé l'abbé ? cria-t-il.

L'abbé Pamphyle se retourna.

— Si ta soutane était en bronze, quel beau carillon, l'abbé, quel beau carillon ! !

Dr B.

UN CAS GRAVE

— Venez vite, docteur, la sage-femme s'est empoisonnée avec des champignons de couche.

(Dessin inédit de Varé.)



COLLABOREZ... AMIS LECTEURS



LA PATROUILLE

Qu'en ferais-tu, de ta catin
Toi que voilà, court et pansu
Quêteur d'un amour purotin
Qui veut passer inaperçu?

Ventre Saint gris! Quelle trombine!
Je crois que tu serres les fesses,
Et que ta verte et triste mine
Eloignerait toutes caresses...

Tu as songé à la « bourgeoise »
Au scandale, au délit, à tout,
Et que la rumeur villageoise
Va te poursuivre un peu partout!

Adieu les baisers comprimés
Finis, les frôlements douteux,
Les longs désirs inexprimés
Les essais tremblants et honteux...

Ta fine garce, au pif hargneux
Sur un renvoi de menthe verte
Fait claquer ses genoux cagneux
Et tend sa croupe découverte!

Lorsque sa cuisse hospitalière,
Sur ton ventre gélatineux
Reprend sa course familière,
Que fait ton vieux corps vénéneux?

Sous sa grosse bouche écrasée
— Ventouse à double tentacule —
Baveuse plutôt qu'amusée,
Que devient ta peau ridicule?

O! Lamentable pendicule
Héros d'un effort besogneux
Si tu n'avances plus, recule
Sans avoir cet air dédaigneux!

Car tu sens venir la patrouille :
Comment feras-tu donc le beau?
Tu n'as pas seulement la trouille :
— Il te manque un bon escabeau!

Jehan DE ROLINCOURT.



QUELLE AUBAINE

— Nous allons vous opérer, car le pendule décèle un gisement de pierres précieuses dans votre vessie.

(Dessin inédit de André Charles.)



— Méfiez-vous, c'est très alcoolisé...

— Oh ça ne fait rien... J'ai l'habitude de tout ce qui est un peu roide !...

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



DÉJEUNER
DE REMERCIEMENT
OU
LE TRIOMPHE DU PÊCHEUR

— Faites-lui honneur, docteur, il a été pêché avec un petit bout du tœnia d'Ernestine.

(Dessin inédit de Varé.)

LES EXPÉRIENCES DU DOCTEUR CUMULUS

•



D'UN DERRIÈRE

(SAUF VOTRE RESPECT)

BORDÉ DE SOIE ROSE

PAR G. DE LA FOUCHARDIÈRE



Il est bien entendu que j'invente le nom du Docteur Cumulus, comme fut inventé celui du Professeur Nimbus... Mais je n'invente pas le personnage lui-même ; il est de mes vieux amis.

Jadis Cumulus dirigeait un asile de fous. Il les soignait d'après ce qu'il appelait la méthode de la raison pure.

Un jour, il entreprit de guérir un aliéné qui se trouvait dans son cabinet directorial, au moyen d'une démonstration par l'absurde.

— Vous prétendez, mon ami, que vous pouvez voler dans les airs sans aucun appareil... Essayez un peu... La fenêtre est ouverte...

Le fou ne se le fit pas répéter deux fois... Il sauta par la fenêtre, tomba ainsi du deuxième étage et se fit des fractures compliquées.

Le Docteur Cumulus, nullement déconcerté, en tira cette conclusion imprévue.

— C'est un effet de suggestion. Je possède une force de persuasion prodigieuse.



Alors, il entreprit de soigner toutes les maladies par le fluide hypnotique.

Il faut reconnaître qu'il obtint des résultats encourageants dans le traitement des verrues. Mais il fonda des espoirs excessifs sur un cas d'éthylisme qu'il avait résolu avec élégance.

Un poivrot amené par sa femme avait été endormi à la suite de passes magnétiques et le docteur lui avait dit :

— Prenez ce verre dans votre main droite. Il vous est impossible, vous entendez bien, de le porter à vos lèvres... Essayez... Vous voyez bien. Jamais plus vous ne pourrez lever le coude lorsque vous aurez un verre dans cette main.

Le sujet fut produit par la suite avec succès au cours de séances instructives organisées par le Docteur Cumulus devant des princes de la science. Mais un jour, il se présenta magnifiquement saoul.

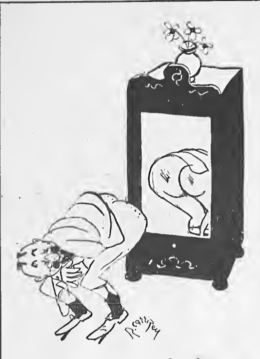
— Qu'est-ce qui est arrivé? demanda le thaumaturge à la femme de cet inexplicable récidiviste.

— Ah ! Docteur, fit la femme, il a maintenant trouvé le truc de lever son verre de la main gauche.

***

Le Docteur Cumulus consacre maintenant son activité à des investigations scientifiques exactement désintéressées.





L'autre jour, sur un ton de triomphe modeste, il me fit part de sa récente découverte dans le domaine de l'ethnographie.

— J'ai retrouvé, dit-il, le signe de la pure race aryenne.

— A quoi ça sert? demandai-je inconsidérément.

— Je l'ai retrouvé, dit-il sans tenir compte de mon interruption saugrenue, en me rappelant une conversation que j'ai eue, jadis, au Quartier Latin, avec un jeune Chinois fort distingué. Il m'avait dit, avec une certaine fierté : « Mon oncle va être nommé mandarin par l'Empereur. Il est apte et idoine, car il a le derrière bordé de soie rose...

— Quoi?

— Oui... En Chine, sous l'Empire, seuls avaient droit aux faveurs impériales ceux dont les ancêtres étaient originaires des régions du Nord, et se distinguaient par la particularité ci-dessus indiquée... Très désireux de m'instruire, j'allai consulter mon maître, l'illustre spécialiste. Il développa devant moi cette thèse assez curieuse : les moindres traces de cheveux crépus ou simplement ondulés dénoncent chez le porteur une origine qui n'est pas purement aryenne. On peut s'en assurer en comparant le système pileux antérieur, supérieur et visible de l'extérieur (même s'il est d'un blond parfaitement naturel) avec le côté inférieur et postérieur de la question... La comparaison conduit souvent à une contradiction d'où il résulte qu'un fils de Cham ou de Sem est intervenu, au cours des siècles, dans le pédigrée du sujet localement frisé... Là-dessus, je me suis livré à des observations personnelles et nombreuses qui ont confirmé la théorie...

— Des observations sur un certain nombre de conscrits qui passaient le conseil de révision?

— Non... Sur des dames de types divers... Observations qui ont été coûteuses, et, à une certaine époque, dommageables pour ma propre santé... La science a ses héros... Ce long travail est resté inutile pendant trente ans... J'ai songé à en tirer parti lorsque j'ai connu les efforts faits par le Führer pour l'épuration de la race allemande...

— Cumulus, vous n'êtes pas un bon Français.

— Mais si, au contraire... Les représentants de la pure race aryenne pouvant répondre victorieusement à la question de la soie rose sont fort rares, même en Allemagne. L'épuration étant faite sur ce critérium, nous n'aurons plus que 20 millions d'Allemands en face de nous, au lieu du triple... Et ne comprenez-vous pas, mon cher ami, la joie très pure que j'éprouve à l'idée que, dès la publication de ma découverte, 60 millions d'Allemands vont contempler avec anxiété leur postérieur dans leur armoire à glace, afin de s'assurer qu'il porte bien le critérium essentiel de la race aryenne...

— Le seul résultat que vous obtiendrez, Cumulus, ce sera de faire travailler activement les coiffeurs du Reich spécialisés dans les travaux de teinture... Et n'avez-vous pas entendu parler de la pommade à défriser les nègres, dont les résultats sont visibles sur la tête de Mlle Joséphine Baker?

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.



— Tu vas encore prétendre que c'est un coup de la fatalité ?
— Non... du voisin du dessus.

(Dessin inédit de R. Marmottin.)

A PROPOS

La vie est ainsi Docteur, aujourd'hui je suis dans les bras de mon mari... Demain, peut-être je serai dans les bras du Seigneur !
— Et après-demain... vous êtes libre ?

(Dessin inédit de Lecomte.)

EXAGERATION

— Vous facturez l'eau chaude que m'a montée la banne... mais c'est elle qui l'a consommée !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE PROFESSEUR AGRÉGÉ

M. BERNHEIM

Dans Lyon, où nous avons vainement tenté d'apercevoir une parcelle du fameux brouillard qui commence à faire figure de serpent de mer, parmi les patrons des Hôpitaux, le professeur Bernheim est une des figures les plus représentatives de sa spécialité, bien que d'ailleurs il n'ait de commun avec les plus jeunes de ses malades qu'une certaine nudité du haut du crâne, de laquelle, est-il besoin de le dire, est absente toute obscénité.

Le docteur Bernheim pratique et enseigne la médecine infantile.

Comment redouterions-nous d'interviewer un homme dont la vertu principale est par vocation une patience incommensurable avec les enfants et les nouveau-nés. Aussi est-ce sur le ton de la plus simple et franche cordialité que le docteur Bernheim nous avoue sa carrière déjà riche.

En 1912 il est externe, la guerre survient et le retient pendant cinq ans. Sitôt après il est interne et doyen de la promotion de 1920, la première d'après guerre. Il est agrégé et médecin des hôpitaux en 1929.

Pendant les années d'internat, son contact avec les grands maîtres lyonnais E. Weil, Mouriquand et Pehu l'attire irrévocablement vers l'enfant.

— Ma méthode de travail ? A mon avis rien n'égale un labeur continu et régulier, bien proportionné. Ce qui ne l'empêche pas d'être membre du Football-club de Lyon, et un spectateur assidu des matches de rugby après avoir pratiqué « il y a quelque vingt ans ».

Mais le professeur Bernheim ne se contente pas d'être un « supporter » convaincu de son club, il est aussi un grand pêcheur...

— J'aime pêcher à la ligne, en bateau sur le lac du Bourget, que je préfère à celui d'Annecy parce que moins carte postale.

Le « fantôme du poète » erre un instant dans le cabinet parmi la patine précieuse des vieux meubles tandis que le regard malicieux du docteur semble nous dire « allez-y donc, vous y pêcherez aussi ».

Sportif mais artiste aussi.

Le docteur a des oreilles et des mains d'amateur d'art. Et nous ne sommes pas étonnés de l'entendre proférer son amour pour Mozart et Beethoven et nous dire sa prédilection pour l'auteur de la Tétralogie. Tant il est vrai, que la musique est une invitation à grimper au-dessus de nous-mêmes, nous voilà (toujours confortablement assis) planant dans la stratosphère de l'art.

— Et la musique moderne, docteur?

— Je vous avoue qu'elle m'attire très modérément, à l'encontre de la peinture moderne que je préfère à toute autre, à moins qu'elle ne soit d'un style trop outrancier, nécessaire sans doute à l'art en lui-même, mais que je considère, pour ma part, comme une période de transition.

— Et le théâtre?

— Certes, j'aime le théâtre comme peut l'aimer un provincial, surtout lyonnais qui en dehors de ses séjours à Paris a peu l'occasion de l'apprécier.

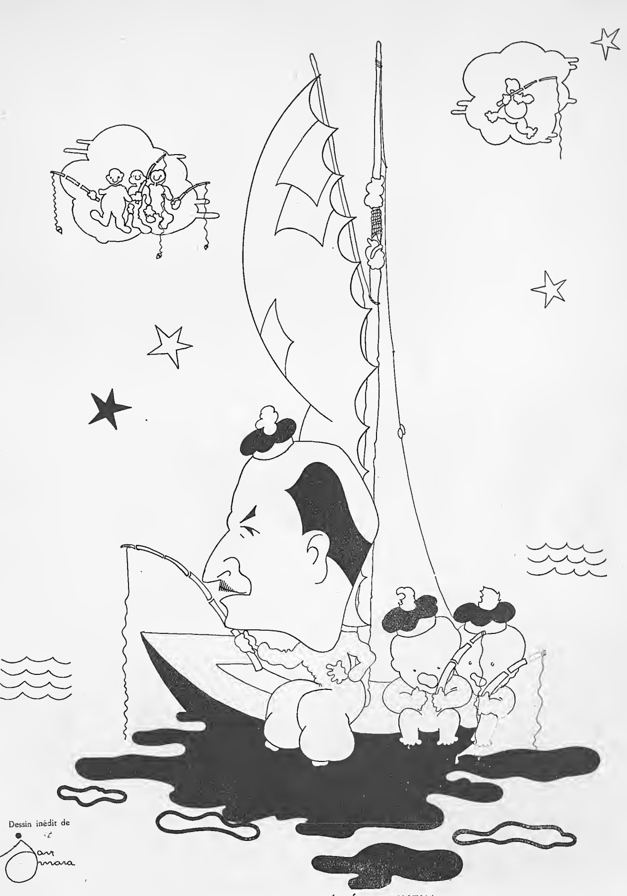
Puis, dans l'ombre qui tombe, le professeur nous dit son amour des voyages.

Le grand objet de la vie n'est-il pas la tentation qui nous pousse au jeu, au travail, au voyage, à des actions fortement senties et dont le charme principal est l'agitation qui en est inséparable.

Le professeur aime la brume fumeuse des gares internationales avec leur atmosphère de Babel bariolée, tumultueuse et bousculée.

Mais les démons charmants que sont les petits malades lui laissent peu de temps pour aller se mirer dans l'eau glauque des fosses d'Angkor ou dans la transparence du Nil, non plus que d'arpenter les chemins de Grèce ou de Turquie, des Philippines ou de Colombo, ou d'aller vivre la splendeur des nuits du sud.

Dans le fond, nous croyons que le docteur Bernheim ne regrette tout ça qu'à demi : il aime tant ses petits hommes.



Dessin inédit de Jan Mara

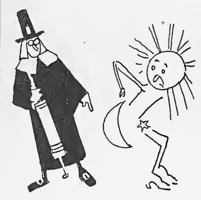
PROFESSEUR AGRÉGÉ BERNHEIM



UN CAS GRAVE OU LE BON DOCTEUR

(Dessin inédit de Jean Bellus.)

LA MALICE EN EPIDAURE



Lorsque Louis XIV tomba dangereusement malade à Calais, on fit venir d'Abbeville un bon médecin picard, qui, sans se gêner, s'assit sur le lit du roi et lui dit, en le caressant de la main :

— Nous guérirons ce gros garçon-là, mais je lui ordonne de se taire.

Propos d'une grossière familiarité, dont la Cour s'indigna, et dont le jeune monarque se souvint toute sa vie, au point que, l'ayant répété un jour devant la Faculté, il affecta de dire que lui seul avait le droit d'ordonner, et que le mot ordonnance lui déplaisait souverainement de la part des médecins ; à quoi l'un d'eux, le vieux Delorme, répondit qu'il avait fait des ordonnances à Henri IV et à Louis XIII, ses prédécesseurs, et qu'au reste un roi qui avait besoin de son art n'était pour lui qu'un malade.

Les médecins, toutefois, continuèrent d'ordonner, même à la Cour, et Fagon ne voulut pas en démordre, malgré les satires et les menaces du duc de Grammont ; il fit même si bien que, le roi étant atteint de la fistule à l'anus, on ne manqua jamais de publier dans le bulletin de sa santé qu'il avait été purgé ou saigné par ordonnance de M. le Premier Médecin ; ce dont Louis XIV ne se formalisait plus, se sentant sous la dépendance de cet archiâtre.

■ ■ ■

Le cardinal de Bar, Napolitain, avait un hôpital à Verceil, dont il tirait fort peu de profit, parce qu'il avait beaucoup de malades à entretenir. Il envoya un jour l'intendant de sa maison pour en recevoir les rentes. Cet officier, voyant un nombre prodigieux de malades qui consumaient tout le revenu de son maître, s'avisa de ce tour. Il se déguisa en médecin et fit assembler tous les malades, visita leurs plaies, et leur déclara qu'on ne pouvait les guérir qu'avec un onguent de graisse humaine. « Il faut donc, leur dit-il, que dès aujourd'hui vous tiriez au sort entre vous à qui sera cuit dans l'eau bouillante pour le salut de tous les autres. » A ces mots, tous les malades, effrayés, vidèrent incessamment l'hôpital.

POGGE *(Les Facéties.)*

■ ■ ■

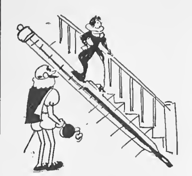


Un paysan du bourg des Bulles, avait épousé une femme qui accoucha après quatre mois de mariage. Pour ne point agir en étourdi, il crut devoir, avant tout, consulter sur ce cas, qui lui paraissait étrange. L'homme de l'art auquel il s'adresse prend gravement un *in-folio*, le feuillette et dit :

— Mon ami, savez-vous lire?
— Non, monsieur.
— Tant pis ; mais écoutez :

Au pays coutumier de Bulles-en-Bullois,
Femme peut accoucher au bout de quatre mois,
Mais cela seulement pour la première fois.

J. WITKOWSKI.



Sully s'étant présenté à la porte du cabinet du roi, qui lui avait donné parole qu'ils passeraient ensemble la matinée à travailler, le roi lui fit dire de s'en retourner et de revenir l'après-dînée ; qu'il avait la fièvre et n'était pas en état de se lever. Sully se défia de ce qui pouvait être, attendit dans l'antichambre et vit passer, quelques heures après, une jeune personne mise galamment et habillée en vert, qui sortait de la chambre de Sa Majesté. Le roi parut ensuite lui-même et affecta d'être incommodé. « Sire, lui dit Sully, je pensais que votre fièvre était passée. Au moins l'ai-je vue descendre l'escalier habillée en vert. »

■ ■ ■

Vaugelas mourut à soixante-cinq ans, d'un abcès qui, depuis plusieurs années, s'était formé dans son estomac. Vers le commencement de 1650, après quelques semaines d'une douleur plus violente que jamais, il se sentait soulagé tout à coup, et, se croyant guéri, il voulut aller prendre l'air dans le jardin du vaste et splendide hôtel de Soissons, où il avait un appartement. Le lendemain matin, son mal le reprit avec plus de force. Vaugelas avait deux valets ; l'un était sorti, il envoya l'autre chercher du secours. Sur ces entrefaites, le premier revint ; il entra dans la chambre de son maître, et le trouva qui rendait son abcès par la bouche.

— Qu'y a-t-il? demanda ce garçon effrayé.

— Vous voyez, mon ami, répondit Vaugelas sans s'émouvoir, avec le flegme d'un grammairien qui démontre une règle, vous voyez ce peu de chose qu'est l'homme !

Ce fut sa dernière parole et, peu de temps après, il était mort.



JUGEMENT SUPERFICIEL

— Vous êtes tatoué ?
— Non... c'est des varices !

(Dessin inédit de Lep.)



APRÈS L'ALERTE

— Monsieur le major, j'ai attrapé ça un soir d'alerte...
— Je comprends... c'est la faute aux sirènes !

(Dessin inédit de Clem.)


Le singe prévoyant
MICTASOL
ROGER CARTIER

PHAGOCYTOSE



Le vieil interne, un soir d'étude solitaire,
Sentant gronder en lui comme dans un cratère
L'universel instinct qui domine la terre,
Prit d'un pas décidé le chemin de Cythère

Où « l'hôtel » de Vénus pudiquement s'éclaire
Aux rayons clignotants d'un rouge lampadaire.
Sans vergogne, il commit le péché de nos pères
Et revint, philosophe, à l'hôpital austère.

Cinq jours après, il prit une lamelle claire
Et dit, en exprimant son méat urinaire :
« Mon âme a son secret... Mon canal, son mystère. »

C'est alors qu'il comprit, penché sur l'oculaire,
Les voyant morts parmi des débris cellulaires,
Le dévouement obscur des polynucléaires.

Salle de garde de l'Hôtel-Dieu d'Orléans (1912-1913).

Dr. H. S.



— Docteur je voudrais que vous me greffiez deux jolis petits seins...

Le docteur (à part). — Allons bon ! Je vais être, moi aussi, obligé de faire la "greffe sur le tas"...

(Dessin inédit de Luc By.)



— Il a pourtant gardé ses deux cachets d'aspirine sur les yeux toute la journée, vous me croirez si vous voulez, mais il a toujours aussi mal à la tête.

(Dessin inédit de Ch St-Georges.)



ECCE HOMO

CONFÉRENCE PRUD'HOMMESQUE
SANS PRÉTENTIONS ET SANS CONSÉQUENCES

Messieurs,

Le corps humain se compose essentiellement d'un tronc et de cinq membres : je dis bien cinq.

Le tronc est le même pour tous, que l'on soit riche ou que l'on soit pauvre : la nature n'a pas prévu de tronc pour les pauvres.

Je ne ferai pas la nomenclature des cinq membres car, je suppose, Messieurs, que vous avez tous votre certificat d'études et que par conséquent vous connaissez sur le bout du doigt votre Histoire naturelle.

Mais je ferai une remarque :

Quand un homme a perdu l'usage des quatre membres, on dit qu'il est impotent.

Quand il a perdu l'usage du cinquième on dit qu'il est impuissant.

« Nuance »! comme dirait Dorin.

On a la fâcheuse habitude de dire que l'homme a cinq sens. Mais le sixième, qu'en faites-vous donc, Messieurs? Vous n'allez tout de même pas nous faire croire que vous l'oubliez car c'est le plus important, celui précisément sans lequel la vie n'aurait aucun sens ?

Si vous le voulez bien, Messieurs, nous pénétrerons plus avant dans notre sujet : nous dirons un mot du squelette. Pauvre squelette ! Comme on est injuste envers lui! Des esprits macabres n'en ont-ils pas fait l'emblème de la mort et de ses fantômes? Tant qu'un monsieur est en vie, on vante, suivant les cas, sa haute stature, sa corpulence, sa sveltesse, ses muscles robustes, sa peau fine, son teint frais. Mais de son squelette pas un mot! Ou si on daigne en parler, c'est uniquement dans des circonstances désagréables.



C'est le médecin, par exemple, qui dit avec une précision effrayante.

— Mon ami, vous avez une fracture du tibia!

(Bienheureux encore qu'il ne s'agisse pas d'une fracture du crâne!)

Si vous êtes le contraire d'un obèse, c'est quelqu'un de peu charitable qui dira de vous avec une offensante pitié :

— Ce pauvre bougre! Il n'a que la peau sur les os!

Et pourtant, Messieurs, si nous nous tenons debout et fermes sur nos jambes, si nous sommes des êtres consistants, si nous ne nous affaissons pas comme des baudruches dégonflées, à qui le devons-nous, je vous le demande, si ce n'est à notre squelette?

Pour expliquer qu'un monsieur a de la volonté, de l'énergie ou du courage on dit de lui : « Il a du nerf! » Ou encore : « Il a de l'estomac! »

Ou enfin, on laisse entendre qu'il a d'autres... choses que les dames ne peuvent avoir.

Mais jamais on ne dira : « Il a du squelette! »

Pourquoi pas? C'est injuste après tout. Si l'expression vous plaît, nous vous l'offrons sans façons.

Le squelette est un composé d'éléments disparates : n'avons-nous pas la colonne vertébrale, la cage thoracique, la fosse iliaque, le bassin, la boîte cranienne, l'arcade sourcilière, la voûte du palais, etc. C'est à croire que lorsque le père éternel nous fabriqua, il nous fit de bric et de broc. Et pourtant, tout cela se tient et compose un ensemble harmonieux : merveille de la nature!



Nous respirons grâce à nos poumons. M. de la Palisse n'eut pas dit mieux. Mais ce que l'on sait moins c'est que nos poumons ont été grandement améliorés depuis les âges préhistoriques.

En ces époques reculées, où sévissait l'obscurantisme, où la médecine n'existait pas, l'Homme, Messieurs, était poitrinaire : le malheureux avait des cavernes! Mais fort heureusement, la civilisation est venue. Comme dit Sganarelle, « nous avons changé tout cela »! L'âge des cavernes est révolu. Gloire éternelle au Progrès à la médecine et aux médecins!

Elevons le débat, Messieurs, et attaquons-nous à l'organe noble entre tous : le cerveau. Le cerveau, Messieurs, sert à penser, je ne vous l'apprendrai pas. Mais sans doute aurez-vous constaté que c'est l'organe le moins sujet à l'hypertrophie car, chez le commun des mortels, n'est-ce pas celui qui travaille le moins?

Si maintenant, Messieurs, nous considérons l'appareil digestif de l'homme, nous constatons qu'il a deux intestins : le gros et le petit.

Le gros est un gavé et un repu.

Le petit est tout chétif et tout maigrelet, le pôvre! Ne vous sentez-vous pas offusqués, Messieurs, par cette injustice flagrante de la nature? Quant à nous, notre résolution est prise : nous prenons hardiment position en faveur de l'égalité absolue des deux intestins! (Voilà une phrase qui serait bien à sa place, n'est-il pas vrai, dans la profession de foi d'un candidat-député?)

Les coudes, eux aussi, Messieurs, sont victimes d'une injustice : pourquoi l'homme bien élevé n'a-t-il pas le droit de les mettre sur la table? Pourquoi donc cet ostracisme quand on sait que c'est en jouant des coudes que l'on se débrouille dans la vie?

Cela dit, j'en arrive, Messieurs, à un organe aimable et curieux : j'ai nommé la rate! La rate, en effet, se dilate sous l'effet du rire, ce qui revient à dire qu'elle se dilate sous l'effet de la chaleur puisque la chaleur communicative des banquets, provoque souvent le rire. C. Q. F. D.

Et maintenant, Messieurs, après avoir exploré trop brièvement, hélas, le corps humain, nous nous permettons quelques judicieuses remarques grâce auxquelles nous jetterons un pont entre l'anatomie et la philosophie.

Tout homme a un estomac : bien peu ont de l'estomac.

Tout homme a des veines : bien peu ont de la veine.

Tout homme a un cœur : bien peu ont du cœur.

Mais si l'on ne peut pas vivre sans cœur, il est curieux de constater que les sans-cœur vivent fort bien.

Et enfin, Messieurs, je m'en voudrais de terminer cet exposé sans célébrer comme il convient un liquide précieux entre tous : le Sang!

Ce sang qui tout fumant
Vous parle par ma bouche !



a dit le poète. Remarquons en passant, Messieurs, que c'est là un dangereux moyen d'expression!

Si le sang n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Dans les moments de grande émotion ou de vive colère, il ne fait qu'un tour. Mais dans les moments de calme et de repos, il ne fait également qu'un tour. Alors? Alors, l'expression populaire « mon sang n'a fait qu'un tour » doit être délibérément bannie de la conversation de l'homme moderne, conscient et organisé.

Il existe plusieurs sortes de sang :

Le sang bleu dont la Révolution s'est efforcée de tarir la source.

Le sang mêlé, très répandu grâce au rapprochement des peuples.

Le sang chaud qui coule abondamment dans les veines des Corses.

Le sang-froid qui est rare.

Et enfin le bon sang qui est encore plus rare : puisque l'on ne le débite que par pinte. Mais pour vous procurer cette modeste pinte, point n'est besoin, Messieurs, de coûteuse transfusion : il suffit de lire Ridendo.

René SINN.

ORIENTATION PROFESSIONNELLE

— Celui-ci est le premier de sa classe, j'en ferai un professeur ; l'autre n'est qu'un cancre..... il me succédera !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



VOYANCE

— Vous aurez un gros furoncle sur la main gauche !
— Souffrirai-je beaucoup ?
— Non, car vous aurez auparavant perdu le bras dans un accident d'automobile !

(Dessin inédit de Lecomte.)

— Ça ne vaut rien comme sport ! Maman en avait acheté un pour tenir sa ligne, et elle a grossi neuf mois après !...

(Dessin inédit de Van Rompaey.)



— Vous avez dû manger quelque chose de très lourd !

— Je vois ce que c'est, c'est une tête de veau qui me pèse sur l'estomac !

(Dessin inédit de J. Bray.)

XVIIe SALON DES MÉDECINS, DENTISTES, PHARMACIENS ET VÉTÉRINAIRES

Le XVIIe Salon des Médecins et du Corps Médical aura lieu du 14 au 21 Mars 1937, Galerie BERNHEIM JEUNE, 83, Faubourg Saint-Honoré, Paris. Les exposants ont pu apprécier l'année dernière tout le succès recueilli par cette manifestation et juger de l'intérêt que lui ont porté Presse et visiteurs après un vernissage présidé par le Ministre de la Santé Publique et les Maîtres de l'Académie.

La clôture des inscriptions est fixée au 10 Février.

Pour tous renseignements, écrire au Secrétaire général : Docteur Pierre-Bernard MALET, 46, Rue Lecourbe, Paris XVe.

Les coudes sur la Table...

par Gaston DERYS membre de l'Académie des Gastronomes.

LE COUP DU TÉLÉPHONE

Gédéon Bricolis, le romancier d'aventures bien connu, l'auteur du *Trésor de la jambe de bois* et du *Cul-de-jatte fantôme*, était en train de lire le plan du roman que venait de lui soumettre un obscur collaborateur.

— Monsieur, c'est la dame du dessus qui voudrait dire un mot à Monsieur...

— Mme de la Frissonnière?...

— Elle-même... C'est pour un renseignement urgent...

Gédéon Bricolis vaporisa l'atmosphère de son cabinet.

Il avait plusieurs fois rencontré Mme de la Frissonnière dans la maison. Ils se faisaient des politesses devant l'ascenseur, amorçaient un bout de conversation.

C'était une rousse aux yeux noirs qui émettait des ondes de désir comme une fleur exhale son parfum. Et sa croupe, où s'enlevait une taille svelte, jonglait, quand elle marchait, avec des sphères capiteuses.

Gédéon avait invité à diverses reprises Mme de la Frissonnière à venir voir sa collection de timbres en caoutchouc, elle avait toujours refusé.

Et voici que Suzanne — elle s'appelait Suzanne et Zézette pour les intimes — se décidait brusquement à venir !

Après quelques vagues considérations d'ordre météorologique, elle dit soudain :

— Vous permettez que je téléphone à mon dentiste?

— Mais comment donc, chère amie !

Elle fit retentir son rire agil dans le récepteur, prit rendez-vous et remonta chez elle.

— Elle est totalement dingo ! se dit Gédéon. Je vais finir par croire que je lui tourne la tête...

Elle revint le surlendemain, en pyjama affriolant. Gédéon risqua quelques privautés.

Elle se défendait en minaudant :

— Je ne suis venue ici que pour télephoner !

Il songea qu'il avait affaire à une petite femme très maligne, qui trouvait cette excuse pour venir en pyjama chez un monsieur.

Elle revint encore. Les affaires de Gédéon avançaient. Maintenant, Suzanne s'asseyait sur ses genoux pour téléphoner.

Un beau jour, affolé par le parfum qui montait d'une gorge aux petits seins arrogants, il voulut préciser ses intentions. Il les précisa de façon telle que Mme de la Frissonnière le gratifia d'une maîtresse gifle, une gifle qui était plutôt un direct...

— A la fin, vous allez trop loin ! Vous n'avez pas encore compris que je viens téléphoner à mon amant parce que je n'ai pas le téléphone chez moi !





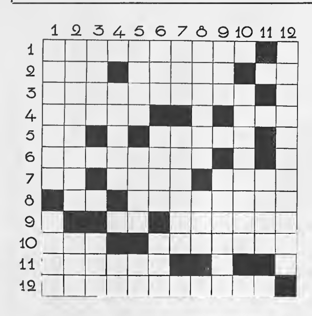
LA SOUPE AUX JOUES DE BŒUF

En raison des aptitudes de Mme de la Frissonnière à la boxe anglaise, nous donnerons une recette britannique où la joue est à l'honneur, l'ox-cheek soup, ou la soupe aux joues de bœuf.

Prendre la moitié d'une tête de bœuf écorchée, en supprimer le museau, faire dégorger le restant pendant une heure; la diviser en deux parties, les mettre dans une marmite avec de l'eau, faire bouillir le liquide, égoutter aussitôt la viande, la rafraîchir, la remettre dans la marmite, la mouiller à couvert avec du bouillon léger; faire bouillir encore le liquide, écumer, mettre sur le côté du feu. Une heure après, ajouter deux carottes, un gros oignon, un bouquet composé d'une poignée de cerfeuil et de quelques morceaux de céleri vert. Continuer l'ébullition jusqu'à ce que les parties charnues de la tête soient cuites. Egoutter, détacher les chairs des joues, les faire refroidir sous presse légère. Passer le bouillon, dégraisser, laisser déposer, transvaser.

Verser deux litres de ce bouillon dans une casserole, clarifiez-le avec 250 grammes de maigre de bœuf haché, un œuf entier et le quart d'un verre de madère. Passez ce bouillon, tenez-le au chaud, mêlez-lui les viandes des joues de bœuf divisées en morceaux réguliers, chauffez sans donner d'ébullition. Au moment de servir, on ajoute à la soupe six à sept poireaux braisés divisés en menus tronçons.

Devine... Si tu peux !



VERTICALEMENT

1) Adjectif masculin se rapportant au plus féminin des organes. — Table d'opération.

2) Eminence. — Moitié d'ovaire.

3) Urine à laquelle il manque un élément essentiel. — Doit être doublé quand la maladie est sérieuse.

4) Anagramme : ce qu'un impuissant voudrait bien ne pas être. — Coup sec frappé par l'index du médecin sur l'abdomen ballonné d'un patient.

5) Sujet d'examen. — Poisson de régime décomposé. — Participe gai à l'usage d'un inverti.

6) Extrait d'opopanax. — Cachette. — Suivi de gracias dans la bouche d'un malade guéri.

7) Sa crête est célèbre en médecine, mais son bacille n'a, avec lui, qu'une parenté phonétique. — Ce qu'est la peau d'un lépreux soigné de sa personne.

8) Il serait impossible de faire leur autopsie. — Dans un cancer.

9) Célèbre pour avoir pris une purge en Amérique. — Chez le pharmacien.

10) S'écarte poliment devant les dames.

11) Utile pour l'auscultation.

12) Souvent dans la lune.

HORIZONTALEMENT

1) Fioriture veineuse.

2) Celle d'Adam n'appartient pas à cette variété. — Atteint d'une infirmité fatale aux vieux marcheurs. — Exclamation d'un médecin optimiste à qui l'on annonce le décès de son client.

3) Emigrants.

4) Voyageur pressé. — Désignerait improprement le front d'une ingénue chlorotique.

5) Caractères pouvant appartenir à une néphrite. — Plus qu'il n'en faut pour une gestation.

6) Elles ont l'art de faire suer l'humanité souffrante.

7) Wagon rarement utilisé pour le transport des convalescents fortunés. — Mis à l'envers, tels sont les seins adipeux des quinquagénaires obèses.

8) Utile dans l'énumération de plusieurs maladies. — Anagramme d'une affection diathésique.

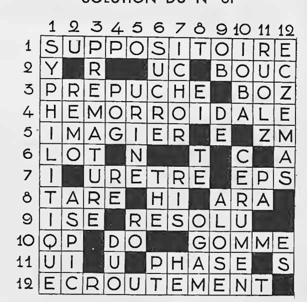
9) Demi-purge. — L'embrocation en est un.

10) Battement de cœur. — Il est préférable que ce verbe se rapporte aux microbes plutôt qu'aux malades.

11) Suite d'un coup de pied en vache.

12) Opération nommée « hara-kiri » quand on la fait soi-même.

SOLUTION DU N° 61



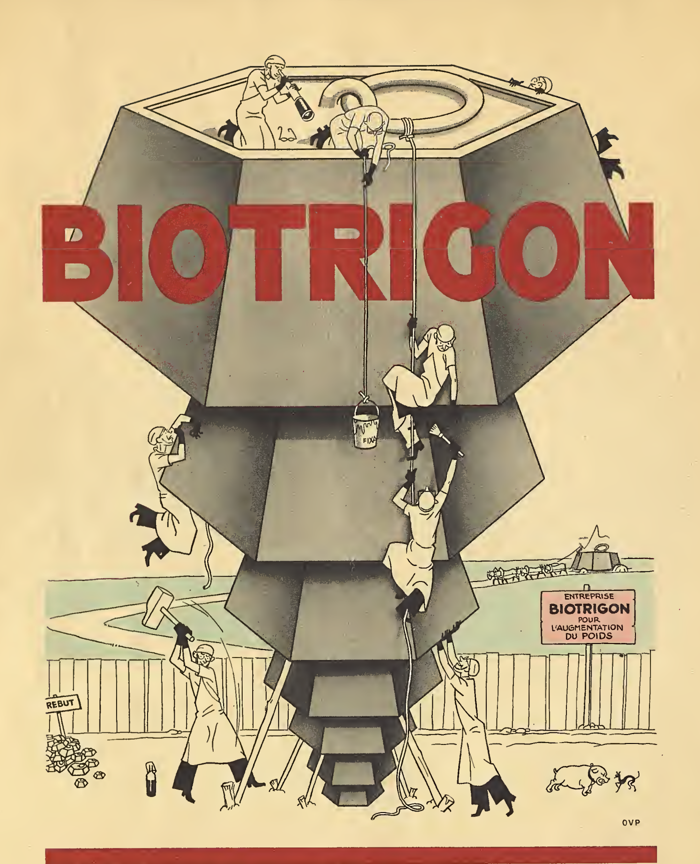
Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris






Ridendo
113.058
4me ANNÉE Nº 63
MARDI GRAS
5 FÉVRIER 1937


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES. . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNE



Le Carnaval, qui ne représentera bientôt plus grand'chose pour nous, ne représente déjà plus rien du tout pour nos enfants.

Les déguisés, les masques, le bœuf gras dont faisaient état nos grand'mères, nous ne les avons guère connus. Nous avons rencontré quelques filles de brasserie déguisées en grandes dames, des blanchisseuses bien portantes, exhaussées sur des chars dont elles descendaient transies et des garçons de lavoir qui, en mousquetaires, allaient boire du vin blanc sur le zinc. Nous avons connu Ciboulette, reine des Marchés, et la foule amicale qui se jetait au nez des confetti et des serpentins.

Tout cela gentiment, sans méchanceté et sans cette rage qui, maintenant, trouble la plupart des plaisirs de la pauvre humanité.

Même au temps de l'Affaire Dreyfus, où la moitié de la France était dressée contre l'autre, on se promenait dans la rue, en s'inondant de petits ronds de papier sans éprouver le besoin de demander à la fille dont on chatouillait la taille si elle partageait vos convictions politiques.

Si elle se renversait assez pour qu'on lui baisât la bouche, au passage, c'était là une exquise union d'un instant, elle détendait deux jeunes êtres qui n'avaient peut-être aucune opinion commune que le désir l'un de l'autre un instant.

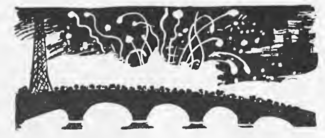
Mais je ne sais quel préfet puritain, sous prétexte que descendaient des faubourgs quelques mauvais garçons, au lieu de les mettre hors d'état d'embêter le monde, interdit les confetti, ce qui était une solution simpliste.

Je ne vous dis pas que cette mêlée populaire était particulièrement hygiénique, mais sûrement fit-elle moins de victimes que nos querelles de partis.

Aujourd'hui, toutes les fêtes sont supprimées, il n'y a plus d'occasions de se divertir, on ne voit plus dix personnes ensemble dans les rues sans soupçonner aussitôt une coalition politique. Les vendeurs de journaux se heurtent comme s'ils étaient forcément obligés de partager les passions des feuilles qu'ils vendent. Autrefois, la passion électorale en faisait parfois venir aux mains les colleurs d'affiches, mais la période close on les retrouvait ensemble en train de boire un verre à l'assommoir du coin.

Le malaise actuel tient peut-être beaucoup plus qu'on ne le croit à ce que l'on n'a plus l'occasion de s'amuser.

Aucune fête populaire n'est offerte au peuple de Paris qui ne demande qu'à se distraire et à qui, disons-le, il n'en faut pas beaucoup. C'est tout



juste si, après la revue pour les uns et le pèlerinage aux colonnes du Trône pour les autres, il reste aux Parisiens les feux d'artifice du 14 juillet !

Vous avouerez qu'un peu de Carnaval ne serait pas de trop.

■ ■ ■

D'ailleurs, il faut être juste envers tout le monde, rien n'empêche d'y aller ceux qui veulent aller aux Sports d'hiver. Tant pis pour le propriétaire, tant pis pour le tailleur et pour la couturière, tant pis même pour le percepteur, quand un Parisien veut partir pour la neige, rien ne peut l'arrêter.

Ma petite filleule dont le jeune ménage ne brille pas d'un vif éclat est venue m'annoncer, autour du jour de l'an qu'elle partait pour le Tyrol. Il paraît qu'on trouve au Tyrol des champs de neige incomparables et des pensions à quinze francs par jour. Elle devait revenir vers le 15 janvier, elle est rentrée hier.

— Nous avons pris nos vacances tout de suite, m'a-t-elle dit. C'est toujours autant de pris.

— Mais cet été ?

— D'ici là, il passera de l'eau sous les ponts. Et puis quoi ? si mon mari veut encore partir pour



un petit mois, tu peux être tranquille, son patron ne demandera pas mieux...

— Oui, mais il ne lui payera pas, son petit mois...

— Il demandera une avance. Après nous, la fin du monde !

J'oubliais de vous dire que ce jeune ménage exemplaire a un gosse depuis le mois de mai dernier.

J'ai demandé à ma filleule :

— Et ton petiot ?

Elle m'a répondu :

— Je crois qu'il est chez maman.

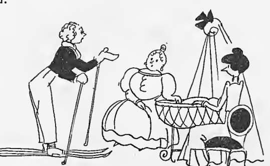
« Je crois » peut paraître excessif ; mais quand on est dans le secret, on peut excuser cette jeune femme qui a confié aux deux grand'mères, qui n'ont cinquante ans ni l'une ni l'autre, le soin d'élever le poupon.

— Il va très bien, c'est l'essentiel.

Pour elle, elle va le voir de temps en temps et quelquefois, elle se trompe de grand'mère. Elle va chez l'une et il est chez l'autre. Elle l'aime beaucoup, mais elle dit avec une charmante assurance :

— Il ne faut pas être les victimes des enfants.

Et elle donne des conseils à ces mères poules qui pestent au sujet d'un bébé qui a un rhume de cerveau.



Pour le sien, elle fait des projets lointains.

— Quand il sera plus grand, on l'emmènera.

Plus grand? il sera pensionnaire.

L'autre semaine, j'ai trouvé une autre mère dans le genre de ma filleule, avec vingt ans de plus, car ces façons de faire ne datent pas d'hier matin. Elle se lamentait parce que sa fille à dix-huit ans, avait fait une sottise dont les conséquences commençaient à devenir visibles :

— Une fille que j'avais si bien élevée, s'écriait-elle.

Ce n'était pas le moment de lui rire au nez, et d'ailleurs l'éducation n'a rien à voir là-dedans.

Il y a, avant tout, le caractère et le tempérament et surtout l'exemple. Une petite fille « fait comme maman ». Je n'affirmerai pas que la mère de celle-là a un amant, mais je ne parierai pas le contraire. Cependant, même si elle n'en a pas, sa vie extérieure est la même que si elle en avait un. Alors, cette petite qui n'est pas une sainte, qui ne quitte le cinéma que pour entendre à la T. S. F. les romances passionnées de Tino Rossi, de Lys Gauty et de n'importe qui, cette petite a donné à l'amour l'importance qu'il lui semblait avoir. Et crac !

A L'INFIRMERIE



— Vivement que les femmes fassent leur service pour qu'on " touche " une infirmière.

(Dessin inédit de A. Vallée.)

Evidemment, ce n'est pas une catastrophe mondiale, et mon Dieu elle n'en mourra pas. Mais il est bien certain que c'est déjà un sujet de conversation dans le monde où l'on cause. Mais comme la jeune mère doit hériter toute la galette d'une



tante archi-millionnaire, cet espoir arrangera bien les choses. Vous vous demandez ce qu'attend le séducteur ? Il n'attend rien. C'est elle qui n'en veut plus.

Un rendu ! mais un joli garçon est toujours facile à placer, même quand il a cessé de plaire.

■ ■ ■

On rencontre à Paris des gens singuliers. Quand on ne les connaît pas, on les imagine de loin ; on suppose que ce directeur d'un théâtre très parisien est lui-même un Parisien garanti sur facture. Nenni, c'est un Levantin sans origine bien certaine, il raconte qu'il a été prisonnier de guerre, mais chez qui ? Et quand il dit avec son indéfinissable accent : « Hé c'é né pas parisien ! » on a envie d'éclater de rire.

Mais c'est lui qui a raison, car la clientèle de Paris ne se compose pas de Parisiens, mais surtout de tous ceux qui passent à Paris et qui arrivent à croire que ce qu'on leur offre est le dernier extrait de « parisine » comme on disait au temps de Paul Bourget.

Quand on va à l'étranger, on est étonné de ce que les étrangers qui ne sont pas tous extrêmement cultivés, nous citent comme les plus précieux souvenirs qu'ils ont rapportés de chez nous.

Il doit y avoir un Levantin à l'origine de tous nos souvenirs de voyage, car il y a dans toutes les capitales du monde au moins un Levantin qui se prépose aux divertissements des voyageurs.

Mais ce n'est pas tout ! A l'heure actuelle à Montmartre, m'a-t-on dit, triomphe une femme qui représente le type même de la Montmartroise. Elle est née à Salonique. Mais pour tous ceux qui la connaissent, au sens de l'Ecriture, elle est toute la rue Lepic, en personne, et au fond, cela suffit.

J'en connais une autre, d'un échelon au-dessus, qui jouit d'une renommée incontestable, c'est une femme que Paris a consacrée, elle est de Chalon-sur-Saône, et elle n'a eu que des amants étrangers, des amants riches, mais venus de tous les points du globe et qui se sont succédé dans les faveurs, si l'on peut dire, de cette Morvandelle caressante.

Car ce qui est encore singulier, c'est que même quand il s'agit d'une chose aussi intime de ce que je n'ose appeler l'amour, la clientèle attire la clientèle. Jamais on n'a entendu dire à un amateur éclairé :

— Cette femme me plairait beaucoup, mais il y a vraiment trop de monde.

Au contraire, si un monsieur qui dit en parlant d'une poule : « Elle est assez moche ! » on répond : « Oui, mais c'est la maîtresse du roi d'Italie, de M. Ford, du président de la République Argentine et de Maurice Chevalier » immédiatement de telles



garanties font réfléchir l'amateur qui s'écrie : « Tiens ! tiens ! » et hop, le voilà reparti, sur de nouvelles données, à une appréciation plus saine de cette dame de compagnie.

Comme on n'est jamais sûr d'avoir une femme à soi tout seul, peut-être est-ce la sagesse de choisir la femme de tout le monde pour n'avoir jamais de grosses désillusions.

Robert DIEUDONNÉ.

LA VIE D'UN SEIN (Histoire sans paroles).

Un point......... c'est tout !...

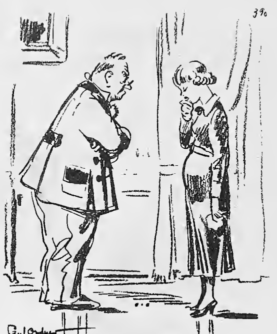
(Dessin inédit de Tratchet.)


GRIPPE
TRACHÉO-BRONCHITES
BRONCHO-PNEUMONIE
PNEUMONIE
COQUELUCHE-BACILLOSE
BRONCHITE FÉTIDE
VOIES RESPIRATOIRES
SIROP
UCALYPTINE
LE BRUN



— Et alors ?
— J'ose plus regarder, c'est une scène intime.

(Dessin inédit de Julien.



— Alors, ça s'est passé pendant les vacances ?
— Non papa... à la rentrée.

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



LA VIEILLE POLITESSE FRANÇAISE

— Excusez-moi, docteur, si je ne vous reconduis pas.

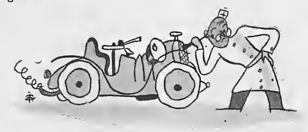
(Dessin inédit de Joseph Hémard.)



(Illustrations de TITA.)

L'ACCIDENTÉ

Il y a quelque temps notre humoriste national, M. Tr... Ber... fut heurté par un taxi et renversé; il s'en tira fort heureusement avec de simples égratignures.



On lui demandait quelques jours après l'accident :

— Alors, vous n'avez même pas vu le médecin ?

— Oh ! non, répondit l'humoriste, c'était si peu de chose. Mais je les ai envoyés au taxi, plus gravement atteint !

■ ■ ■

ALLÉCHANTE INSIGNE

Il faut bien attirer le chaland !

Témoin cette plaque que l'on peut voir, apposée sur un immeuble tout neuf du boulevard Mu...

On y lit en effet :

Dr. Gustave Cl... tous les jours de 2 heures à 4 heures.
Rez-de-chaussée. Ascenseur !

Pour tout dire, un médecin qui fait monter ses clients.

A moins qu'il ne les fasse... marcher !

■ ■ ■

AH ! CES PETITS CONFRÈRES !...

Ce médecin accoucheur, dont la renommée ne cesse de grandir, est naturellement, l'objet de beaucoup de malveillance de la part de certains de ses confrères :

Ceux-ci, entre autres, l'accusent de dédaigner le sexe faible et de mettre en pratique des mœurs éminemment socratiques.

Le bruit courant que le Dr. S... allait être décoré, le distique suivant a aussitôt couru Paris :

« Si l'on peut décorer notre ami l'accoucheur
« C'est du grand Corydon de la Légion d'honneur ! »

■ ■ ■

SOUS LE SIGNE DE L'ALPHABET

On a joué cet hiver au jeu de l'alphabet.

Le jeu de l'alphabet ? Cela consiste à faire entrer les 25 lettres de l'alphabet dans une courte phrase, étant bien entendu que cette phrase aura un sens.

Le gagnant d'un récent concours fut le docteur Tard..., avec cette simple ordonnance :

« Potage au riz, choux-fleurs, veau piqué, jambon d'York. »

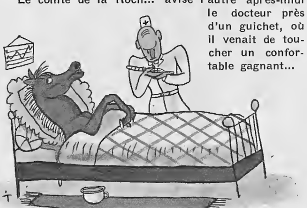
Le régime n'est peut-être pas tout à fait recommandé mais comptez les lettres, tout y est.

■ ■ ■

LE TOUBIB ET LE TURF

Dans l'enceinte de nos pesages parisiens, on connaît bien cet habitué de marque : le Dr Va... un habitué qui, à l'occasion, sait ponter ferme et qui a en général d'excellents tuyaux.

Le comte de la Roch... avise l'autre après-midi le docteur près d'un guichet, où il venait de toucher un confortable gagnant...



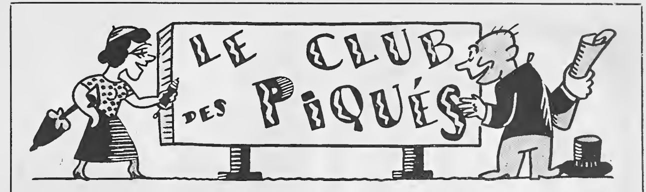
— Alors, docteur, toujours en veine... toujours en forme ?

— En forme ? C'est-à-dire, Monsieur le Comte, que j'ai toujours une fièvre... une fièvre de cheval !

Comme qui dirait un diagnostic imagé !

— Comme c'est drôle, ma femme qui ne pouvait pas supporter les gosses quand elle était jeune, les adore maintenant.

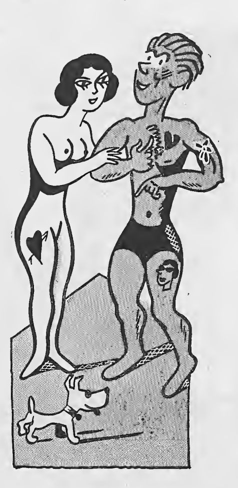
(Dessin inédit de Hautot.)



Hippocrate a la parole
Quand, sur le souffle d'Eole,
Arrive la variole.

Aux grands mots les grands remèdes;
Il ordonne d'un ton raide
Et, grave, il dicte à son aide.

L'aide aussitôt le comprend;
Bien vite, une aiguille il prend;
Et bientôt le vaccin prend!



L'Anglais, voire l'Abyssin,
Grâce à ce petit vaccin,
A ses affaires vaqu'... sain.

Si Diafoirus vaticine,
Le néo-toubib vaccine;
Progrès de la médecine!

Le timoré, le jocrisse,
Feint d'attraper la génisse...
Dès que la lancette glisse.

Il est bien hors de propos
De pleurer pour trois bobos,
Peut-on pleurer pour la peau!

Point n'est besoin de courage!
Cela n'est point si sauvage
Que le brutal tatouage

Qu'un jouvenceau fol dédie
A sa chère et tendre amie :
« Je suis tatoué pour la vie!

Maître-chanteur obstiné
L'on devrait te vacciner
Contre le chantre induré!

Par le vaccin, sois bannie,
Répugnante épidémie
Qui répand la calomnie...

Dans Paris illuminé,
Au théâtre, au vagu' ciné,
Que Public soit vacciné!

Qu'on le pique à toute allure,
Sans souci de la brûlure
Comme un troupeau des piqûres.

Contre le mot incisif
Du panneau législatif
Que chacun se pique au vif!

On peut toujours appliquer
Le sérum alambiqué...
Moi, je suis déjà piqué!

Texte et dessins de LUC-CYL.



— Dépêche-toi de descendre dans la vessie, c'est l'heure de ta leçon de calcul.

(Dessin inédit de Henry.)



LES TEMPS DIFFICILES

— Il faudra être sage, chère Madame... Vous avez besoin de repos.
— Mais docteur, j'ai aussi besoin d'argent.

(Dessin inédit de G. Grellet.)

ORDONNANCES

— Comment se fait-il, cher ami ? Vous à la mer, je croyais que le docteur vous avait interdit les bains !
— Oui, mais l'oculiste m'ordonne de me rincer l'œil !

(Dessin inédit de Bénic.)

A L'OMBRE DU CERISIER



RAGE DE DENTS ET KLEPTOMANIE

par Géo LONDON

● ● ●



Je n'aurai pas la fatuité de vouloir apprendre aux lecteurs de « Ridendo », savants par définition, que les kleptomanes se recrutent surtout parmi les représentants du sexe faible. J'ajouterai simplement que, dans ce sexe faible, toutes les catégories sociales participent à cette blâmable activité.



Quand elles comparaissent devant le tribunal correctionnel en cheveux et en savates, ce qui arrive assez fréquemment, les délinquantes de cette sorte sont simplement qualifiées par MM. les magistrats de « voleuses de magasins ».

Pour parvenir à la dignité de kleptomane, il faut porter chapeau à plume et bottines à hauts talons.

A Paris, les kleptomanes sont légion. Si on parle peu d'elles, c'est que les grands magasins de nouveautés tiennent peu à cette publicité...

J'ai vu défiler, au cours de ma carrière, des kleptomanes (ou des voleuses de magasins) de tous âges et de tous calibres. J'ai entendu sortir de leurs bouches plus ou moins mignonnes les excuses les plus variées et les plus extraordinaires.

J'ai vu des rieuses et des pleureuses, des ironiques et des affligées. J'en ai vu simplement vexées d'avoir été prises ; d'autres affolées à l'idée que leur mari ou leur père pourrait apprendre leur déchéance.

Mais je n'avais encore jamais vu une femme inculpée de ce délit qui ressemblât à Mme Dornov, la cliente qu'assistait l'autre jour Me de Vésinne-Larue, le jeune et brillant défenseur de l'inoubliable Violette Nozière.

Mme Dornov, parce qu'elle est étrangère, n'avait pas été, selon l'usage, remise en liberté provisoire, après avoir été surprise en flagrant délit par un inspecteur qui l'avait conduite au commissariat de police voisin du magasin Prisunic, où elle avait dérobé de nombreux, mais menus objets.

Mme Dornov était de passage à Paris, venant de Suisse, et l'on avait trouvé sur elle, quand on l'avait fouillée, une somme d'argent dépassant trente mille francs... Elle avait pu aisément justifier la possession de cet avoir : c'est une bourgeoise cossue... qui a ses moments d'aberration... A vous, Messieurs les psychiâtres !

Aussi bien Mme Dornov ne plaidait-elle, pour sa part, que les circonstances atténuantes.



Vénus Callipyge au visage assez fin mais un peu gâté par la couperose, vêtue avec plus de souci du confort que de recherche de vaine élégance, Mme Dornov, devant les juges de la 14e Chambre, s'expliquait avec une émotion contenue et une apparente sincérité.



Mme Dornov. — **J'étais venue à Paris pour consulter un dentiste.**

Le président Teilhard de Nozerolles. — **Et vous en avez profité pour faire un tour aux Prisunic. Vous êtes allée dans tous les rayons, si l'on s'en rapporte aux objets que vous avez dérobés. Malheureusement la caisse n'a pas été honorée de votre visite.** *(Rires.)*

Mme Dornov se penche à cet instant vers son avocat et lui murmure quelque chose à l'oreille.

Me de Vesinne-Larue. — **Dites cela au Tribunal, Madame. C'est très intéressant.**

Le président Teilhard de Nozerolles. — **Madame, le Tribunal vous écoute...**

Mme Dornov veut parler, mais n'y parvient pas. Elle a une petite contraction de la bouche qui me semble être l'indice que ses réparations dentaires ne sont point terminées.

Enfin elle retrouve sa voix. Une bonne grosse voix de la montagne, et s'écrie :

— Je regrette ce qui m'est arrivé... C'est la première fois.

Le président Teilhard de Nozerolles. — **Que vous êtes prise ou que vous volez?**

Mme Dornov. — **Jamais cette chose ne m'est arrivée... Mais j'ai tant souffert chez le dentiste... Ça m'a... comment vous dites... énervée.**

A l'appui de ses dires, Mme Dornov a fait citer un témoin de moralité, M. Laurent, propriétaire de la pension de famille dans laquelle elle descend à chacun de ses passages à Paris.

M. Laurent est un gros monsieur de médiocre taille mais de belle mine. Son visage large et rond est d'une jolie teinte brique.

M. Laurent. — **Question de l'affaire, je ne connais rien, mais je peux causer sur Madame...**

Après ce charmant prélude qui ravirait par sa pureté André Thérive et Abel Hermant, M. Laurent déclare qu'il y a pas plus bonne cliente que Mme Dornov *(sic)*.

M. Laurent. — **Elle ferait pas tort d'un sou à une mouche... Elle a perdu la tête, bien sûr. Vous comprenez, c'est les opérations et tout chez le dentiste, qui lui ont comme qui dirait retourné les sangs.**

Le Substitut Raphaël. — **Vous êtes médecin, sans doute.**

M. Laurent (avec un gracieux sourire). — **Non, mon juge, je suis un ancien cuisinier de la marine.**

Le président Teilhard de Nozerolles. — **Retirez-vous, le Tribunal vous remercie.**

M. Laurent (de plus en plus ravi). — **Oh! il y a pas de quoi.**

Mme Dornov est condamnée à trois mois de prison avec sursis et deux cents francs d'amende.

M. Laurent s'approche d'elle et lui murmure :

— Je vous attends au « tabac », en face...

Geo LONDON.

— Arrêtez, docteur... celui-là, c'est une pneumonie !

Dessin inédit de Lou.)





◆ ◆

LE DOCTEUR

PIERRE-BOURGEOIS

Il habite dans le noble faubourg un logis du XVIIIe siècle tapissé de livres et de peintures, la maison qu'habita Gustave Doré, près de l'église Sainte-Clotilde, orgueilleuse et pointue qui semble offrir son parvis aux personnages de Paul Bourget.

Un jour patiné de gris coule obliquement par les hautes fenêtres, fait luire les flancs massifs des bahuts et des armoires et briller comme de vieux joyaux l'or des titres au dos de doctes pages.

Dans cet intérieur sévère et confortable, on s'attend à voir paraître un docteur d'âge respectable, un ponte à barbe blanche, membre de l'Institut à qui l'on donnera du cher Maître. Mais la porte s'ouvre : entre un homme jeune, grand, sportif. Surprise ! Nous attendions le Docteur Pierre-Bourgeois et voici Jean Murat.

C'est que le Docteur Pierre-Bourgeois ressemble à l'interprète de *Mademoiselle Josette ma femme*, d'une façon étonnante : même taille, même carrure, même front, même regard, même allure décidée et, l'été, quand le Docteur Pierre-Bourgeois coiffé d'une casquette de commodore fait du yachting en Méditerranée, au large des côtes de Provence et d'Italie, cette ressemblance doit être plus saisissante encore.

***

A la déclaration de guerre, le Docteur Pierre-Bourgeois était pensionnaire au collège de Luxeuil. La grande tourmente fut avant tout, pour nos potaches la grande rigolade. Les élèves avaient cédé leurs dortoirs aux blessés et couchaient sous les combles. On devine les sarabandes et les batailles de polochons qui devaient se dérouler sous ces toits vénérables. La plupart des professeurs et des répétiteurs étaient au front. Des professeurs en retraite les remplaçaient ainsi que des pions dont quelques-uns étaient de fervents amis de la dive bouteille. On jouait des tours pendables au corps enseignant et en particulier à un professeur de philo à qui, pour se venger sans doute des chinoiseries de Kant et autres coupeurs de cheveux en quatre, on chipait régulièrement son chapeau.

— On vous le rendra à la sortie, si vous vous tenez bien ! décrétaient les philosophes.

Parfois même, le malheureux chapeau décrivait de magnifiques trajectoires depuis la fenêtre de la classe jusqu'au sol de la cour : évidemment ces essais de balistique étaient plus divertissants que l'étude des sensations kinesthésiques de la loi de Ravaisson ou des syllogismes !

***

A proximité du collège se trouvait un camp d'aviation et ce voisinage aussi transformait la vie des pensionnaires. En classe, on feuilletait des carnets de silhouettes d'avions ; le reste du temps on jouait au football avec les élèves-pilotes et il arriva plus d'une fois que les joueurs durent se plaquer au sol pour éviter d'être décapités par l'hélice d'un avion qui atterrissait.

Pauvre petit Chose qui trembliez en votre triste collège lorsque vous entendiez les clés du redoutable M. Viaud — frinc ! frinc ! frinc ! — qui n'aviez pour distraction que les livres de M. l'abbé Germane et la vue des chers mélancoliques yeux noirs, quelle stupéfaction eût été la vôtre dans ce collège en folie !

***

Le jeune Pierre-Bourgeois commença son P. C. N. à Besançon le jour de l'armistice. Cette date — doublement mémorable pour lui — fut célébrée avec un irrévérencieux humour dont Victor Hugo, statufié place Granvelle, un Victor-Hugo le torse nu, toge ouverte, tenue d'été de sénateur romain, fit les frais.

Ce fut pendant l'horreur d'une profonde nuit, sous une pluie diluvienne que les conjurés mirent à exécution leurs noirs desseins et le lendemain tout Besançon en émoi contempla « son » Victor Hugo transformé en Sénégalais, noir des pieds à la tête, ciré, frotté, astiqué, reluisant comme une chaussure neuve. Seule avait été respectée la blancheur immaculée des moustaches, de la barbe et des cheveux, si bien que le poète ressemblait à un véritable négatif de photographie.

Victor Hugo, bonhomme réclame pour les cirages ! Ah ! les misérables ! Ce fut de la stupeur. Tout le ban et l'arrière-ban de la population bisontine était là sidéré. *L'Eclair Comtois* s'empara de l'affaire. On cria au scandale. On ouvrit une enquête et comme de juste, on ne trouva jamais les iconoclastes.



DOCTEUR PIERRE-BOURGEOIS

(Dessin inédit de Bils.)

Nous avons révélé ces faits car nous supposons qu'il y a maintenant prescription, sinon légale, du moins morale. Et tel qui s'indignait en novembre 18 devant Victor Hugo transformé en ...Victor Noir, s'étonnerait aujourd'hui de constater que, somme toute, le Docteur Pierre-Bourgeois n'a pas si mal tourné que ça puisque, à 35 ans, il dirige le sanatorium de Brévannes.

Il collabore à la *Revue de la tuberculose*, il a créé des *Cahiers de la tuberculose*, bref, il est dans la tuberculose jusqu'au cou.

Il est par profession, un grand voyageur. Certains recherchent les beaux paysages, les endroits où l'on s'amuse et les hostelleries de bon aloi. Lui recherche les sanatoria.

Il était récemment en Belgique et en Hollande : le voici qui rentre d'Italie.

A tout voyageur qui revient du pays de Mussolini, de Hitler ou de Staline, on ne manque jamais de demander une anecdote. C'est la règle : nous n'y avons pas failli.

Le Docteur Pierre-Bourgeois a visité l'institut antituberculeux Carlo Forlanini, qui porte le nom du célèbre médecin italien. Cet institut s'appelait primitivement Benito Mussolini.

Mais quand l'institut fut complètement au point, Mussolini fit appeler le professeur Morelli qui a la haute main sur les sanatoria d'Italie et lui demanda :

— Parlez-moi franchement : c'est bien?

— C'est vraiment bien!

— Bref, nous pouvons être fiers de ce qui a été fait?

— Sans aucun doute.

— Va bene! Dans ces conditions, je désire que l'institut s'appelle désormais Carlo Forlanini.

Comme on voit, on peut être duce et être modeste.

Quant à nous, nous avons beau ne jamais avoir mis les pieds dans la patrie de d'Annunzio, nous avons cependant notre petite anecdote.

Dernièrement Victor-Emmanuel était enrhumé du cerveau. Le nez royal coulait comme le Pô à la fonte des neiges. Le souverain qui tenait son mouchoir, le laissa choir. Mussolini se précipita pour le ramasser. Mais, du geste, le roi l'arrêta :

— Laissez, Benito, dit-il, je le ramasserai moi-même, c'est le seul geste que j'ai encore le droit de faire ici.

Elle est courte, comme on dit en italien.

***

Et maintenant un conseil : quand vous sonnez chez le Docteur Pierre-Bourgeois, ne manquez pas de préciser si c'est Monsieur ou Madame que vous désirez voir, car Madame aussi est médecin.

Avant d'être sa femme, elle commença par être son élève. Elle vient de passer sa thèse ce qui ne l'a pas empêchée de donner au Docteur son mari, deux beaux et bons enfants. Et aujourd'hui elle est son assistante, façon bien moderne de mettre en pratique le devoir d'aide et d'assistance que le Code impose aux époux et aussi, n'est-il pas vrai? charmante idylle que Molière n'avait pas prévue quand il écrivit l'*Amour médecin*.

Ridendo



— Je viens de t'apporter une petite sœur.

— Que vous êtes gentil Monsieur, est-ce que Maman le sait ?

(Dessin inédit de Clem.)

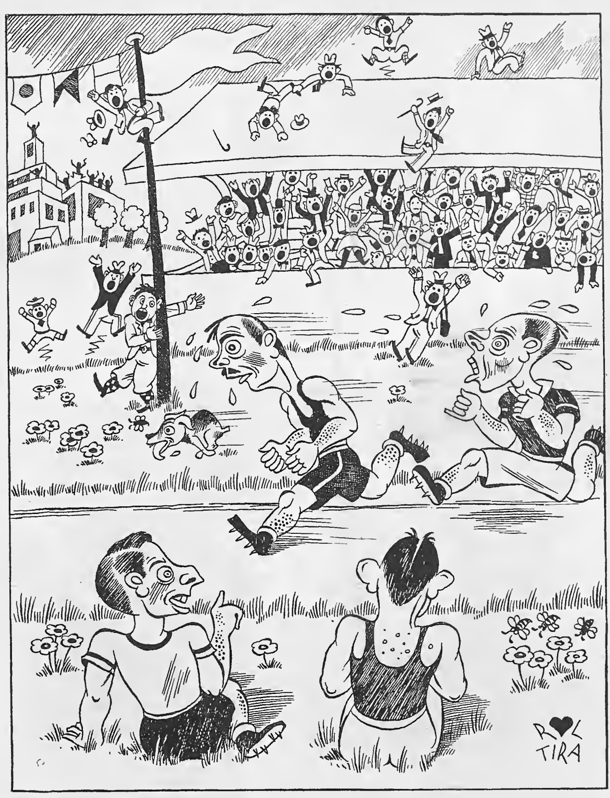


UNE SOLUTION

— J'ai voulu laver le costume de coutil de mon petit et il est maintenant devenu trop étroit.

— Si vous essayiez de laver votre gosse...

(Dessin inédit de Jo Paz.)



— Quelle facilité a le premier !

— Tu parles, il est atteint de phtisie galopante...

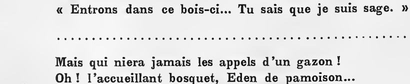
(Dessin inédit de R. L. Tira.)

LES SONNETS « D'ART VERT »

IDYLLE !

Abraham était beau, mais son corps restait sage !
Rebecca, dont le cœur dominait la raison,
Sur un beau vélo neuf, regagnait sa maison.
A l'élu de son âme, elle entend rendre hommage :

« Entrons dans ce bois-ci... Tu sais que je suis sage. »





Mais qui niera jamais les appels d'un gazon !
Oh ! l'accueillant bosquet, Eden de pamoison...
La belle murmura, dégrafant son corsage :

« Ecoute bien, chéri, je veux te faire un don,
Tu pourras — s'il te plaît — remercier Cupidon. »
...Et ses mains, en tremblant, dénouaient ses cheveux.

Elle ôta son corset... même sa chemisette,
Puis tendrement osa : « Prends tout ce que tu veux ! »
« ...Alors, dit Abraham, je prends ta bicyclette ! »

Emile GENEVOIX.

LE MODÈLE

Un monsieur rencontre sur les boulevards une jeune et jolie femme qu'il aborde sans difficulté.

— Je pose pour les sculpteurs déclare la belle enfant.

— Tiens, tiens... alors, donnez-moi un tuyau. Est-il exact que, pour purifier la ligne, les modèles soient obligés de s'épiler complètement?

— Bien sûr, répond-elle, tous les artistes l'exigent.

La conversation dévie, puis le monsieur entraîne le modèle contempler les actualités de Cinintran...

C'est le silence, puis, tout à coup :

— Mais... vous ne m'avez pas dit que vous êtes en chômage !

VACANCES

Carmen, l'aimable pensionnaire du grand 6, a elle aussi droit à ses quinze jours de vacances payées, aussi est-elle partie se mettre au vert dans son pays natal, à X..., en Normandie, loin des hommes et des sous-maîtresses.

Après une promenade un peu longue, fatiguée de cette bonne fatigue que donne la marche au grand air, elle s'allonge dans un pré et s'endort.

Les vaches du pâturage continuent à paître doucement et l'une d'elles à la recherche d'une touffe d'herbe savoureuse enjambe le corps de Carmen dont elle frôle le visage de son pis.

Carmen s'éveille à moitié et dans son inconscience murmure : « Je veux bien, Messieurs, mais pas tous à la fois ».



INSENSIBILITE

Le patient. — Vous pouvez y aller, mon maître barbier vient de me faire une piqûre de " NAIODINE ".

(Dessin inédit de Schem.)

LA GUERRE EN DENTELLES

LE PARLEMENTAIRE. — Le maréchal, mon maître, ayant par de trop copieuses libations célébré sa récente victoire, a reçu de la goutte une furieuse attaque. S'il vous plaisoit de différer la vôtre d'une semaine, il vous en aurait, Monseigneur, la plus vive reconnaissance.

RIEN NE SE PERD



COLLABOREZ ...
AMIS LECTEURS

Le Dr D..., bon vivant et doux sceptique, comme il convient à son âge, a une vessie peu tolérante, surtout la nuit.

Un soir, après un bon dîner suivi de libations éclectiques, le Dr D... se couche et s'endort d'un sommeil satisfait...

Au cours de la nuit, à demi endormi, le Dr D..., assis au bord du lit, les jambes écartées, le récipient bien en mains, écoute en rêvassant le doux bruissement de l'eau (?) dans le vase de nuit...

Malédiction ! Celui-ci choit et se casse !

Le Dr D..., toujours assoupi, cherche à tâtons dans les débris et trouve enfin le plus gros test, dans lequel il continue flegmatiquement l'opération interrompue...

Réveil en sursaut de sa femme, qui fait la lumière et contemple, stupéfaite, la scène ; puis, le secouant :

— Mais que fais-tu donc là, mon ami?

Et lui, enfin éveillé, constatant le désastre sans s'émouvoir :

— Eh ! vois-tu, ma mie, j'utilise les restes ! !

Dr AZÉ.

LE CHAR EMBOURBÉ...

(laissé pour Conte)

Par FERNAND VIALLE.

L'orage avait surpris Jeannot Lardy tandis qu'il conduisait au Moulin des Escures dix beaux sacs de blé. Une pluie diluvienne dévalait à torrents d'un ciel d'encre. Sur les feuilles convulsées, les gouttes crépitaient avec un bruit de castagnettes et des éclairs zébraient de lueurs fulgurantes l'épaisseur de mort des ténèbres.

— Ah ! Fauvette ! Ah ! Rousselle, criait Jeannot ; mais sa voix se perdait dans le vacarme déchaîné et le char avançait péniblement sur le chemin boueux et ruisselant.

Tout à coup, un essieu hurla et l'une des roues s'enfonça jusqu'au moyeu dans une ornière... Impossible d'en sortir. Que faire?

L'ouragan redoublait de violence ; les arbres courbés jusqu'à terre, gémissaient sous l'étreinte du vent. Jeannot prit sa lanterne et descendit chercher du secours au Moulin dont il n'était pas très éloigné.

Simon, le vieux meunier, écouta Jeannot, hocha la tête en homme averti et le suivit.

« Mon pauvre ami, lui dit-il, quand il eut vu la situation, je le connais bien mieux que toi, ce trou-là ; tu n'en sortiras pas sans décharger tes sacs. Ecoute ! dételle les bêtes, tu coucheras chez moi et demain, nous aviserons à te tirer de ce mauvais pas. »

....

Après le dîner, durant lequel Simon but force rasades, suivies d'un grand verre d'eau-de-vie de prunes, en l'honneur de son hôte, Jeannot et la jolie meunière, bien plus jeune que son vieux barbon, causent en tête-à-tête, tandis que le meunier somnole, accoudé sur le bord de la table. Puis, c'est l'heure du repos.

Dans l'alcôve où on l'a hissé avec peine, le mari ronfle maintenant, comme une toupie d'Allemagne ; la meunière a quitté la couche conjugale et, dans le lit en face, ne s'ennuie pas.

Mais pour donner le change au vieux s'il venait à se réveiller, Jeannot murmure entre chaque nouvelle caresse : « Ah ! Fauvette ! Ah ! Rousselle !... » Bonne précaution car le meunier, dans un demi-sommeil d'homme abruti d'alcool, croyant à un rêve de Jeannot — le char embourbé, là-bas, sous l'orage — ne tarde pas à hoqueter : « Je le connais bien mieux que toi ce trou-là ; tu n'en sortiras pas sans décharger tes sacs... »

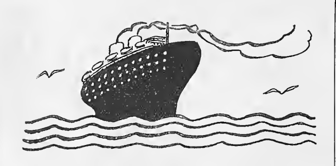
Fernand VIALLE.

Robert BLACK

Illustrations de Robert Black.

IIème CROISIÈRE MÉDICALE FRANÇAISE

PAQUES 1937



C'est à bord du « Champlain » le splendide paquebot de la Compagnie générale transatlantique dont les passagers de la Croisière des Canaries ont gardé un si bon souvenir, que le Comité des C. M. F. organise pour Pâques 1937 un voyage en Adriatique sur un itinéraire particulièrement attrayant.

Le « Champlain » quittera *Marseille* le 21 mars, et fera sa première escale à Philippeville d'où les touristes pourront excursionner à Constantine ou à Biskra.

Un court arrêt à Syracuse permettra de goûter le charme du printemps sicilien. Puis viendront les escales sur la côte italienne de l'Adriatique : Bari, Venise d'où l'on pourra gagner Fiume (soit par mer en visitant l'île de Brioni, soit par terre en traversant les Dolomites ou même en poussant une pointe en Europe centrale jusqu'à Vienne et Budapest).

Longeant la côte yougoslave le « Champlain » touchera Cattaro (excursion à Cettigné) puis Dubrovnik d'où l'on gagnera Mostar. Un dernier arrêt à Malte, l'île des Chevaliers et le « Champlain » regagnera Marseille où il sera de retour le 4 avril.

Comme d'usage de nombreuses bourses de voyages seront mises à la disposition des élèves des hôpitaux. Des avantages spéciaux sont accordés aux médecins.

Pour tous renseignements, s'adresser aux C.M.F., 9, rue Soufflot, PARIS. — Tél. Odéon 20-63.

LES ARTS ET LES LETTRES

SUIVANT LE VŒU ÉMOUVANT DE WILLETTE

La traditionnelle cérémonie voulue et ordonnée par l'illustre peintre et dessinateur parisien WILLETTE, et organisée par ses camarades "Catholiques des Beaux-Arts" aura lieu pour la 11e fois le mardi 10 Février à St-Germain-l'Auxerrois.

SILHOUETTES DE BRIDGEURS

par SHÉRIDAN

Madame DUMOULIN



S'il était possible de représenter matériellement la vitesse, la rapidité, la précipitation, je proposerais Mme Dumoulin à l'artiste chargé de ce soin. Tout au moins quand elle joue au bridge. Le temps qu'il faut à cette femme pour donner les cartes, évaluer son jeu, annoncer, jouer enfin, tient réellement du prodige. Elle rappelle un peu, à de certains moments, ces ventilateurs électriques qu'on ne peut arrêter jamais. Son jeu en fait n'est plus un jeu, il est une vraie mécanique.

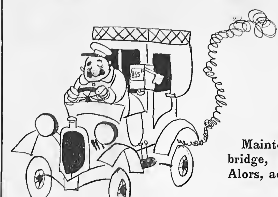
Ce jeu est-il bon ou mauvais? Cela devient une autre histoire. Admettons qu'il est moyen. Il gagnerait en tout cas à être moins rapide, mais ce n'est ni vous ni moi qui pourrons parvenir jamais à modérer l'élan de Mme Dumoulin. Il est, au demeurant, sympathique, cet élan, parce que, vous vous en doutez, plein de jeunesse et de vitalité. Mais il est, aussi, dangereux, et souvent pour son partenaire autant que pour ses adversaires. Comment, dès lors, vous protéger? Voici ce que je vous propose.

Lorsque vous jouerez d'aventure, avec Mme Dumoulin, modérez toujours, autant qu'il vous sera possible, la marche de la partie. Jouez lentement, plus lentement qu'à votre accoutumée. Attendez quelques instants avant de jeter chaque carte. En un mot opposez-vous, et cela de toutes vos forces, à suivre le train de Mme Dumoulin. Car c'est, au fond, ce qu'elle cherche, mais, si bon joueur que vous soyez, je doute que vous puissiez la suivre sans danger car vous manquez d'habitude. A aucun prix, ami lecteur, ne vous laissez entraîner.

Pour aller plus vite encore, quand le contrat demandé est sur table, Mme Dumoulin dédaigne de tenter l'impasse qui pourrait lui accorder une levée supplémentaire. « Allez! s'exclame-t-elle, je vous donne le roi ». Ne méprisez point ce cadeau, flanc de gauche! Mais par contre, révoltez-vous quand, toujours pressée sans que l'on sache pourquoi, Mme Dumoulin achève le coup verbalement et non point avec ses cartes : « Deux carreaux pour vous, dira-t-elle, par exemple, j'ai deux piques maîtres et un atout » ou « cœur, je coupe, je vous donne l'as de trèfle et j'ai encore deux atouts ». Protestez énergiquement contre cette manière de faire qui ouvre inutilement la porte à toutes les contestations et exigez de



Illustrations de Carrisey.



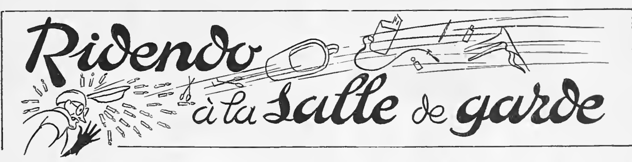
Mme Dumoulin qu'elle joue le coup jusqu'au bout. Honni soit qui mal y pense! Mais vous verrez que bien souvent ce n'est pas deux levées que vous devez faire encore mais bien trois, sinon même quatre. La mémoire de Mme Dumoulin est très bonne, je le reconnais, mais elle n'est pas infaillible...

Maintenant il est possible que, lorsque vous jouez au bridge, un taxi vous attende, en bas, devant l'immeuble. Alors, admettez que je n'aie rien écrit...

SHÉRIDAN

LE CÉLÈBRE CHIRURGIEN RÉPARE CHEZ LUI UN FAUTEUIL...

(Dessin inédit de Rosa.)



Un de nos brillants accoucheurs recevait dernièrement une jeune et jolie femme que lui recommandait chaudement un de ses amis (situation délicate... instance de divorce).

L'accoucheur. — Vous êtes enceinte de combien madame ?

La dame. — Mais... de mon ami seulement !

L'accoucheur. — Je pense bien ! Mais depuis combien de temps ?

La dame. — Six mois passés.

L'accoucheur. — Vous venez bien tard pour...

La dame (l'interrompant). — Oh ! docteur, pour mon premier bébé je n'avais consulté personne avant l'accouchement et tout s'est très bien passé. J'espère qu'il en sera de même cette fois-ci.

Désormais l'accoucheur demande des précisions à ses amis.

J. D.



Il y a quelques jours, une jeune femme blonde « du blond idéal des teintures » repoussait un des maîtres de la gynécologie qui s'approchait pour l'examiner :

— J'ai déjà été vue par le Chef et je préfère l'attendre.

Le maître(amusé). — Quel chef ?

La dame blonde. — Vous savez le grand brun qui a l'air si intelligent (*sic*).

Le maître (n'insistant pas). — Ah oui... Je vais aller le chercher.

L'interne mandé en fut quitte pour une tournée de porto.



On reconduit à son lit un malade auquel le chirurgien vient de pratiquer une castration.

Un externe loustic : « En voilà un qui aura de la peine à se faire rembourser. »

Cela rappelle le mot de Ricord, qui disait en parlant d'un malade à qui on avait enlevé un testicule : « Il n'aura plus qu'un témoin à décharge. »

Le D[r] R... finit un curettage en clientèle. La belle-mère et le mari tiennent chacun une jambe. L'utérus encore mou saigne. Le praticien fait arrêter l'anesthésie donnée par son interne et procède rapidement à un tamponnement vaginal.

La jeune femme se réveille avant la fin de cette petite opération pour s'écrier d'un ton profondément dégoûté :

— Ah ! non, finis... Tous les soirs la même chose, alors !

L'odeur du chloroforme a aussitôt fait toussoter chacun.



Ce même disciple d'Esculape recevait dernièrement à l'hôpital la visite d'une mère inquiète :

— Docteur, ma fille touche à sa nature. Que faire pour la corriger de ce vice?

— Ah ! Madame, la nature a tellement horreur du vide !



Un jeune accoucheur était très ennuyé auprès d'une de ses clientes qui avait eu un accouchement difficile.

Fleurissant de détails l'explication, il venait enfin de lui dire qu'il avait dû recoudre la cloison recto-vaginale fortement endommagée.

Mais la dame nullement étonnée lui répond :

— Oh ! Docteur, ça ne m'étonne pas ! Si vous saviez comment je l'ai fait !



D..., interne à la Pitié, examine un grand gaillard :

— Moi souffrir, pas dormir, mal tête, beaucoup fièvre.

Etonné de ce langage, D... s'exclame :

— Vous n'êtes pourtant pas nègre.

— Non, Monsieur, employé du télégraphe.

LOGIQUE

LUI. — Trois heures à attendre ! Si tu m'avais écouté, nous aurions eu le train.

ELLE. — Et si tu ne m'avais pas tant pressée nous n'aurions pas si longtemps à attendre le suivant !

(Dessin inédit de Bénic.)

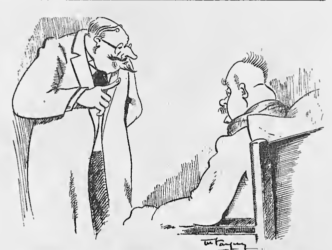


— Voilà, Docteur, c'est à la suite d'un coup de pied...

— De Vénus ?

— Non... en vache.

(Dessin inédit de Jean Bellus.)



— Il vous faut, Monsieur le Député, garder la Chambre !

— Ah Docteur, bien volontiers, mais je crains que ce ne soit la Chambre qui ne me garde pas ?

(Dessin inédit de Fargues.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LUDOVIC N'EST PAS RÉGULIER

Le romancier-feuilletonniste Ludovic trompait sa femme avec Loulou, une aimable fille chez qui il dînait tous les mercredis. Loulou appréciait la bonne cuisine. Elle surveillait la confection de petits plats qui ajoutaient à leurs qualités gastronomiques, des mérites aphrodisiaques : homards à l'américaine, truffes au porto, crevettes au curry, grillades nappées de sauce Périgueux... Bref, Ludovic ne s'embêtait pas chez Loulou, chaque mercredi.

Les autres jours de cette gracieuse et ponctuelle enfant étaient accaparés par des clients fidèles. Mais le dimanche, Loulou le consacrait à sa famille. Elle allait dîner chez sa sœur, mariée à un plombier.

Le lundi était le jour de M. Léon, toujours pressé. Le mardi, celui de M. Fernand, qui était obèse, sujet aux congestions et avec qui il fallait prendre beaucoup de précautions. Le jeudi était dévolu à un imprimeur, le vendredi à un professeur et le samedi à un monsieur taciturne et décoré qui n'avait jamais donné sur lui-même le moindre renseignement biographique. Il sentait le parapluie mouillé et il avait l'amour triste.

Ludovic eût été parfaitement heureux s'il n'avait été torturé par la pensée que Loulou, malgré une existence si prudemment ordonnée, ne fût atteinte quelque jour de ce bobo qu'on pourrait appeler la pichenette de Vénus.

Une telle aventure eût amené une catastrophe dans son ménage.



LES CREVETTES AU CURRY

Voici la recette d'un des plats que la brave Loulou préparait au sournois Ludovic. C'est un mets qui peut servir d'apéritif galant.

Vous faites blondir légèrement trois cuillerées d'oignons finement hachés avec cinquante grammes de beurre et vous y mêlez deux cuillerées à café de curry en poudre.

Ajoutez une livre de queues de crevettes fraîchement cuites et bien épluchées, autant que possible des crevettes bouquet. Vous les liez avec trois décilitres de sauce Béchamel et vous présentez dans un légumier d'argent.

A part, servez du riz à l'indienne.

— Tu as bien tort de t'en faire, lui susurrait Loulou, je suis une femme sérieuse qui ne connaît que des gens honorables...

— Evidemment, mais on ne sait jamais... Suppose qu'un de tes amis se grise, soit entraîné... Il ne faut qu'un coup...

— Tu l'as dit! Mais si la malchance voulait que pareille importunité m'arrivât, je te préviendrais...

— Je sais que tu es une femme loyale. De mon côté, je saurais reconnaître ta droiture... Si tu étais promise à un ennui de ce genre et que tu me prévinsses, je n'hésiterais pas à te donner mille francs pour récompenser tes scrupules...

C'était chez Ludovic une idée fixe. Hanté par la peur d'être en butte à la malignité de Vénus, il enfourchait chaque semaine son dada familier. Il finit par énerver copieusement Loulou, sûre d'elle-même et qui considérait ces appréhensions comme une injure personnelle. Elle décida de remplacer ce client sottement pusillanime. Elle lui annonça qu'elle venait d'être victime du petit accident de travail qui l'épouvantait si fort. Elle empocherait ainsi la prime de mille francs et troquerait son romancier, qui bénéficiait d'un tarif de faveur établi depuis six années, contre un client plus rémunérateur. Tout serait donc pour le mieux dans le meilleur des demi-mondes.

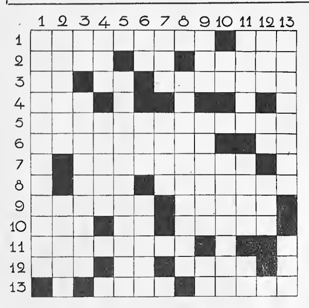
Un mercredi, elle annonça à Ludovic, avec un sourire navré :

— Mon chéri, il va falloir être sages pendant quelques semaines... Cette petite chose que tu redoutais... Je viens de voir le docteur et...

Mais allez donc vous fier aux promesses des hommes ! Non seulement Ludovic ne remit point à la naïve Loulou les mille francs qu'elle espérait, mais il l'accabla des injures les plus basses et sortit en claquant violemment la porte.

— Décidément, constata Loulou, atterrée, les hommes n'ont pas de parole ! S'il y a un bon Dieu, ce cochon de Ludovic chipera avec la première poule rencontrée au coin d'un bois de lit, ce qu'il craignait tant d'attraper chez moi !

Devine... si tu peux !



HORIZONTALEMENT

1) Membre viril atteint de déliquescence. — Soupir de délivrance d'une accouchée.

2) Époque de l'année où les Parisiens vont prendre le rhume des foins et tâter du mal de mer. — Reste de vertu. — Joint à « suis-je bien » dans la bouche d'une femme du monde à qui un médecin galant va prendre la température.

3) Dans une ligature. — 2 lettres de pétéchie. — Se prend dans le zinc, mais jamais dessus.

4) Parfois très sage.

5) *En quatre mots* : Avis que l'on trouve rarement affiché à la porte d'un chirurgien sérieux.

6) Remet ça, en parlant d'un médecin. — Pipi dédoublé.

7) L'enfleur des poids.

8) En mettant sa queue sur sa tête on pourrait en faire un cataplasme. — Adjectif sans rapport avec le bassin des Tuileries.

9) Les prunes le sont parfois, les bananes aussi d'ailleurs. On n'en souhaite pas plus dans un wassermann.

10) *Phonétiquement* : cri de joie d'une concierge dont le mari reprend connaissance. — Au début de l'aérothérapie. — Ville recommandée pour une cure de digestifs.

11) Une humidité malsaine ne lui déplaît pas.

12) Une femme l'est parfois chez son docteur mais rarement chez son pharmacien. — Codex incomplet. — Ce que le malade et le médecin se font réciproquement.

13) Évadé difficile à rattraper. — Elle tombe avec fracas sur l'ardoise des toits et sur celles des vespasiennes.

VERTICALEMENT

1) Défaut de fabrication.

2) Cellule introuvable dans la plante du pied. — Tendres ou amers, suivant qu'ils sont faits à une jolie femme ou à un spécialiste.

3) Il est utile pour la bonne exécution d'une ordonnance que le texte de celle-ci le soit par le pharmacien. — Couleur d'un usage courant dans la décoration des faïences vulgaires.

4) *Phonétiquement et lettre à lettre*: Ce que faisait Mme Curie à l'âge de deux mois. — On la rencontre dans les endroits écartés.

5) Présentée par le médecin après le traitement.

6) Début de strophulus. — L'hérédo-syphilis ne saurait constituer celle d'une jeune fille distinguée. — Vidangeur non syndiqué.

7) Queue sans queue. — Quatre lettres de rhinoplastie.

8) Désigne les boîtes dans lesquelles se trouvent parfois un arachide.

9) Thé anglais décomposé. — Une très vieille montre l'est rarement, une fille très jeune également. — *Phonétiquement* : duo qui finit bien sans être commencé.

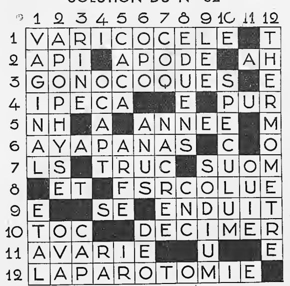
10) Jeune fille atteinte de « vachiasis ». — Qui se rapporte à l'ovaire.

11) Il en faut au moins neuf de plus pour une gale moyenne. — Nain contrefait. — Dans un drain.

12) Patrie des dentistes. — 2 lettres de nerprun. — Ne se trouve guère à la fin d'une ordonnance.

13) Néologisme d'un emploi plus fréquent en couture qu'en obstétrique. — Inutilisable pour l'ouverture d'un abdomen.

SOLUTION DU N° 62



Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris




Ridendo
Revue gaie pour le Médecin
4me ANNÉE No 64
A LA COTE D'AZUR
20 FÉVRIER 1937



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD



R. C. Seine 229.595 B

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES . . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ



Dire qu'à l'heure qu'il est, des hommes heureux et sages, des femmes gâtées peut-être parce qu'elles sont jolies, font leurs malles pour partir sur la côte d'azur.

Pour la consolation de ceux qui sont obligés de rester chez eux, les hivernants peuvent tomber sur un temps affreux qui fait dire aux envieux :

— Ah leur Midi ! il y fait aussi froid qu'à Paris.

Mais quand il fait beau, c'est tout de même autre chose ; à notre époque, où l'on est toujours pressé, c'est quelque chose de jouir du printemps quinze jours plus tôt.

Oh je sais ! le soleil de la Riviera provoque de regrettables illusions. A midi, l'on croit que c'est déjà l'été ; on sort en veston, on va se cuire sur les terrasses et sur le coup de quatre heures, quand le soleil s'en est allé sur la pointe de ses rayons, on attrape un bon rhume qui fait ricaner ceux qui sont restés dans le Nord.

— C'est bien la peine d'aller dans le Midi pour attraper la crève !

Comme si, depuis que l'homme est homme, il ne pouvait pas attraper la crève n'importe où.



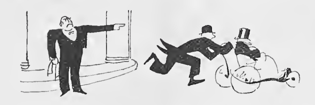
D'ailleurs, il faut bien dire que la Côte d'Azur n'attire plus autant de fidèles que naguère. Presque seuls les vieux messieurs et les dames d'un certain âge continuent à y aller réchauffer leurs vieux membres tremblants, comme dit le poète. Même les malades n'y vont plus réfléchir tristement au soleil.

La montagne a vaincu nettement la mer bleue. Les jeunes hommes et les jeunes femmes ne cherchent plus la tiédeur, mais la neige. Quant aux malades, c'est aux hautes altitudes qu'ils vont tenter de chercher la guérison qu'ils espèrent.

On ne voit plus sur la Croisette, sur la promenade des Anglais, à Menton, de ces jeunes Anglaises transparentes qui étendaient leurs mains trop légères sur les couvertures ; on ne voit plus de ces jeunes hommes emmitouflés que secouait une petite toux sèche.

Mais je ne sais pas trop si les hôteliers s'en lamentent, puisque j'ai lu l'autre jour la réclame d'un hôtel de Savoie qui contenait cette phrase d'une affreuse cruauté : « La maison n'accepte pas les malades. »

Certes, les malades peuvent aller ailleurs et c'est heureux ; mais comme ce simple avis trahit l'affreux égoïsme humain.



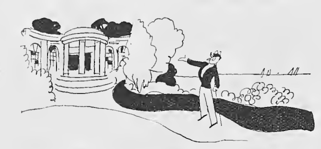
Les bien portants ne veulent pas supporter la société et même la vue des malades. Car il n'est pas seulement question de la contagion.

■ ■ ■



Et, à ce sujet, je vais vous raconter la plus belle histoire du monde, un coup réalisé par un maître chanteur génial et hardi.

Il y a quelques années alors qu'une plage de la Manche était le rendez-vous de toute l'élégance mondiale, depuis le maharadjah jusqu'aux financiers américains, depuis les lords anglais du pétrole jusqu'aux industriels français de l'automobile qui ne connaissaient pas encore les jours difficiles, depuis les grandes dames jusqu'aux petites femmes emperlouzées, et tous les snobs de l'Europe et tous les parvenus, et tous les Roumains, tous les Levantins et tous les Grecs qui s'arrachèrent des millions au Casino, un maître chanteur eut une idée que je suis bien obligé de qualifier de « formidable » : il loua pour une somme très forte, 60 ou 80.000 francs, une des plus belles villas de la plage, dont il paya le montant en donnant sa signature. Puis, il annonça dans les journaux qu'ayant cette propriété à sa disposition,

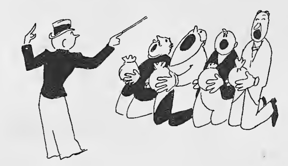


il allait l'offrir pour passer leurs vacances aux mutilés de la face, à ces blessés affreux qui sont comme un constant remords pour les autres hommes.

« Ainsi, disait le bienfaiteur, ils pourront se promener sur la plage, aller aux courses, au polo, suivre toutes les manifestations mondaines et assister aux représentations du Casino où l'on ne manquera pas d'offrir des places à ces héros. »

Quand la municipalité de la plage élégante et la direction dudit Casino lurent cette belle déclaration, tous ces messieurs psychologues ne doutèrent pas que cette manifestation de philanthropie suffirait à faire fuir toute une clientèle qui se souciait peu d'avoir sous les yeux le déprimant spectacle de ces affreuses victimes.

On fit donc une démarche auprès du généreux locataire qui fit comprendre assez rapidement ce qu'il désirait : c'était à prendre ou à laisser. Ou bien on l'indemniserait royalement, ou bien il lâchait les pauvres bougres dans les rues. Cela



coûte, paraît-il, tout près de cinq cent mille francs aux animateurs. Mais à ce moment-là, une nuit d'été réparait toutes les pertes !

L'on ne pourrait plus en dire autant aujourd'hui.

■ ■ ■



Il y a quelques semaines, on trouva dans un train une dame étouffée sur la banquette ; mais je ne vais pas vous raconter un drame policier et vous faire apprécier mon flair.

Je pense à une autre dame qui, pour rendre service à la justice, s'est crue obligée de raconter que, quelque temps auparavant, au cours d'un voyage, un monsieur lui était apparu dans l'ombre bleue d'une lampe voilée, et après lui avoir demandé de lui montrer ses jambes, ce à quoi elle avait consenti en tremblant, l'inconnu s'était livré devant elle et en son hommage à une manifestation égoïste, si je puis m'exprimer ainsi.

Je ne sais pas comment le mari de la dame a pris cet aveu à retardement. Rentrée chez elle, elle n'avait rien dit, probablement pour éviter les histoires autour d'un incident qui n'avait, somme toute, pas une importance considérable, mais le mari a pu se froisser d'une discrétion qui pouvait avoir l'air d'une complicité.

SYSTÈME PILEUX

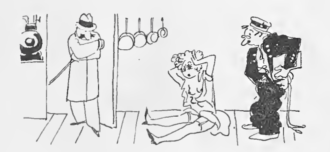
— Vous allez un peu loin !
— Excusez-moi... je croyais que c'était ma barbe !

(Dessin inédit de Lep.)



Je vous raconte tout cela pour en venir à une autre histoire plus récente et qui n'a pas encore été ébruitée. Ce n'est pas dans le train, c'est chez elle qu'une jeune femme a été violée par un employé du gaz qui venait vérifier le compteur.

Plus de peur que de mal, si je puis dire, mais



cette dame, au contraire, crut devoir mettre son mari au courant. Plainte, arrestation du trop galant gazier, potins dans la petite ville de province où se déroule le drame... et divorce.

Le mari ne peut plus approcher sa femme. Il sait qu'elle est innocente, il n'en doute pas, mais c'est plus fort que lui, aucune réaction, rien !

Il a expliqué à l'avoué :

— Ça me dégoute comme si on avait craché dans mon verre.

Ce qui est sans doute, pour un homme aussi délicat, une façon de parler.

A la conciliation, le président n'a pas manqué de lui expliquer que « quand c'est propre, c'est comme si c'était neuf ! » Rien à faire ! Alors, la dame se retourne — saleté de langue française — vers son gazier et lui demande en plus des sanctions pénales auxquelles il ne coupera pas, des dommages assez forts.

Lui a parlé de réparer, c'est-à-dire qu'une fois libéré, il serait très disposé à l'épouser.

Mais elle ne veut rien savoir ; elle semble avouer que l'essai n'a pas été assez heureux pour qu'elle en ait gardé un excellent souvenir.

Mais pourquoi a-t-elle tout raconté à son mari, qui semble ne pas admettre qu'elle ait pu rester indifférente à un tel élan?

■ ■ ■



Le mois dernier, à un diner de famille, la question s'est posée par hasard de savoir comment les frères siamois, de leur vivant, pouvaient faire l'amour, étant donnée la façon dont ils étaient accrochés l'un à l'autre.

On avait envoyé les enfants jouer dans les couloirs, on avait envoyé les jeunes filles au piano et les jeunes garçons au billard russe, si bien qu'il ne restait à table que des jeunes parentes rosissantes ou de vieilles parentes congestionnées sans parler des hommes qui avaient bien tort de vouloir faire les malins.

Mais ce qui me stupéfia, ce furent les vues que toutes ces bourgeoises pouvaient avoir sur le geste même de l'amour. Et non seulement de toutes jeunes qui, sans appeler les choses par leurs noms, arrivaient à se faire parfaitement comprendre.

L'une d'elles, quarante ans passés, au milieu d'une démonstration, s'écria soudain :

— Tu sais bien, Léon ! en interpellant son mari.

Léon est devenu tout rouge, mais nous avons eu l'impression à ce moment-là, que s'il possédait quelque virtuosité, c'est qu'il devait être le meilleur élève de sa femme.

Robert DIEUDONNÉ.

Nous relevons dans les dernières nominations de la Légion d'Honneur la promotion du Docteur SUREAU au grade d'Officier.

Nous avons ici même, signalé à nos lecteurs les états de service exceptionnellement brillants du Docteur SUREAU : 3 blessures, 8 citations, Médaille Militaire, Valeur Italienne, Croix de guerre Belge... Tous les anciens combattants, et ils sont nombreux parmi nos lecteurs, sont fiers de cette distinction. Le Docteur SUREAU, trésorier de leur Association, fondateur et secrétaire général des Médecins Médaillés Militaires, réalise pour eux le symbole vivant de leurs propres vertus et de leur courage.

Ridendo se permet de joindre affectueusement ses félicitations aux leurs.


BIOTRIGON



DIFFICULTÉS

— Voyons... est-ce vos poumons ou mes oreilles qui sifflent !

(Dessin inédit de Lep.)



SOYEZ DONC POÈTE !

LE DOCTEUR. — Oui, il m'arrive de commettre des vers : histoire de tuer le temps.

ELLE. — Vous n'avez donc pas de clients ?

(Dessin inédit de Jo Paz.)

OPINION

— La poule noire a l'air malade ! !
— Ce doit être le bacille de coq ! !

(Dessin inédit de Dault.)

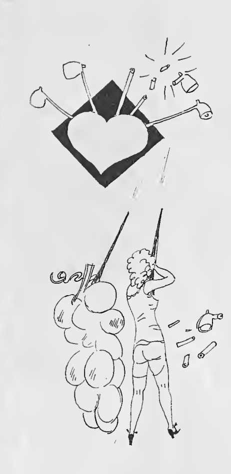


A l'ami GËSLETI.
« La nature a mis le remède
à côté du mal... et ton Pachon
à côté de ta cave. »

HYPERTENDU

— Mon cher, faites attention!
m'a dit, ayant pris ma tension
sanguine,
un Esculape parisien
que j'imagine
me l'avoir dit pour mon plus grand bien.
Les écarts
(auxquels se livre,
tel le dollar
ou la livre,
et ce, devant vos propres yeux)
la petite aiguille qui trotte
vers des chiffres vertigineux
sur le Pachon qui vous garotte,
vous joueront, je le crains,
un vilain tour,
à table, au bain,
ou sur un lit d'amour!
— Sur ce point je suis bien tranquille,
n'ayant rien du bouillant Achille.
Donc, et si j'ai bien entendu,
je serais un hypertendu,
— Parfaitement.
— Le traitement?
— Si vous ne devenez, et sec et continent,
comme un quaker du continent
américain,
je ne garantis rien.
Faites-vous tea-totaler
et ce, pas tout à l'heure,
mais illico.
car plus que coquelicot
vous êtes
et me faites
l'effet d'un homard que,





lui reployant la queue,
le cuisinier
de Prunier
aurait, sur un feu vif,
jeté tout vif.
Volontiers mon la in j'y perds
si cette hyper
tension ne vous emporte,
comme le vent la feuille morte !
Soyez raisonnable.
— Diable !
c'est donc si grave,
l'hypertension ?
— Nul ne les brave,
ces ascensions
du manomètre, impunément.
— C'est charmant !
Casser sa pipe
pour une artère en tuyau de pipe
alors que des tropiques
on revint sain et sauf,
sauf
des piqûres de moustiques ;
et presque indemne
de la géhenne
de Verdun
ou du revers d'un
culot de pièce majeure
on pouvait passer sur l'heure
de la Meuse aux bords du Léthé,
voués à l'éternel été
des champs fleuris d'asphodèles ! Et, par cure,
se voir condamnés à l'eau pure !
Avoir reçu des œufs de bertha,
des obus, des marmites en tas,
et maintenant, risquer la mort,
amère dérision du sort !
parce qu'une artériole
hypertendue par trop de gnole,
pétera, là, sous votre front !
Vivement qu'on retourne au front !

Juin 26.

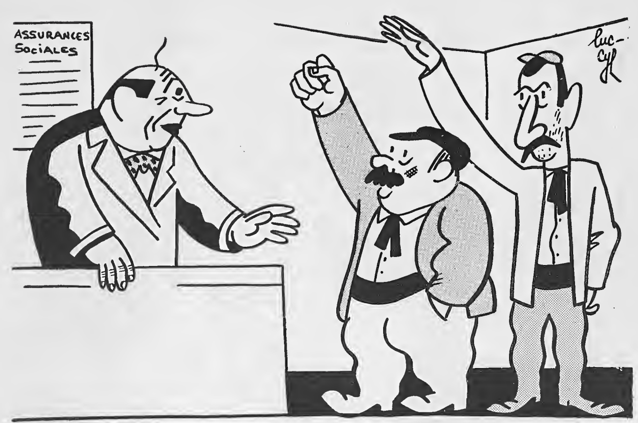
(Transmis par le Dr DELÉTRÉ).

UN COMBLE

— Et pour mon mari, fais-moi une ordonnance qu'il voit bien que je suis venue !...
— Oui, suppression absolue de toute familiarité conjugale.

(Dessin inédit de Robert Black.)





INTOXICATION

LE DOCTEUR. — Je vais vous donner du vaccin anti-politique.

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



CHASSE OFFICIELLE

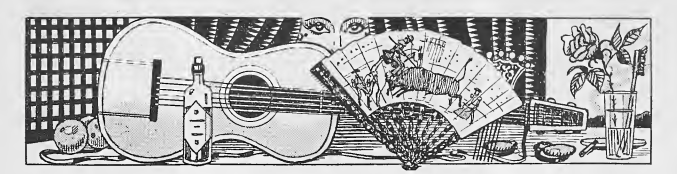
— Oh ! pardon, madame la sous-préfète, je vous avais prise pour un ours.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



— Vous avez une pièce de cinq francs dans l'intestin...
— Ça c'est une veine, je croyais l'avoir perdue !

(Dessin inédit de Obi.)



PEAU D'ESPAGNE

par PAUL REBOUX

●

Les médecins n'ont pas toujours beaucoup d'agrément lorsqu'ils ont à faire des visites.

S'il est des patientes coquettes, soignées, décidées à plaire encore en dépit de leur état, il en est d'autres qui s'affalent comme des pantins aux ficelles coupées, qui renoncent à toutes les séductions grâce auxquelles se soutenait leur réputation mondaine, montrent leur peau grenue et luisante, leurs sourcils mal peints, leurs lèvres pâles et gercées. La maladie, pour elles, est une abdication. Combien il est alors désillusionnant de voir sous cet aspect la belle Mme X..., réputée pour la fraîcheur de son teint et l'éclat de son sourire !

Mais, par contre, c'est une douceur exquise que de prolonger, sous prétexte de réconfort moral, la visite à une jolie convalescente restée coquette. On parle d'abord de la maladie, puis de choses et d'autres. Et le temps passe douillettement, au point que l'homme de l'art oublie son petit carnet de rendez-vous.

C'est ainsi que le docteur Baldy prenait un plaisir soutenu à surveiller quotidiennement le rétablissement de Lisette Lucien, l'étoile de cinéma, qu'il traitait pour une entorse.

— Encore quelques jours ! disait-il, après un rapide examen du joli pied aux ongles nacrés, vite enseveli de nouveau sous la couverture d'hermine.

Puis on allumait des cigarettes. Et la conversation vagabondait.

— Vous prendrez bien quelque chose, docteur ? avait dit, le premier jour, Lisette Lucien.

On était aux périodes chaudes de l'année. Lisette Lucien eut l'ingénieuse pensée d'offrir un jus d'orange, que le docteur accepta.

— Avez-vous déjà voyagé au pays des oranges ? demanda l'aimable *star*.

— Ah ! oui... L'Espagne... Ce fut même le seul voyage de ma vie, Mademoiselle...

— Vous l'avez aimé, ce pays-là ?

— Oh ! passionnément... Songez donc qu'aux environs de Séville, les orangers en fleurs sont si nombreux que leur parfum obsédant oblige les voyageurs à fermer les vitres du compartiment... L'odeur des orangers, pour moi, est inséparable de l'idée de ce beau voyage de jeunesse...

Elle lui demanda en souriant :

— Et cette odeur ne vous rappelle rien d'autre ?... Pas la plus petite aventure d'amour ?...

Il hésita, sourit à son tour. Allait-il risquer une confidence ? Lisette Lucien le regardait de ses beaux yeux aux cils épaissis. Peu d'expressions interrogatives pourraient être plus séduisantes que ne l'était la sienne. Le docteur prit audace et répondit :

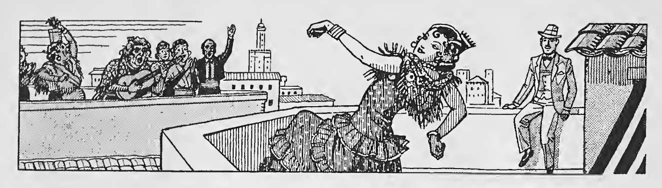
— Si... Mais elle est un peu baroque. Et je n'y joue pas un rôle très brillant.

— N'importe. Rien ne saurait vous diminuer à mes yeux. Racontez. Racontez vite...

— Eh bien ! dit-il, c'est une histoire d'odeur au pays des oranges. Et elle a pour décor Grenade, Grenade avec ses rues aux façades ventrues de fenêtres grillées, ses balcons fleuris de géraniums et de roses, Grenade et sa montagne visible de partout, sa haute montagne qui, le soir, quand le soleil décline, forme une masse arrondie et d'un brun doré, au sommet coloré de rose, comme la poitrine d'une gitane.

« Dans une de ces maisons logeait la senora Amparita. Sur sa profession, je n'insisterai pas. C'était une femme indulgente aux faiblesses humaines, et qui, bien qu'elle n'eût pas encore atteint tout à fait l'âge d'une matrone, avait réuni, chez elle, quelques danseuses dont elle offrait le spectacle aux étrangers, aux *Ingleses*, comme elle disait, tandis qu'un orchestre composé de trois vieux guitaristes aveugles accompagnait les danses.

« Cette personne m'honorait de ses bontés. Entendez par là qu'elle me réservait des prévenances particulières. La meilleure place pour voir



les danses m'était toujours réservée. J'étais admis au petit souper de ces demoiselles. On me considérait comme un ami de la maison.

***

« Or, la senorita Amparita m'annonça un jour :

« — Vous aurez plaisir, caballero, à applaudir la nouvelle danseuse que j'ai engagée. Elle débute ce soir. C'est une rose dans un verre d'eau fraîche. Vous verrez... Elle vous inspirera sûrement de bien jolis dessins.

« Elle m'inspira tout autre chose, cette jeune Concha. C'était une Gatidane de seize ans, ferme et fine, aux grands yeux noirs et luisants, aux lèvres carminées, au teint couleur de vieil ivoire. Elle dansait comme la plupart des filles de là-bas, avec une aisance naturelle d'un irrésistible charme. Ses sevillanas, crépitantes de castagnettes, ses malaguenas souples où la mantille de dentelle ondulait, ses flamencos presque immobiles pour lesquels elle revêtait une longue robe blanche empesée, tout cela me ravissait d'aise. Mais ce qui, dès le premier jour, s'imposa de manière irrésistible à mon esprit et à mes sens, c'est l'odeur de la jeune Concha.

« Imaginez un arome de jardin, quelque chose de puissant et de frais à la fois, et quelque chose aussi d'humain, de chaleureux, un parfum vivant aussi captivant qu'un regard, aussi séduisant qu'une inflexion de voix.

« Chaque soir, je venais à cette maison de danses. Chaque soir, après le spectacle, j'offrais à la jeune Concha un sorbet ou des pâtisseries.

« L'excellente Amparita n'aimait point beaucoup mes façons. Mais je ne m'en souciais guère. Ce parfum d'orange et d'œillet endormait tous mes scrupules.

***

« La petite Concha m'invita à me rendre chez elle.

« Oh ! si je vous conte cette visite, c'est qu'elle fut bien innocente.

« J'ai trouvé cette enfant dans une chambre blanchie à la chaux, décorée d'une statue de la Vierge et de calendriers en couleurs. J'avais apporté des topinambours confits, qui parurent la plus fine friandise du monde, et du manzanille, qui fut accueilli comme du champagne, et bu dans des tasses, faute de verres.

« Pour me recevoir, Concha s'était parée d'une robe rouge à pois blancs, assez fripée. Mais un collier de perles bleues encerclait son cou doré, et la peau de son visage ardent se dessinait, blonde sous la poudre de riz un peu mauve. Ses yeux étaient câlins. Sa bouche donnait une impression de fraîcheur tentante. Et son parfum, je le retrouvais, ce parfum pénétrant, subtil, résultant d'un accord mystérieux entre l'art du parfumeur et cette jeune créature primitive, naturellement odorante comme la fleur d'un jardin.

« Concha m'a dit :

« — Montons sur le toit.

« Pour un Français, l'invite avait quelque chose d'assez surprenant. J'ai tout de même obéi.

« Nous nous sommes engagés dans un escalier où se concentrait une chaleur étouffante. Mais tout en haut, dès que nous avons soulevé une trappe, quelle impression d'allègement !

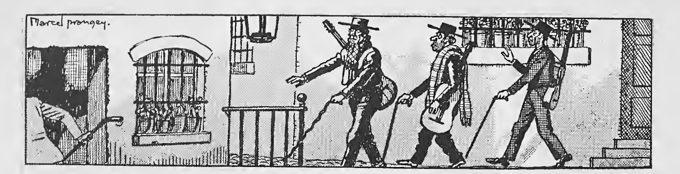
« En voyant Concha, des femmes qui travaillaient sur les toits voisins se sont mises à rire et à applaudir. L'une d'elles s'est engouffrée dans sa trappe, puis a reparu presque aussitôt, en levant une guitare. Alors, quelles clameurs ! Les mioches, attirés par le bruit, ont émergé l'un après l'autre. D'autres commères les ont suivis. Et au bout d'un moment, tout le quartier caquetait, bavardait et riait, de terrasse à terrasse, comme dans la rue.

« Mais la guitare bourdonnait; la musicienne — une affreuse vieille à trogne huileuse et à bouche démantelée qui souriait canaillement sous ses cheveux en désordre — y scandait un rythme si entraînant que partout les mains se sont mises à battre en cadence. Ah ! ce ne fut pas long ! Le vertige de la danse gagna Concha. Et je la revois encore, en plein soleil, épanouie de joie, sous le voltigement des castagnettes crépitantes. On criait de tous les toits environnants : « Encore ! Encore ! Vive la petite ! « Du sel ! Plus haut la jambe ! Plus haut la robe ! « Vive la mère qui l'a mise au monde ! » Et puis une sorte de délire courut de proche en proche. Au bruit de la guitare furieuse et des castagnettes, d'autres femmes se sont mises à danser, elles aussi, malgré leurs savates et leurs jupes ; l'une, gambillant avec un pot de fleur maintenu sur sa tête, fut saluée de cris; une autre, qui s'est étalée lors d'un entrechat trop hasardeux, a fait éclater une explosion d'allégresse... Le bonheur de vivre au soleil, de goûter du plaisir, de pratiquer un jeu violent, se propageait irrésistiblement, et j'ai eu l'impression que je voyais l'âme de l'Espagne. ardente et naïve, se manifester sous mes yeux.



— Je le reconnais, maintenant, c'est bien lui, il a toujours été bien branché !...

(Dessin inédit de Van Rompaey.)



« J'ai quitté la demeure tout imprégné de cette odeur mystérieuse que Concha répandait autour d'elle, cette odeur d'orange, d'œillet et de géranium que jamais, avant, je n'avais respirée.

***

« Le soir, je contai à la senorita Amparita l'emploi de mon après-midi. Mais elle ne me dissimula point son mécontentement. Elle me demanda :

« — Cette gamine ?... Je vous en montrerai vingt autres qui la valent !... Qu'a-t-elle donc qui vous paraisse à ce point séduisant ?

« J'expliquai :

« — C'est son parfum.

« Quelques heures plus tard, il se passa dans les coulisses de la maison de danses un drame dont je n'ai jamais connu tous les détails. Le résultat, c'est que, le soir, Amparita me dit d'un air triomphant :

« — Vous savez, le parfum de Concha ? Eh bien ! je le connais. J'ai la bouteille. Vous me direz ce que vous en pensez, et si vraiment c'est de Concha que vous étiez épris !

« En effet, peu après, je vis la patronne de l'établissement parée d'un châle à fleurs brodées qui l'enveloppait d'arabesques admirables. Elle entr'ouvrit ce châle et me dit :

« — Concha n'est plus de la maison. Elle a quitté la ville. Mais elle m'a laissé son secret. Vous consolerez-vous de ce départ ?

« Elle me regardait de ses yeux un peu bovins, fardés de bleu, tandis que son éventail palpitait avec douceur et que son être tout entier semblait me dédier l'arome de la disparue.

« Mais cet arome n'était plus le même. Sur la personne de la grosse Amparita, il avait pris une vulgarité surprenante. Ce n'était plus cette odeur à la fois ingénue et captivante. C'était une essence canaille, qui évoquait la boutique du coiffeur populaire, la pommade jaune en un pot de verre, le cosmétique d'ouvrier.

« Un parfum existe rarement par lui-même, à moins qu'il ne soit une fabrication supérieure. Il se combine avec tout l'être et ne forme qu'une partie dans un concert où chaque élément de la femme compte pour quelque chose.

« Mon désappointement était si visible qu'Amparita en fut vexée.

« — Ces *estranjeros!* Tous les mêmes !... Allez-vous en voir dans les rues si vous n'êtes pas plus à l'aise avec les chats qui rôdent !... Bonsoir, mon ami ! Le diable vous accompagne !

« Là-dessus, elle me montra la porte, d'un geste de femme outragée.

« Il me fallait quitter la salle.

« Mais le plus grave, c'est que la senorita Amparita, pour compléter sa revanche, avait dit aux trois aveugles, orchestre habituel de sa demeure, que j'étais parti sans payer et qu'ils eussent à obtenir de moi le règlement de leur cachet pour toute la musique de ce soir-là.

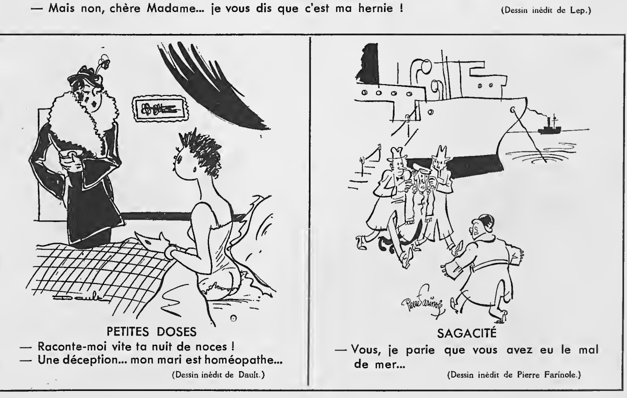
« Ces bonshommes, coiffés de leurs feutres à grands bords ombrant des visages mal rasés aux prunelles bleuâtres, descendirent l'escalier derrière moi, en tâtonnant. Leurs guitares sonores cognaient les murs. Ils glapissaient des imprécations. Dans la rue, au clair de lune, je les eus à mes trousses. Et ce fut une poursuite burlesque le long des façades fardées d'un vert pâle, tachées de géraniums qui formaient aux balcons des masses violâtres. A moitié confus, à moitié rieur, je devais presser le pas pour échapper à ces spectres dérisoires de la vengeance. Et je ne parvins à la dépister qu'en descendant dans la boutique en sous-sol d'un vendeur de malaga, qui trayait son vin de grandes outres pendues côte à côte comme les femmes de Barbe-Bleue... »

Paul REBOUX.

PROTUBÉRANCES

— Mais non, chère Madame... je vous dis que c'est ma hernie !

(Dessin inédit de Lep.)



PETITES DOSES

— Raconte-moi vite ta nuit de noces !

— Une déception... mon mari est homéopathe...

(Dessin inédit de Dault.)

SAGACITÉ

— Vous, je parie que vous avez eu le mal de mer...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)

SYMPATHICOTHÉRAPIE



— Je ne vous ai pas fait mal ?
— Oh ! docteur, j'ai l'habitude ! Voilà vingt ans que ma femme me tire les vers du nez...

(Dessin inédit de Jacques Lechantre.)

CONTES EN MOSAIQUES

de Jules MOY et Max VITERBO

DE REYFUS CHEZ LE DOCTEUR

Le financier de Reyfus était très riche.

Le financier de Reyfus était très avare.

Le financier de Reyfus s'enquit d'un bon médecin spécialiste. On lui recommanda le docteur X...

— C'est un excellent praticien, lui dit-on. Mais il est cher.

— Combien?

— Il prend 100 francs pour la première visite et 10 francs seulement pour les suivantes.

— C'est parfait, pensa le descendant du célèbre caricaturiste (le fils de Sem).

Le financier de Reyfus alla consulter le docteur X... et il se présenta au prince de la Science en lui disant :

— Bonjour docteur, c'est encore moi !...

Le docteur (un Sémite également) :

— Continuez le même traitement...



LE PANTALON DE SCHWEINSUPP

Schweinsupp a comme ennemi Jacob.

Jacob est installé dans le quartier du Temple et vend pour trois francs de très jolis pantalons neufs.

Schweinsupp s'installe dans le quartier du Temple, en face de Jacob.

Schweinsupp décide qu'il vendra pour six francs des pantalons vieux.

Un monsieur entre dans la boutique :

— Vous venez pour mes pantalons si renommés?

— Non, je venais vous demander où se trouve la rue des Gravilliers.

— Essayez donc un pantalon, pendant que vous êtes là. Vous verrez le chic qu'ils ont.

— Mais je n'en ai pas besoin, j'en ai déjà un sur moi.

— Cela ne fait rien, vous n'êtes pas obligé de le prendre.

Et Schweinsupp, d'autorité, aide le client à se dévêtir.

Le monsieur essaie, en ronchonnant, le pantalon qui doit sortir de la grande fabrique « Déguelas et Cie », et qui est d'une saleté repoussante.

— Si j'avais besoin d'un pantalon, j'irais en face, où, pour trois francs, j'en aurais un neuf.

Schweinsupp proteste :

— Le chic n'a pas de prix.

Le client regarde l'effet dans la glace, fouille dans ses poches, et un éclair de satisfaction illumine sa face.

Schweinsupp a vu l'éclair.

— J'ai autre chose de mieux pour vous, celui-ci ne vous va pas.

Le client proteste :

— Il me va au contraire très bien : je le garde.

— Voyons, puisque je vous dis que j'ai quelque chose de mieux.

— C'est votre avis, mais le mien est que ce pantalon me va à merveille.

— Tant pis pour vous.

— Il me va et je le garde.

Le client paye le pantalon, laisse l'autre et s'en va d'un pas rapide.

Un ami de Schwelnsupp qui assiste à cette transaction questionne :

— Veux-tu m'expliquer, Schweinsupp, comment il se fait qu'un monsieur qui sait qu'il trouve en face, pour trois francs, un pantalon neuf, s'amuse à te payer six francs une loque infâme?

Schweinsupp sourit finement :

— Ecoute, je vais t'expliquer.

« Chaque fois qu'un client essaie, j'ai remarqué qu'il met les mains dans les poches. Alors moi, je place toujours un vieux porte-monnaie dans une poche.



LA DIPLOMATIE DE MOICHELÉ

M. David est à Paris.

Mme David est à la campagne.

M. David meurt.

Quelques parents et amis se réunissent. On se demande comment on va annoncer la fatale nouvelle à Mme David. Qui se chargera de cette pénible tâche?

Moïchelé offre ses services. On accepte et on lui recommande de procéder avec beaucoup de prudence.

— Laissez-moi faire, dit-il. Je m'y entends et j'ai du tact.

Moïchelé part à Fontainebleau, chez Mme David.

Il sonne. Mme David vient lui ouvrir. Moïchelé lui dit :

— Bonjour, Madame veuve David.

— Bonjour, Monsieur Moïchelé...

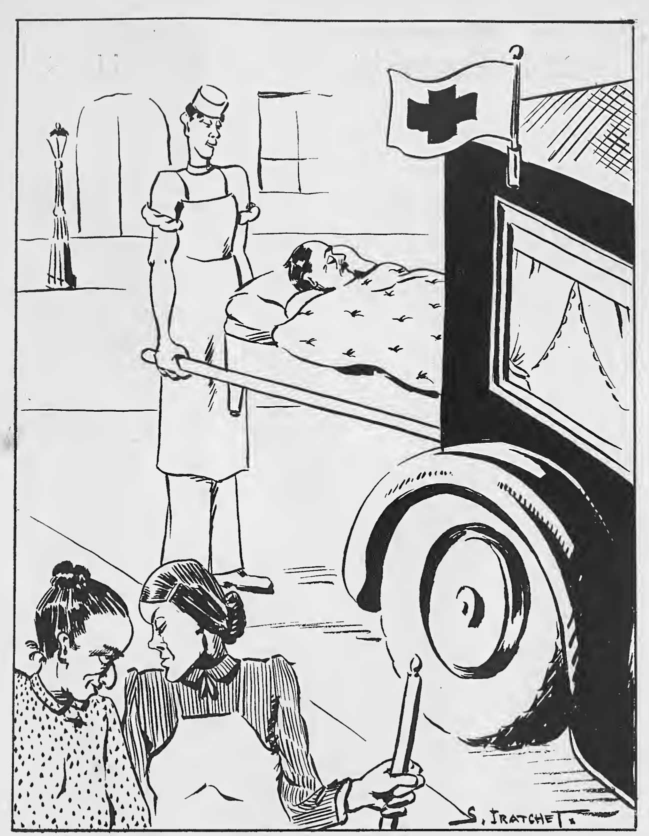
« Je suis Mme David. Je ne suis pas Mme veuve David.

Moïchelé répète avec obstination :

— Bonjour, Madame veuve David.

— Mais je vous dis, répète Mme David impatientée, que je ne suis pas Mme veuve David, mais Mme David.

— Voulez-vous parier cent francs avec moi que vous êtes Mme veuve David?



— C'est le banquier du 3ème !
— M'étonne pas, avec ces gens-là, c'est toujours question d' « santé ».

(Dessin inédit de S. Iratchet.)

Quand l'humour est malade



Petite enquête Médico-Littéraire
par RENÉ SINN
Illustration de JO PAZ





MARGUERITE MORENO

Mme Marguerite Moreno est en scène, nous dit l'habilleuse.

Soit. Nous attendrons d'autant plus patiemment que nous avons la bonne fortune d'apercevoir par la porte entr'ouverte d'une loge, Pauley, assis en caleçon devant sa glace : comme qui dirait de la ronde bosse.

Enfin, une salve d'applaudissements crépite dans le lointain, des rythmes de jazz nous parviennent des coulisses et Marguerite Moreno qui fait, pour les spectateurs, sa sortie, fait pour nous son entrée :

Personnifiant Madame la Marquise, elle porte des atours XVIIIe siècle : fraise blanche et robe à panier du plus beau vert amande.

***

Marguerite Moreno a un visage de Sioux, un nez en bec d'aigle, un menton pointu et des yeux de braise qui fulgurent sous des paupières obliques.

Dans les plus impétueuses tempêtes de rire qu'elle déchaîne, cette comédienne au masque tragique, ne rit pas. C'est par son jeu, c'est par sa voix que se révèle la « vis comica » qu'elle porte en elle comme d'autres ont le bacille de Kock.

Celle qui débuta dans la reine de *Ruy Blas*, qui fut successivement Doña Sol d'*Hernani*, Zacharie d'*Athalie*, Phénice de *Bérénice*, Julie d'*Horace*, *Griselidis* et *Andromaque* incarne aujourd'hui, avec quelle vérité, au hasard des revues et des sketches, la vieille belle à perlouses qui détaille d'un face à main concupiscent les gigolos de M. Edouard Bourdet, la pipelette pleurnicharde et sentencieuse, la pocharde balbutiante et prolixe qui vient témoigner en correctionnelle pour la plus grande joie de l'auditoire.

Dès qu'elle paraît on dit : La voici ! On la reconnaît et cependant elle se montre chaque fois, différente mais chaque fois plus comique : quand elle entre en scène, le rire entre avec elle.

***

— L'art du médecin, nous dit-elle en se déchaussant prestement est l'un des plus grands puisqu'il consiste à conserver les artistes.

Cécile Sorel n'eut pas mieux dit.

Et Marguerite Moreno gratifie chacun des médecins de sa connaissance d'un compliment spirituel et techniquement juste : le Docteur Bollack est « la providence des artistes dont le cinéma menace les yeux » ; le Docteur Paul Arnold est ce galant homme « qui assure l'intégralité de nos sourires » et le Docteur Marcus est si adroit de ses mains, que malgré sa jeunesse « il manie l'aiguille mieux que n'importe quelle midinette. »

***

Marguerite Moreno n'est pas seulement une incomparable comédienne : c'est un témoin. Elle a connu Arsène Houssaye, de Max, Verlaine, Mounet Sully, Jules Claretie, Armand Silvestre, Sardou, Paul Mounet, Coquelin cadet, Mallarmé, Anatole France, Sarah Bernhardt et bien d'autres. Et toutes ces gloires elle les a rassemblées dans



une vivante galerie de portraits : « La statue de sel et le bonhomme de neige ».

Souvenirs parfois mélancoliques, le plus souvent cocasses, où l'humour est fait, non pas de jeux de mots, mais de vérité.

***

Paul Mounet était médecin. Le Docteur Odeonus — il s'appelait lui-même ainsi — soignait bénévolement tout le personnel de la Comédie-Française.

Un jour, le coiffeur de la Comédie fut pris d'un rhumatisme sur le pied, qui le faisait atrocement souffrir :

— Avez-vous vu le médecin ? lui demanda Marguerite Moreno.

— Le médecin ! Mais je vais le voir tout à l'heure, Mademoiselle. Il joue... C'est M. Paul Mounet. Il va m'enlever ça comme avec la main.

Deux jours plus tard, Marguerite Moreno rencontra son coiffeur qui boitait de plus belle.

— Vous n'êtes donc pas guéri ? Vois boitez plus que l'autre jour.

— C'est la médecine. M. Paul m'a fait une ordonnance, je l'ai portée chez le pharmacien. Il se tordait, cet idiot. J'ai mis le machin qu'il m'a donné sous mon pied et deux heures après, pas plus de rhumatisme que rien du tout. Seulement, n'est-ce pas ? la peau est partie !

***

Une autre fois, le hasard d'une tournée de la Comédie-Française conduisit Paul Mounet et Marguerite Moreno à Aix-les-Bains. Toute la troupe arriva de bon matin dans un modeste hôtel dont tous les clients étaient des malades en traitement. Ces braves gens, dès leur petit déjeûner, ne parlaient que de leurs maux.

— Bonjour, monsieur, comment va votre foie, ce matin ?

— Mal ! J'ai encore passé la nuit à me mettre des serviettes chaudes sur le côté.

— C'est bien ennuyeux ! Vous avez la même chose que cette dame qui est morte l'année dernière.

Et autres propos joyeux qui donnèrent à Paul Mounet cette inspiration subite !

— Mes enfants, j'ai une idée ! Je vais faire une cure.

— Mais nous repartons demain matin !

— Je la ferai en vingt-quatre heures ! D'ici à demain, je peux bien boire vingt et un verres d'eau, fichtre !

Et sans perdre de temps, Paul Mounet rédigea une ordonnance qu'il signa « Docteur Odeonus » se fit apporter une carafe d'eau de la Grande Grille et la but.

— Quelle journée ! écrit Marguerite Moreno. Notre ami Paul était devenu rouge comme un homard cuit, il soufflait comme un buffle. Nous nous installâmes près de son lit, où il gisait, plongé dans un sommeil qui ressemblait au coma... Vers cinq heures de l'après-midi, il commença à s'agiter et à souffrir les horreurs d'une indigestion formidable, il était sauvé.

— Pourquoi, poules mouillées ! nous disait-il, pourquoi êtes-vous inquiètes ? Je savais bien ce que je faisais, je suis médecin, ça me connaît !

***

Le livre contient une foule d'anecdotes de la même veine. Lisez-le : ce n'est pas de la publicité. C'est un conseil d'ami. Et comme à "Peau d'âne" vous y prendrez un plaisir extrême, car vous y retrouverez l'esprit et la verve qui font de Marguerite Moreno une de nos premières comédiennes.

René SINN.



— Mes compliments, colonel, je vous croyais actuellement souffrant d'une forte grippe...
— Complètement enrayée, chère madame, depuis deux jours j'ai remplacé la fine par une bonne cuillerée d'Eucalyptine.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)





BIGRE

— Qu'est-ce que c'est que les crapauds ?

-- Euh... ce sont des animaux qui perdent leur queue lorsqu'ils deviennent « adultères ».

(Dessin inédit de Lecomte.)



CONFUSION

— Pour moi, le toubib il est un peu louftingue... J'y ai dit que j'avais mal au ventre et il m'a dit comme ça que c'était sûrement le colon...

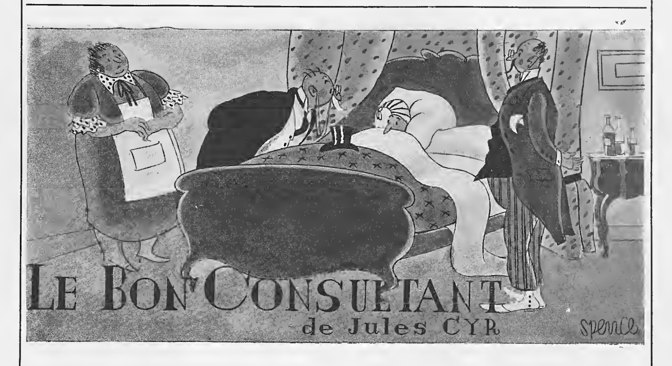
(Dessin inédit de Dault.)

CONFIDENCES

— « Ah ! docteur, j'ai gardé mon tempérament... mais j'ai perdu mes doigts ! »

— « Oui, oui... moi, c'est tout le contraire ! »

(Dessin inédit de Chaperom Jean.)



Un jour, inquiet sur l'air affaissé que prenait un de mes malades atteint d'une affection qui me paraissait peu grave, j'adressai un petit mot à mon ancien maître, le docteur Bricard-Charron, médecin de la Pitié, pour le prier de venir « m'aider de ses lumières », suivant les termes consacrés. Je voyais d'ailleurs que la famille avait grande envie d'une consultation, mais qu'elle ne savait trop comment s'y prendre pour me manifester son désir, craignant sans doute de me froisser. Mon ancien maître me télégraphia immédiatement qu'il serait chez le malade, le lendemain à onze heures et demie.

Bricard-Charron arriva à midi moins le quart. Son premier mot fut :

« Bonjour mon cher confrère; je ne suis pas en retard, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas la peine d'en parler, cher maître.

On nous introduisit dans un petit salon très confortable.

— Ah ! on est bien ici, devant ce bon feu ! Il fait un froid de loup aujourd'hui... Mais, au fait, qu'est-ce qu'il a, votre malade ?

— Il a une bronchite.

— Il n'a qu'une bronchite et vous me faites venir en consultation ?... Quel luxe ! sapristi ! Vous êtes précieux vous... Eh bien ! dépêchons. Vous dites donc qu'il a une bronchite et pas autre chose ?

— Dame, je n'ai pas trouvé autre chose, cher maître. Et ce qui m'a inquiété, c'est que mon malade baisse, baisse...

— Enfin à croire qu'il va vous filer dans les doigts sans crier gare... Et tout ça pour une... Avez-vous cherché dans les urines ? Pas de sucre ? Pas d'albumine ? Pas de...

— On a fait une analyse avant-hier et en voici le résultat... Vous voyez, rien de caractéristique.

— Et quel âge a votre malade ?

— Soixante-treize ans.

— Soixante-treize ans ! Eh ! eh ! C'est peut-être là le côté le plus grave de sa maladie... Soixante-treize ans c'est un bel âge... pour mourir... Eh bien ! voyons-le, ce monsieur et vivement car j'ai rudement faim.

Nous passâmes dans la chambre du malade.

Bricard-Charron fut parfait de bonhomie, d'entrain, de cordialité. Il fit l'examen du malade avec un soin et en même temps une simplicité vraiment remarquables, trouvant de temps à autre un mot pour égayer la situation

et relever le moral du malade, si bien que celui-ci, au lieu d'être fatigué par cet examen — au cours duquel mon maître avait trouvé moyen de me faire remarquer, sans que personne s'en doutât, un petit foyer pneumonique qui avait échappé à mon attention — se sentit au contraire, plutôt remonté, réconforté.

Nous repassâmes dans le salon pour délibérer.

« Eh bien ! mon cher ami, vous savez maintenant pourquoi votre malade décline, décline...

— Parbleu ! Il a une broncho-pneumonie; mais ce que je ne m'explique pas, c'est que je ne l'aie pas vue, car j'ai ausculté mon malade pas plus tard que ce matin.

— Laissez donc ! Il n'y a pas de quoi vous contrarier pour ça... Est-ce que nous ne nous trompons pas tous les jours, et les plus malins comme les autres ?... Votre méprise s'explique par ce fait que le foyer pneumonique est très central et de plus, fort peu étendu... Vous savez, je souhaite de n'en jamais commettre de plus forte.

— Vous êtes indulgent.

— Moi ? Pas du tout, mon cher, aussi vrai que j'ai faim et que je partagerais volontiers le déjeuner qui se prépare par là-bas.

— Eh bien ! alors, qu'est-ce que vous allez lui prescrire, à mon malade ?

— Mais tout ce que vous voudrez. Tenez, je vais lui dire que pour triompher plus vite de sa bronchite, qui à la rigueur guérirait toute seule — vous avez vu que le foyer est très limité, si bien que les crachats ne le trahiront même peut-être pas — nous lui prescrivons un vésicatoire dont il y aura lieu de surveiller les effets, une potion alcoolique et tout le tremblement... Ça vous va-t-il ?

— Mais certainement.

— Eh bien ? alors, libellez dans ce sens, signons vite et allons lui signifier et lui commenter notre verdict.

Nous passâmes de nouveau dans la chambre du malade, auquel Bricard-Charron tint à peu près le langage suivant :

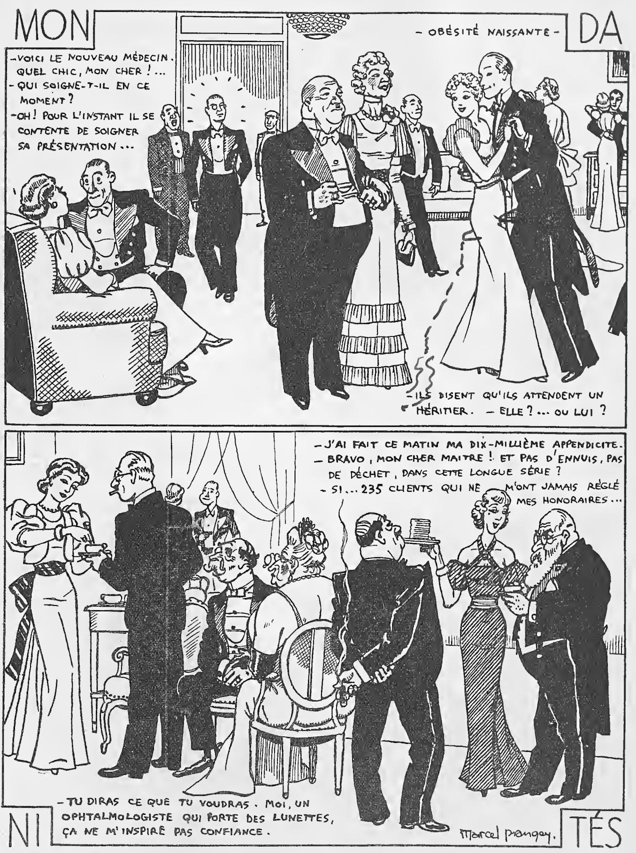
— Monsieur, votre cas n'est pas grave; simple bronchite saisonnière ? Mais, à votre âge, et par la constitution médicale régnante, une bronchite est toujours de nature à alarmer quelque peu et je comprends que mon confrère M. Bitourou ait voulu mettre sa responsabilité à couvert en me priant de vous voir, bien qu'il sût parfaitement à quoi s'en tenir sur la marche de la maladie et le traitement le mieux approprié. Je n'ai donc qu'à approuver ce qui a été fait jusqu'à présent et je vous prie de croire que je n'aurais pas mieux fait. Comme nous voulons gagner du temps et empêcher que la maladie ne traîne en longueur, nous nous sommes mis d'accord pour imprimer plus de vigueur au traitement; en conséquence, nous avons adopté les moyens indiqués sur notre consultation dont M. Bitourou vous expliquera les détails et dont il voudra bien surveiller de très près les effets. S'il survenait la moindre complication, ce qui est fort peu probable, mon confrère n'aura qu'à me faire signe et je m'empresserai de revenir vous voir.

Là-dessus, nous nous séparâmes, le malade et la famille enchantés de la consultation et du consultant, et moi plus enchanté encore de la façon dont mon ancien maître continuait à me donner des leçons et tout disposé naturellement, à l'appeler de nouveau à la première occasion.

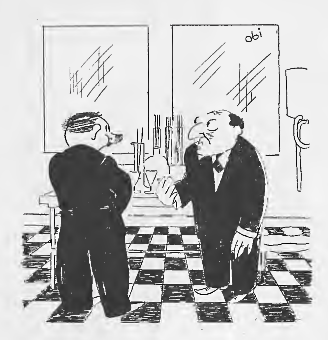
Jules CYR

Il nous est rapporté que quelques médecins ont cru voir dans certain de nos échos une attaque contre l'un d'eux. Nous nous empressons de les rassurer en leur déclarant de la façon la plus nette que nos échos seuls fruits de l'imagination, sont de la plus pure fantaisie.

Une confusion fâcheuse n'a pu se produire qu'à la suite d'une coïncidence regrettable et nous nous excusons auprès de tous, si, bien involontairement, nous avons pu, un seul instant, semblé vouloir porter la moindre atteinte à la dignité de la vie privée d'une personnalité médicale unanimement respectée et appréciée.



(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



— Urinez dans deux verres.

— Pourquoi, on trinque ?

(Dessin inédit de Obi.)



HONNÊTETÉ

— Avec moi tu ne risques rien ! ! Je n'ai jamais rien donné à personne...

(Dessin inédit de Robert Black.)

LA GRIPPE

— Qu'est-ce que tu te tasses comme grogs !...
— Je suis forcé... ma belle mère m'a pris en grippe...

(Dessin inédit de J.-Jacques Roussau.)

Collaborez, amis lecteurs !

LA QUITTANCE

C'était il y a une vingtaine d'années. J'exerçais alors dans une ville de Provence célèbre par ses melons. Durant un hiver assez rigoureux, je donnais mes soins à l'enfant d'une accorte fermière dont les charmes avaient séduit le propriétaire de la ferme. Un matin (c'était le jour du terme), à l'heure de ma visite habituelle, je trouvai notre fermière debout devant un grand feu de cheminée, les jupes relevées, chauffant à l'âtre son Mont de Vénus.

Comme je m'étonnais de cette posture bizarre, la fermière me dit cyniquement :

«Vous voyez, cher docteur, je suis en train de faire sécher la quittance. »

Dr ESTACHY.



LA CURE...

Mme X..., épouse du docteur, est enceinte de quelques mois, et ce début de grossesse, minutieusement tenu secret, s'est accompagné d'un amaigrissement si apparent que bien des personnes de la localité l'avaient remarqué, sans en soupçonner la cause.

Un jour, le docteur X... est appelé chez une sexagénaire dont le poids oscillait à peine autour de 100 kilos, malgré un régime sévère. Au cours de l'examen, la cliente dit :

— Docteur, que faites-vous donc à votre dame pour la faire maigrir? Donnez-moi, je vous prie, le même traitement qui lui a si bien réussi.

Le Dr X... a répondu par un sourire qui n'a été compris que beaucoup plus tard.

Dr A. R.



LE BRUIT DE CRÉCELLE

Appelé en visite près d'une dame, je commence mon interrogatoire par la phrase traditionnelle :

— Que ressentez-vous, Madame?

— Docteur, me dit-elle en me désignant son ventre du doigt, je perçois là comme un bruit de crécelle.

— Pour moi, lui répondis-je après un court instant de réflexion, ça ne peut être qu'un enfant de chœur.

Dr A. R.



DOUCE IRONIE
— Le femur : Qui es-tu misérable avorton ?
— Je suis le grand os !

(Extrait de l'Anatomie humoristique.)

MIRACLE

Le chariot de Jean-Pierre s'est renversé de façon si malencontreuse qu'un essieu s'est cassé, la roue est en miettes et le pauvre Jean-Pierre gît sur le sol avec la jambe bel et bien fracturée.

— N.. de D... de n.. de D... de n.. de D... de n.. de D... ! gémit le pauvre homme.

— C'est très mal de jurer ainsi, dit une voix derrière lui.

Jean-Pierre retourne la tête et aperçoit le bon vieux curé du village qui ajoute :

— Oui, c'est très laid, Jean-Pierre ; est-ce ainsi que tu as profité des leçons que je te donnais le jeudi au catéchisme?

— Monsieur le Curé, répond Jean-Pierre, j'ai peut-être bien tort, mais, si vous étiez à ma place...

— A ta place, je réciterais un *Pater* et un *Ave*, et je prierais le Bon Dieu de venir à mon aide au lieu de l'invoquer vilainement.

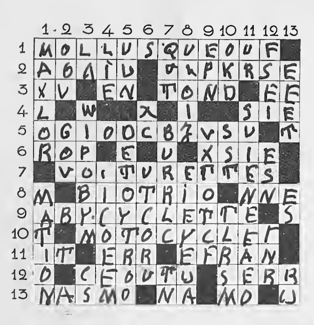
Docile, Jean-Pierre croise les mains et prie.

Miracle ! Le rayon de la roue se refixe sur le moyeu et le bandage les enserre, la roue se redresse et se replace sur l'essieu réparé ; Jean-Pierre, lui-même, guéri, se retrouve sur ses pieds et, tout à coup, il entend derrière lui la voix du bon curé, ébahi, qui murmure :

— N.. de D... de n.. de D... de n.. de D... de n.. de D...!

Dr M.

Devine... si tu peux !



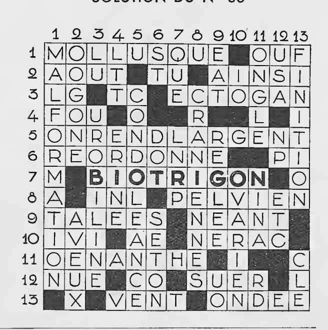
HORIZONTALEMENT

1) Chapeau-cravate.
2) Céleste colique. — Gênant pour faire un doigt de cour.
3) Inverti et contracté. — Ville de France ou morceau de verrue. — Nom écorché d'un célèbre médecin écorcheur. — Article sans rapport avec l'hygiène.
4) Suppositoire turc.
5) Maladie économique.
6) Parcelles de gonocoque. — Réclame les soins du jardinier et de l'ophtalmologiste.
7) Nettoyeur des trachées.
8) Attacher un malade agité sur un lit-bateau. — Pastille inodore agréable au toucher.
9) C'est le plus réussi qui cause parfois les pires accidents.
10) Fièvre rose.
11) Voyelles utilisées en laryngologie. — Trois lettres de ichtyose. — Sous revêtement.
12) Siège du mal chez les tuberculeux et les banquiers. Maison close.
13) Elle est toujours prête à s'entr'ouvir pour accueillir un membre. — Dans un nerf.

VERTICALEMENT

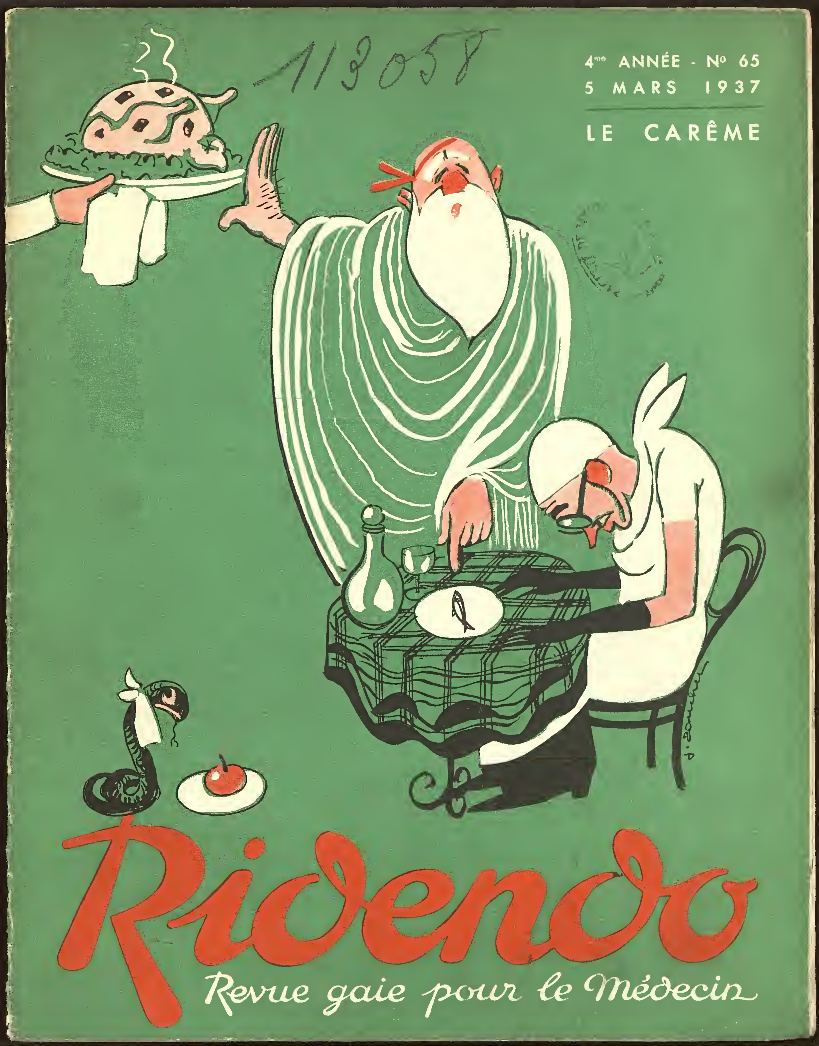
1) Impropre à qualifier le visage d'un lépreux. — Déchets d'os tombés de la table d'opération.
2) Oiseau que l'on rencontre parfois dans les facultés. — Exhibitionniste célèbre atteint de délire éthylique.
3) Agent pestifère sans queue. — Animaux dont le pelage rappelle le vitigo. — Dans un calcul.
4) A parfois des retours dangereux. — Se porte sur la poitrine ou chez l'analyste.
5) Dose de cyanure de potassium dans une potion sédative. — Poisonnerie.
6) On l'agite avant de s'en servir. — Les ventres républicains doivent l'être.
7) *Phonétiquement et lettre à lettre* : Emétique de caserne. — Antiputride. — A la sortie et à l'entrée de l'utérus.
8) Aime être flatté. — Tonsures laïques.
9) Extrait de gonorrhée. — Sel peu utilisé dans la cuisine de régime.
10) Estomac. — On l'expulse par la voie buccale. — Petit logement pourvu du chauffage central.
11) Colère inachevée. — *En trois mots* : accouche sur un paquebot.
12) Accouplement musical. — Le pied du facteur ne l'est pas. — Trois lettres d'urée.
13) Fruit humain. — Note qui n'est pas nécessairement douloureuse. — Ce qu'un disciple de Zénon fait de la douleur.

SOLUTION DU N° 63



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	M	O	L	L	U	S	Q	U	E		O	U	F
2	A	O	U	T		T	U		A	I	N	S	I
3	L	G		T	C		E	C	T	O	G	A	N
4	F	O	U		O			R			L		I
5	O	N	R	E	N	D	L	A	R	G	E	N	T
6	R	E	O	R	D	O	N	N	E			P	I
7	M		**B**	**I**	**O**	**T**	**R**	**I**	**G**	**O**	**N**		O
8	A		I	N	L		P	E	L	V	I	E	N
9	T	A	L	E	E	S		N	E	A	N	T	
10	I	V	I		A	E		N	E	R	A	C	
11	O	E	N	A	N	T	H	E		I			C
12	N	U	E		C	O		S	U	E	R		L
13		X		V	E	N	T		O	N	D	E	E

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD
E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris


113058
4me ANNÉE - Nº 65
5 MARS 1937
LE CARÊME
J. Boucher
Rirendo
Revue gaie pour le Médecin


Spécimen des menus offerts gracieusement sur demande par les Laboratoires MICTASOL
MICTASOL
Le coup de pied de Vénus.
ROGER CARTIER
MENU



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ
Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs
107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL :
(20 numéros)
FRANCE & COLONIES. . 75 fr.
ETRANGER (série A.). . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ

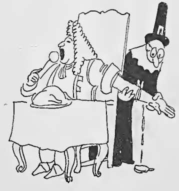


Le carême avait sa raison d'être quand on mangeait trop : aujourd'hui...

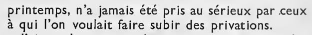
Oui, oui, je sais ! On mange toujours trop, surtout lorsque l'on arrive à un âge certain et que l'on devrait limiter sa consommation.

Mais c'est justement à cet âge certain que les plaisirs de la table sont les seuls qui restent et dont on se console.

Toutefois, quand on compare le menu d'un grand dîner d'aujourd'hui avec le menu d'un grand dîner d'avant-guerre, celui d'aujourd'hui fait figure de casse-croûte et de collation. Mais si l'on remonte un peu plus haut et jusqu'à Louis XIV, on se demande comment les invités du Grand Roi pouvaient absorber tout ce qu'on leur servait. Evidemment on saignait deux fois par mois ces mangeurs pleins d'outrance, mais ils ne mouraient pas plus jeunes que nos contemporains, ou nos contemporaines qui, s'ils bouffaient le quart de ce que mangeaient leurs grands-parents, tomberaient pile avant le deuxième service.



D'ailleurs je crois que le carême, qui avait été inventé pour faire pénitence sans doute, mais aussi pour faire jeûner les goulus à l'orée du printemps, n'a jamais été pris au sérieux par ceux à qui l'on voulait faire subir des privations.



J'ai eu les menus de repas maigres avec des gibiers d'eau, toute une marée, des timbales et des pâtés, à se demander si les observateurs ne tournaient pas les commandements en dérision.

Ce qui met une borne à notre gourmandise — je dis cela pour ceux qui sont gourmands — ce sont nos moyens d'abord — car quelque goût que l'on ait du caviar et des truffes, on est obligé d'en mesurer la consommation, même au tarif de la semaine de quarante heures. De plus, nous n'avons plus du tout l'appétit de nos prédécesseurs, à cause de notre énervement constant, mais aussi malgré tous les sports du monde, nous prenons bien moins d'exercice. Jadis, il n'y avait pas l'auto, qui nous empêche de faire un tour à pied, jadis l'ouvrier qui allait à son travail traversait la ville de bout en bout sur ses semelles ; aujourd'hui, il se précipite dans le métro et l'autobus. Les femmes — l'honnête femme qui vat-à-pied ! — faisaient leurs courses sans prendre de voitures ; aujourd'hui, les bouches du métro escamotent la moitié

de la population et l'autre moitié attrape la grippe au coin des rues en attendant l'autobus.

On prend aussi des apéritifs — ce qu'ignoraient



nos pères — des apéritifs qui coupent l'appétit comme avec un couteau.

N'allons pas jusqu'à dire que le carême on le fait tous les jours, mais félicitons-nous de constater que l'estomac semble avoir diminué de capacité, au moment même où ont diminué les moyens de le remplir.

■ ■ ■

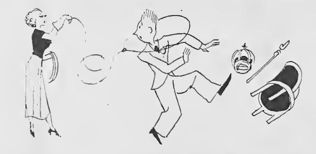
Nous voici arrivés à l'époque où Ex-Edouard VIII doit, paraît-il, se marier.

Mais ce qui est singulier, c'est qu'au sujet de ce mariage-là, tous les gens que l'on rencontre ont une opinion personnelle. Quand je dis « tous les gens », je pense à ceux qui n'ont pas assez de soucis pour avoir le temps de s'occuper des affaires des autres.

Les dames disent : « Vous pensez bien qu'il n'a pas abandonné son trône pour ne pas se marier ! »

Mais ces messieurs qui laissent entrevoir un rien de muflisme voient les événements différemment :

— Vous pensez bien qu'il n'a pas envoyé promener le trône, le protocole, les ministres et son vieux crampon de mère pour se coller sur les bras



une poule qui ne le laissera pas faire une seconde ce qu'il veut.

Un ami, qui se vante d'être psychologue, m'a dit doucement :

— Ex-Edouard est dans un embarras dont il ne sortira pas. Il est à Wallis « in æternum » et plus vulgairement jusqu'à la Saint Glinglin. Il faut qu'il l'épouse et une fois qu'il l'aura épousée, il n'aura même pas le droit de jeter un œil sur une jolie fille sans s'entendre reprocher de ne pas savoir ce qu'il veut. Quand on a sacrifié ce qu'il a sacrifié pour une femme, surtout quand ce sacrifice s'est déroulé aux yeux du monde entier, on ne peut pas cinq minutes plus tard déclarer avec le sourire : « Après tout, non, j'aime mieux rester garçon. »

Mais mon ami ajouta : « Je ne voudrais pas être à sa place. Pensez donc, une femme qui se sent aimée à ce point-là, quelle force peut-elle avoir sur ce malheureux époux !

— A moins, dis-je, que tout à coup il ne se rebelle et s'écrie : « J'ai fait tout ce que tu as voulu, ça suffit ! Maintenant, tu vas bien me foutre la paix. »

Au point où nous en sommes, nous sommes bien libres de tout supposer. Nous pouvons même supposer qu'au moment où vous lirez ces lignes, le



duc de Windsor sera marié depuis longtemps sans nous avoir envoyé de lettres de faire-part, trop heureux de pouvoir jouir enfin de la plus stricte intimité.

■ ■ ■



Jusqu'au jour où il réclamera des photographes, comme ex-Alphonse qui, l'autre semaine, reconnaissant un opérateur qui ne prenait pas de lui le moindre cliché, l'interpella pour se plaindre :

— Alors, je ne vous intéresse plus ?

Le photographe fit semblant d'impressionner une plaque par complaisance, puis quand le duc de Tolède se fut éloigné, il dit à ses confrères :

— T'as vu celui-là qui voulait me resquiller un portrait ?

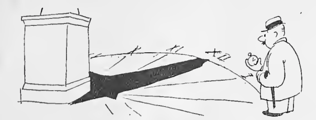
Et qui dit aussi que Wallis aimera toujours Teddy maintenant qu'il n'est plus roi ?



— Il paraît la pauvre petite qu'elle est morte d'un entr'acte ou d'un concert.

(Dessin inédit de F. Fabiano.)

Au bout de cent ans, on s'est avisé que l'obélisque ne servait qu'à des allusions grivoises pour les faiseurs de chansons. Incapable de loger même un concierge, cette pierre pointue occupe le mitan de la place sans être autre chose qu'un souvenir de famille comme tant d'autres dont on n'ose pas se débarrasser.



Aussi un monsieur plein d'une charmante ingéniosité a proposé de transformer ledit obélisque en cadran solaire. Ce qui est une façon impropre de m'exprimer, car sans aucune transformation il serait l'aiguille d'un cadran dont on tracerait les arcs sur la place et qui permettrait aux personnes soucieuses d'avoir l'heure exacte de régler leurs montres mieux qu'avec le canon du Palais Royal.

A propos d'heure exacte, je veux faire une constatation un peu mélancolique. Jamais les gens n'ont été plus en retard que depuis qu'ils paraissent si pressés. L'heure de l'Obélisque ne changera rien à nos habitudes de retard, d'autant mieux que l'on aura l'excuse de s'en prendre au soleil voilé ou à un taxi, installé sur le cadran à la minute même où l'on désirait savoir l'heure.

■ ■ ■

Vous connaissez sans doute la grande pensée de son règne ? Une ministresse veut supprimer les maisons de tolérance ; comme si c'était là une vengeance personnelle. Mais vous pensez bien que le « Milieu » à cette nouvelle, a pris ses précautions et que, de ce côté-là, on est paré.

J'ai rencontré en Sologne le tenancier du Sphynx qui déclarait à qui voulait l'entendre que le Sénat ne supporterait jamais un pareil changement d'habitude.

Je crois que ce projet n'est qu'une manifestation d'hypocrisie.

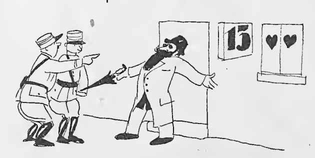
Pourquoi supprimer l'honnête bobinard qui permet justement de surveiller la prostitution sur son terrain même et d'employer dans ces modestes ateliers les plus utiles mesures prophylactiques.

On pourrait, du point de vue de la morale, faire l'éloge de la maison close qui permet à l'éphèbe sentimental de trouver un dérivatif et au célibataire de ne point troubler les ménages et de ne pas détourner les jouvencelles.

Je connais trop de demoiselles de petite vertu pour supposer un instant que toutes ces recluses sont des pauvres filles qui exercent un métier qu'elles exècrent. Elles ont tort peut-être d'avoir un amant qui les gruge ; mais qui dit que cet amant, qui nous paraît odieux, n'est pas leur consolation ? Il faudrait savoir si ce métier de femme n'est pas moins pénible que beaucoup d'autres. Nous nous plaçons de notre point de vue, mais elles se placent du leur et ne se considèrent pas comme des victimes.

Et même si les hommes pouvaient exercer une profession semblable, croyez-vous donc que leur recrutement serait si pénible ?

Mais depuis qu'il y a des hommes il y a des maisons closes ; si l'on voulait les fermer — fermer une maison close, quel style ! — je crois qu'on se heurterait à des protestataires.



Vous pensez qu'un petit fonctionnaire de province se fiche pas mal de la nouvelle loi sur la presse, mais s'il était empêché, chaque samedi, d'aller retrouver Mignon au grand 3, il ne se laisserait pas réduire aussi facilement.

On a fait en France des révolutions pour moins que ça.

Robert DIEUDONNÉ.



EUPEPTIQUE – CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX – DÉCONGESTIF

LABORATOIRE MARINIER – 23, Rue Ballu – PARIS

Ridendo



UN INCAPABLE !

— Lui, il n'est bon qu'à être cocu.
— Et encore, il faut que sa femme l'aide...

(Dessin inédit de Jo Paz.)



ASTHME

— Si vous jouez à bureaux fermés, jouez au moins à ciel ouvert !

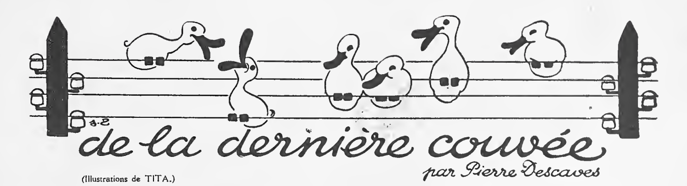
(Dessin inédit de Lep.)



UN CAS RARE

— Je vous ai fait appeler d'urgence, mon cher docteur, parce qu'il m'arrive quelque chose d'extraordinaire ! Je n'ai pas la grippe ! Ma femme non plus ! Et ma fille pas davantage.

(Dessin inédit de Lecomte.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

DEUX GRANDS SAVANTS...

Nanti d'une situation officielle, qui en fait une demi-Excellence, le grand savant Jea... Per... prix Nobel, n'a pas changé ses habitudes.

Il consacre ses loisirs à l'étude de la médecine et à la lecture des romans policiers avec un penchant



plus particulier pour les exploits des émules de Sherlock Holmes.

Tous les quinze jours, il va s'approvisionner en livres d'aventures chez un libraire des boulevards et il s'intéresse parfois aux dernières nouveautés médicales.

C'est là qu'il rencontra l'autre jeudi le Dr D..., lui aussi grand amateur d'histoires policières :

— Avez-vous percé le « Mystère de la chambre 313 » demanda le premier.

— Non ! pas encore ; et vous?...

A quoi rêvent nos savants !...

■ ■ ■

UN ARGUMENT DE POIDS

Dans un procès qui opposait une grande vedette masculine du cinéma à un croupier, le Dr X... fut amené à venir dire à la barre des témoins de quelle manière il s'y était pris pour évaluer les dommages esthétiques subis par M. G...

Alors le spirituel praticien :

— Il faut que le tribunal sache que l'intéressé reçoit 70 lettres d'amour par jour... Ce fut la base de mes calculs d'experts.

Cet argument de poids, bien que venu de... plumes, parut impressionner fortement les juges.

LE RETRAITÉ DE LA VEINE

Sait-on, mais non on ne sait pas... Sait-on qu'un des derniers gagnants d'un million à la Loterie nationale (on ne prête qu'aux riches, n'est-ce pas?) n'aurait été autre que le célèbre docteur H... de R..., connu au théâtre sous le pseudonyme du philosophe Pasc...

Naturellement, le baron de R... se défend d'avoir connu une telle veine.

— Vous savez bien, affirmait-il l'autre après-midi au Jock... Cl..., vous savez bien que je ne fais plus aucune opération : ni médicale, ni immobilière, ni boursière, ni financière !... Je suis un retraité de la veine !

La jolie définition.

La verra-t-on dans la prochaine pièce de M. le baron?

■ ■ ■

LA VOIX DE SON MAITRE

Ce chanteur à voix, à voix discrète est obligé de ménager ses cordes vocales.

C'est le Dr V..., bien connu dans les milieux de théâtre, qui apporte ses soins éclairés à la jeune vedette du disque et de l'écran.



Et c'est bien à lui que ces temps derniers, T... R... dut de ne pas rester aphone.

Et reconnaissant, l'artiste voulait emmener avec lui son « guérisseur » à Hollywood. Mais le Dr V... n'a pas voulu quitter Paris. Il eut à l'adresse du chanteur ce mot charmant :

— Dieu merci, vous avez encore, sans moi, plusieurs cordes... vocales à votre arc !

FÉROCE

— Venez donc chez moi, docteur, vous verrez, j'ai un intérieur ravissant.
— Nous verrons ça à l'autopsie !

(Dessin inédit de Pavis.)

LA MÈRE AU LAPIN

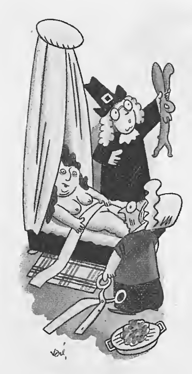


DE

JEAN-FRANÇOIS SACOMBE



La génération est encore un problème :
Chacun pour le résoudre imagine un système.
En mil sept cent vingt-six Saint-André, chirurgien,
A Londres mit au jour et proclame le sien.
Suivant lui, toute espèce et se croise et se mêle :
Un coq peut féconder une carpe femelle ;
La sole une grenouille et l'huître un moucheron.
Ce système allècha la dame Wocheron,
Qui, fausse et sans pudeur au sein de l'infortune,
Osa fonder sur lui quelqu'espoir de fortune.
Wocheron en secret va trouver Saint-André :
« Voici, dit-elle, un lièvre en mon sein engendré ;
Votre gloire exigeait de moi ce sacrifice,
Je l'ai fait ; mais, pour prix d'un si pénible office,
Daignez ensevelir dans un profond secret
Cet aveu trop honteux que je fais à regret. »
Convaincu d'avoir pris sur le fait la nature,
Saint-André va partout publiant l'aventure.
L'amour-propre est, dit-on, le plus sot des amours :
Sourd, il croit tout entendre ; aveugle, il voit toujours.
Si l'on veut le guider, l'ingrat, dit qu'on le blesse,
Et faible, il se croit fort de sa propre faiblesse.
Wocheron se joua de sa crédulité
Et tourna sa faiblesse à son utilité.
Pour la seconde fois l'héroïne est enceinte ;
Deux témoins, gens de l'art, sont dupes de sa feinte ;
En travail tour-à-tour, chacun d'eux la toucha,
Bref d'un lapin vivant Saint-André l'accoucha.
Tout homme sensé rit, le sot crie au miracle,
Et le docte accoucheur passa pour un oracle,
Jusqu'au jour où Thémis, d'un œil plus attentif,
Epiant les ressorts d'un jeu si lucratif,
Surprit notre femelle usant d'un stratagème,
Qui du bon Saint-André renversa le système.
La fourbe introduisait, je ne dirai pas où
Un lapin en un lieu qui n'était pas son trou.
Thémis, qui n'aime point qu'on trompe ainsi le monde,
Détruisit à jamais cette garenne immonde.



Jean-François Sacombe, Médecin (1760-1822).



— Le drain abdominal évacuera les secrétions...
— Eh oui ! ce sera " le nettoyage par le bide !!! "

(Dessin inédi. de Luc By.)



DISTRACTION

— Docteur... c'est mon moral qui est atteint.
— Allons, faites-moi voir ça ! !

[(Dessin inédit de Marmottin.)



— Docteur, j'ai mal au genou.
— C'est la migraine !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



Quand on plaide un divorce

de COURTELINE

LE JUGE CHARGÉ DE L'ENQUÊTE

En feuilletant les pièces du dossier, je vois, madame, que vous alléguez notamment la réserve de votre part. A quel endroit, cette réserve?

MADAME, *qui rougit légèrement.*

Je dois spécifier l'endroit? C'est absolument nécessaire?

LE JUGE

... Heu... mon Dieu, oui et non. Veuillez spécifier, du moins, la nature et l'importance de votre grief.

MADAME

C'est bien simple. J'ai épousé monsieur, au mois de mai dernier. J'avais alors vingt ans à peine; monsieur en avait quarante-deux. J'apportais soixante mille francs de dot, monsieur, lui, apportait ce qu'on est convenu d'appeler des espérances, la perspective d'un gros héritage à venir. Un gros héritage, ah! la la!... (*Haussement d'épaules*). La défroque du quatrième officier de Malborough, oui! Le soir de nos noces, maman me mit au lit et me dit : « Mon enfant, l'heure est venue. Prépare-toi à de grosses révélations ».

LE JUGE

Eh! Eh!

MADAME

C'est bien ; je me prépare à de grosses révélations. Monsieur arrive, se déshabille, se glisse près de moi et saisit... (*Madame fond en larmes*).

LE JUGE, *très contrarié.*

De grâce, madame, calmez-vous, et continuez votre récit. C'est d'un intérêt!...

MADAME, *essuyant ses yeux.*

Donc, monsieur, se glisse près de moi et saisit... cette occasion, pour m'avouer qu'il avait eu une jeunesse dévastatrice.

MONSIEUR

Léontine, je te jure que c'est la vérité.

MADAME

Oh! il est inutile de le jurer, je le sais du reste! mais vous auriez pu me le dire un peu plus tôt.

MONSIEUR

Non! tu n'aurais plus voulu de moi et les soixante mille francs m'auraient passé sous le nez. Que voilà bien l'égoïsme des femmes.

LE JUGE

Si bien, madame, qu'en fait de révélations?

MADAME

Ça se borne là, oui, monsieur, et depuis ça n'a pas changé.

LE JUGE

Vous avez entendu, monsieur? A vous de répondre.

MONSIEUR

... (*Geste vague*).

LE JUGE

C'est tout ?

MADAME

Certainement. Monsieur n'en dit jamais plus long.

LE JUGE

Et vous êtes sûre, madame, que vous n'avez rien négligé pour rendre la... parole à ce muet?

MADAME, *les bras au ciel.*

Ah! Dieu!...

LE JUGE

Les stimulants? les excitants? les épices? les bons procédés? les petits services amicaux qu'on se rend volontiers entre époux.

MADAME

Tout je vous dis! J'ai essayé de tout.

LE JUGE

Et cela sans effet?

MADAME

Sans effet sur lui, oui. Sur moi, c'est une autre paire de manches.

Un temps.

LE JUGE

Il me reste à vous remercier d'avoir bien voulu me fournir ces détails si captivants; malheureusement, la justice ne peut rien pour vous et je me vois dans l'obligation de confesser son impuissance.

MADAME, *furieuse.*

Ah ça, vous êtes donc tous les mêmes!

LE JUGE

J'ajoute toutefois que la loi est bonne personne et qu'il est avec elle des accommodements. Si monsieur, par exemple, consentait à vous battre...

MONSIEUR, *avec indignation.*

Moi ? toucher ma femme ? Jamais!

LE JUGE

Alors...

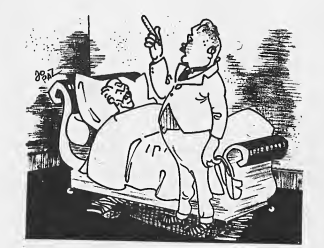
MADAME, *stupéfaite.*

Et c'est pour en arriver là que vous me faites raconter des saletés depuis une heure!

LE JUGE, *souriant.*

Soyez indulgente, chère madame, ce sont là nos petits bénéfices!

COURTELINE.

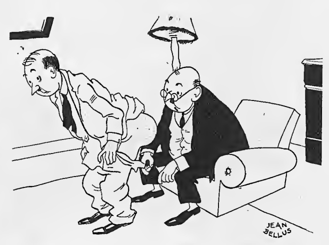


LA FIÈVRE DU RECORD

— Vous avez 40 degrés trois dixièmes.

Le champion. — Et quel est le record du monde ?

(Dessin inédit de Jo Paz.)

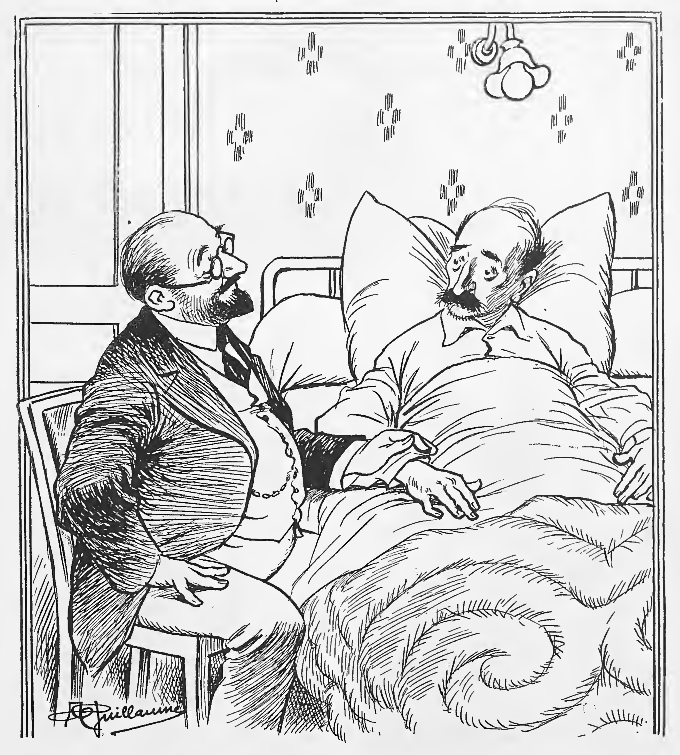


— Allons, allons ce n'est rien, ne faites donc pas une tête pareille !

(Dessin inédit de Jean Bellus.)

LE DOCTEUR EST OPTIMISTE

par Albert Guillaume



— Le foie laisse à désirer, le cœur et les reins exigent des ménagements, l'estomac et l'intestin réclament des soins, le poumon demande à être surveillé... mais somme toute votre état général est excellent !



◆ ◆

LE PROFESSEUR AGRÉGÉ

MARCEL LELONG

Il est né de papa picard et de maman picarde : un picard cent pour cent. Et chacun sait qu'un picard est au moins aussi rusé qu'un normand.

Le Docteur Lelong s'est dit : « Ridendo va venir me rendre visite. Soit. Je recevrai Ridendo. Je le recevrai aimablement. Mais rira bien qui rira le dernier. Je ne lui dirai rien, tout en ayant l'air, bien entendu, de lui dire quelque chose. »

Il s'est assis bien sagement entre le crayon et le stylo. Et pendant que ses petits yeux gris nous observent de biais avec un demi-sourire, comme un brave paysan picard à l'affût d'un lapin, il attend.

Patiemment.

Calmement.

Placidement.

On devine qu'il pense :

— Vous croyez, mes gaillards, que je vais me livrer? Eh bien je ne me livrerai pas!

Il nous fait part, cependant, d'un scrupule :

— Je me rends bien compte que ça ne va pas être commode de faire quelque chose sur moi. Sincèrement, je vous plains.

Mais tout de même, de ci de là, sans avoir l'air d'y toucher et tout en restant dans le domaine des généralités, il aventure un pied prudent dans celui des allusions personnelles.

— Je ne suis pas un fantaisiste...

Et d'ajouter aussitôt...

— Mais je voudrais l'être...

Ce « mais je voudrais l'être » n'est-ce pas tout le drame de l'homme de coulisse du XXe siècle où un docteur australien prédit que dans cent ans tout le monde sera fou? On voudrait rêver, flâner, flemmarder... Mais voilà : on ne peut pas. On n'a pas le temps d'être un fantaisiste.

Ainsi, de concession en concession, de réticence en réticence, de discrétion en discrétion, nous sommes parvenus à connaître quelques détails, quelques traits de notre sujet. Pas tous, mais enfin quelques-uns.

Le Docteur Lelong est tellement discret avec lui-même qu'il ne s'est, paraît-il, jamais posé la question de savoir (comme disent élégamment les parlementaires) pourquoi il est entré dans la carrière médicale!

Comme discrétion, on ne fait pas mieux. Il a été externe en 1912 dans un service d'enfants malades avec Kirmisson (bonnet pointu, pèlerine et martinet), Kirmisson, prédécesseur de Broca et d'Ombredanne, puis il entra chez Léon Bernard dont Robert Debré était l'assistant et enfin chez Lereboullet.

Désormais, il était consacré à l'enfance.

***

— Au fond, je suis un bon bourru! reconnaît-il après de longues secondes de méditation, comme s'il tenait à se soulager d'un lourd secret.

Un bon bourru, qui se déride à la lecture de *Ridendo*, le seul journal qu'il lise!

Et c'est sans doute dans le dessein de répandre autour de lui la bonne humeur puisée dans la lecture d'iceluy qu'il montra un jour *Ridendo* à l'un de ses enfants. Oui Madame! Le gosse, paraît-il, ne trouva pas le journal « si mal que ça » bien qu'il fut un peu scandalisé par la vue de quelques dames dévêtues.

Ces enfants sont de terribles moralistes.

A preuve ce mot recueilli par le Docteur Lelong :

Une jeune femme qui, malgré ses 29 ans, avait déjà eu de multiples maris, lui amena son petit garçon. Pendant la consultation, elle vint à parler de son anniversaire. Alors, le gosse :

— Dis, maman, moi, quand j'aurai vingt-neuf ans, combien j'en aurai eu de papas ?...

Ça ressemble au problème des robinets.

Oui, les enfants sont de terribles moralistes. Et méfiants avec ça!

Jusqu'à l'âge de 6 mois — Docteur Lelong dixit — le nourrisson honore son médecin d'une confiance illimitée qui réjouit tous les Jean-Jacques Rousseau de la création. A partir de 6 mois, le gosse commence à se douter que les intentions du toubib ne sont pas si désintéressées qu'il avait cru. Et à 2 ans, alors, le moutard est affranchi : le thermomètre, la cuiller, le suppositoire, la bonne huile de ricin, il se méfie de tout ça...

Est-ce au contact de ces jeunes clients que le Docteur Lelong a appris à se méfier des gens (et encore plus des humoristes) et qu'il est devenu si discret, si discret...?





PROFESSEUR AGRÉGÉ MARCEL LELONG





JUSTE RETOUR

— LE DOCTEUR : Un manteau de vison.. des 44 archi-fins... Je peux lui demander 200 balles !

— LA PETITE FEMME : Une pelisse, un caleçon de soie, des chaussettes sans reprises... Je peux lui demander 200 balles !

(Dessins inédits de Chaperon Jean.)

CRUELLE ÉNIGME

Brune aimée aux grands yeux si doux,
Pourquoi, parmi les baisers fous,
Les spasmes, les élans jaloux
Que tu provoques,
Pourquoi, nos deux corps enlacés,
D'amour et d'ivresse lassés,
Pourquoi me les as-tu passés,
Tes gonocoques ?

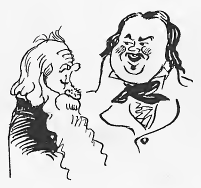
Comment, sirène aux noirs cheveux,
Toi, l'adorée à qui je veux
Epargner jusqu'aux moindres vœux,
O toi qui n'aimes
Que la langueur du lent désir,
As-tu, mystérieux plaisir,
Pu me céder en souvenir,
Tes tréponèmes ?

Et comment, O Toi dont le corps
Promet les plus ardents transports
Au sein des enivrants décors
Où l'on s'embrase,
Oses-tu, dans tes frôlements,
Tes caresses et tes serments,
Me donner, sans ménagements,
Ta phtiriase ?

Le plus dur pour moi, vieux rouleur
De monde, qui nargua sans peur
Amibes, moustiques piqueurs,
Filaires, strongles...
Cruelle, c'est qu'en me glissant
Tes parasites, nuitamment,
Tu m'avais, par sadisme, avant,
Coupé les ongles.

J. S.

LA MALICE EN EPIDAURE



— Maître, disait un jour à Esquirol un de ses disciples, indiquez-moi un critérium sûr pour distinguer la limite qui sépare la raison de la folie.

Le lendemain, le maître réunissait à la même table son disciple et deux personnages ; l'un, correct jusqu'à la perfection dans sa tenue et son langage, l'autre exubérant, plein de lui-même et de son avenir. En prenant congé, le disciple rappela au maître le critérium qu'il lui avait demandé la veille.

— Prononcez vous-même, lui dit Esquirol ; vous venez de dîner avec un fou et avec un sage.

— Oh ! le problème n'est pas difficile : le sage, c'est cet homme si distingué, si accompli ; quant à l'autre, quel étourdi ! quel casse-tête ! Il est vraiment à enfermer.

— Eh bien, lui dit Esquirol, vous êtes dans l'erreur ; celui que vous prenez pour un sage se croit Dieu le Père ; il met dans son attitude la réserve et la dignité qui conviennent à son rôle : c'est un pensionnaire de Charenton. Quant au jeune homme que vous prenez pour un fou, vous pouvez saluer en lui l'une des gloires de la littérature française : c'est M. Honoré de Balzac.

(France Médicale.)

■ ■ ■

M... ayant été blessé à la tête d'un coup de mousquet au siège de La Rochelle, les chirurgiens qui lui mirent le premier appareil lui dirent que le coup était fort dangereux, et qu'on voyait sa cervelle. — Ah ! parbleu, dit-il, Messieurs, prenez-en, et l'envoyez dans un linge au cardinal de Richelieu, qui me dit cent fois par jour que je n'en ai point.

■ ■ ■

Le comte de Bussi s'étant allé promener aux Petites-Maisons pour y voir les fous, demanda à l'un d'eux, qui lui paraissait plus tranquille que les autres, pourquoi il était là. « Monsieur, lui dit-il, on m'enferme ici pour une maladie qui s'appelle folie parmi nous, et que, parmi vous, on appelle vapeurs. »

(Journal de Paris.)

■ ■ ■



Louis XIV fut attaqué vers le milieu du mois d'août 1715, au retour de Marly, de la maladie qui termina ses jours. Ses jambes s'enflèrent, la gangrène commença à se manifester. Le comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre, paria, selon le génie de sa nation, que le roi ne passerait pas le mois de septembre. Le duc d'Orléans, qui, au voyage de Marly, avait été absolument seul, eut alors la Cour auprès de sa personne. Un empirique, dans les derniers jours de la maladie du roi, lui donna un élixir qui ranima ses forces. Il mangea et l'empirique assura qu'il guérirait. La foule qui entourait le duc d'Orléans, diminua dans le moment. « Si le roi mange une seconde fois, dit ce prince, nous n'aurons plus personne. »

(Galerie de l'Ancienne Cour.)



INQUIÉTUDE

— Vous ne sentez rien....?
— Et vous, Docteur....?

(Dessin inèdit de Paul Ordner.)

COLLABOREZ....
AMIS LECTEURS



Le docteur T..., l'excellent chirurgien d'une de nos grandes villes de Normandie, dînait récemment chez l'une de ses riches clientes et amies, la comtesse de Z...

Naturellement, l'on en vint à parler de médecine, et la maîtresse de maison exhale sa terreur du cancer.

— Mais enfin, mon cher Docteur, dites-nous quelle peut bien être la cause du cancer de l'utérus?

Notre confrère, particulièrement excédé par vingt-quatre heures fortement chargées, répond aussitôt :

— La cause du cancer utérin me paraît devoir être pour une femme, le changement un peu trop fréquent de mari!

Et l'on parla d'autres choses.

A la fin du repas, la charmante comtesse prenait le chirurgien en aparté pour lui dire :

— Ne croyez-vous pas, mon cher maître, que je pourrais avoir un cancer au début? J'irai me faire examiner par vous d'ici quelques jours!!

Et un quart d'heure après, faisant le « mort » au bridge, c'était le fringant comte de Z..., qui, un peu inquiet, demandait à son tour :

— Ne croyez-vous pas, Docteur, que votre théorie du cancer ne soit pas également vraie pour les hommes?!!!

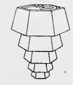
Dr P.

LES ÉTAGÈRES DU BIOTRIGON

ont suscité un afflux de demandes considérable dépassant de beaucoup nos prévisions les plus optimistes.

Nous avons fait nos expéditions dans l'ordre de réception des bons et nous prions Messieurs les Docteurs qui **n'auraient pas encore eu satisfaction** de bien vouloir patienter quelques semaines.

Nous avons dû, en effet, mettre un complément d'étagères en fabrication et les circonstances actuelles ont allongé les délais normaux.



Nous prions donc Messieurs les Docteurs de nous excuser de ce contretemps et nous les assurons que leur demande n'est pas tombée dans l'oubli.

BIOTRIGON

augmente le poids

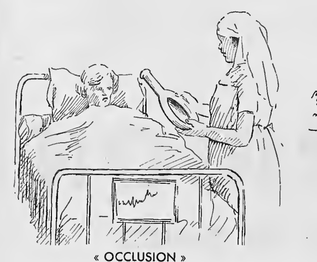


HEUREUX PÈRE

— C'est un garçon !

— Heu... faites-lui confectionner tout de suite un masque à gaz en cas d'alerte !...

(Dessin inédit de J. de Champs.)



« OCCLUSION »

— Vraiment, ma petite, ça ne vous dit encore rien ?

(Dessin inédit de Poisson.)



— ...Il y a de l'eau par ici !

— Vous avez deviné, je suis hydropique.

(Dessin inédit de Clem.)

LE TOUT EST DE S'ENTENDRE

Cette jeune personne de grande beauté, mais de petite vertu, est sur le point de convoler en justes noces avec un jeune gentilhomme qui porte un nom historique, des habits du bon faiseur et dont, par extraordinaire, la crise n'a pas ébréché l'immense fortune.

Mais le futur époux, malgré une vie de garçon orageuse et fertile en épisodes piquants, ne transige pas sur les principes de l'honneur. Il ne veut épouser qu'une jeune fille parfaitement pure.

Hélas, notre jeune demoiselle n'arrive pas au mariage en l'état où se trouvait notre mère Eve avant l'épisode de la Pomme. Elle sait que l'élu de son cœur est capable, s'il vient à faire certaines constatations peu édifiantes, de rompre des projets matrimoniaux pour elle fort avantageux.

Il est impossible d'avouer; il est inutile de se repentir. Comme dit le sage : « Ce qui est fait, est fait. »

Eh bien, non, cependant. Notre donzelle ne se résigne pas : ne pouvant se vouer aux saints elle décide de se confier aux médecins : la chirurgie a fait tant de progrès !

La belle enfant se souvient fort à propos du médecin qui la soigna quand elle était petite. Elle ne sait pourquoi — sans doute parce qu'il l'a vue toute enfant — il lui inspire confiance.

Elle sonne donc chez le vieux toubib, lui fait comme à un confesseur l'aveu de ses déportements, verse des larmes qui ne délayent pas trop son rimmel et soupire en guise de conclusion :

— Ah, docteur, aidez-moi ! secourez-moi ! Je voudrais tant que mon fiancé ne s'aperçoive de rien !

Le vénérable praticien l'écoute avec l'air grave que prend Tristan Bernard quand on lui raconte « sa dernière » qui, bien entendu, n'est pas de lui, promène ses longs doigts dans sa barbe chenue, hoche la tête et finit par dire :

— Ma chère enfant, je veux bien tenter une opération. Mais elle sera longue et délicate. Et je tiens à vous prévenir qu'il vous faudra consentir à l'ablation d'un tympan.

— Un tympan !

— Oui, un tympan que je vous enlèverai pour le mettre — pour le greffer si vous préférez — au lieu et place que vous désirez... Et vous resterez sourde d'une oreille.

***

L'opération a été pratiquée. Elle a parfaitement réussi. Toutefois, la patiente, ainsi que l'a prévu le docteur a perdu l'usage de l'oreille droite : mais dans la vie, il faut bien, n'est-ce pas, faire la part du feu?



Les noces sont célébrées. Et voici la grande nuit. L'époux murmure avec transport :

— Ma chérie, mon adorée, mon amour !

Mais elle :

— Plus haut, mon chéri, je ne t'entends pas.

Il élève la voix :

— Ecoute, mon chéri, répète-t-elle, je t'assure que je t'entends très mal.

Mais lui, continuant à parler à l'oreille droite de son épouse :

— C'est extraordinaire : qu'est-ce que tu as?

Alors la mariée :

— Pardonne-moi, chéri, de ne pas te l'avoir dit plut tôt : je suis un peu dure d'oreille... Mais ce n'est rien...

Et ce disant elle soulève discrètement et légèrement une jambe :

— Tiens, ça y est, s'écrie-t-elle, maintenant je t'entends, je t'entends même parfaitement.

René SINN.



— Dès demain, madame, nous lui enlevons l'appendice.
— Oh ! mon Dieu ! docteur !!!... Lequel ?...

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)



QUELQUES MÉDECINS DE JADIS

par André RANSAN



Après Esculape, qui fut, comme nous l'avons vu, foudroyé par Jupiter, et qui, même en sa qualité de grand médecin, ne put se relever d'un coup pareil, nous arrivons dans une période qu'on pourrait appeler la « période des classes creuses ». Pline, en effet, suppose un vide de six ou sept cents ans, par rapport aux médecins, depuis le Siège de Troie jusqu'à la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire jusqu'à Hippocrate.

Pline, semble-t-il, exagère, car Celse met au nombre des médecins célèbres, le fameux Pythagore, qui vivait au temps de Cyrus, et quelques autres philosophes, comme Empédocle et Démocrite.

A ce propos, si je peux me permettre un conseil, méfiez-vous, en général, des philosophes médecins qui deviennent vite, à la longue, des médecins philosophes.

Voyez plutôt :

Pythagore, passé à la postérité grâce à l'invention de la table de multiplication qui porte son nom (une table bien pratique, par parenthèses), estimait que Dieu est une âme répandue dans tous les êtres de la nature, et dont les âmes humaines sont tirées. Par là, il ne croyait guère qu'aux maladies morales, ce qui est bien ennuyeux avouez-le, quand on est atteint d'une belle bronchite ou d'une bonne petite vérole !

Pour Empédocle, les quatre éléments, dont il veut que tout soit composé, sont divins, autrement dit des dieux. De telle sorte que lorsque nous avons hérité un bon coup d'air, que nous nous sommes brûlé les doigts en allumant notre cigarette, ou encore que l'hydropisie nous guette, Empédocle nous déclare sans rire :

— Vous avez attrapé un dieu. Estimez-vous bien heureux.

Régime plutôt dangereux... pour le malade.

Quant à Démocrite, c'est bien simple, il ne croit à rien.

— Je nie, disait-il, si nous savons quelque chose ou si nous ne savons rien. Je nie que nous sachions même si nous ne savons pas cela. Je nie que nous sachions s'il existe quelque chose, ou s'il n'existe rien.

On peut croire qu'avec cet « homme de science » — qui ne savait rien — le malade devait ressentir une agréable impression de sûreté !

Revenons à des médecins plus sérieux.

* * *

A cette époque reculée, on distingue déjà différents ordres, différentes sectes de médecins. Les uns sont appelés « empiriques », pour n'avoir guère suivi que l'expérience. Ce n'est déjà pas si mal que cela. D'autres, dont Hippocrate est le chef, ont joint le raisonnement à l'expérience. C'est ce qui a fait appeler la médecine « dogmatique » ou « raisonnée ». C'est évidemment un progrès. Quelques-uns ont affecté par ailleurs de se séparer de tous les autres médecins, et se sont fait une méthode particulière : on les a nommés « méthodiques ».

Autrement dit des indépendants ou des fortes têtes.

Il y en a eu dans tous les temps.

■ ■ ■

DÉMOCÈDE

Démocède, né à Crotone, en 519 avant J.-C., fit preuve d'une grande habileté en rendant le sommeil et la santé au roi Darius. Ce prince, en effet, était affligé d'une insomnie continuelle dont tous les médecins du pays n'avaient pu le délivrer. En ce temps-là, en fait de somnifères, on ne connaissait guère que le poison. Mais c'était là un remède trop radical. Démocède fit absor-

ber au roi un breuvage de sa composition : du vin de l'Archipel dans lequel avaient macéré longuement des plantes spéciales, recueillies sur les pentes de l'Olympe.

Ouf ! Darius put enfin dormir.

Une autre fois, le roi étant tombé de cheval avait attrapé une entorse au pied droit, qui lui occasionna de vives douleurs. Démocède, par des massages savants et des cataplasmes de plantes, soulagea le malade, en moins de vingt-quatre heures.

Mais la plus belle guérison de Démocède fut celle qu'il obtint sur la personne de la reine même, qui répondait au doux nom d'Atossa. Cette souveraine était atteinte d'un ulcère au sein, que la pudeur lui avait longtemps fait cacher. Voyez-vous ça ! Un jour, cependant, que le roi partait pour la guerre, Atossa, dans son émotion, lui ouvrit ses bras tout grands, étreignit son royal mari... et poussa un cri terrible.

La cotte de maille de Darius avait heurté l'ulcère de la reine !

Démocède guérit Atossa, surpris toutefois qu'elle eût pu cacher son mal pendant près d'un an, en particulier au roi, son époux. Il faut sans doute en déduire que ce dernier, accaparé par les charges de son royaume, négligeait un peu les charmes de sa dame...

Mais ça, c'est une autre histoire !

■ ■ ■

HÉROPHILE

Hérophile, né en 300 avant J.-C., avait acquis, lui aussi, une belle notoriété dans la médecine. Il faisait grand usage de la botanique et encore plus de l'anatomie, qu'il porta à une étonnante perfection.

Les princes lui permirent de faire des dissections de corps vivants sur des criminels condamnés à mort, et il en passa, paraît-il, un nombre incroyable par ses mains...



L'ORDONNANCE

— Bref : mongez peu, ne buvez jomais d'alcool, ne foites pos la noce, ne fumez pas, couchez-vous tôt.

— Mais, docteur, ce que je vous demande, c'est le moyen de pouvoir faire tout ce que vous m'interdisez.

(Dessin inédit de Jo Paz.)

S'il y a des médecins auxquels il ne fait pas bon se confier, Hérophile était bien de ceux-là ! Avec lui, pas moyen d'en réchapper : on était sûr de son affaire !

Quelqu'un qui désignait un jour Hérophile à Tertullien demanda :

— C'est un médecin ?

Tertullien répondit :

— Non, c'est le bourreau.

Etre renommé pour ôter la vie aux gens, alors que, par principe, on a fait des études pour la leur conserver, je trouve cela assez paradoxal... et même plutôt vexant.



HÉRODIQUE

Hérodique, de Sicile, fleurissait en 464 avant J.-C. sous Artaxercès Longue-Main. Il était le chef de la secte appelée « Diététique », parce qu'elle n'employait pour remède que la diète.

Autrement dit, le traitement par la plus simple expression.

Hérodique était aussi le chef de la secte « Gymnastique », ainsi nommée (vous l'avez deviné) parce qu'elle prônait les exercices du corps pour rétablir et fortifier la santé.

Encore un traitement peu coûteux. Dix fois le tour du stade, au pas de course, et vous étiez guéri !

C'est égal, la diète d'un côté, la gymnastique de l'autre... Qu'en pensez-vous ? Ils ne devaient pas être bien gras les malades du docteur Hérodique !

N'importe ! Hérodique était célèbre. Cette célébrité, il la dut, en grande partie, à son frère le fameux rhéteur Gorgias, et surtout à ce fait — le veinard ! que l'un de ses disciples s'appelait... Hippocrate.

Nous consacrerons un article entier à ce dernier. En sa qualité de Père de la Médecine, Hippocrate vaut bien cela.

André RANSAN.



(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LES SECRETS DE NOS PÈRES



Je viens de passer quelques jours chez des amis qui habitent en Bourgogne une gentilhommière pourvue d'un vaste grenier que j'explore toujours avec plaisir. On y trouve des meubles éclopés qui feraient la joie d'un antiquaire, des armes rouillées, des malles velues, des livres poudrés de poussière et emmaillotés de toiles d'araignées. Je fais des découvertes amusantes dans ce fatras.

Ma dernière, c'est un bouquin intitulé les *Secrets de nos pères*. Il contient des recettes pour maigrir, engraisser, aviver le teint, et traite spécialement de l'entretien d'une partie du corps féminin qu'il est difficile de désigner sans périphrase. Il étudie même les moyens de faire croire à la résurrection d'un état que les demoiselles perdent cependant sans aucun espoir de retour. Les recettes que donnent les *Secrets de nos pères* ne manquent pas d'imprévu. J'en transcrirai deux, pour vous mettre en goût.

« Prenez noix de Galle encore vertes, faites-les bouillir dans du vin avec quelques clous de girofle. Trempez-y du linge et appliquez. »

« Prenez alun, bol d'Arménie, myrrhe, feuilles de plantain, capsules de glands, sorbes non mûres, roses de Provins, faites bouillir dans du gros vin, puis trempez une compresse et appliquez. »

Et voici une anecdote qui vous montrera que l'usage de ces remèdes était assez répandu, au XVIIe siècle. Je l'ai pêchée dans ce précieux volume.

Un gentilhomme se trouvant dans les appartements des filles de France aperçut une mignonne boîte de pommade sur un bonheur-du-jour.

— Tiens, pensa-t-il, une pommade pour les lèvres !

Il avait justement les lèvres gercées : il les en oignit.

Hélas ! sa bouche se racornit et se rétrécit à tel point qu'il se trouva bientôt dans l'impossibilité de prononcer deux mots.

Cela fit rire toute la Cour à ses dépens. Et chacun de se demander quelles étaient les jouvencelles qui avaient besoin de recourir à ce singulier ingrédient.

Un siècle plus tard — spécifions, en 1774, pour les amateurs de précisions — le sieur Povence, parfumeur du roi, envoyait aux dames une lettre dont nous extrairons ces simples lignes : « Je viens de procéder à une découverte des plus utiles au sexe charmant qui nous fait ramper sous ses lois : c'est une pommade astringente qui opère son effet en moins d'un quart d'heure et donne un air de nouveauté aux choses qui ont le plus servi. »

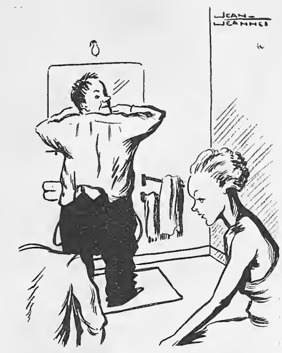
POTAGE AU CITRON

Les pommades auxquelles nous faisons allusion étaient généralement fabriquées avec des aromates utilisés en cuisine, avec du vin et surtout avec du citron. Au fond, leur confection s'apparente à des formules culinaires. C'est pourquoi nous leur avons réservé une petite place dans une chronique gourmande.

La recette du potage au citron nous paraît tout indiquée.

C'est un potage qui se consomme froid et qui est recommandé en été.

Vous exprimez le jus de deux citrons dans deux litres d'eau très peu salée et vous ajoutez quelques petits fragments de zeste. Vous laissez bouillir pendant cinq ou six minutes et vous enlevez les zestes. Vous liez alors avec un demi-quart de crème de riz. Vous couvrez et faites bouillir pendant vingt minutes. Vous laissez refroidir, vous ajoutez un quart de bonne crème bien fraîche et vous servez le potage glacé avec une rondelle de citron sans écorce par convive.



REMORDS

— C'est mal ce que je viens de faire.
— Tu feras mieux la prochaine fois, ma chérie.

(Dessin inédit de Jean Jeannet.)



LES AMOURS DU LÉGIONNAIRE

— Bandéra, Bandéra pas ?...

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



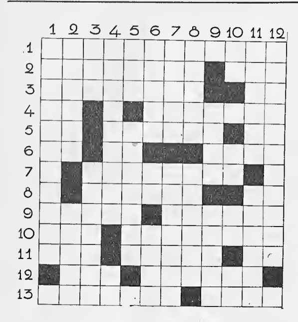
LE PHOTOGRAPHE SE MARIE

La belle-mère. — Je vous en prie, mon gendre, ne la faites pas trop souffrir !
Le gendre. — Ne vous inquiétez pas, belle maman, j'ai l'habitude des agrandissements !...

(Dessin inédit de J. Bray.)



Devine... si tu peux !



HORIZONTALEMENT

1) Attachement à la matière et goût excessif de l'épargne.

2) Nudisme intégral. — Première forme d'architecture proposée à l'admiration d'un fœtus.

3) Fleur dont une femme de goût ne saurait orner son bassin. — *Phonétiquement et lettre à lettre* : Interjection d'une auscultée chatouilleuse.

4) Début de tabès. — Qualifie l'attitude d'une obèse apathique.

5) *Phonétiquement* : Le contraire de ce que désire faire un apothicaire. — Oignonière. — Deux lettres de thrombus.

6) Au début et à la fin de l'acné. — S'ajoute à porter en parlant d'un malade. — Époques qui intéressaient les dames romaines.

7) Professeur de miction.

8) Maladie inexcusable chez un jeune marié. — Point de suture grammatical.

9) *En deux mots* : désigne une table sur laquelle on procède à l'ablation des bourses. — Ce que fait un chirurgien soigneux avant la trépanation.

10) Favorise la sudation. — Travaille du canif.

11) Peu indiqué pour tamiser la lumière dans une chambre de malade. — Genou retourné. — Dans la salpingite.

12) Rate à laquelle il manque un morceau. — Péril jaune.

13) Invite à la chasse aux ganglions. — Pas indispensable aux ballons d'oxygène.

VERTICALEMENT

1) Mouches à frigo.

2) Pousse les malades à se faire de la bile. — *Précédé d'un R* : Fait craindre une enflure.

3) Petit mot magique qui connaît l'art d'indisposer les femmes. — Le roi Soleil lui-même devait en manquer à l'heure du clystère.

4) Apparente l'Asti aux accidents rabbiques. — Dans le pénis.

5) Gaz sonore qui part de bas en haut. — Il est préférable que l'abdomen d'un opéré le soit avant que celui-ci quitte la clinique.

6) Avec une lettre de plus, c'est un hôpital, avec une lettre de moins, il peut vous y conduire. — Fragments de tænia. — Délire contagieux.

7) Écoulement célèbre. — Le plus pauvre la trouve en certains lieux.

8) Licenciait les microbes. — Passe parfois de l'alcôve au cabinet du médecin.

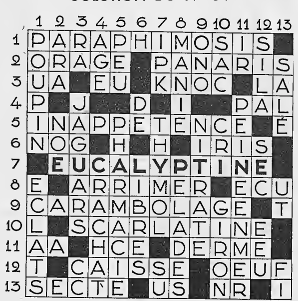
9) Les histoires de carabine ne sont pas inspirées par cette muse. — Algie désordonnée.

10) Fille de roi menacée de la fièvre aphteuse. — Dent de lait aussi bien que douleur lancinante. — Deux lettres de laxatif. — Indique la récidive.

11) Boîtes à surprise. — Quand elles sont dorsales, elles piquent parfois la curiosité des praticiens.

12) Les interventions chirurgicales ne le sont pas par de simples coryzas.

SOLUTION DU N° 64



Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris


113.058
4me ANNÉE - N° 66
20 MARS 1937
PAQUES
Ridendo
Revue gaie pour le Médecin



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)
FRANCE & COLONIES . . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Cheq. Post. Paris 232 21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNE



Pâques !

Déjà Pâques ! Ce n'est pas ma faute et la moitié de ceux qui partent ne vont parler que des grandes vacances, quelque temps qu'il fasse, avec cette espérance déçue chaque année, que le bonheur tient en deux mois et que le reste du temps n'est qu'un prélude et un épilogue.

Je ris — parce que j'ai bon caractère — à la pensée qu'il existe des hommes qui peuvent échapper à leurs travaux, à leurs soucis, à leurs affaires !

Même celui qui vit de ses rentes ouvre chaque soir en tremblant la cote Desfossés, même Rothschild ne peut fuir ses préoccupations et peut-être en a-t-il qui sont proportionnées à ses moyens.

On répète aujourd'hui que personne ne peut plus vivre sans rien faire, je le crois volontiers. Cependant jamais on n'a pris autant de vacances, y compris le weekend, le ski de Noël, le voyage de Pâques, celui de la Pentecôte et la grande évasion des vacances.

Je ne parle pas de vous qui pouvez assez difficilement laisser vos malades, je ne parle pas de moi pour qui un déplacement n'est qu'un changement de table de travail.

— Comment ? vous ne partez pas pour Pâques ?

— Mon Dieu, non ! parce que je n'ai pas le temps. Figurez-vous que je suis de ceux qui sont obligés de gagner leur vie...

— Oui, mais enfin...

On a l'air de me considérer comme un bagnard.

Si cela peut être une consolation pour ceux qui s'affligent sur mon sort, je suis libre comme l'air, mais j'ai mes manies et mes habitudes de travail et je n'éprouve pas le besoin de me déplacer pour faire ma besogne.

J'envie ceux qui peuvent s'en aller, ne serait-ce que deux jours, avec une si complète sérénité d'esprit que les heures leur sont vides de toute inquiétude et de toute préoccupation.

Et j'ai la réputation de ne pas m'en faire !

Je vais regarder partir les voitures sur les routes pour des buts incertains. Oh ! je ne dis pas, pour peu que le temps soit agréable, que je n'irais pas volontiers chasser le papillon. Mais rien ne m'empêchera non plus tout à l'heure d'aller voir le soleil se coucher derrière l'Arc de Triomphe. C'est un spectacle qui en vaut un autre pour peu qu'on le remarque et je crains que les paysages ne passent devant les yeux des touristes accélérés sans qu'ils s'arrêtent un instant et sans qu'ils rapportent un souvenir.

Ayant sacrifié à la sagesse, lançons-nous dans la fantaisie et parlons de l'Exposition.

Si j'en crois les statisticiens et ceux qui font des suppositions, ladite Exposition doit amener à Paris une foule compacte. Ce sera la fin de la crise, l'étranger nous apportera



enfin son argent, la Comédie-Française fera le maximum, Mistinguett tiendra un restaurant à musique, Mme Sorel donnera des représentations populaires, Joséphine Baker sera la vedette bien parisienne, Chevalier chantera son répertoire et Max Dearly reprendra du service.

Ce qui est un peu fâcheux, c'est que nous allons — façon de parler — présenter à nos visiteurs exactement le même programme et les mêmes célébrités qu'au moment de l'Exposition Coloniale, qui, elle-même, avait réengagé les triomphateurs et les triomphatrices de l'Exposition des Arts décoratifs.

Rip avait fait un couplet de revue ou un grand-père parlait avec enthousiasme des dames de Montmartre et des Folies-Bergère de sa jeunesse à son petit-fils qui lui répondait : « Ce sont les mêmes ! »

Les étrangers peuvent en dire autant quand nous



vantons les dames du « Gay Paris ». Il est singulier de constater qu'en quinze ans nous n'avons pas découvert de nouvelles vedettes à présenter à nos hôtes !

■ ■ ■



Que l'on ne me dise pas qu'une vedette ne se crée pas toute seule et qu'il lui faut un don qui ressemble, si l'on veut, à du génie. Quelle erreur ! J'ai connu un directeur d'avant-guerre, qui faisait une vedette par saison. Je pourrais citer des noms depuis Gaby Deslys jusqu'à Campton et Spinelli. Il avait des auteurs pour servir de petites femmes à qui il reconnaissait quelques qualités, il les faisait travailler, il les poussait, il les imposait. Ce n'étaient pas des plantes cultivées dans une forcerie et qui se fanaient le lendemain. La plupart ont tenu le coup et comment !

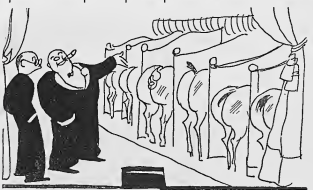
Certaines, au contraire, n'étaient pas capables de tenir le rang auquel elles étaient promues, elles passaient...

Un jour, le directeur en question me désigna une jeune femme qui était dans les ensembles : « Celle-là fera quelque chose, tu verras ! me dit-il. Je vais la pousser ! »

C'était Gaby Morlay.

Mais aujourd'hui les directeurs ont trop de mal à trouver des pièces pour chercher de nouvelles interprètes, ils se contentent de ce qu'ils ont.

Et s'ils ont du mal à trouver des pièces, ce n'est pas du tout parce que la production est de beau-



coup inférieure à celle d'avant-guerre, c'est parce qu'il n'y a plus de demi-succès ; une pièce qui ne réussit pas brillamment est liquidée en quatre jours.

Les amateurs de théâtre, en effet, sont obligés de se restreindre. Jadis, ils allaient voir n'importe quoi, maintenant ils gardent leur argent pour n'aller voir que les gros succès. Aussi, le directeur devant ses manuscrits ou ses fournisseurs habituels tremble de crainte. Il ne dit plus :

— C'est gentil, ce petit truc-là. Je vais monter ça, on ne sait jamais. »

Il n'a plus le droit de s'en fier à son goût personnel, au hasard, à la chance d'une découverte. Un four, deux fours, c'est la ruine et la faillite.

Et les commanditeurs sont de plus en plus rares.

■ ■ ■



Et comme tout s'enchaîne, les comédiennes n'ont plus d'amants !

Je m'entends. Quelques-unes ont tout de même un ami qui les défend de trop pressants soucis, mais parmi



CONFUSION

— Il est donc ventriloque ? J'entends : Menteur ! Vendu ! Salopard !
— Docteur, c'est notre T.S.F. qui donne la séance de la Chambre.

(Dessin inédit de A. Vallée.)

ces heureuses, combien sont obligées de se contenter du peu qu'elles peuvent tirer d'un industriel ou d'un commerçant qui diminue ses frais généraux.

Sans parler des gigolos qui ne lâchent plus un sou.

Ah ! la belle époque d'avant-guerre, où la moindre jeune poule avait son auto, se faisait habiller par Poiret, et vous avait des allures pincées de petite femme du monde.

Vous êtes moralistes et vous pensez que la misère des temps a ramené ces petites femmes à la vertu ?

Quelques-unes ! elles sont provisoirement les compagnes de leurs camarades de théâtre ; on ne fait pas le détail ; il faut généralement engager le mari et la femme pour une tournée, pour une saison en province, et le chariot de Thespis ne retentit pas de rires et de chansons. Il faut faire des économies pour parer aux mauvaises surprises.

On s'étonne de connaître autant de grands artistes et même certaines femmes qui sont « radins », c'est-à-dire d'une avarice étroite. Cela date de leurs débuts sans gloire et sans argent qui les obligeaient déjà à compter. Quand Mme Mistinguett ou M. Chevalier continuent à ne rien laisser passer entre leurs doigts, c'est une habitude qu'ils ont gardée de leur jeunesse sans faste.

Mais toutes les comédiennes qui n'ont pas une situation financière garantie par un protecteur qui peut disposer encore de belles mensualités, ne se contentent pas de la vie médiocre qu'impose une association avec un camarade modeste. Alors elles se laissent aller au hasard de rencontres heureuses, elles sont guidées par de ces entremetteuses pleines d'entregent qui leur donnent la facilité de gagner en fin de journée les vingt-cinq louis ou les cinquante louis dont elles ont besoin.

Ne versez pas des larmes, témoignage d'une rare sensibilité ; mais ne vous fâchez pas non plus, en appelant encore la morale à votre secours.

Rien n'est changé, celles d'aujourd'hui ne sont ni pires ni meilleures que leurs aînées. C'est une dernière des grandes traditions qui survit et au lieu de froncer le sourcil, donnez une pichenette à votre jabot et pirouettez en disant : « Rien n'est plus Régence ! »

Robert DIEUDONNÉ.



SOUCI PRINCIPAL

— Est-elle bien réglée... ?
— Oui Docteur... tous les mois...
— Mais je parle de sa cotisation aux Assurances Sociales...

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



LA DACTYLO CONSULTE

— Je crois m'être heurtée assez violemment contre le bureau.
— Ne serait-ce pas plutôt contre le "secrétaire" ?

(Dessin inédit de Bospla.)

APRÈS LA VISITE

— Je suis exempt de casque pendant trois jours, mon connétable, vu que j'ai reçu hier un boulet sur la tête. On voit encore la bosse.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

LA BELLE FESSÉE

On a fait un certain succès à cette pièce où tout tourne autour... d'une fessée.

Et cette fessée administrée à une ci-devant, devenue pour l'occasion ci-derrière, peut être à l'origine d'une



insurrection et d'une contre-révolution... On n'est pas tout à fait convaincu, malgré l'auteur, que ce postérieur changeant de visage, ait pu représenter tour à tour la réaction et l'anarchie.

— Le nez de Cléopâtre diminué eût changé la face du monde... épanoui, le côté pile va bouleverser une constitution, constatait lors d'une récente représentation le Docteur X..., brillant parlementaire.

Un praticien qui, comme on le voit, connaît la « Constitution »... sous toutes les formes... jusqu'à la fessée incluse.

■ ■ ■

CONTAMINATION

« Y a de l'abus ! » comme chantent nos chansonniers de Montmartre.

C'est le refrain qu'on peut affecter à ce qui se passe dans ce grand dispensaire de Cli...

L'autre matin, à la visite, une jeune femme sollicitait l'assurance sociale pour... ce que l'on nommait jadis une maladie honteuse.

— Ce n'est pas prévu dans la loi, mademoiselle, dit avec gravité le médecin de service.

— Ah ! ben, fit la donzelle, c'est pourtant bien avec... un assuré social que j'ai attrapé ça !

A quoi servent alors en effet, les « assurances » sociales !

SPECTACLES

Un théâtre parisien a représenté la première pièce de Mme Cons... Co..., le pseudonyme d'une femme de lettres qui cache la doctoresse C..., cousine du Président du Conseil.

La pièce, adaptée, a été discutée...

Le critique, féroce, d'un journal du soir, disait en parlant de ce spectacle :

— L'auteur a des dons... Mais, à sa place, avec une telle parenté, je me débrouillerais davantage... dans un spectacle... coupé !

■ ■ ■

HIPPOCRATE DIT OUI...

Cette importante commission de la future exposition est présidée par un docteur, qui est très autoritaire et ne craint pas de jouer, parfois, les dictateurs au petit pied.

Et il voit grand, très grand, pour l'organisation du service médical. C'est tout juste s'il ne prévoit pas un infirmier... par visiteur.

Ses collègues ont fini par persuader le Dr Z... de réduire ses prétentions. Mais ce diable de docteur ne



démord pas de son idée de faire installer... une morgue sur un quai de la Seine proche de l'Exposition.

Une morgue !

Pourquoi pas un cimetière?

Mais, aux dernières nouvelles, le Dr Z... — un peu plus rigolo — aurait perdu... sa morgue !



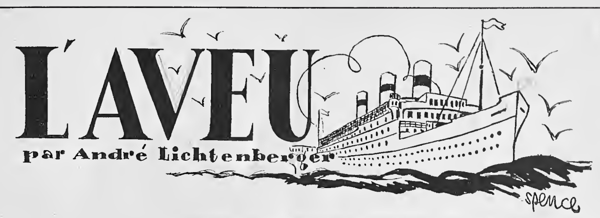
COMPENSATION



— Celui-là, il peut dire qu'il en profite de son " assurance maladie ", on ne voit que lui ici !

— Oui, mais il ne profitera pas de son " assurance vieillesse ".

(Dessin inédit de G. Pavis.)



L'AVEU

par André Lichtenberger

Dans le sillage du paquebot, avec des cris aigres, les mouettes tourbillonnent et se disputent les ordures qu'il éjacule.

Avec des pépiements délicieux, une demi-douzaine de poupées de luxe dégustent au bar cocktails et portos. Surgit de son pas qui traîne, le docteur Vincent, médecin du bord. Sa bouffarde aux lèvres, il effleure du doigt sa casquette galonnée. Un chœur suppliant l'immobilise.

— Docteur, c'est le bon Dieu qui vous amène. Martini ou whisky?

A court de potins, de recettes et d'obscénités, la troupe des caillettes aguiche le praticien de tout ce qu'elle a de dents éclatantes et d'ongles carminés.

Bien qu'il passe pour misogyne, le vieux faune adore frôler ses frivoles passagères, et ses propos bougons et cyniques excellent à soulever les rires faussement scandalisés et les protestations des vertus fragiles.

Ayant commandé un quart Vichy, il s'assied, tapote le bras potelé de la poulette roumaine et l'interroge :

— Alors, petite Madame, vous aimez toujours dormir avec un « sommelier » bien dur?

Les a peu près de la gracieuse étrangère sont une des joies quotidiennes du cercle. Aujourd'hui il fait soif de quelque chose de plus substantiel.

— Docteur, on s'embête. Racontez-nous une histoire?

Une histoire ? A travers les lunettes rondes qui chevauchent son nez puissant aux narines poilues, le docteur Vincent darde sur la quémandeuse son regard en vrille.

— Une histoire? Et de quoi, bon sang ! Pendant que vous y êtes, pourquoi pas une histoire d'amour?



— Justement.

— Une voix aiguë renchérit :

— De vos amours, docteur, n'est-ce pas?

Une caresse effleure la joue hérissée de poils gris.

— Mais, oui, docteur, vous devez en avoir eu, des aventures ! Avec votre tempérament ! Et puis toutes les facilités que vous donne votre profession ! Gageons que c'est pour nous tripoter à votre aise que vous avez embrassé... la carrière d'Esculape?

Empoignant dans sa large paume la main effrontée, le praticien la flaire avec sensualité, l'effleure de ses lèvres gourmandes et puis, la reposant sur la table, profère d'un ton hargneux :

— Alors, vraiment, vous croyez que c'est pour approcher les femmes que je me suis fait médecin...

Il branle la tête :

— Eh bien, Mesdames, s'il en était ainsi, veuillez être assurées qu'avant un an d'internat, l'expérience que j'avais acquise du cloaque de sanies, d'immondices et de corruption que recouvre la forme féminine la plus parfaite avait eu de quoi assagir le bouc le plus libidineux.

Coupant court au mouvement d'indignation qui se dessine, l'homme d'art frappe la table du poing :

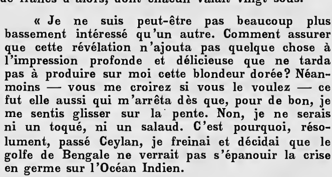
— Non, Mesdames, je vous le jure, un médecin ne peut pas être un amoureux. La chorée de Chloé, la faiblesse intestinale de Juliette, la métrite d'Elvire, voilà qui l'obsède trop prosaïquement pour lui permettre de chausser les sandales de Daphnis, les escarpins de Roméo et les bottes de Don Juan. D'ailleurs, s'il était capable de l'oublier, c'est vous, Mesdames, qui vous chargeriez de lui rappeler votre infirmité et la sienne. Parfaitement : un médecin ne peut pas échapper à la seule mission qu'il ait sur la terre, celle de soigner ; et une femme ne peut pas aimer l'individu qui a pour seule raison d'être de la guérir. Vous en doutez? Ecoutez donc, pour vous convaincre, le récit de ma décisive expérience.

Et l'homme raconte :

— Peut-être, oui, Mesdames, il y eut, au début de ma carrière, quelque chose de la folie que vous dites dans la hure du vieux sanglier qui vous parle. Médecin à bord d'un paquebot, oui, qui sait... Qu'il fallut peu de temps pour me détromper ! Une seule journée de tangage dans la mousson ; il n'en faut pas davantage, je vous le jure, pour, sur les lèvres féminines les plus appétissantes, détruire lamentablement l'appétit du baiser. Je confesse, toutefois, que c'est mon expérience de la « Calypso » qui acheva la démonstration.

« Mon expérience de la « Calypso »? Elle avait dix-huit ans peut-être, toutes les grâces, si joliment potelées, une taille de guêpe, des petits pieds mignons, un regard d'ange, un rire perlé. A laquelle d'entre vous elle ressemblait ? A aucune. A cette époque lointaine, une jolie fille n'avait ni le teint d'une Sénégalaise, ni la poitrine d'un jockey, ni le bagoût des grands bars.

« Donc, Florise, — appelons-la Florise, — possédait tout bonnement, outre tout ce que je vous ai dit, un drôle de petit accent américain et une bonne pâte de mère que j'eus la fortune, quarante-huit heures après le départ, de guérir d'un rhume de cerveau imaginaire. Ensuite de quoi elle me proclama un génie, me confia toutes ses affaires personnelles et, en particulier, me recommanda la santé et le divertissement de sa fille, créature exquise, ainsi que j'en pouvais juger, et qui aurait une dot d'un million de francs d'alors, dont chacun valait vingt sous.



« Je ne suis peut-être pas beaucoup plus bassement intéressé qu'un autre. Comment assurer que cette révélation n'ajouta pas quelque chose à l'impression profonde et délicieuse que ne tarda pas à produire sur moi cette blondeur dorée? Néanmoins — vous me croirez si vous le voulez — ce fut elle aussi qui m'arrêta dès que, pour de bon, je me sentis glisser sur la pente. Non, je ne serais ni un toqué, ni un salaud. C'est pourquoi, résolument, passé Ceylan, je freinai et décidai que le golfe de Bengale ne verrait pas s'épanouir la crise en germe sur l'Océan Indien.



NUANCE

— Il faut recommencer cette lettre Mademoiselle ; vous me faites dire " cher ami " à ce docteur Nock ; vous savez bien que c'est un charlatan, un fumiste... !
— Alors que faut-il mettre, docteur ?
— Mettez " cher collègue ", c'est bien suffisant.

(Dessin inédit de Bénic.)



INSUFFISANCE LACRIMALE

— Donnez-moi quarante sous de gaz lacrymogène.
— Pourquoi ?
— Papa ne veut pas m'acheter une auto.

(Dessin inédit de Lecomte.)



— Le docteur nous l'a vendu 200 francs !
— Ben, chez nous, pour le même prix, on en a eu deux !...

(Dessin inédit de Clem.)



« Avec une farouche énergie, je disparus. A d'innocentes instances, je trouvai des prétextes de retraite, des travaux à mettre au point, des lettres à écrire. Avec quel émoi il me fallait me rendre compte que ma froideur déconcertait, causait de la peine. Des yeux candides me cherchaient, des sourires se plaignaient. Est-ce que la mère elle-même ne se mêla pas de venir à la rescousse : « C'est très mal, docteur, d'abandonner « ma fille. Je vais vous gronder. » Et me dardant, à travers son face à main, un regard câlin : « Soyez gentil pour elle. Elle est si timide ! « Encouragez-la. C'est moi qui lui ai dit toute la confiance que vous « m'inspirez. »

« Ah ! ça, voyons, est-ce que je ne rêvais pas? Est-ce que, pour de bon?... Quelles visions, dans la brûlante cabine, sous le ronron du ventilateur, se mettaient à hanter mes insomnies !...

« Et descendit sur nous le soir fatidique. A dîner, il me fallut bien surprendre à leur petite table le manège de la mère et de la fille. Visiblement, la femme sermonnait l'autre qui semblait triste, absorbée, mangeait à peine. Et tout à coup le regard maternel s'accrocha au mien avec une expression presque suppliante. A son tour, Florise me visa... Elle rougit.

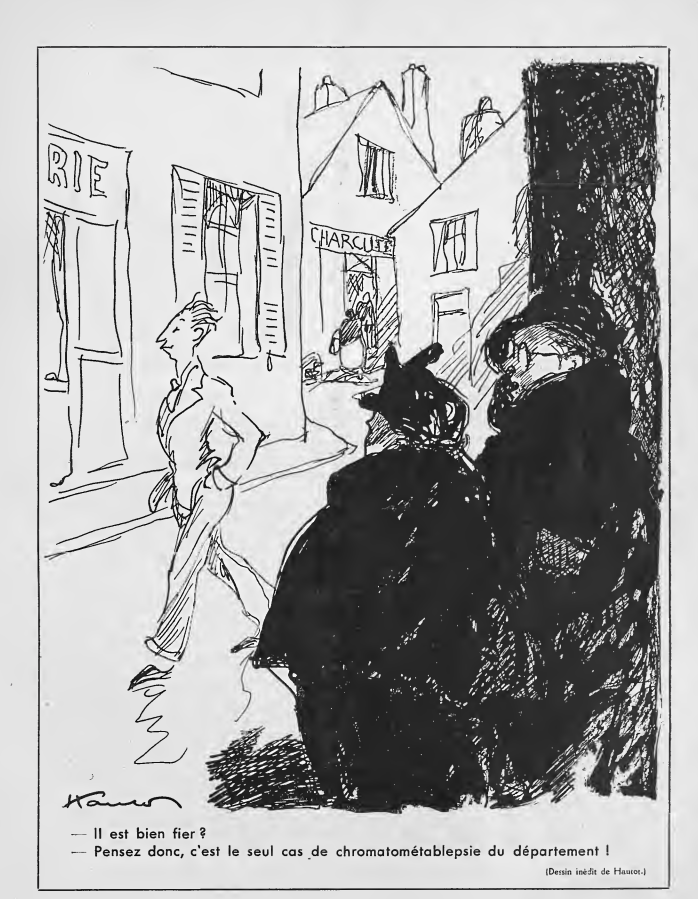
« Après le café, au salon. L'orchestre attaque une valse. Deux ou trois couples se mettent à tourner. Comment échapper aux prunelles d'azur qui me happent? Il faut bien que je m'approche, formule gauchement une invitation. Mon bras enlace la taille souple qui s'abandonne. Nous échangeons des paroles quelconques. Mais comme elles sont douces ! Dans le regard qui me caresse, quelle imploration ! Quand les lèvres pourpres murmurent : « Il fait bien chaud », comment ne répondre : « Voulez-vous faire un tour sur le deck? » Une voix défaillante articule : « Si vous voulez. » Et nous voici penchés sur le bastingage. La lune étincelle sur les flots d'argent. Je murmure stupidement : « Quelle belle « soirée ! » Florise se presse contre moi. Une voix défaillante : « Oh ! « si belle. » Et tout à coup, comme prenant son courage à deux mains : « Oh ! Monsieur, est-ce que vous me permettez de vous poser une ques- « tion? C'est maman elle-même qui m'y a encouragée. »

« D'une voix entrecoupée, il me faut bien répondre : « Je suis « tout à vous. » Alors, dans la paix du soir, une hésitation d'une seconde. Et puis, dominant le ronron des flots, la confidence parvient jusqu'à mon oreille : « Docteur, figurez-vous que je suis horriblement cons- « tipée... » Et suit une profusion de détails. »

Arrêtant d'un geste le flot des protestations, M. Vincent se lève et conclut :

— Voilà pourquoi, Mesdames, j'ai déçu les déclarations d'amour que, probablement, plusieurs d'entre vous ont été sur le point de m'adresser. Mon expérience de la « Calypso » m'a, hélas ! laissé irrémédiablement sceptique quant aux aveux passionnés que peut recueillir un médecin, sur une nef féerique, par le plus étoilé des clairs de lune...

André LICHTENBERGER.



— Il est bien fier ?
— Pensez donc, c'est le seul cas de chromatométablepsie du département !

(Dessin inédit de Hautot.)



A LA CONSULTATION

— " Moi, c'est paur une piqûre d'un causin... "

— " Moi aussi ! "

(Dessin inèdit de Chaperom Jean.)



LE PLUS URGENT

— Que faire, Docteur ? C'est comme ça dix fais par jour... à tel point que la porte ne tient plus, la serrure en est démolie... !

— A votre place, je cammencerois par foire venir le serrurier.

(Dessin inèdit de Bènic.)



EMISSION

— Chers auditeurs... le quart d'heure de silence que vous allez entendre vous est offert par lo société des haricots antiaéraphagiques.....

(Dessin inèdit de Dault.)



LES DEUX INDEX

Les deux index d'un chirurgien
Appelons-les dextre et senestre
Comme toute chose terrestre
Se regardaient tel chat et chien...
Senestre, imbu de communisme
Traitait le dextre de bourgeois
Et criait de sa haute voix :
« A bas la droite et le fascisme! »

Qu'est-ce donc, objecterez-vous
Qui, séparant nos « phalangistes »
En faisait des antagonistes ?
La politique? — Point du tout!
Bien plus simple en était la cause.
— Je vous le donne en dix, en cent.
— Mais tant pis si c'est indécent
— Je m'en vais vous conter la chose!

Chaque fois qu'en consultation
Venait une dame au teint pâle
Pour une affaire obstétricale,
Le maître — Oh! sans hésitation
Déléguait en reconnaissance,
Pour le toucher, son index droit,
Puis l'enfilait au bon endroit
Où il rentrait avec aisance.
Et senestre sur l'abdomen
Avec les copains de la gauche
Etait témoin de la débauche
Qu'on appelait un examen.
Se morfondant, sans une plainte
Le cœur meurtri, notre envieux
Blamait les hommes et les dieux
D'avoir conçu cette contrainte.
« Main droite! main gauche! Pourquoi
« Etablir une préférence
« Et donner toujours confiance
« Au dextre seul et pas à moi? »

Un certain jour, à la clinique
— Jupiter sans doute y aidant —
Le chirurgien, au second temps
Dut opérer un prostatique.
Tout imprégnés de blanc savon
Aussi blanc que Sœur Eudoxie
Il mit le dextre en la vessie
Et senestre dans le rectum.
Son séjour dura un quart d'heure
Dans cet antre où tout est honteux ;
Et c'est dans un état piteux
Qu'il quitta l'horrible demeure.
« Mon cher, je me suis cru foutu
Dit senestre à son droit collègue,
« Ce travail là je te le lègue
« Aujourd'hui, je ne t'envie plus... »

MORALE

Combien de gens dans l'existence
Ont envié leur médecin :
— Quel beau métier et puis quel gain!!!
....
Pas si beau métier que l'on pense...

Dr J. B.



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE PROFESSEUR

RAVAULT

Le Professeur Ravault, de Lyon, nous est apparu surmonté de sa toque et vêtu de sa blouse blanche de chirurgien qu'il porte sans doute parce que précisément il n'est pas chirurgien.

Avec son visage rose et ce je ne sais quoi d'optimiste que dégage sa jeunesse et sa rondeur bonhomme, le Docteur Ravault soigne les affections du cœur, des vaisseaux et des reins, se sature de lectures historiques, pêche les écrevisses et parfois les grenouilles.

— Ne me demandez pas mon violon d'Ingres, ni surtout ma biographie, ma vie s'est écoulée jusqu'à ce jour, calme et placide comme celle des bovins du Nivernais et du Charolais, mes compatriotes.

— Peuple sans histoire, peuple heureux.

— Je suis peut-être le second mais sûrement pas le premier, car les bouquins d'histoire me passionnent. Je dévore avec acharnement « La vie amoureuse de Pépin », « L'Epopée Louis-Philippienne et ses répercussions en Extrême-Orient ».

Sur ce sujet, le docteur est intarissable. Nous partons à dada à travers les âges depuis Vercingétorix et ses frousses célestes (qui étaient bien injustifiées en comparaison de ce que nous risquons avec les avions) jusqu'au petit tondu, en passant par le bilboquet d'Henri III, la perruque de Charles le Chauve et la poule au pot de machin IV.

Entre deux chronologies nous parvenons à connaître celle... du professeur : externe en mil neuf cent vingt, interne en vingt-et-un, médecin des hôpitaux en trente, il exerce à la Faculté depuis trente-trois.

Cependant une foule lilliputienne de monarques fantômes et bigarrés pénètre à nouveau autour de nous dans un désordre charmant parmi les piles de bouquins.

— Et la peinture?

— J'aime celle que tout le monde comprend et plus particulièrement les classiques, je n'ai aucun goût pour le cubisme fauvisme, impressionisme ou néocubisme. De même pour la musique où le contretemps moderne m'effraie. Vous voyez je suis nettement en retard.

Je suis encore un ennemi acharné du futurisme, surréalisme ou autre forme du snobisme.

Je suis grand amateur de cinéma et en particulier des films gais. J'aime le rire et j'aime rire.

— Fernandel vous amuse-t-il, mon cher maître?

— Souvent, et il m'a même inspiré ceci :

Il a évidemment
Un excédent
De dents.
Seule Mistinguett je crois
Peut l'embrasser en une fois.

Surtout n'allez pas parler de mes « dons de revuiste ». Cela m'amuse c'est tout, au même titre que l'histoire, les voyages en Europe centrale, la pêche aux écrevisses ou aux grenouilles.

Tenez ce briquet que vous croyez sans doute recouvert de peau de serpent est un souvenir de ma première grenouille.

C'était, il y a quelques années en vacances. J'attrapais facilement une honorable et quotidienne quantité d'écrevisses. Les grenouilles, elles, ne mordaient pas. Lorsque par un « gai matin clair », venant de poser mes balances d'écrevisses, j'avisais dans un grand pré, un arbre superbe et altier au pied duquel était une grande flaque d'eau appelée mare. Or, je m'aperçus en approchant, que de nombreuses grenouilles s'ébrouaient dans cet étang naturel. Vous savez qu'un des accessoires indispensables à la pêche à la grenouille est un morceau d'étoffe rouge qui sert d'appât. En étant totalement démuni, je courus à une ferme voisine où je savais le cadet également passionné par ce sport aquatique.

Je revins quelques instants après, galopant à travers le pré, traînant derrière moi deux mètres d'andrinople. Une vache qui broutait paisiblement se mit à me suivre d'un pas léger. Me souciant peu de jouer les escamillos, je pris mes jambes à mon cou. Me retournant une dernière fois, je constatais que ma poursuivante gagnait du terrain et arrivait à fond de train. En quelques bonds, je fus dans la mare avec les grenouilles qui sautaient partout autour de moi. La vache vint jusqu'au bord, me jeta un doux regard et s'en retourna après avoir bu une gorgée.

Je sortis vite de l'eau, mais toutes les grenouilles semblaient s'être évaporées.

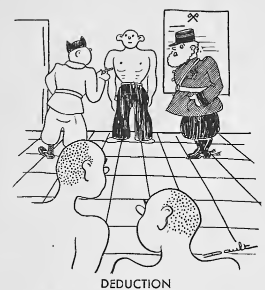
Je regagnai tristement la ferme de l'andrinople et du cadet pour m'y sécher, lorsque je pris dans la poche de mon veston une chose qui remuait. C'était ma « première grenouille » et la future peau de ce briquet...

Ridendo





PROFESSEUR RAVAULT



DEDUCTION

— Il travaille sûrement dans la T. S. F. ! !
— Comment le sais-tu ? ?
— Le major a dit qu'il était microcéphale...

(Dessin inédit de Dault.)



DRAME PASSIONNEL

— Firmin ! enlevez la poussière et téléphonez au médecin légiste...

(Dessin inédit de R. Marmottin.)

AUTOUR ET ALENTOUR, par Albert Guillaume.

— Qu'est-ce que disait le thermomètre ce matin ?
— Huit au-dessus de zéro, Docteur, mais notre balcon est au soleil.

La Belle Horlogère

par Rodolphe BRINGER



Le Docteur Roubeyrou n'avait jamais voulu se marier. D'ailleurs pourquoi l'eut-il fait? N'était-il pas le plus heureux célibataire que l'on put rencontrer à trente lieues à la ronde? Il avait hérité de ses parents une jolie fortune ; sa clientèle était des plus honorables et lui laissait assez de loisirs tout en le payant fort bien ; sa maison était confortable, entre cour et jardin ; il avait à son service un ménage admirable, la femme étant une cuisinière fort experte, et le mari s'entendant aussi bien à l'entretien du jardin que des autos, et enfin, il était l'amant de la Belle Horlogère!...

Mais peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de la belle Horlogère? Ah! C'était je vous assure, une bien belle personne que cette Mme Girodin, dont le mari possédait ce magasin d'horlogerie, de bijouterie et d'orfèvrerie dans la grand'rue de Bédigas-sur-Dourgue ; si je n'étais pas aussi pressé, je vous ferais son portrait ; qu'il vous suffise de savoir qu'elle était grande, admirablement tournée, avec un visage tout rose et tout blanc, frais comme une fleur de cerisier sous de merveilleux cheveux blonds tout frisottés, et avec cela, des yeux si noirs, si brillants, si vivants, que lorsqu'elle vous regardait vous vous sentiez des frémissements par tout l'être!

Quand elle avait épousé Girodin, tout le monde s'était dit dans le pays :

— Elle n'en fera qu'une bouchée!...



C'est que, à vous parler franc, Girodin, le pauvre, ne paraissait pas à la hauteur de satisfaire une femme aussi belle, et qui vous avait l'air de ne pas vouloir se contenter des bagatelles de la porte... Girodin était un petit homme fluet et malingre, jaune comme un coing, la figure toute ridée et le cheveu rare, bref, un garçon sans doute fort entendu pour réparer une montre, mais incapable de satisfaire au tempérament d'une femme comme cette Esther, à qui il venait de donner son nom!

Et ma foi, je ne sais comme les choses eussent pu tourner, si, à ce moment là, Esther ne se fut sentie un peu fatiguée et n'eut fait venir le Docteur Roubeyrou, tout nouvellement reçu médecin, et dont la belle Horlogère fut sans doute la première cliente!...

C'est que ce Docteur Roubeyrou, à l'aube de sa vingt-septième année, était un beau gars, je vous assure, et aussi qui n'avait pas froid aux yeux!... Aussi, je ne sais pas comment la chose se fit, car bien entendu, je n'y fus pas invité, mais Mme Girodin tomba dans les bras du thérapeute, et ce fut assurément de cette façon que Girodin fut sauvé d'une fin prématurée que tout le monde prédisait!...

Bien entendu, tout Bédigas-sur-Dourgue connaissait les amours du Docteur et de la belle Horlogère, et, ce n'était un secret pour personne, que le soir, quand Girodin s'en allait au cercle, pénétrant par une porte qui ouvrait sur la vieille rue des remparts, le Docteur Roubeyrou venait trouver sa belle, avec qui il restait jusqu'à minuit moins le quart, heure où l'horloger regagnait son logis!... Et ma foi, l'on trouvait la chose toute naturelle!... A cause de sa constance et de son « comme il faut » cet adultère paraissait le plus honorable du monde, et il n'empêchait pas la belle Horlogère d'être considérée comme une fort honnête femme, d'être reçue dans la Société, de faire partie des Dames de charité et, aux enterrements, de porter le drap mortuaire avec au cou le ruban violet de la Congrégation de Sainte Anne!...



Et à Bédigas-sur-Dourgue on se disait :

— Sûrement, quand ce pauvre Girodin viendra à mourir, pechère ! le Docteur épousera sa belle Horlogère!...

Seulement ce pauvre Girodin, de plus en plus fluet, jaune sécot et fourriquet ne se décidait pas à mourir!... Ma parole, on eut dit qu'il le faisait exprès!...

Et il y avait quinze ans que durait cette intrigue, et, bien qu'elle entrât dans sa maturité, la belle Horlogère était plus belle Horlogère que jamais ; après tout, quoi! elle n'avait guère que trente-six ans ou trente sept!... Le docteur était toujours en forme, bien qu'il se déplumât un tant soit peu, et quant à Girodin, il paraissait ne pas changer, quand, un soir, en sortant du cercle sans doute prit-il froid, en tous cas, le lendemain il ne put se lever, suant la fièvre et toussant à fendre l'âme...

Bien entendu, on manda tout aussitôt le Docteur Roubeyrou qui examina, ausculta le bonhomme et partit, ayant griffonné une vague ordonnance, mais le sourcil froncé et l'air fort ennuyé!...

C'est que tout de suite il avait vu de quoi il s'agissait et que le pauvre Girodin était dans de bien mauvais draps!...

Certes, la situation n'était pas sans espoir, mais il s'agissait de ne pas le perdre de vue, car c'était un gros, bien gros malade!...

Et tout de suite, Roubeyrou s'était dit :

— Sale affaire pour moi!... Si je ne le tire pas de là, on dira sûrement que je l'ai tué!... Et ce sera fort ennuyeux?... Mais, par ailleurs si je le guéris, et, ma foi, la chose est possible, alors c'est Esther qui ne me le pardonnera jamais!... Quoi qu'il advienne, me voilà joli garçon!...

Et je crois bien que le Docteur Roubeyrou passa une aussi mauvaise nuit que son malade!...

Mais justement, n'ayant pu fermer l'œil, à force d'agiter le problème dans son esprit, le Docteur Roubeyrou qui n'était pas un imbécile, y trouva une heureuse solution!...

Parbleu!... Il n'avait qu'à partir!... Justement, il devait faire une période militaire!... Eh bien, il allait prétendre qu'il venait de recevoir une dépêche le convoquant immédiatement et sans délai!... Et, comme il faisait quand il avait comme cela à s'absenter, il prévint son confrère de Gonfle-Boufigue de le remplacer et de visiter sa clientèle!... De cette façon, ce serait ce bon Fabrigoule qui soignerait Girodin, et qu'il le tuât ou le guérit, lui pourrait s'en laver les mains, et ne s'attirer ni les racontars du pays ni les reproches de la belle Horlogère!...

Et il fit comme il le disait!...

A ne vous rien céler ce Docteur Fabrigoule, de Gonfle-Boufigue, s'il était un excellent médecin n'était pas un garçon excessivement sérieux; la valeur incontestable de ses vertus génésiques, faisait du tort à la dignité de sa vie ; pour tout dire, il était assez coureur de cotillon, et bien qu'il ne fût pas spécialisé dans la gynécologie, il aimait traiter les femmes d'une façon qui ne leur était pas désagréable, du moins à ce que l'on assurait!...

Aussi, ce n'étaient pas les histoires qui lui manquaient, et, déjà, bien qu'il fût jeune encore, il avait était contraint de changer de pays à cause de quelques aventures un peu trop scandaleuses...

Et voici que, dans l'occurrence, s'il arriva parfaitement à guérir ce pauvre Girodin, il n'en ensorcela pas moins l'inflammable personne qu'était la belle Horlogère, à telles enseignes que, lorsque Roubeyrou revint à Bedigas-sur-Dourgue, ce fût pour trouver Girodin complètement remis à neuf, mais se désolant, le pauvre! sur le départ de sa femme Esther qui s'était enlevée avec Fabrigoule!...



Infortuné Girodin! Malheureux Roubeyrou!...

Le pauvre horloger n'ose plus retourner au cercle, depuis sa mésaventure, et, ma foi, que voulez-vous? entraîné par l'habitude, chaque soir, Roubeyrou vient lui tenir compagnie, et tous deux, en strophes douloureuses et alternées, mélancolisent leur peine et leur chagrin, car, en somme, ils sont également cocus!...

RODOLPHE BRINGER.



— Le docteur m'a prescrit du BI-CITROL, il me trouve hypertendu.
— Tu t'es encore vanté !...

(Dessin inédit de J. Touchet.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LES ASSURANCES SAUCIALES

Edgar, jeune docteur qui venait de s'établir aux Ternes, avait engagé une secrétaire pour répondre au téléphone, prendre les rendez-vous, introduire les malades.

Elle était fraîche et avenante, casquée de boucles claires. Elle se savait des jambes parfaites et portait de courtes jupes découvrant de hauts mollets gantés de soie translucide.

L'oncle d'Edgar, le vieux docteur Constantin, lui avait fait observer :

— Gentille, ton infirmière, mais peut-être trop jolie pour un célibataire...

— Une femme n'est jamais trop jolie, mon bon oncle, avait répondu Edgar, un peu gêné. Et puis, ça plaît aux malades d'être accueillis par un gracieux minois...

— Ça ne fait pas sérieux, crois-en ma vieille expérience. Enfin, ça te regarde ! C'est peut-être moi qui ai tort...

— Je vais vous confier une chose, mon oncle, qui vous rendra Marguerite sympathique : elle s'entend bien à la cuisine et donne des conseils à mon cordon bleu. Elle lui a fait faire l'autre jour une de ces sauces Périgueux ! C'étaient tous les parfums de la forêt ! Cela vous grisait comme l'arome d'une chair amoureuse...

— Un peu lyrique, mon garçon, mais c'est de ton âge ! Tu me fais l'effet de l'effeuiller un peu, ta Marguerite... Prends garde de faire des bêtises... Qui casse les pots, les paie !

— Oh ! je n'ai pas l'intention de casser quoi que ce soit ! En tout cas, si Marguerite se cassait une patte...

— En tombant de ton lit, par exemple, petit libidineux !

— Oh ! mon oncle, que dites-vous là ! Non, en tombant simplement dans l'escalier, elle est inscrite aux assurances sociales... Ce sont elles qui se débrouilleraient...



LA SAUCE PÉRIGUEUX

●

Tous les livres de cuisine vous parleront, à propos de la sauce Périgueux, qui accompagne si bien une grillade ou un beau rôti, de glace de viande, de demi-glace, d'espagnole.

Laissons ces lurlutaines.

Je vais vous donner la recette de Marguerite : elle est simple et claire :

Faites revenir des dés de jambon cuit, un oignon et une échalote hachés dans du beurre fin, mouillez avec du vieux madère. Ajoutez des truffes hachées et un bouquet garni, laissez réduire de moitié et mettez un peu de farine.

Quand la sauce est bien dorée, mouillez de deux cuillerées d'eau et du jus de la pièce rôtie que cette sauce escortera.

A quelque temps de là, il y eut un dîner chez Edgar. L'oncle Constantin était invité. Marguerite comblait la vieille Marie de recommandations concernant la fameuse sauce Périgueux, qui était au programme.

Soudain, un cri aigu retentit. Marguerite avait renversé une partie de la sauce Périgueux sur sa robe, une jolie robe de dîner en satin turquoise. Marguerite, d'ordinaire si réservée, laissa même échapper un mot que l'épopée napoléonienne a fait entrer dans la gloire.

Edgar se précipita.

Marguerite se désolait :

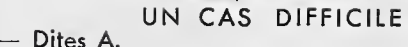
— Ma robe est fichue ! Edgar, tu m'en paieras une autre ! Mais comment assister à ce dîner, maintenant ?

— Mademoiselle, dit doucement l'oncle Constantin qui arrivait derrière son neveu, attiré par ce cri de détresse, soyez bien persuadée que personne ne vous en voudra, au contraire, si vous daignez vous mettre à table en combinaison !

Il ajouta à l'oreille de son neveu, en appuyant largement sur la première syllabe du dernier mot :

— Tu aurais dû penser aussi aux assurances sauciales !

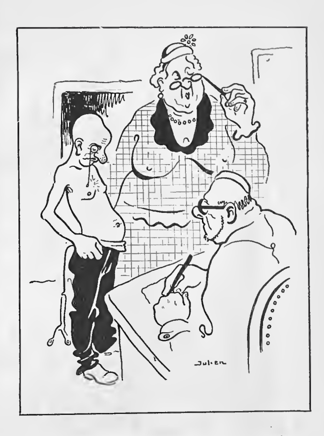




UN CAS DIFFICILE

— Dites A.
— E.
— Non, A.
— E.
— Ah ! ça vous êtes donc sourd ?
— Non, je suis Anglais.

(Dessin inédit de Varé.)



— Comme culture physique, tous les matins trois fois le tour de la baronne au pas de gymnastique.

(Dessin inédit de Julien.)

ATTENTION AU CHLORO

MÉDECINE ANECDOTIQUE

Un médecin savant et fort occupé, le docteur Z... est propriétaire d'une maison de santé ; comme il conserve son service d'hôpital et son cabinet de consultation, c'est Mme Z... qui dirige la maison de santé où son mari ne fait que trois ou quatre apparitions par semaine. Il y a, bien entendu, un médecin résidant, le docteur K..., jeune, actif et intelligent. La maison est prospère et tout allait pour le mieux dans le meilleur des ménages, lorsque Mme Z... est atteinte d'un anthrax. Le chloroforme est nécessaire et le médecin adjoint K... est tout indiqué pour pratiquer l'anesthésie en présence du mari.

Après les premières inhalations, Mme Z... devient inconsciente, saisit par le cou le chloroformiste, l'embrasse voluptueusement et s'écrie : “ Viens dans mes bras, le vieux est parti ”.

On juge de l'effet produit sur le mari présent.

Le vieux confrère a pardonné à sa femme dont la présence est liée à la prospérité de la maison, mais le médecin adjoint a été congédié.


RÉGIMES ALIMENTAIRES
NOUS RECOMMANDONS :
À L'AMOUREUX :
LE POIREAU.
AU SOLDAT :
LA CAROTTE.
FISC
AU MUSICIEN :
LE
FLAGEOLET.
AU
MÉCÈNE :
LE NAVET
AU
CONTRIBUABLE :
LA
POIRE !
luc-cyl

RIDENDO A LA COUR



ANTICIPATION

Lourd, ventripotent, podagre, Louis XVIII, s'il ne pouvait prétendre à la majesté d'un Roi Soleil, n'en était pas moins un homme d'esprit — et d'esprit mordant.

Comme M. de Talleyrand, prince de Bénévent, était gravement malade, le roi se rendit à son chevet et lui demanda :

— Eh! bien, Prince, comment vous portez-vous? Souffrez-vous beaucoup?

— Ah! Sire, comme un damné!

— Déjà! murmura le roi.



LE DENTISTE DE SA MAJESTÉ

Quand le roi Carol vivait en exil à Paris, il avait pour dentiste un éminent chevalier du davier. Bien que le futur souverain eût conservé l'incognito, le praticien avait tout de suite, d'après les photos parues dans les journaux, deviné l'identité de son client.

Mais les exigences de la politesse passent avant le mal de dents, et le prince était en traitement, quand il partit subitement en avion pour Bucarest, lors du Coup d'Etat qui devait lui donner le trône.

Tête du dentiste : il pouvait désormais faire graver sur sa carte de visite : « Dentiste de S. M. le Roi de Roumanie. » Oui, mais le souverain, dans sa précipitation, avait oublié un détail : la note à payer. Le malheureux n'osait relancer son illustre client et se lamentait. Ce que voyant, son assistant, qui professait des idées avancées, lui déclara goguenard :

— Cela vous apprendra à soigner des rois!

Or, quelques mois plus tard, notre arracheur de dents ne pensait plus à sa mésaventure, lorsqu'il reçut la visite d'un jeune attaché d'ambassade, porteur d'un écrin contenant une décoration roumaine et d'un chèque.

Le dentiste en était baba. Mais le plus ébahi dans l'affaire, ce fut l'assistant, car lui non plus n'était pas oublié : comme son patron, il avait un bout de ruban et un chèque. Il refusa d'ailleurs l'argent, mais, malgré ses principes politiques, il accepta le ruban en soupirant :

— Il n'y a pas à dire, les rois sont tout de même des gens qui savent vivre!



SITUATION INTÉRESSANTE

Plus heureux en amour qu'en politique, Napoléon III ne fut pas comme époux un modèle de fidélité et l'Impératrice eut de nombreuses rivales, entre autres Valentine Haussmann, la fille du célèbre préfet de la Seine qui donna à Paris ses grands boulevards.

Las, il advint que la pauvrette (ou la veinarde?) fut enceinte des œuvres de son impérial amant, ce qui fit écrire à ce pince-sans-rire de Mérimée :

« Cette enfant se développe admirablement. Il y a maintenant en elle je ne sais quoi de *souverain* qui lui va à ravir. »



A PROPOS

Nicolas Boileau-Despréaux persista toute sa vie à se dire plus jeune d'un an qu'il ne l'était en réalité. Etait-ce par coquetterie? Que non pas! Mais bien plutôt pour complaire au Grand Roi.

Louis XIV lui ayant en effet demandé la date de sa naissance, l'auteur de « L'Art Poétique » lui répondit :

— Sire, je suis venu au monde une année avant Votre Majesté pour annoncer les merveilles de son règne.

Décidément, le papa et la maman Despréaux avaient bien de l'à-propos!

— Il est encore très vert, dommage qu'il soit un peu myope !

Claude Garnier

(Dessin inédit de Claude Carnier.)



AUSCULTATION

— Il y a longtemps que vous vous sentez la gorge prise ?...

— Non, Docteur... depuis quelques instants.

(Dessin inédit de Chaperon Jean.)



— Je viens d'ouvrir le ventre à ma femme...

— Nous regrettons, nous ne remboursons que les opérations pratiquées par le corps médical.

(Dessin inédit de Julien.)



UNE HISTOIRE

par le Docteur B.





J'avais fort bien dîné, ce soir-là, avec mes bons amis les docteurs Cercueil, Linceul et Cimetierre-Labiaire, tous trois fort joyeux compagnons. Entre deux cigares, nous devisions allégrement, et la conversation roulait sur les femmes et l'amour, lorsque le jeune Dédé, le petit garçon de nos hôtes, vint interrompre l'entretien et nous ramener à un sain respect des convenances.

A son entrée au salon — l'enfant venait dire bonsoir — le silence se fit donc, par déférence pour sa candeur, et le petit remarqua que tout se taisait à son approche.

— De quoi que vous parliez? dit l'innocent.

Le confrère Cercueil répondit :

— Nous racontions des histoires.

— Oh! des histoires, dit l'enfant aux yeux bleus, des histoires, moi, j'en connais une bien belle!

Et sans plus attendre :

— Dites, vous voulez que je la raconte?

— Raconte, mon petit Dédé, tu nous feras plaisir.

— Ecoutez-bien, aussi!!!

Il se fit tout à coup le plus profond silenee
Lorsque l'enfant Dédé commença de parler.

a dit, à peu près, Alfred de Musset.

— Hé bien, voilà : *Rien, rien, toujours rien!*

— Et après, Dédé?

— *Rien, rien, toujours rien!...* C'est fini.

— Voyons, Dédé, tu te moques de nous, tu ne sais pas d'histoire!

— Si j'en sais une : *Rien, rien, toujours rien!*

— Nous avons entendu, Dédé. Mais ce n'est pas une histoire.

— Si, que c'en est une. La preuve, c'est que papa l'a dit.

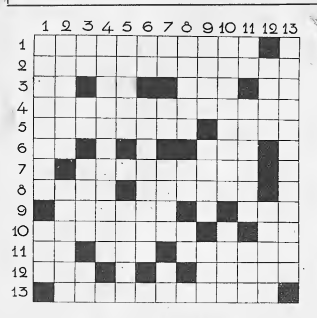
— Ton papa n'a pas dit ça!

— Si, M'sieu. L'autre jour, papa, il était avec la bonne. Alors, la bonne, elle disait comme ça : *Rien, rien, toujours rien!* Alors papa, il a répondu comme ça : « Toujours rien? En voilà, une histoire! »



Dr B.

Devine... si tu peux !



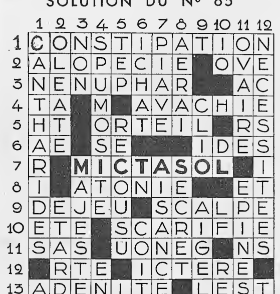
VERTICALEMENT

1) Prêtresses dont la présence ne s'impose pas au chevet d'un embrasé. — Vide-poche.
2) Le prisonnier demande à l'être, l'horizon d'une vierge aussi. — Plantes dont le bois parfumé ne s'utilise pas en médecine.
3) Début de gestation. — Deux lettres de Chloasma. — Purgatif que l'on fait infuser à froid dans l'eau bénite. — Rhinopharyngite ou réponse payée?
4) Joyeux prologues d'une petite douleur déchirante.
5) Aromates dont on néglige de parfumer le bouillon de culture. — *De bas en haut et complété d'un S* : un garçon malade doit l'être au médecin, une fille aussi d'ailleurs.
6) Voyelles pour gargarismes. — *En deux mots* : dans les poumons d'un fiévreux.
7) Extraits de tanin. — Extraits de saturne. — Elément carné de la cuisine végétarienne du Midi. — Moitié de lit qui rend un son harmonieux.
8) Discours peu attachant pour ignorant atteint de mélancolie stupide. — Dans le trauma. — Deux lettres de speculum.
9) Œil brouillé. — Nerf (de la guerre). — Il se débine souvent quand la maladie est contagieuse.
10) Petit grand homme qui fournit beaucoup de travail aux chirurgiens. — *Phonétiquement et lettre à lettre* : La petite Simone était bien malade, mais où donc était le siège du mal?
11) Aux deux bouts des suspensoirs. — Sangsues orientales — Plus indiquée pour la capture des ortolans que pour celle du ver solitaire.
12) Lili dans une position curieuse, sinon intéressante. — Petite bonbonnière pour attraper les curieux.
13) Maladie qui ne vous refroidit pas jusqu'à la moelle des os.

HORIZONTALEMENT

1) Les vénériennes ne sont pas nécessairement luxuriantes.
2) Pachydermatose.
3) Au début de la salpingite. — *Phonétiquement* : exclamation d'une accouchée belge. — Appel d'un docteur qui voit passer son malade dans la rue ou dans l'autre monde. — Dans les latrines et dans le laitage.
4) Art exercé par des médecins qui ne rêvent que plaies et bosses.
5) Bourgeons frappés d'impuissance. — Menu d'un moins de six mois.
6) Avec un T comme avec un S, il doit être d'une extrême blancheur. — Parfois sacré, parfois près du sacrum.
7) Bienfait d'un navigateur pour les pléthoriques.
8) Noir et rond. — Dans la paillasse d'un malade négligé souffrant d'incontinence d'urine.
9) Ne saurait qualifier le coton hydrophile coiffant une pustule maligne. — Tapis de fortune pour épileptique.
10) *En deux mots* : c'est généralement le cas des malades examinées à St-Lazare. — 6 heures sur la pendule, mais, phonétiquement, indique plutôt 6 heures et demie ou midi.
11) Langue plus obscure encore que le jargon des médecins de Molière. — En bas, mais pas forcément à gauche. — Cordonnet pour broderie sur tambour.
12) Ce que crie rarement un malade après la deuxième opération. — La verge de Moïse ne l'était jamais.
13) Tel est le délire amoureux.

SOLUTION DU N° 65



Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



BIOTRIGON

AUGMENTE LE POIDS
ET LA RÉSISTANCE PHYSIQUE

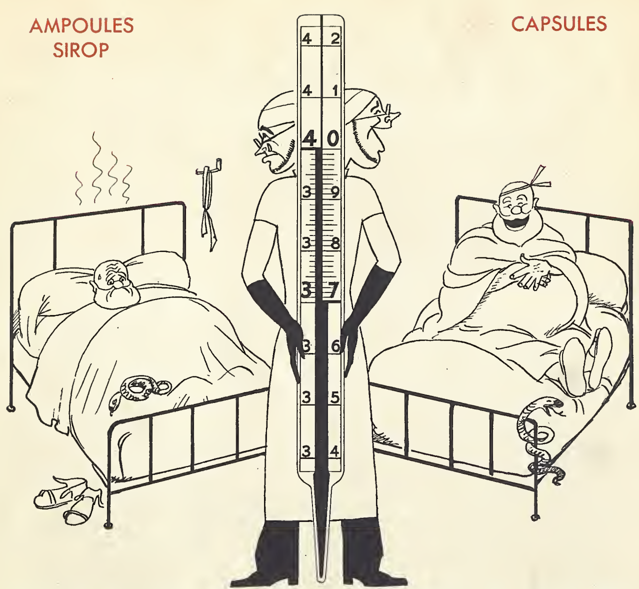
Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

4me ANNÉE - N° 67

POISSON D'AVRIL

5 Avril 1937



EUCALYPTINE

LE BRUN

•

ANTISEPTIQUE PULMONAIRE
ANTITHERMIQUE

LABORATOIRES LE BRUN - 155, BOULEVARD MAGENTA - PARIS 9e



Ridendo



Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES . . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chéq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet — par R. DIEUDONNÉ



Quand j'étais jeune, le poisson d'avril avait perdu de la grande vogue qu'il connut sans doute au temps d'Eginhard et de Robert de Sorbon.

Il paraît qu'autrefois les escholiers se livraient à l'occasion du premier avril à des plaisanteries pleines de délicatesse.

Pour moi, je n'ai que le souvenir d'une paire de claques que j'ai encaissées au coin de la rue Saint-Paul et de la rue Saint-Antoine, pour avoir crié à une vieille dame qui semblait sans défense qu'elle perdait son pantalon. Le fils qui suivait sa mère d'un peu loin me gifla pour bien me montrer qu'il ne comprenait rien aux petites farces traditionnelles.

Mais aujourd'hui, l'univers est la proie d'un tel scepticisme qu'on ne fait plus avaler de bobards au premier venu.

Tant pis si vous n'êtes pas de mon avis, mais je ne sais pas si cette perpétuelle défense est préférable à la bonne grosse confiance qui admettait toutes les malices sans s'en blesser. Aujourd'hui celui qui serait la victime d'une blague vous en garderait une rancune tenace, comme si l'on avait attenté à sa dignité de citoyen.

Et pourtant !

Notez que toutes ces grosses plaisanteries ne me paraissent pas le dernier mot de l'esprit et de la fantaisie, mais faut-il se fâcher parce qu'un apprenti fait retourner un monsieur en criant : « Monsieur ! Monsieur ! Monsieur Malborough est mort... » Ou bien une dame :

— Madame ! Madame ! Madame monte à sa tour !

C'est bébête, mais ce n'est pas méchant. Toutefois, la mode n'y est plus et sauf le respect, les hommes ont aujourd'hui dans la proportion de deux sur trois des caractères de cochon.

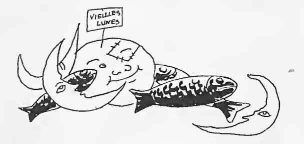
■ ■ ■



Mais si les bonnes blagues ne sont plus de saison chez nous, en un temps où les citoyens se vantent de n'avoir plus envie de rire, ce qui a complètement disparu encore c'est l'habitude que l'on devait avoir jadis d'échanger des cadeaux à l'occasion du premier avril.

Je vois bien encore des poissons en chocolat dans la devanture des confiseurs, mais j'ai l'impression que l'on les remet à neuf tous les ans. A peine

vend-on encore quelques œufs de Pâques pour les gosses qui ne doivent pas trop souffrir de nos embarras ou pour les maîtresses de maison qui nous invitent à passer dans leurs propriétés les vacances de Pâques, mais les poissons semblent



décidément périmés, presque autant que ces lettres plaisantes que l'on envoyait naguère pour intriguer des amis, des lettres qui annonçaient la mort d'une belle-mère imaginaire ou bien la nouvelle d'un malheur conjugal.

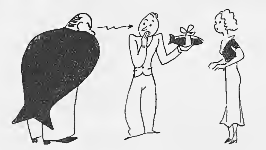
Tout cela indiquait une certaine ingénuité d'esprit. Les gens n'étaient pas hérissés du matin au soir par une perpétuelle méfiance et les hommes de notre heureux pays n'étaient pas sous la tension d'une constante alerte. On pouvait rire pour des plaisanteries dont je ne vante pas la qualité, sans doute, mais dont le succès prouvait du moins que les nerfs n'étaient pas en pelote et que l'on ne passait pas le meilleur du temps à grincer des dents.

Et même pour les poissons aujourd'hui, ils peuvent être très mal pris, si je puis ainsi dire.

Voilà deux ou trois ans, j'étais invité chez un monsieur avec qui je n'étais pas très lié, le jour même du premier avril. En sortant de chez lui, je passais chez un confiseur pour faire envoyer des bonbons à sa femme. Trois jours plus tard, je revis mon hôte qui s'avança vers moi sévèrement :

— Si c'est une allusion, je ne l'admets pas, me dit-il.

Et comme je tombais des nues, il m'expliqua que le confiseur avait envoyé à sa femme des poissons de chocolat dont il avait un stock à liquider sans doute.



Et comme je voulais m'excuser, je lui dis, assez maladroitement je l'avoue :

— Je ne savais pas, je vous le jure, que vous pourriez considérer cette marque de grati tu comme une allusion...

Il s'en fallut de rien pour que nous échangeassions des coups, ce qui eût été, tout de même, un beau poisson d'avril.

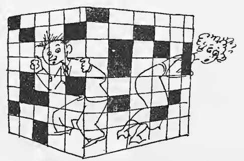
■ ■ ■



Je ne sais pas si vous aimez résoudre les problèmes de mots croisés, mais si vous n'êtes pas atteints par cette maladie, que le ciel, Seigneur, vous en préserve !

Cela n'a l'air de rien, cela semble d'abord insignifiant, et même bêta. Mais la maladie réserve les pires surprises. Il y a des gens qui disent : « A quoi ça sert ? »

Il y a aussi ceux qui prétendent qu'ils n'y comprennent rien. Ce sont les plus dangereux parce que ceux-là, on s'efforce de leur faire comprendre toutes les finesses de ce passe-temps solitaire et ils s'y mettent après avoir porté votre crise au paroxysme.



D'autres, au contraire, déclarent :

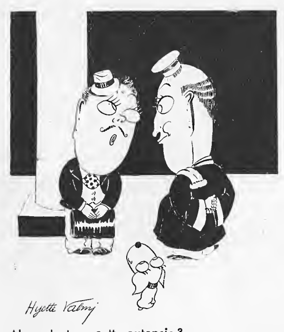
— C'est idiot ! C'est à la portée des intelligences les plus bornées.

Mais quand ils se heurtent à la première difficulté, ils s'entêtent.

Ça y est ! Ils sont pris.

Les mots en croix nécessitent une progression pleine d'astuce. On commence par de petits efforts insignifiants et c'est ainsi que l'on apprend une précieuse terminologie qui vous permet de résoudre les premières difficultés. On connaît les fleuves côtiers et les fleuves d'Asie selon qu'ils ont deux lettres ou qu'ils en ont trois. On sait que la victime de la gourmandise c'est Esaü — on exagère un peu d'ailleurs en appelant gourmandise une faim qui le fit se jeter sur un plat de lentilles — On sait que « parcouru des yeux » veut dire « lu » et que « légumineuse » veut dire « ers » qui est une sorte de lentille, car la lentille tient une place considérable dans les mots en croix.

Mais dès qu'on se joue des humbles pièges tendus à des intelligences sans éclat, on éprouve le besoin de se heurter à des difficultés plus flatteuses. On



— Alors, docteur, cette outopsie ?

— Mort acc'dentelle, cher maître, le décès est dû à un occident du retour d'ôge.

— Diable, il va falloir rechercher les auteurs !

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



— Combien vous a-t-on pris ò la clinique pour l'amputation de votre jambe ?

— Dix mille francs, docteur...

— Dix mille francs !... C'est une folie ! Pour ce prix j'aurois pu vous omputer les deux !...

(Dessin inédit de de Rosa)



— Ça m'étonne que vous, un dentiste, vous ne sachiez pos jouer ou bridge !

(Dessin inédit de Pierre Farino'e.)

aborde les mots en croix de Renée David qui a le génie du jeu comme Suzanne Lenglen avait celui du tennis. On se débrouille dans les dédales de Tristan Bernard, on achète des publications où certaines définitions sont tendues comme des pièges.



L'heure est venue où l'on ne peut plus voir une grille sans vouloir immédiatement la remplir et si l'on ne découvre pas facilement un mot, on perd un temps précieux à sa recherche.

Pour les vacances de Pâques, une maîtresse de maison avait invité quelques amis à venir se reposer et prendre l'air. Mais l'un d'eux avait apporté un recueil de mots en croix d'un intérêt passionnant. Nous n'avons pas mis le nez dehors et c'était tout juste si l'on pouvait nous arracher à nos travaux pour les repas.

Je connais une dame qui a fait venir l'autre semaine son médecin en consultation ; un commencement de grippe. Vain prétexte ! C'était pour lui demander : « Qu'est-ce que cette maladie de la volonté ?... sept lettres ? »

— « Aboulie » madame ! répondit le docteur, en comptant sur ses doigts, car il en était aussi !

■ ■ ■

Mais c'est surtout dans les trains qui reconduisent les banlieusards dans leur banlieue que l'on peut assister à des travaux passionnants. Tous les voyageurs tiennent les mêmes journaux du soir. Personne ne parle plus politique et c'est toujours autant de gagné. On dirait qu'il s'agit d'une composition, les voisins ne communiquent pas entre eux leurs résultats et tout juste si celui qui cherche le huit horizontal jette un coup d'œil sur le journal de son voisin, pour voir si les petits carrés du huit sont remplis.

Tout à coup, un voyageur plie son journal et le remet dans sa poche. Il a fini et, à partir de ce moment, il trouve le temps long jusqu'à la gare où il doit descendre. Les autres qui cherchent encore « synonyme d'uniment », trois lettres, l'envient d'avoir deviné si facilement cette énigme.

Un voisin de campagne se permet de l'interroger :

— Vous avez trouvé ce « synonyme d'uniment »?

— Mais oui... c'est enfantin !

Rumeur dans le compartiment. Les voyageurs sont vexés. Mais le voyageur descend : « Au revoir, mesdames, au revoir, messieurs ! » Il n'y a qu'une petite dactylo qui rigole, elle ne fait pas de mots en croix, elle tricote.

Quand les autres voyageurs ronchonnent : « Il n'est pas si malin que ça ! » elle ajoute :

— Pour sûr ! L'autre jour, il a eu l'air comme ça de finir avant les autres, mais en descendant il a laissé le journal sur la banquette. Je l'ai regardé, il n'y avait pas la moitié des lettres dans les carrés !

La réputation du monsieur est faite, qu'on ne



demande pas des renseignements de moralité sur lui à ceux dont il partage le compartiment tous les soirs !

J'ajoute qu'il faut admirer un passe-temps qui ne fait de mal à personne et qui oblige le pratiquant à se taire.

Robert DIEUDONNÉ.

LE BON CONSEIL

— Je suis de complexion délicate et j'ai épousé une virago autoritaire. A ma place que choisiriez-vous, le suicide ou le divorce ?

— Le " Biotrigon ".

Dessin inédit de Varé.





BÉGAIEMENT

— Et celui-là, là-bas, qui est si entouré ?

— C'est... l'Agha-ga Khan... Khan.

(Dessin inédit de Ch. Saint-George.)

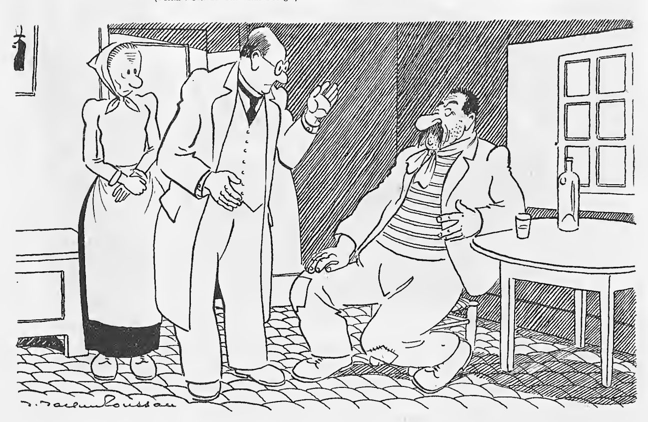


ANALYSE DU SANG

— C'est pour une analyse, Vicomte, que vous m'avez fait mander ?

— Oui, je veux savoir si j'ai vraiment du sang bleu.

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



— Songez que l'alcool vous empoisonne lentement...

— Ça m'est égal, Docteur, je ne suis pas pressé !...

(Dessin inédit de J.-Jacques Roussau.)

de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

LE SCULPTEUR RAVALEUR

L'art va se nicher parfois un peu loin.

C'est ainsi que l'on a pu voir à Paris M. Sa... Mah... qui possède à Hollywood une renommée incomparable.

C'est lui qu'on a surnommé « le sculpteur des formes vivantes ».

C'est par la culture physique rationnelle que M. Sa.. Mah... arrive à « sculpter » les formes de ses belles patientes. C'est à lui que Marlèn... Diet..., par exemple doit ses jambes impeccables, que Joa... Bl... lui doit sa poitrine merveilleuse, que Car... Lomb... lui doit ses hanches parfaites, etc...

On ne sait pas — discrétion professionnelle ? — si le « ravaleur » en question a opéré à Paris.

La gentille Al... Co... ne craignait pas du moins de dire l'autre soir :

— Oh ! moi... je l'ai consulté... pour la forme !

On s'y perd !...

■ ■ ■

LE SECOND MÉTIER

Ce docteur connu a fait, en dehors de la médecine, à peu près tous les métiers : journalisme, théâtre, assurances...

Il annonçait ces jours derniers qu'il venait d'être engagé par une grande maison de production de films la War... Br...

Enfin, disait-il, important, enfin on va utiliser mes compétences...

— Oui, coupa un ami, tu redeviens chirurgien...

— Chirurgien ?...

— Tu l'as dit toi-même : on te charge du... « découpage » !

TITRES MÉDICAUX

Où la fantaisie va-t-elle se nicher?

On sait que Louis Barthou avait une magnifique collection de cartes de visite où s'étalaient, à doses variables, la suffisance, la bêtise et la loufoquerie humaines.

Cette carte de visite que montrait dernièrement le Docteur Pau..., le médecin légiste bien connu, eut enchanté Barthou.

On y lit :

EDMOND C....

Assuré social

Malade des Docteurs B..., J... et M...

Que de titres médicaux.

■ ■ ■

O SPORT QUAND TU NOUS TIENS !

Grand amateur de sports, le Dr B... s'intéresse désormais plus particulièrement au cynodrome de Courbevoie. Il y fait courir deux superbes bêtes et son « élevage » lui a déjà rapporté de coquettes sommes.

Il donne une grande partie de son temps à ses lévriers... au détriment de sa clientèle et mélange désormais



courses, entraînements, visites, cotes et ordonnances. Il oublie même ses rendez-vous.

Une de ses clientes protestait :

— Il m'a posé encore, cette fois, un lapin...

— Un lapin électrique, souligna un ami.

Un lapin que ne rattraperaient pas ses plus rapides lévriers !



HABITUDE



— Oh ! regarde comme je l'ai drôlement attrapé...
— T'as cru que c'était un homme, je parie !

(Dessin inédit de G. Pavis.)

CHANSON

de Jacques GREVIN



C'est trop baisé, je sen ma force
Faillir après la longue amorce
Que vous me vendez doublement :
C'est trop m'esguillonner, mignonne,
Le bon chevalier n'esperonne
Le coursier qui va librement.

Il fault bien qu'à mon tour j'essaye
A fermer la première playe,
Que vos baisers ont rentamé ;
Fussiez-vous cent fois plus rebelle,
Si fault-il que je renouvelle
L'assault de ce lieu tant aimé.

Appelez-moy cruel, parjure,
Poursuyvez-moy d'une autre injure,
Esgratignez tant que voudrez,
Ou bien, appelez vostre mere,
Menacez-moy de vostre pere,
Pour tout cela rien ne ferez.

Encore moins par vos prieres,
Par vos mignardises premieres,
Par vos soupirs ou par vos pleurs,
Puisque je tien vos mains croisées,
Il fault, il fault rendre apaisées
Les estincelles dont je meurs.

Ne pensez pas que je ne puisse
Bien tost descroiser vostre cuisse,
Puis qu'ay gaigné ce premier point
Que mon genouil l'a retirée
De sa compagne désirée,
Que desja vainqueur il desjoint.

Or maintenant il vous fault rendre,
Ma douce guerriere, et apprendre
Le moyen de recompenser
Tout mon service, et le mérite
Que j'ay acquis en la poursuyte
Qui oncques ne me sceut lasser.

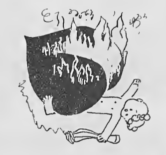
Helas ! je me suis faict accroire
Trop tost que j'avois la victoire ;
Car maintenant plus que jamais
Je suis demouré votre esclave ;
Lors que me pensoy le plus brave,
Je me suis jetté dans vos rets.

Vous tenez ma force enfermée,
Vous tenez mon ame pasmée,
Entre vos bras, et je n'ay plus
Qu'un petit esprit qui souspire
Après un si plaisant martire,
Dompteur de toutes mes vertus.



Or sus donc resveillez mes forces
Avec les mignardes amorces
De mille baisers doucereux ;
Ainsi me verrez-vous, mignonne,
Si vostre grace m'esperonne,
D'un nouveau combat desireux.

Jacques GREVIN, 1538-1570.





FADA

— Comme je suis étourdi... Je vous avais posé votre couronne sur la tête !

(Dessin inédit de Lep.)



LES BONNES INTENTIONS

— Je vous apporte un soleil... c'est pour réchauffer vos rhumatismes.

(Dessin inédit de R. Marmottin.)



DIAGNOSTIC

— C'est un ardent ! il est gonflé à bloc !
— Il doit être aérophage !

(Dessin inédit de Lou.)

A L'INSTAR DE BOSSUET

— Et si par malheur, Madame, il venait à trépasser, vous auriez au moins la consolation de vous dire : Nestor était le plus loyal joueur de dominos du "café des 2 trombones".

(Dessin inédit de A. Vallée.)





LA MODE

— Que dis-tu de mon gilet en crêpe de chine garni de choux de velours ?
— Crêpe et choux... c'est difficile à digérer !

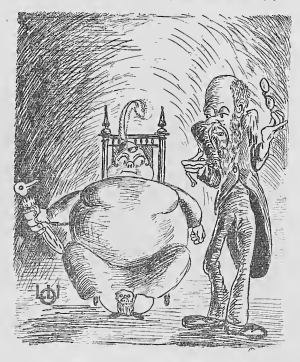
(Dessin inédit de Luc Cyl.)



TROP CRÉDULE

— Alors t'avais pas seulement eu l'idée de laver les taches de sang.
— Qu'est-ce que tu veux, on m'avait tellement dit qu'il avait du sang de navet.

(Dessin inédit de Jean Jeannet.)



— Pour maigrir : de la salade cuite, des légumes bouillis, quelques pruneaux c'est tout !
— Avant, ou après les repas, docteur ?

(Dessin inédit de Lou.)

Quand l'humour est malade



Petite enquête Médico-Théâtrale
Par RENÉ SINN
Illustration de JO PAZ



SAINT-GRANIER



L'autre jour au micro de Radio Cité, une victime du crochet radiophonique avant de jouer les Tino Rossi, déclara à Saint Granier :

— Ah ! M. Saint-Granier, je suis bien content de vous voir !

— ??? !!!

— Oui, je suis bien content parce qu'on m'avait dit que vous aviez les cheveux teints !

— ???

— Mais je ne suis pas fâché de voir que c'est faux !

Explosion de rires dans la salle.

Nous aussi, nous avons vu de près Saint-Granier dans sa loge, et, effectivement, la couleur de sa sombre chevelure nous a paru naturelle à moins que son coiffeur ne soit un tel artiste... Mais halte-là : pas de publicité.

Saint-Granier est donc assis devant sa glace. Précisons pour ces dames qu'il porte des caleçons courts, des amours de caleçons de fine toile et que de longues chaussettes noires habillent ses mollets.

La séance de maquillage est commencée : Dans le coin du miroir, une photo : le portrait de Staline. Et le tsar de toutes les Russies rouges sourit le plus aimablement du monde à notre très Sainte et très aristocratique vedette. On prétend que d'authentiques comtesses tournent au rouge. Notre Saint se serait-il lui aussi converti aux théories de la troisième Internationale?

Nitchevo !

Pendant que Saint-Granier enlumine, vermillonne et empourpre son minois d'un doigt chargé de fard onctueux, il nous dit bien des choses aimables sur les médecins et leur médecine.

D'abord, il nous prévient :

— Je n'ai jamais eu une santé extraordinaire.

Il n'a donc que plus de mérite de ne pas avoir pris en grippe le Corps Médical.

— Oui, j'ai eu souvent recours aux médecins : le Dr Charles Roux, le Dr Vickard qui m'a sauvé la voix— le Dr Clermonthe qui m'a soigné pour une fièvre typhoïde quand j'avais 17 ans et m'a fort heureusement tiré de cette maladie dont on meurt ou qui vous rend idiot...

Un coup de rouge sur la joue droite.

— Vous voyez, les médecins ne me font pas peur. Je dirais même que c'est lorsqu'on se porte bien qu'on devrait les voir.

— Somme toute vous partagez l'opinion de Jules Romains : « la santé est un état précaire qui ne présage rien de bon » ou encore de ces chinois qui, paraît-il, payaient leur médecin tant qu'il se portaient bien et ne leur versaient plus un kopeck dès qu'il étaient malades?

— Pourquoi pas?... Au moindre bobo, on devrait accourir chez son médecin. Les médecins sont très gentils et s'ils ne nous remontent que par de bonnes paroles, c'est toujours autant de gagné.

Un coup de rouge sur la joue gauche.

— Et le trac, monsieur Saint-Granier?



— Le trac, je l'ai autant que le mal de mer. Et comme je n'ai jamais pu mettre le pied sur un transatlantique c'est tout vous dire. Oui j'ai le trac, un trac fou... à vouloir quitter Paris et le théâtre, surtout quand il s'agit de faire un tour de chant.

Dans une revue, les camarades vous entourent. Vous êtes incorporé dans un ensemble. Mais quand vous chantez vous êtes seul, seul face à face avec le public. Vous paraissez, vous avancez vers la rampe et vous vous dites avec angoisse : « Mon vieux, il faut faire rire tous ces gens qui sont venus pour rire, qui veulent rire et qui ne vont peut-être pas rire ! » Je vous jure que ce n'est pas drôle.

— Mais il y a certainement des publics plus intimidants que d'autres?

— Celui que je crains par dessus tout, c'est le public mondain, le public des concerts de bienfaisance et des ventes de charité, précisément parce qu'il est le moins charitable. Ces dames prennent le thé, se gavent de petits gâteaux, papotent, parlent chiffon, oublient qu'il y a sur l'estrade un monsieur qui chante et finalement daignent applaudir tout doucement, d'un air dégoûté, du bout des doigts. Parlez-moi au contraire du bon public payant, celui-là c'est le plus compréhensif, le plus indulgent, le plus sympathique. Il est venu pour voir, et pour entendre et il voudrait avoir plusieurs paires d'yeux et plusieurs paires d'oreilles.

La loge de Pauley est contiguë à celle de Saint-Granier et par dessus la cloison basse tous deux échangent des répliques sans se voir.

Tout à l'heure, Pauley habillé en ouvreuse nous a croisé dans l'étroit couloir qui mène à la scène. Imaginez un musicien qui se baladerait dans un couloir de wagon, une grosse caisse sur le ventre et un sac tyrolien sur le dos. Comme le couloir n'a pas été fait pour la circulation des sphères, nous nous sommes prudemment plaqués à la muraille. Il s'est d'ailleurs fort poliment excusé du dérangement. Mais quand on a le calibre de Pauley, ce n'est pas « Pardon » qu'on devrait dire, mais « Place s'il vous plaît ».

Il advînt dernièrement que Pauley eut un petit bobo (ça n'a pas dévalué son tour de taille). Ce fut Saint-Granier qui le remplaça. Il endossa la magnifique robe d'ouvreuse, vaste comme un parachute : on crut le perdre.

Mais il eut beau se rembourer, se matelasser, s'enfler, se gonfler, se dilater, la grenouille ne parvînt pas à se faire aussi grosse que le bœuf.

Car, on ne « double » pas Pauley.

On le dédouble.

Tout en parlant, Saint-Granier vient d'achever son « fond de teint ». Il s'est collé sous le nez une moustache noire, et tout à coup, O Surprise ! le voici métamorphosé en Staline.

Il jette sur ses épaules une vaste cape écarlate qui serait romantique si elle ne portait le marteau et la faucille et avant de prendre congé, il nous gratifie d'un sourire garanti pur Saint-Granier, un inimitable sourire qui transforme d'un seul coup le visage, plisse les joues, absorbe les yeux



et ne laisse place qu'à l'éblouissante denture dont le double clavier — sans bémol — est si immaculé qu'il en devient publicitaire.

Et ce sourire, Staline-Saint-Granier, drapé dans sa cape rouge, s'en va de ce pas le présenter sur scène aux tovaritchi spectateurs.

René SINN



SCÈNE PREMIÈRE

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

Qu'est-ce que j'apprends, la Mère Brulé! Le Père Brulé a une congestion?

LA MÈRE BRULÉ

Congexion!... Eh! je l'sais-t'y, moi! C'y a pris quasiment une évie de pisser. Il était d'là, tenez, à affûter sa serpe; t't'à coup, v'là qu'y devient violet, et pis bleu, et pis noir, comme eun' prune à cochons. « Bon gueux, qu'y dis, en v'là une affaire, qu'y dit; à c't'heure ici, qu'y dit, j'vois pus ren du tout!... » Et là-dessus, y s'fout par terre!... J'lons traîné jusqu'à not' lit, ous qu'il est toujours. C'est-y q'vous voulez pas le voir?

LE MÉDECIN

Si fait!

La Brulé introduit le médecin et tire les rideaux du lit. Apparition du Père Brulé. Il n'est pas fier, le Père Brulé, non, il n'est pas fier pour deux sous. Il s'efforce d'exposer son cas, et il accouche difficilement de syllabes inarticulées.

LA BRULÉ

R'gardez-moi c'te gueule qu'il a! J'cré ben qu'y va tourner de l'œil.

LE MÉDECIN

Diable!... Diable!... Diable!... *(Un silence.)* **Dites-moi, la mère, depuis qu'il a été frappé, a-t-il été aux cabinets?**

LA BRULÉ

Si n' n'a été aux cabinets?

LE MÉDECIN

Oui.

LA BRULÉ

Ben sûr non, y y a point été.

LE MÉDECIN *(illuminé)*.

Faut le purger, alors, et vivement! Vous allez, la Mère Brulé, courir chez le pharmacien dare-dare, acheter trente grammes d'huile de ricin que vous ferez avaler à votre homme dans un peu de café noir. Voici l'ordonnance.

LA BRULÉ *(rêveuse)*.

Je n' n'aurons-t'y pour beaucoup d'argent?

LE MÉDECIN

Faites ce que je vous dis. Je reviendrai demain.

●

SCÈNE II

LE MÉDECIN, *qui entre.*

Eh bien, la Mère Brulé, comment va le malade?

LA BRULÉ

Ça ne va point trop fort, tout de même.

LE MÉDECIN

Non?

La Mère Brulé tire les rideaux du lit. Deuxième apparition de Brulé qui est encore moins fier que la veille, et qui persiste, d'une voix qui n'est plus qu'une chimère, à vouloir exposer son cas.

LA BRULÉ, *admirative.*

C'te gueule!... C'te gueule!...

LE MÉDECIN, *alarmiste.*

Bigre!... *(Un temps.)* Et au fait, la Mère, a-t-il été aux cabinets d'une façon un peu... confortable?

LA BRULÉ

Y y a s'ment point été du tout.

LE MÉDECIN.

Comment, pas du tout?

LA BRULÉ

Ma foi, non!

LE MÉDECIN, *qui insiste.*

Du tout? pas du tout? si peu que ce soit?

LA BRULÉ

Quand j'vous l'dis !

LE MÉDECIN

C'est surprenant. Voici un cas de constipation rebelle contre lequel il convient d'agir avec la plus grande énergie. La Mère Brulé, vous allez, de ce pas, retourner chez le pharmacien, acheter pour le Père Brulé, à qui vous les ferez prendre de suite, cinquante grammes d'huile de ricin. Voici l'ordonnance.

LA BRULÉ, *inquiète.*

...C'est qu'j'n'ons point beaucoup, d'l'argent...

LE MÉDECIN

Faites donc ce que je vous dis, encore une fois. Je reviendrai demain. Bonsoir.

●

SCÈNE III

LE MÉDECIN,
avant même d'avoir regardé la figure du Père Brulé.

Combien de fois, la Mère Brulé, le père Brulé a-t-il été aux cabinets?

LA BRULÉ

Pas eun' seule.

LE MÉDECIN

Pas... Ah! par exemple, elle est un peu raide, celle-là. Certes, dans ma longue carrière, j'ai vu des gens bien constipés, mais je n'ai jamais vu le pareil. *(Hors de lui.)* La Brulé, vous allez faire prendre à votre homme quatre-vingts grammes d'huile de ricin, cent grammes de magnésie anglaise mélangée à un litre de limonade Roger, une bouteille d'Hunyadi-Janos, quatorze cachets d'aloès et dix-huit cachets de rhubarbe!

LA BRULÉ, *éplorée.*

Bon Dieu, j'vons nous ruiner!

LE MÉDECIN

Je m'en fous! Voilà l'ordonnance. Il nous embête, à la fin, avec sa constipation. *Il sort.*

●

SCÈNE IV ET DERNIÈRE

LE MÉDECIN, *entrant.*

Le Père Brulé, cette fois-ci, a été aux cabinets, je pense?

LA BRULÉ

Non.

LE MÉDECIN

Le Père Brulé, dites-vous, n'a pas été aux cabinets?

LA BRULÉ

Non.

Le médecin tire son mouchoir et essuie son front baigné de sueur.

LA BRULÉ, *après un temps.*

Seulement, j'oubliais de vous dire : il est claqué.

LE MÉDECIN

Ah, bah!

LA BRULÉ

Oui, il a rendu l'âme à c'matin, le pauv' homme... en faisant ses nécessités.

LE MÉDECIN, *ahuri.*

Ses nécessités?... Qu'est-ce que vous me chantez là? Voilà quatre jours que vous me dites qu'il n'allait pas aux cabinets!

LA BRULÉ, *grande comme le monde.*

Non... Il allait su' el' fumier.

COURTELINE.

Ridendo à la Salle de garde

On passe la visite. On en est au numéro 13, entrant de la veille au soir. Il a un phimosis assez resserré, à un point tel que, faute d'hygiène, un épais smegma recouvre tout ce qui lui est possible d'envahir. Dégouté, le chirurgien s'écrie en s'adressant au malade :

— Mais alors tu ne fais rien pour...

— Si, docteur, interrompt le malade, je suis crémier de mon métier !



A la maternité, une malade à la suite d'un accouchement particulièrement pénible présente une déchirure du périnée. On lui met quelques points : deux internes et trois externes.

Temps de convalescence.

Un soir, au moment du changement de service, le mari vient chercher son épouse et le jeune héritier. Tous partent heureux.

... Quelques semaines passent. Un matin, un homme se présente.

— J'voudrais t'y voir un peu, M. l'interne rapport à ma femme... et, ben surtout à moi.

— Mais de quoi s'agit-il?

— J'peux pas vous le dire. C'est à voir entre M. l'interne et moi.

Au bout d'un moment on présente l'homme à l'interne.

— V'là ! fait-il, exposant de ses vêtements entr'ouverts un mâle organe délicatement emmitouflé d'ouate maintenue par un beau pansement spiral.

— Voui ! M. l'interne, V'là ! Depuis qu'ma femme a fait le petit, toutes fois que je veux... « lui présenter mes hommages » ça m'pique, ça m'brule, ça me déchire... puis j'men va m'faire un pareil pansement, la tête basse — C't'y donc grave? Mais qu'est-ce donc qu'elle a la Margot?

... Et l'interne de rire (après avoir demandé si on avait songé à retirer les points...) Plein de sérieux il vint consoler l'homme, lui promettant de guérir prochainement sa femme.



Le docteur X... opérait ces jours derniers une de ses clientes d'un fibrome. On commençait l'anesthésie quand le chirurgien pose la question d'usage à la patiente.

— Madame, si vous avez un dentier il faut l'enlever, vous pourriez l'avaler en dormant. Vous n'en avez pas, c'est parfait.

L'aide réajuste le masque, quand la malade fait avec ses mains une série de signes appelant l'attention du chirurgien. Il fait retirer le masque s'attendant à une recommandation suprême mais c'est une confession qu'il recueille :

— Docteur... j'y pense, j'ai un œil de verre !



Au cours de l'ablation d'une glande de Bartholin chez une jolie femme :

— Surtout docteur faites-moi une cicatrice invisible !

— *(Le maître bougonnant)* Comme si on avait l'habitude de fourrer son nez là-dedans.



POINT DE VUE

— Il a une raideur toute militaire...

— Oui, mais déshabillé... alors, ce n'est plus ça....

(Dessin inédit de Marmottin.)



LA FURONCULOSE DU QUINCAILLIER

— Et n'aubliez pas, que pour faire disparaître ces clous, il faut supprimer les vices du sang.

(Dessin inédit de Bénic.)

J. de Champs

TERRIBLE EFFET DE LA DROGUE

— Je vous arrête pour trafic de stupéfiants !

— J'en reste « stupéfait » !...

(Dessin inédit de J. de Champs.)



Si jamais vous passez par Gonfle-Boufigue, vous ne saurez manquer de rencontrer, sur le tour de ville, un homme d'un certain âge, vêtu d'une confortable jaquette, le chapeau sur la nuque, les mains derrière le dos, cheminant à petits pas et recueillant les respectueux saluts sur son passage. Cet homme n'est autre que M. Tarnagas, qui, durant vingt ans, pour le moins, fut le maire de la commune.

Et il le serait encore s'il l'avait voulu. Mais il lui eût fallu lutter contre le vétérinaire, M. Pessugue, un intrigant, allons! Et M. Tarnagas aime avant tout sa tranquillité. Il vit bien quiet, dans sa petite maison, sur la route de Saint-Coudounat, des rentes et des terres que lui laissèrent les siens, car il n'a jamais rien fait de sa vie, même à l'école, estimant que la science ne sert de rien quand on est pourvu d'un gros bon sens dont il se vante d'être abondamment pourvu.

Certes, on le regrette, à Gonfle-Boufigue, où l'on pouvait compter sur lui. Aussi, tout le temps qu'il fut maire, il fallait voir comme marchaient les affaires de la commune...

Ce fut surtout après la guerre, lors de cette terrible épidémie de grippe espagnole, que M. Tarnagas fit merveille.

Jusqu'à ce jour, le mal qui répand la terreur n'avait encore paru à Gonfle-Boufigue et, généralement, on y ignorait ce qu'était cette épouvantable maladie qui devait faire tant de victimes dans le pays.

Mais voici que, ce matin-là, M. Tarnagas reçut de M. le Sous-Préfet de Roubionas une circulaire lui enjoignant, le pays tout entier étant menacé d'une épidémie de grippe espagnole, de prendre d'urgence les mesures prophylactiques commandées en pareille circonstance...

Des mesures prophylactiques?

C'était bien la première fois de sa vie que M. Tarnagas entendait parler de mesures prophylactiques...

Qu'est-ce que cela pouvait être?

Il s'en alla trouver Bourride, son premier adjoint, qui est mercier sur la placette, lui demandant :

— Dis donc, Bourride, sais-tu ce que c'est que des mesures prophylactiques?

L'autre resta bouche bée. Comment voulíez-vous qu'un simple adjoint sût ce que pouvait bien être une mesure prophylactique quand le maire lui-même l'ignorait!...

— Il faudrait peut-être, proposa-t-il, réunir le Conseil.

Ce que fit incontinent M. Tarnagas... Mais vainement... Les conseillers municipaux, au nombre de onze, ne connaissaient pas plus les mesures prophylactiques que M. Tarnagas lui-même... Et il ne se rencontra pas, dans tout le pays, un seul homme pour le renseigner!...

— Bah! se dit M. Tarnagas avec son gros bon sens, quelles sont, prophylactiques ou non, les mesures à prendre en cas d'épidémie?

Et, s'étant pressé le front à deux mains, il n'eut pas de peine à résoudre ce petit problème et, tout de go, il courut chez ses subordonnés pour leur donner les ordres nécessaires!

A quelques jours de là, M. le Sous-Préfet de Roubionas vint à passer par Gonfle-Boufigue.

— Eh bien! Monsieur le Maire, vous avez reçu ma circulaire, et je pense que vous avez fait le nécessaire à propos de l'épidémie?

— Comme de bien entendu, Monsieur le Sous-Préfet! Vous pouvez être tranquille : nous sommes en règle... La grippe peut arriver!

— Voyons, qu'avez-vous fait?

— Dame, répondit M. Tarnagas, j'ai fait ce que mon gros bon sens me conseillait de faire... J'ai commandé une bonne quarantaine de bières au menuisier, et j'ai fait creuser, à l'avance, tout autant de fosses au cimetière, par notre fossoyeur... Je vous l'ai dit : tout est fin prêt à Gonfle-Boufigue et la grippe peut débarquer!... Dieu merci, il peut en mourir, du monde, chez nous, on aura de quoi enterrer toutes les victimes!...

Comment voulez-vous que, à Gonfle-Boufigue, on ne regrette pas un maire aussi avisé que l'était M. Tarnagas?

Rodolphe BRINGER

NOS BONS PARASITES

par Albert Guillaume.



-- Mais... je croyais que votre régime ne vous permettait pas le vin ?...

— Oh ! les très bons seulement... Celui-là ne me fera certainement pas de mal !...

LA MALICE *EN EPIDAURE*

M. Henri Erskine, Ecossais et fameux avocat, ayant rencontré un jour au spectacle, à Edimbourg, lady Wallace, lui fit compliment sur sa brillante santé.
— Comment, lui dit-elle, mais je suis grosse comme une baleine !
— Hélas ! reprit-il, je voudrais être Jonas.
— Quoi ! trois jours et trois nuits, Monsieur Erskine?

■ ■ ■



Asker-Khan, ambassadeur persan venu en France sous Napoléon Ier, se sentant malade depuis plusieurs jours, ordonna qu'on fit venir M. Bourdois, l'un des plus habiles médecins de Paris, dont il connaissait le nom, ayant toujours soin de s'informer de toutes nos célébrités dans tous les genres. On s'empresse d'exécuter les ordres de l'ambassadeur ; mais, par une singulière méprise, ce n'est pas M. le Docteur Bourdois qu'on prie de se rendre auprès d'Asker-Khan, mais le président de la Cour des Comptes, M. Marbois, qui s'étonne beaucoup de l'honneur que lui fait l'ambassadeur persan, ne voyant pas d'abord quels rapports il pouvait y avoir entre eux. Cependant, il se rendit avec empressement auprès d'Asker-Khan, qui put sans peine prendre le costume sévère de M. le Président de la Cour des Comptes pour un costume de médecin.

A peine M. Marbois est-il entré que l'ambassadeur lui présente la main, lui tire la langue en le regardant. M. Marbois est un peu surpris de cet accueil ; mais pensant que c'était sans doute la manière orientale de saluer les magistrats, il s'incline profondément, serrant humblement la main qu'on lui présentait. Il était dans cette position respectueuse, lorsque quatre serviteurs de l'ambassadeur lui apportent et lui mettent sous le nez, à titre de renseignements, un vase d'or à signes non équivoques. M. Marbois en reconnut l'usage avec une surprise et une indignation inexprimables. Il regarde avec colère, demande vivement ce que signifie cela, en s'entendant appeler M. le Docteur :
— Comment ! s'écria-t-il, M. le Docteur?
— Mais oui, Monsieur le Docteur Bourdois.

M. Marbois est confondu. C'est la parité de désinences de son nom et de celui du docteur qui l'a exposé à cette désagréable visite.

■ ■ ■

Un certain Fleurot, fameux rebouteur, fut appelé près d'un roi de France pour lui remettre la mâchoire, qu'il s'était démontée en bâillant, dit la légende. Les médecins de la Cour y avaient perdu leur latin. Le père Fleurot arrive, avec ses gros souliers ferrés. On l'introduit au milieu des seigneurs et des chirurgiens, qui riaient sous cape de son air paysan. Fleurot passe d'abord silencieusement près du roi, en l'examinant à la dérobée, puis il revient sur ses pas, et, sans faire semblant de rien, il lui décharge un maître coup de poing sous la mâchoire. Les spectateurs se jettent sur lui pour l'arrêter : « Imbéciles ! crie le roi, je suis guéri ! »



Une demoiselle enjouée, aimable autant que belle, disant les choses naturellement et avec beaucoup de vivacité d'esprit, reçut un jour une visite assez nombreuse, tous jeunes gens de l'un et l'autre sexe. Cette belle avait ce jour-là une petite gale à la lèvre, qui l'incommodait si fort qu'elle avait de la peine à parler, et encore plus à rire ; aussi ne faisait-elle ni l'un ni l'autre que le moins qu'elle pouvait. Comme elle faisait ses excuses à la compagnie, fondées sur la douleur qu'elle ressentait lorsqu'il lui fallait remuer les lèvres, un cavalier, qui l'aimait et qui n'en était pas aimé, lui dit en plaisantant qu'il avait un remède infaillible à lui donner, et qu'elle en sentirait l'effet sur-le-champ.

— Ce remède est, mademoiselle, dit le cavalier, que vous trouviez bon que je vous applique un baiser sur la partie malade.

— Voilà, répondit froidement la demoiselle, un remède excellent pour les hémorroïdes.

(Contes à rire.)

■ ■ ■

Quesnay, le médecin de Louis XV, recommandait à ses bontés un sien neveu, jeune homme fort dissipé et dont il garantissait, à l'avenir, la conduite.

— Un cerveau fêlé ne peut pas se recoudre, dit le prince.

— Oh ! répondit le docteur en hochant la tête, ça se calfeutre.



MÉDECINE ET STUDIO

— Pour vos taches de rousseur, faudrait voir l'ingénieur du son ! (Dessin inédit de Lep.)



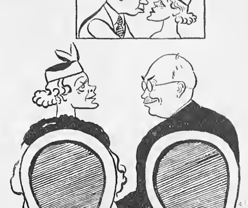
LIBRE

— Qu'est-ce que ton mari préférerait : un garçon ou une fille ?

— Oh, tu sais, il me laisse bien faire ce que je veux. (Dessin inédit de Jo Paz.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.



LE BAISER ACCUSATEUR

Jeannette était venue au cinéma avec son mari pour voir *Folie charnelle*, dont les placards de publicité et les affiches trompettaient les mérites.

Jeannette était une petite femme à physionomie de chatte, le nez court, le menton pointu. Ses yeux câlins et bébêtes s'éclairaient de lueurs prometteuses.

Albert, son mari, qui avait vingt ans de plus qu'elle, était de ces bons gros pavoisés de confiance dont on dit qu'ils ont la figure de l'emploi.

Jeannette suivit distraitement les actualités. Son voisin de droite lui faisait une cour qui, de minute en minute, se précisait. Cela avait d'abord commencé par des regards, des sourires retenus. Puis ce furent des frôlements, des politesses de genou. Marcelle adorait se laisser courtiser par des inconnus. Elle se faisait provocante, elle suivait la progression du désir dans leurs yeux, puis, quand le monsieur était bien allumé, elle le douchait d'une phrase mortifiante. Il advenait aussi, lorsque le partenaire lui plaisait, que ces flirts eussent le dénouement que la logique amoureuse imposait.

A l'entr'acte, pendant qu'Albert était aux lavabos, le voisin lui apprit qu'il était étudiant en médecine. Il était joli garçon. Comme Jeannette, dont les yeux avaient toujours l'air de dire oui, le regardait tendrement, il lui confia, qu'il connaissait des méthodes infaillibles pour rendre les dames heureuses.

Tandis que *Folie charnelle* se déroulait sur l'écran, le flirt du voisin entrait dans une phase décisive. Une main délicate, encore qu'audacieuse, massait dans l'obscurité de fermes protubérances.

Soudain, Jeannette étouffa un petit cri. Ce ne sont point les privautés exploratrices du jeune homme qui le lui arrachèrent. Elle reconnaissait trop ce paysage projeté sur l'écran, ce coin de Barbizon, en lisière de la forêt de Fontainebleau...

Elle y avait fait une escapade avec un jeune Argentin, pendant un voyage d'Albert. Elle avait mangé, cette fois-là, un fameux vol-au-vent de poulet. Elle était gourmande et se rappelait les sensations gustatives aussi volontiers que les sensations voluptueuses.

Dans l'après-midi, en se promenant, ils avaient rencontré des comédiens qui tournaient un film. Ils en avaient suivi les péripéties, avaient causé avec le metteur en scène et, par jeu, accepté de faire partie de la figuration. Ils s'étaient embrassés par gaminerie, sans penser aux conséquences de leur geste.

« Tout à l'heure, songeait Jeannette, affolée, je vais paraître à l'écran, et, sous les yeux d'Albert, je vais me faire embrasser par un gigolo !... Ah ! si je m'étais doutée que nous tournions pour *Folie charnelle* ! »

Jeannette se leva subitement, à la double stupeur de son flirt et de son mari, en disant durement à ce dernier : « Sortons d'ici j'en ai assez ! «

Et dehors, elle expliqua au placide Albert, figé d'ahurissement :

— Si tu crois que je n'ai pas vu ton manège ! Depuis une demi-heure, tu pelotais la femme qui était à ta gauche ! Et elle se laissait faire, cette grue !

— Mais, ma chérie, je te jure...

— Ne te défends pas, ça vaudra mieux ! Je pardonnerais tout, sauf le mensonge !

Et elle était si furieuse contre le mari qui aurait pu surprendre le secret de sa fugue à Barbizon qu'elle se promettait d'écrire le lendemain même au gentil carabin, annonciateur de joies inédites. Elle avait glissé sa carte dans son gant.

VOL-AU-VENT DE POULET

Découpez votre poulet en petits morceaux. Mettez-le dans une sauteuse avec du beurre fondu. Couvrez d'oignons émincés et ajoutez un bouquet garni. Cuisez à petit feu, casserole couverte, en retournant les morceaux de temps en temps. Déglacez à la crème. Retirez les morceaux de poulet que vous mettez dans une croûte basse de vol-au-vent, avec champignons et jambon cru sauté au beurre.

Passez le fond de cuisson à la passoire fine. Ajoutez un quart de béchamel liée aux jaunes d'œufs et à la crème. Versez sur votre croûte et laissez mijoter le tout au four vingt minutes environ.

(*Recette du chef Abélard, de Thouars*)



— Mariée ?
— Pas encore, docteur.

(Dessin inédit de S. Iratchet.)



GREFFE

PAR LE DOCTEUR B.

Lorsque M. Bienservi eut atteint sa quatre-vingt-septième année, il s'aperçut un jour avec un profond désespoir que ses capacités amoureuses commençaient à baisser.

Sa jeune amie Nénette s'en montrait quelque peu mécontente, ou du moins le disait-elle.

M. Bienservi résolut donc un jour d'ouvrir son cœur à un sien ami de collège et de lui demander conseil.

Il alla donc le trouver et le mit au fait de ses chagrins intimes. Bien lui en prit, car l'ami lui répondit :

— Mon vieux camarade, ne perds point courage : je me suis trouvé moi-même dans une situation semblable à la tienne, et tout a été remis en état par le fameux docteur Rémy Zaneuf qui s'est spécialisé, comme tu le sais, dans certaines greffes glandulaires. Va trouver Rémy Zaneuf, au besoin de ma part, et il te tirera de ce mauvais pas.

Peu de temps après cette conversation digne de passer à la postérité, M. Bienservi entrait à la clinique de la rue du Pélican, et, ayant tout coupé, l'illustre praticien remplaça tout. Que joyeux fut M. Bienservi en entendant ces douces paroles :

— Tout est bien, cher Monsieur. D'ailleurs, vous en jugerez vous-même : voici un bon qu'il vous suffira de remettre à l'essayeuse attitrée de la clinique. Cette dame fera le nécessaire pour vous convaincre de votre valeur.

Hélas, trois fois hélas ! Malgré les efforts de l'essayeuse et de ses assistantes, M. Bienservi ne parvint pas à retrouver... ses esprits.

Et ce fut tout en larmes qu'il se rendit auprès de son ami d'enfance, pour le mettre au courant du mauvais résultat obtenu.

— Pourtant, mon cher, je t'affirme que pour moi, cela a très bien marché ! C'est à n'y rien comprendre ! Voyons, sois calme, cesse un peu de pleurer... Tiens, montre-moi ça !

— Mais qu'y peux-tu faire? Je suis fini, fini !

— Allons, pas d'enfantillage, montre toujours. J'y ai passé, je m'y connais un peu.

Alors, M. Bienservi montra.

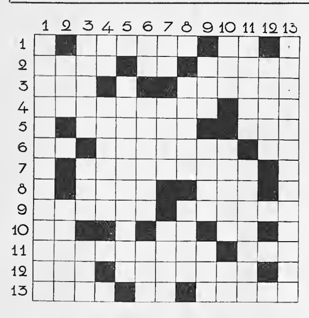
— Oh ! mon pauvre vieux copain ! s'écria l'autre. Vrai, tu n'as pas de chance ! Je comprends maintenant !

— Tu comprends ? dit M. Bienservi dans un hoquet d'angoisse. Alors, explique !

— Mon pauvre vieux, c'est... c'est les miennes, qu'il t'a greffées !

Dr B...

Devine... si tu peux !



HORIZONTALEMENT

1) Chagrin de peau. — Clé qui n'arrête pas les hémorragies nasales.

2) Célèbre eau rougie. — Au bout de l'anus. — De basse extraction.

3) Chaise perçante. — Baume de campagne.

4) Affection qui touche plus qu'elle n'entoure une femme enceinte. — Deux fois dans Einstein.

5) Petit animal domestique toujours un peu crotté. — Célèbre égrotante de Genève.

6) Deux lettres de toubib. — Qualificatif réservé aux confrères. — Dans la créosote.

7) Assure la double circulation.

8) Pharmacien bien connu, d'ailleurs sans queue ni tête. — Pique le nez des nourrices anglaises.

9) Les mots le sont parfois, les maux presque toujours. — Débilita.

10) Aux deux extrémités de l'hypophyse. — Corps académique. — Heure du bouillon.

11) Ce n'est pas ce qu'éructait la Camille de Corneille quand elle avait la fièvre. — Nuit qui ne finit pas.

12) Tout grippé le fit. — Pâté en croûte.

13) Fait partie de l'outillage des abattoirs et de l'institut médico-légal. — Fin de maladie. — Extrémités refroidies.

VERTICALEMENT

1) Mal d'Esaü.

2) Fesse de douairière. — Souvent atteints de somnolence.

3) Salut amical d'un médecin américain qui visite un moribond. — Affirmation bouleversée. — Client d'un chirurgien en grève.

4) Ver sans tête. — Base d'opérations.

5) Affection dont un malade fait l'aveu à voix basse.

6) *Phonétiquement ;* mauvaise humeur. — Qui cocote du saxophone. — Sur une porte souvent close.

7) Préposition à l'usage des docteurs. — Précède, la tête en bas, un mois pernicieux pour les nudistes. — Sur le carnet d'un médecin minutieux.

8) Pour la jeune mère et le macchabée. — Quatre lettres d'ipécacuanha.

9) Jolie rebouteuse qui fait marcher ses clients à la baguette. — Un agonisant n'a pas besoin de le prendre pour sauter le pas. — Premiers signes de syphilis.

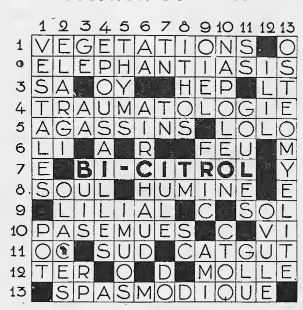
10) Il a des pointes redoutables. — Galet de vessie. — *Phonétiquement* : sans eux, le médecin n'existerait pas.

11) Les parfums naturels ne sont plus que ceux du commerce. — Il faut le mettre au féminin pour qu'il désigne une liqueur mâle.

12) Tel est, pour le moins, l'esprit d'un sourd-muet atteint d'imbécillité congénitale.

13) Chaudes larmes.

SOLUTION DU N° 66



Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris






NAÏODINE

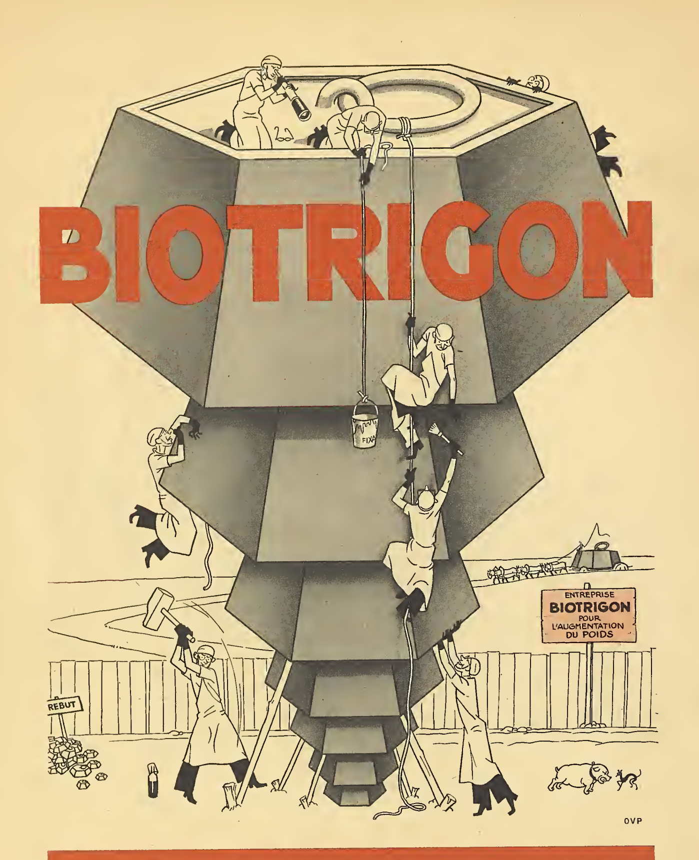

4e ANNÉE - 20 Avril 1937 - N° 68

LE CONCOURS DE LÉGENDES

J. Touchet

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.593 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

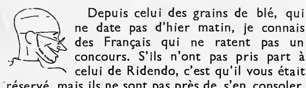
FRANCE & COLONIES . . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ



Depuis celui des grains de blé, qui ne date pas d'hier matin, je connais des Français qui ne ratent pas un concours. S'ils n'ont pas pris part à celui de Ridendo, c'est qu'il vous était réservé, mais ils ne sont pas près de s'en consoler.

Tout leur est bon pour gagner des prix ; ils se satisfont aussi bien d'un réveille-matin que d'un savon pour la barbe. Ils n'envisagent pas la possibilité de décrocher les grands prix en espèces, en donnant le nombre exact de ceux qui ont répondu non moins exactement à la question, mais ils achètent trois litres d'huile pour gagner un crayon ou cent paquets de chocolat pour toucher une tasse à déjeuner. Toutefois, ce n'est pas tant pour la récompense qu'ils participent aux concours mais pour le plaisir de résoudre des problèmes généralement faciles, avec cette idée que les autres ne seront pas aussi malins qu'eux.

Vous pensez bien qu'un concours organisé pour vous n'a aucun rapport avec celui que l'on offre tous les dimanches à la perspicacité des enfants de six ans dont les parents, avec une tranquillité déshonnête, résolvent le problème, en conservant cette illusion bien humaine que les autres parents n'auront pas l'idée d'en faire autant.

Mais on aurait tort de croire que la difficulté d'un concours éloigne les bonnes gens. Au contraire ! Rien n'est plus difficile que ce petit concours que l'on organise chaque semaine à la radio :

« Mes chères auditrices, mes chers auditeurs, je mets dans une enveloppe un billet de cinquante francs. Vous l'entendez ? (il le froisse). Le gagnera celui d'entre vous qui donnera le numéro de ce billet ou qui s'en approchera le plus. »

Le Ministre des Finances lui-même ne sait pas le nombre des billets de cinquante francs. C'est vraiment par suite d'un hasard providentiel qu'on peut avoir la chance d'approcher le numéro gagnant. Vous ne savez pas ce que font la plupart des concurrents ? Ils regardent le billet qui est dans leur poche, dont ils changent un ou deux chiffres, c'est tout.

Et peut-être cela réussit-il quelquefois.

J'ajoute que le budget des P.T.T. s'engraisse chaque jour de tous les concours et surtout de ceux de la radio, qui n'exigent ni les capsules de la bouteille, ni l'étiquette de la boîte de nouilles.

L'Etat qui cherche des sous devrait lui aussi organiser des concours...

Mais je dis des niaiseries, puisqu'il a gagné déjà plus de deux milliards avec la loterie !

Qui a fait mieux ?



J'ai rencontré l'autre matin une jeune femme qui semblait plongée dans des soucis pesants. Elle me vit et me reconnut, comme on se réveille en sursaut, elle alla chercher un beau sourire artificiel qu'elle posa sur ses lèvres et elle me dit :

—Je suis rudement contente de vous rencontrer !



Je crus qu'elle allait me parler d'une facture qu'elle ne voulait pas montrer à son mari, il n'en était pas question, puisque tout de suite elle ajouta :

— Il me manque un seul mot pour un concours de mots croisés, avec deux mille francs de prix, et un concours difficile, je vous le jure !

Et elle ajouta :

— « Il est naturel de rougir quand elle se déclare : huit lettres. »

Et j'ai répondu avec un petit air de me ficher d'elle :

— Rougeole.

Elle a compté sur ses doigts, son visage s'est illuminé : « C'est ça ! c'est ça ! » et elle est partie en courant.

Car le mot croisé est une manie qui devient aussi absorbante que celle du golf. Il existe certains de nos contemporains qui travaillent du mot croisé et qui nous posent parfois des questions



qui peuvent paraître surprenantes à ceux qui n'ont pas les mêmes préoccupations.

■ ■ ■



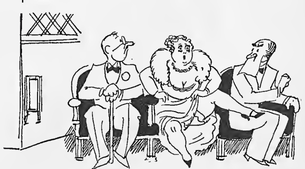
Mais j'ai honte un peu de me mêler de ce qui ne me regarde pas, j'ai l'impression que le nombre des piqués augmente de jour en jour. Oh ! pas de grandes félures, mais de petits indices qui montrent qu'il y a tout de même une légère meurtrissure qui fait lentement le tour du cerveau, comme celle du poète creusait le cristal chaque jour.

L'autre jour, dans le métro, il y avait devant moi une jeune femme élégante, qui faisait des gestes avec ses doigts, et comptait à mi-voix. Nos regards se croisèrent, elle rougit et me dit : « Je cherche un nouveau dessin de tricot ; avec mes doigts, je mène la laine et les aiguilles, et du bout des lèvres je compte les points... »

Mais naguère on disait : « C'est une folle ! » quand une malheureuse parlait seule dans la rue.

Cet hiver, alors que l'Opéra était encore avenue Montaigne, j'ai assisté à une représentation où j'avais une voisine qui, elle aussi, faisait des gestes, battait la mesure avec sa tête et poussait de temps en temps des petits cris fâchés.

On nous présenta à l'entr'acte : c'est l'une des professeurs d'un des cours de danse de l'Opéra, et pendant tout le ballet, elle dansait le ballet



avec ses élèves et les petits cris étouffés soulignaient un départ tardif, un mouvement en fausse mesure, une jambe mal placée, tout ce qui pouvait échapper aux autres spectateurs, mais qui, pour elle, était une constante torture de son esprit.

***

D'ailleurs, tous les pratiquants d'un sport, d'un art ou d'un métier ont un geste familier dont ils accompagnent leurs songeries. Un boxeur qui songe à la boxe, dessine sans s'en rendre compte, des esquives avec de tous petits mouvements d'épaules ; l'escrimeur prend des contres avec son poignet ; le joueur de tennis fait de petits gestes coupés, ce sont des revers, et le docteur Paul fait machinalement des gestes d'ouverture. Quant au joueur de golf, il parle du golf, comme s'il n'avait pas d'autres sujets de conversation, sans gestes, mais avec les pieds en dedans.

Mais je suis convaincu que les sourds doivent jouir de spectacles dont nous ne soupçonnons pas le haut comique. Il suffit de suivre la conversation des gens sans l'entendre pour se rendre compte du nombre de gestes inutiles dont un grand nombre



FAÇON DE PARLER

— Et quand vous m'aurez fait la cour vous m'arroserez le jardin !

(Dessin inédit de Lep.)

de personnes anime leurs conversations. Quand on reste derrière une autre auto et que l'on voit par la vitre arrière le conducteur et son voisin qui discutent, on est bien obligé d'en conclure que la pantomime est un besoin humain beaucoup



plus fort qu'on ne le suppose, puisqu'on voit un monsieur qui peut très bien n'être pas complètement dément lâcher son volant, pour expliquer un coup de bridge ou un tour de coquin.

Mais ce qui est plus singulier, c'est de voir que les gestes les plus ordinaires s'attrapent comme des tics et des manies.

■ ■ ■

On jouait naguère une pièce de Feydeau dont un des personnages avait un tic. C'était une femme et elle faisait de l'œil, ce qui amenait les quiproquos que vous pouvez deviner. Or, à cette époque, un ami était titulaire d'une jeune maîtresse fantaisiste qui, dès la sortie du théâtre, se mit à faire de l'œil aux clients des cafés où nous étions allés prendre le « der ». Mon ami, qui était pusillanime et qui prévoyait la conséquence de ces œillades, protesta en déclarant qu'il ne voulait passer ni pour un amant complaisant ni pour un amant ridicule, mais elle lui répondit :

— Tu répondras que c'est un tic !

Ce jour-là, cela finit par des éclats de rire, mais cette diable de petite poule avait de la suite dans les idées. Le lendemain, comme elle était seule dans le métro, l'idée du tic lui revint, et contenant un fou rire, elle se mit, pour voir ce que cela pourrait donner, à faire de l'œil à un monsieur qui la suivit quand elle descendit.

Ils sont toujours ensemble, puisqu'ils sont mariés, et qu'ils ont eu, ensemble, trois grandes filles — qui font peut-être de l'œil, elles aussi, à l'heure qu'il est.

J'ai rencontré un jour l'ex-amie de mon ami ; et elle m'a dit en riant :

— A quoi tient la vie, mon vieux ! Si je n'avais pas vu cette pièce, je continuerais peut-être à battre la dèche, je serais ouvreuse ou je tiendrais les goguenots d'un restaurant de nuit !

Car elle n'envisageait pas une réussite possible avec l'ami qu'elle avait plaqué pour l'homme du métro. Il a été compromis dans une banque malheureuse et actuellement, il est en prison, une fois de plus.

***

Quelquefois, je songe à ce que sont devenues nos amies d'enfance et de jeunesse. C'est un exercice assez mélancolique. Quelques-unes se sont fixées avec leur dernier amant. Mariées, collées, elles sont devenues de petites bourgeoises et même de petites commerçantes. J'en connais une qui était maigre et blonde, elle est maintenant forte et brune, un tantinet moustachue, derrière le comptoir de sa pâtisserie. Elle n'aime pas que j'aille manger de ses puits d'amour, tant elle a peur que je gaffe devant un mari qui n'est au courant de rien...



D'autres, au contraire, n'ont pas trouvé leur chemin, elles connaissent une fin de vie bien pénible. Quelques-unes, par contre, ont des châteaux où elles ne vous invitent pas...

Et j'ajouterais bien que quelques-unes sont mortes — et à l'hôpital — mais je ne veux pas achever cet article de jeux et de ris sur une note pénible.

Robert DIEUDONNÉ.


GRIPPE
TRACHÉO-BRONCHITES
BRONCHO-PNEUMONIE
PNEUMONIE
COQUELUCHE-BACILLOSE
BRONCHITE FÉTIDE
VOIES RESPIRATOIRES
SIROP
UCALYPTINE
LE BRUN



— Elle est gonflée à bloc...
— Pas étonnant, son amant est souffleur.

(Dessin inédit de Ch. St-George)



CHEZ LES CENTAURES

— Et alors docteur ? mon mari ?
— Simple fièvre de cheval, madame.

(Dessin inédit de Bospla.)

— Veinard ! c'est moi qui vous opère.

(Dessin inédit de Renga.)



(Illustrations de TITA.)

« LE FAISEUR DE LYRICS »

C'est dans le corps médical français un personnage consulaire.

Si on discute encore ses théories et ses tendances, on s'accorde sur le bon goût de ses réceptions dans son bel hôtel proche des Champs-Elysées.



Il y avait, l'autre soir, chez lui, un brillant dîner suivi d'un« tour de chant » de cabaret. On y applaudit nos principales vedettes du music-hall.

On ignorait que le Dr X... avait tant d'amitiés et de relations dans le monde du théâtre.

Mais ne murmure-t-on pas qu'à ses heures perdues, le célèbre docteur commet quelques « lyrics » sous un pseudonyme?

— Décidément en France, tout finit par des chansons ! s'écrirait à cette nouvelle notre grand revuiste R...

■ ■ ■

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Oh ! beautés du rond-de-cuirisme administratif ! Que d'échanges de correspondance entre les médecins et les bureaux à l'occasion des règlements de comptes.

A propos d'un malade qu'il avait opéré de l'appendicite, le Docteur B... recevait de l'administration une demande... « de pièces justificatives ».

— Alors qu'avez-vous fait ?

— Eh bien, répondit le Docteur B..., j'ai envoyé l'appendice dans un bocal !

Heureusement qu'il ne s'agissait pas de l'ablation des testicules, par exemple !

PRÉSENTATION...

Notre bon Maître Tristan Bernard a choisi, pour présenter les fils d'une même et grande famille de la IIIe République, des définitions... qui disent bien ce qu'elles veulent dire.

Qu'on en juge :

— Le premier, dit Tristan, est diplomate.

— Le second n'est pas intelligent non plus !

— Le troisième est décoré de la Légion d'honneur !

— Le quatrième n'a pas fait la guerre, lui non plus.

— Le cinquième est banquier.

— Le sixième a été en prison lui aussi.

Après cela, tirons l'échelle !

■ ■ ■

LA BLESSURE N'A PAS D'ODEUR...

C'est une histoire marseillaise. Elle est un peu forte... un peu corsée. Qu'on nous excuse ; nous l'avons entendue conter par le Dr H... Qu'il en garde la paternité.

C'est pendant la guerre. Dans la tranchée, Marius est de garde. Trois jours auparavant, et pour la première fois depuis le début de la guerre, il a quitté Marseille.



... Soudain, un obus tombe dans le voisinage.

— Dis donc, vieux, demande Marius à un camarade, est-ce que le sang à l'odeur de la m...? Si oui, je dois être grièvement blessé !

Une maladie étrange sévit en ce moment. Ce n'est ni le choléra, ni la peste, ni l'influenza, ni même la tinorossite pourtant fort répandue parmi les auditrices de la T. S. F., mais une sorte d'amnésie qui frappe uniquement les dessinateurs. Ses effets sont curieux : plusieurs de nos collaborateurs sont devenus subitement incapables de trouver la légende qui convient à leurs dessins. Et c'est ainsi que SCHEM, GENTY, VARÉ, TOUCHET et JOSEPH HEMARD nous ont apporté récemment chacun un croquis qu'ils ont dessiné au moment où le redoutable virus pénétrait dans leurs méninges.

LE CONCOURS DE LÉGENDES

Des dessins sans légende : autant dire de jolies filles qui seraient muettes. Que faire ? C'était très contrariant et les services d'illustration de RIDENDO ont connu des heures de perplexité jusqu'au jour où l'un de nos collaborateurs que nous ne nommerons pas, parce qu'il souffre de modestie chronique, a eu l'heureuse idée que voici :

Pourquoi ne demanderions-nous pas, pour une fois, à nos spirituels lecteurs de manifester leur verve et de trouver eux-mêmes les légendes que leur inspirent les dessins que nous publions ?

C'est simple : considérez le... schéma ci-contre, regardez ce malade entreprenant, cette infirmière accorte, ayez une pensée pour la "NAIODINE" (annance page 23) **et participez au**

CONCOURS DE LÉGENDES DE RIDENDO



RIDENDO publie

dans chacun des numéras du

20 AVRIL, 5 et 20 MAI, 5 et 20 JUIN

Un DESSIN

de SCHEM, VARÉ, GENTY, TOUCHET, J. HÉMARD

et vous charge de rédiger



une ou plusieurs légendes adéquates

- Ces légendes auront 3 lignes au maximum.
- Vous les rédigerez en termes spirituels et humoristiques.
- Le nam du praduit intéressé : NAIODINE, EUCALYPTINE, BIOTRIGON, BI-CITROL au MICTASOL devra abligatairement être mentianné.
- Ce concours est strictement réservé aux Médecins abonnés à " Ridenda ".
- Les cancurrents timides peuvent prendre un pseudanyme.
- Les envois des 5 légendes graupées seront reçus du 20 Juin au 31 Juillet, dernier délai.
- Les meilleures légendes seront publiées par " Ridenda ".



***Le JURY** chargé d'examiner les envois est composé comme suit :*

Président : M. Louis VIDAL, directeur de "Ridendo".

Membres : MM. BARBE, J. LOGEAIS, J. LORTHIOIR, G. MARINIER, Dr J. MEYNIARD

LECTEURS . . . à vos légendes !

Comme pour chaque concours, **RIDENDO distribuera des prix** aussi abondants qu'alléchants.

(VOIR LISTE DES PRIX PAGES **10** et **11**.)



CONCOURS 1937

NAIODINE

(CONCOURS DES LÉGENDES)

LISTE DES PRIX



● **PRIX D'EXCELLENCE**

LES CONTES DE BOCCACE. - Éditions Cotinaud. — **Un des 300 exemplaires sur vélin de Rives,** orné de 45 eaux-fortes originales en couleur et de nombreux dessins en noir d'**André Callat.** —
3 VOLUMES .. .. VALEUR **2.250. »**

● **1er PRIX**

LES AMOURS DU CHEVALIER DE FAUBLAS, de Louvet de Gouvray, Édit. Francis Guillot. — **Un des 300 exempl. sur Vélin d'Arches,** illustré de 90 eaux-fortes de **Timar.**
4 VOLUMES .. .. .. VALEUR **2.200. »**

● **2e PRIX**

FABLIAUX DU MOYEN-AGE transposés par Maria Meunier. **"Guillaume au Faucon"** et **"Les 3 Aveugles de Compiègne".** Éditions Marcel Seheur, illustrations de **Lucien Baucher.**
Un des 250 exemplaires sur papier d'Arches à la farme avec une suite de bais sur Chine.
2 VOLUMES.. .. .. .. VALEUR **850. »**

● **3e PRIX**

AMANTS ET VOLEURS, de Tristan Bernard.- Illustrations de **Dignimant,** Éditions de la Roseraie — **Un des 350 exemplaires sur vélin de Rives** .. .. .. VALEUR **550. »**

● **4e PRIX**

PETITE MYTHOLOGIE GALANTE par André Lambert. - Éditions Devambez. — **Un des 350 exemplaires sur vélin d'Arches** . .. . VALEUR **400. »**

● **5e PRIX**

Henri de RÉGNIER - Œuvres. — Illustrations de **Raphaël Drouart.** Éditions du Trianon. — **Exemplaire numérate.**
6 VOLUMES.. .. .. VALEUR **360. »**

● **6e et 7e PRIX**

RABOLIOT, de Maurice Genevois. — Illustrations de **Joseph Hémard.** — Les Éditions Pittoresques. — **Un des 350 exemplaires sur papier de Rives** .. .. VALEUR **350. »**

● **8e PRIX**

LA SAISON AU BOIS DE BOULOGNE, de Maurice Beaubourg. - Illustrations de **Labaureur.** — Éditions André Delpech. — **Un des 250 exemplaires sur vergé de Rives.** .. .. VALEUR **350. »**

● **9e PRIX**

LE MARIAGE DE FIGARO, de Beaumarchais. - Illustrations de **Mantassier.** — **Un des 450 exemplaires sur vélin d'Arches à la farme**.. .. VALEUR **300. »**

● **10e PRIX**

L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE D'ACHMET PACHA, de Claude Farrère. - Illustrations de **Grand'Aigle.** Éditions de l'Intermédiaire du Bibliophile.—**Exemplaire numératé** .. .. .. VALEUR **250. »**

● **11e PRIX**

LE PETIT JEHAN DE SAINTRE, d'Antoine de la Sale.- Éditions du Trianon.— Nombreuses illustrations au pochoir. — **Exemplaire numératé** .. .. .. VALEUR **250. »**

● **12e PRIX**

LA BANLIEUE SENTIMENTALE, d'André Billy. - Eaux-fortes d'**Hermine David.** — Éditions Crès. — **Exemplaire sur vélin d'Arches numératé** .. .. VALEUR **250. »**

● **13e PRIX**

LA MAISON DU CHAT QUI PELOTE, de Balzac. - Lithographie de **Quint.** — Éditions Arts et Pensée. — **Exemplaire sur vélin d'Arches numératé** .. .. VALEUR **200. »**

DISTRACTION CHIRURGICALE

●



Je vais de ma voix mélodieuse
Chanter chirurgiens et docteurs.
S'ils trouvent ma chanson railleuse
Ils ne se plaindront pas ; d'ailleurs,
Quand ils touchent la forte somme
Après s'être lavé les mains
Ils sont heureux de dire : En somme
C'est bon d'soulager son prochain.



Quand l'un d'eux oublie sans malice,
Dans l'intérieur d'un d'ses clients,
Son chapeau, sa canne ou sa p'lisse,
Ça fait un scandale effrayant.
Et pourtant il est la première
Victim' de ce malentendu,
Car tout en perdant son vestiaire
C'est aussi le client d'perdu.

Un vieux chirurgien populaire
De péritoines grand pourfendeur,
Un jour extirpa les ovaires
D'une poulette à la hauteur.
Dès que l'opération fut faite
Il constata cinq ou six fois
Que sa trousse était bien complète.
C'était une veine ma foi.

Mais v'là qu'au bout d'une semaine,
Quand on retira les pans'ments,
La dame avait un abdomen (e)
De fill' plaquée par son amant.
L'Docteur dit : Dans c'ventre qui s'dév'loppe
Aurais-je laissé quelq' détritus?
Et l'auscultant au stéthoscope
Il entendit l'cœur d'un fœtus.

Mill' scalpels ! cria-t-il, Madame !
Sans organe « ad hoc », sans époux,
Seriez-vous donc un cryptogame
Pour vous reproduire malgré tout.
Il faut pour qu'ainsi ce gosse vienne
L'opération... du Saint-Esprit.
Aussi vais-j' la faire... Césarienne !
Pour voir ce nouveau Jésus-Christ !



Dès que fut fait un orifice
Du ventre on vit, stupéfaction,
Surgir l'externe de service
Disparu d'puis l'opération.
« Quelle distraction singulière,
Fit l'docteur, puis il opina :
C'est tout d'mêm' une fichue manière
De préparer son internat. »

R. SENECHAL.





LE PATRON

(Dessin inédit de Socrate.)

LES GAITÉS DES ASSURANCES SOCIALES

par G. DE LA FOUCHARDIÈRE

C'est mon ami Bicard, dit le Bouif, qui m'a expliqué le mécanisme des Assurances Sociales, auxquelles personne n'a jamais rien compris, surtout ceux qui ont voté la loi... C'est d'autant plus méritoire de la part du Bouif qu'il est au-dessus de toutes les lois sociales, étant chômeur professionnel depuis qu'il est en âge de travailler... Or, seuls bénéficient de ces lois, ceux qui cumulent la profession de chômeur avec une autre profession.

— Je vous ai peut-être dit, me confia le Bouif, que ma femme fait des ménages bourgeois... Il n'y a pas d'honte à ça, et le seul inconvégnient, c'est qu'elle me reproche qu'elle est une travailleuse pendant qu'y a des parasites qui s'arrosent chez le bistro à la sueur de son front... Or, l'autre jour, la dame dont c'est qu'Ugénie fait le ménage a ouvert une boîte de homard en conserves pour son dîner, et le mari a trouvé que l'homard avait un drôle de goût. Alors, généreusement, la dame a fait cadeau de la boîte à Ugénie, en disant : « Régalez-vous »... Ugénie a tout consommé sur place, et m'a fait part seulement des douleurs d'entrailles qui l'ont prise dans la nuit... C'est une preuve d'égoïsse... Moi, quand je suis chez le bistro de la rue Bridaine avec d'autres esprits d'élitre, je ne manque jamais de lever mon troisième verre en disant : « A la santé de nos épouses ! »

— J'espère que quand vous l'avez vue malade, Bicard, vous l'avez soignée tout de même?



— A l'aurore, comme ça n'allait pas mieux, elle m'a dit : « Alfred, je suis empoisonnée. Il faut que tu ailles chercher le médecin. » J'ai répondu : « Qui paiera le médecin? » Sur quoi ma femme a répondu, en se comprimant la bedomaine avec un geste douloureux : « C'est le gouvernement, en vertu des assurances sociables... » J'ai répliqué : « Le gouvernement ne paiera rien du tout, Ugénie. » Et la suite des événements a prouvé que j'avais raison...

— C'est vous qu'avez payé le médecin, Bicard?

— Personne n'a payé le médecin, comme la suite des événements l'a prouvé. Mais sur le moment, j'ai dit à ma femme : « Je veux bien tout de même faire venir le toubib, à ses risques et périls, de façon qu'il témoigne plus tard, quand il fera ton autopsie pour examiner l'intérieur de ta tuyauterie avec les empreintes digitables. Ce n'est pas moi que je t'ai fait prendre du poison pour goûter les joies du veuvage dans l'indépendance et la sécurité. »

— Et le médecin a dit que c'était une indigestion ?

— Est-ce que c'est moi que je raconte l'histoire ou alors si c'est vous?... Le médecin est donc arrivé. Il a dit à Ugénie : « Vous avez des coliques. » Ugénie a répondu avec une rare présence d'esprit : « Je le sens bien. » Et elle a ajouté : « L'essentiel, docteur, c'est de me faire



payer par le gouvernement l'invalidité et le préjudice moral, sur la caisse des Assurances Sociables, où c'est qu'il y a des millions à ne savoir qu'en faire. » Le docteur a fait « Hum ! » ce qui prouvait à mon idée qu'il réservait son diagnostic... Ugénie a insisté : « C'est un accident de travail, vu que c'est mon employeuse qui m'a refilé l'homard avarié et que je l'ai consommé dans sa propre cuisine... » Le docteur a fait : « Moi je veux bien ; vous n'avez qu'à envoyer votre mari à la mairerie et on lui donnera les feuilles à remplir... » Oh ! là, là, là, là, là !

— Qu'est-ce qu'il y a, Bicard?... C'est le homard qui ne passe pas?

— Non, c'est une indigestion de papiers... Avant même d'aller à la mairerie, je me méfiais un peu, vu que j'ai déjà été déçu par ces assurances sociables, à la suite d'un incident que je vous ai peut-être raconté.

— Pas encore, Bicard...

— J'avais été atteint d'une crise d'éthylisme en sortant du bistro de la rue Bridaine, et vous savez que l'éthylisme est une maladie constitutionnaire approuvée par l'Académie de Médecine. C'est un accident de travail causé par la qualité des consommations. Et par surcroît, au cours de ma crise nocturne, j'ai eu une collision avec une lampadaire placée sur le boulevard des Batignolles par le gouvernement, qu'ainsi se trouve doublement responsable.

J'ai donc été remplir mon devoir de citoyen en réclamant aux bureaux de la mairerie mon allocation d'assurances sociables. J'ai même montré un traumatisme de forme convesque occasionné par la lampadaire... Et bien, les employés de la mairerie n'ont même pas été polis. Ils ont rigolé...

— Vous y êtes pourtant retourné pour votre femme, Bicard?

— Là, je dois avouer qu'ils ont été à peu près convenables pour commencer. Ils m'ont mis plein les bras de papiers questionnaires en me priant d'inscrire là-dessus ma biographie détaillée, celle de mon épouse, celle du mari de l'employeuse de mon épouse, avec attestation de son concierge certifiant qu'il est vacciné et qu'il n'est pas notoirement cocu... et puis, ils ont dit : « Attendez. C'est pas tout. Voilà un autre paquet d'autres imprimés-questionnaires que vous ferez remplir par le médecin traitant. »

— C'est régulier, Bicard...

— Si vous croyez que ça y a fait plaisir, au médecin traitant, de me voir rappliquer avec cette documentation ! Il a fait : « Comment qu'ils veulent que j'aye le temps de soigner mes malades si je passe tout mon temps à noircir des questionnaires? » ...Mais le surlendemain, le travail était fini et j'ai rapporté le paquet à la mairerie. Vous ne savez pas ce qu'ils m'ont dit? : « Et le diplôme du médecin traitant que vous avez oublié? Il nous faut la preuve que ce n'est pas un médecin sans diplôme...» C'est à ce moment-là que mon poing droit est entré en collision avec l'œil gauche de l'employé des assurances sociables.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— C'est moi que j'y ai causé. J'ai dit : « Ça vous fait un accident du travail. Allez vous faire soigner chez mon médecin, dont c'est que voilà l'adresse. Et après tout, il vous reste encore un œil de disponible pour contrôler la véracité de son diplôme. »

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.

Collaborez, amis lecteurs !

LE BATON

Un vieux un peu courbé se promène sur la route appuyé sur un bâton. Un jeune passe qui lui dit :

— Eh bien ! Père Justin, ça va toujours les amours?

— Eh ! mon petit gars, je ne marche plus qu'avec un bâton de vieillesse.

Dr Z.



UN ASSEZ JOLI CAS DE REFOULEMENT DÉDIÉ A FREUD

A ma consultation paraît une vieille fille rabougrie ratatinée, très 1900, très dame au chapeau vert, d'aspect timide et modeste.

Elle souffre horriblement, me dit-elle, les yeux baissés, par en bas.

Comme je demande des explications, elle s'anime et me raconte l'histoire suivante (je reproduis exactement ses expressions) :

« Voilà Docteur! J'aimais un monsieur avec qui je devais me marier, mais une femme de mauvaise vie convoitait cet homme. Pour l'éloigner de moi, elle l'a persuadé que j'avais tous les défauts; puis ayant réussi, ils ont tous deux voulu se venger de moi. Ils ont été voir un guérisseur qui leur a dit : C'est très simple, chaque fois que vous ferez *la chose,* vous penserez à elle et elle en souffrira. Et alors, maintenant, chaque fois *qu'ils font la chose,* je le ressens.

— Eh bien, dis-je, en souriant malgré moi, ce n'est pas si désagréable que cela!

— Ah! vous croyez, mais cela n'arrête pas et cela devient très douloureux!

— Mais, dis-je, ils ne font pas la chose toute la journée?

— Mais si, car cette femme a des amants nombreux qui la trompent avec d'autres femmes et cet homme aussi a des maîtresses. Alors, la chose se fait tout le temps! »

Je commençais à être assez inquiet et il me tardait de me débarrasser de cette malade. Elle continua :

« Heureusement, j'ai trouvé un moyen de me préserver! » et ce disant, elle s'assit de côté sur le bord de la chaise, les jambes serrées l'une contre l'autre.

J'eus toutes les peines du monde à la faire partir et ignore comment cela s'est terminé.

Dr. O.



A LA VISITE

— Et pourtant, M'sieu l'Major, elle m'a dit qu'j'étais le premier.

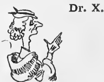


CHARITÉ BIEN ORDONNÉE...

Petite notice auprès d'une sonnerie d'appel dans une clinique chirurgicale :

— *Un coup pour la sœur de service S. V. P.*

Dr. X.



LA POMME...

Une petite dame, toute menue, toute vieillotte, à la consultation à l'hôpital, demandait à être examinée, se plaignant de douleurs dans le bas-ventre, avec pertes d'odeur bizarre.

Installation sur la table d'examen : toucher vaginal.

L'index tourne autour d'une tumeur bizarre, allongée, un peu rugueuse, fuyant sous le doigt. J'arrive à l'accrocher avec l'index et le médium, et je l'amène au bord de l'orifice vaginal. Je la sors et, la prenant délicatement entre le pouce et l'index, je l'élève bien haut, la montrant à la petite vieille, devant la sœur tout éberluée !

— Ah ! Docteur, c'est une aberration ! s'écrie l'intéressée.

— Non, Madame, lui répondis-je en souriant. Je crois plutôt que c'est une pomme de terre !

Et c'était en effet une pomme de terre.

André GOESLETT.



LE DOCTEUR

BASCH

Coiffé d'un chapeau à large bord, enveloppé dans les plis abondants d'une ample cape, le visage masqué, un homme à l'allure mystérieuse traversa, ce soir-là, le boulevard Malesherbes désert et brumeux. Il se glissa dans un immeuble de belle apparence, ouvrit doucement la porte d'un appartement, avança à pas de loup sur les tapis, et poussa sans bruit une deuxième porte.

Il se trouva dans un cabinet de travail tapissé de livres, une mappemonde lumineuse éclairait de son globe translucide, comme une pleine lune, la pénombre de la pièce. De l'abat-jour d'une lampe, une studieuse clarté s'épandait sur un bureau.

Derrière ce bureau était un homme, un homme brun, comme un toréador, au front mat penché sur un livre.

L'inconnu masqué s'assit en silence dans un moelleux fauteuil digne d'un de ces clubs britanniques où les aristocrates viennent fumer un cigare en ne faisant rien.

Puis il tira de sa poche son arme.

Un stylo.

A ce moment, le lecteur releva la tête. Alors l'inconnu soulevant son masque découvrit, non pas le visage glabre à la Sherlock Holmes, mais une bonne face de joyeux drille.

Eh quoi, docteur, dit-il, ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis Ridendo, Ridendo qui a pour mission ici-bas de rire sans médire.

— Originale façon vraiment de vous présenter!

— Excusez-moi, docteur. Comme je connais votre penchant pour les romans policiers — car je vois tout, je sais tout, j'entends tout et je m'efforce de rire de tout — j'ai pris ce petit déguisement pour faire avec vous plus ample connaissance. Il faut bien un peu s'amuser, n'est-pas ? Mais je vois que vous lisiez? Que lisiez-vous donc?

— Le Bourreau Invisible.

— Diable, encore un roman policier?

— Vous l'avez dit.

— Il doit être d'hallucinante compagnie, ce bourreau invisible, surtout la nuit.

— Du tout. Il est reposant au contraire.

— Pas possible !

— Oui, mon cher Ridendo, les romans policiers sont très reposants. Voyez-vous, je suis un lecteur vorace, je crois que j'ai lu à peu près tous les romans que l'on publie et que l'on a publiés en français depuis que je suis au monde. Giraudoux, Proust, Duhamel sont mes compagnons. Mais quand je suis un peu las, comme ce soir, je lis des romans policiers. Deux ou trois à la file. C'est une passion et cette passion-là, je l'ai transmise à ma fille aînée.

— Et dire, docteur, qu'il y a des gens qui reprochent aux romans policiers de leur donner des cauchemars et des hallucinations ! Si vous étiez médecin psychiatre, vous pourriez recommander à vos malades énervés et surexcités, la lecture d'un beau crime embrouillé et horrifiant à souhait. Le repos, la santé grâce à Agatha Christie ! Remède inédit et quasiment homéopathique.

***

S'il est vrai que le génie est une maladie — voyez Maupassant, Proust, Pascal, — il doit être passionnant pour un médecin de soigner un écrivain. Le cas s'est présenté plusieurs fois pour le Docteur Basch. Naturellement il ne nous a pas révélé leur nom. Un médecin est tenu à une discrétion dont un biographe n'a que faire. Mais il est permis de penser que son cabinet doit être le théâtre de consultations médico-littéraires au cours desquelles les misères de la guenille si chère au bonhomme Chrysale ne doivent pas faire oublier au Docteur Basch les agréments de l'esprit. Et tel Maître de la plume qui est entré dans ce cabinet — véritable cabinet de lecture — souffrant, geignant et maudissant foie, estomac, reins ou cœur, en ressort sans doute en devisant avec son docte médecin du Goncourt ou du Fémina?

— Un fait m'a frappé : c'est que beaucoup d'écrivains ne lisent pas ou très peu.

— Vous lisez pour eux. Mais, docteur, la lecture n'a-t-elle pas réveillé en vous le démon littéraire?

— Pas le moins du monde. J'écris quand j'y suis forcé des articles sérieux et techniques, dans des revues médicales. Le reste du temps je lis, je lis tant que je peux.

Lecteur vorace, le docteur Basch reconnaît qu'il n'a aucun talent de société. *Rara Avis*?

— J'ai horreur des cartes ! Elles me rasent. Je ne parle pas seulement du bridge, jeu savant à l'usage des gens qui ne plaisantent pas, mais



DOCTEUR BASCH

(Dessin inédit de Bils)

même de la bonne vieille manille. On a essayé de m'expliquer ses règles, je n'ai pas compris. C'est une infirmité.

C'est aussi le signe d'un esprit indépendant, car de nos jours, il faut un certain courage pour oser affirmer qu'on ne sait pas et qu'on ne veut pas bridger et pour résister aux entreprises du monsieur ou de la dame qui tient à tout prix à vous expliquer ça « Vous verrez, on apprend très vite, et c'est si intéressant ! »

Heureusement, les bons joueurs de bridge sont gens acariatres qui voient d'un mauvais œil les débutants !

***

Au cours de la conversation, le regard de Ridendo se porta sur un tableau, une toile d'Henri Martin. Rue provençale mi partie ombre, mi partie lumière. Tous les chemins mènent à Rome. Par le truchement de cette rue, voici Ridendo en paroles et en pensée, sur la route du Midi, dans l'auto du docteur Basch, sur le toit de laquelle un canoé est ficelé, quille en l'air comme un gros coquillage luisant.

Avignon, Arles, Aix, Fréjus : on arrive, Ridendo et le docteur Basch pénètrent à grande allure dans le fief de Maurin des Maures : Sainte-Maxime, et Saint-Tropez, Bormes, Cogolin, Grimaud. Car le docteur Basch qui a tout lu, a lu aussi Maurin des Maures. Mais, au livre il préfère le paysage où se déroulent les aventures héroï-comiques de l'illustre fils de Jean Aicard, de Tonia, la jolie « corsoise » et du sentencieux Parlo-Soulet. Il préfère ces monts roux qui se donnent des airs de montagnes, ces calanques qui déversent leurs roches rouges et leurs files de pins dans le bleu de la mer et tous ces villages guerriers dont les maisons font un escalier qui monte vers un château en ruines, une tour sarrasine ou une horloge à campanile de fer.

Chaque année en septembre, quand les hôpitaux lui laissent quelque répit, — car il faut bien que pour les médecins aussi il y ait une morte saison — le docteur Basch débarque sur la côte, embarque dans son canoë, et la pagaie en main, sur l'eau transparente, se repose de la dermato-syphiligraphie et de ses malades.

Et cela vaut bien sans doute la lecture d'un roman policier?

***

Mais ce soir-là n'était pas un soir de septembre. C'était une froide soirée d'hiver, propice aux charmes de la lecture sous la lampe. Ridendo ayant appris tout ce qu'il devait savoir, rengaina son stylo, referma sa cape, et redevenu mystérieux, s'en alla aussi discrètement qu'il était venu, laissant le docteur Basch aux prises avec le Bourreau Invisible.

Ridendo



— Docteur, que dois-je faire pour avoir un enfant ?
— Voyez plutôt le chirurgien esthétique...

(Dessin inédit de Julien.)



A L'INSTAR...

— Que faites-vous dans ce compartiment de dames seules ?...
— Des fois que je changerais de sexe. (Dessin inédit de Lep.)





LARYNGOLOGIE MATHÉMATIQUE

— Cent mille francs pour éclaircir ma voix !

— Ça ne fait que du 10 % : vous avez un million dans le gosier.

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



La porte récalcitrante et le chirurgien dans les vignes.

— La prochaine fois, je l'anesthésierai.

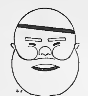
(Dessin inédit de Bopla)



— Qu'est-ce qui vous revient le plus cher dans votre auto ?

— L'hôpital !!

(Dessin inédit de Jo Paz.)



Quand Esculape sourit...

Le baron d'Ourville, qui vivait au commencement du dix-neuvième siècle, était un modèle de politesse. Sa femme mourut ; sincèrement affligé, il était prostré au chevet de la défunte quand un domestique, ouvrant la porte, annonça à voix basse :

— Monsieur le baron, voici le médecin qui vient constater le décès ! Le baron, aussitôt, se leva, s'avança, la main tendue et dit au visiteur :

— Docteur, vous êtes le bienvenu !



Le docteur Lachaud, ancien député de la Corrèze, professait le culte de l'éducation physique et de la gymnastique rationnelle. Il préconisait les longues marches matinales ; surtout, il recommandait de ne pas s'attarder à table. On mange toujours trop ! affirmait-il, ajoutant ceci :

— Un tiers de ce que nous mangeons suffirait à nous faire vivre !

Un ami sceptique lui répondit un jour :

— Et les deux autres tiers, à quoi sont-ils employés ?

— A faire vivre les médecins ! riposta le docteur Lachaud.



Mlle Mars se rendait à la Comédie-Française pour interpréter un des rôles de grande coquette où elle excellait. En cours de route, elle fut prise d'une telle colique qu'elle dû faire arrêter son équipage devant l'officine d'un apothicaire.

Seul se trouvait là un jeune élève qui, avec un empressement singulier, proposa à Mlle Mars un lavement. La célèbre comédienne, outre qu'elle souffrait beaucoup, n'avait point de pudeur à revendre. Elle accepta donc, passa dans l'arrière-boutique où l'apprenti eut tôt fait d'installer une manière de chaise-longue.

Mais voilà qu'au moment d'administrer le secours émollient, le jeune homme, peut-être avec préméditation, se trompa de porte... et d'ustensile.

Hélas ! Le forfait s'accomplit. Le potard audacieux, attendait, tremblant et les yeux fermés, les furieux reproches de sa victime... Une voix sans sévérité le tira de sa torpeur.

— Combien vous dois-je ?

— Oh ! Madame... Croyez que, toute ma vie, je m'efforcerai de racheter cette faute... Ayez pitié de ma jeunesse...

Mais la voix reprit, implacable :

— Combien vous dois-je pour ce... pour ce lavement ?

— Madame... euh... c'est ordinairement cinq francs !

— En voici dix. Donnez-m'en un autre !



Le fameux docteur Ricord venait de procéder à l'ablation d'un testicule sur l'un de ses malades.

— Désormais cet homme, déclara-t-il, fera sagement d'éviter tout contact avec les tribunaux.

— Pourquoi ? demanda innocemment un externe ?

— Parce que, dit Ricord, il n'a plus qu'un témoin à décharge !

Et un latiniste présent, d'ajouter :

Testiculus unus, testiculus nullus.



Le même docteur Ricord racontait ceci :

— Un jour, je fus appelé auprès d'un monsieur qui se plaignait de douleurs aiguës dans le fondement. Je demande au commissionnaire l'adresse du malade ; il me répond : Impasse du coccyx ! Jugez de mon indignation devant cette stupide plaisanterie du 1er avril... Eh bien, non, j'avais mal interprété. Il fallait entendre : Impasse du Coq, n° 6 !

LE MÉDECIN IMAGINAIRE.



— ... Et vous l'agiterez avant de vous en servir.

— Hélas ! M'sieu l'pharmacien vous comprendrez que dans l'état où est ma pauv'femme...

(Dessin inédit de Hautot.

MADAME LA MARQUISE VOUS CONSEILLE...

par René SINN

UNE LETTRE. — Nous avons reçu de la femme d'un médecin abonné à « Ridendo », la lettre suivante :

Messieurs,

C'est sans doute parce que vous croyez que MM. les Médecins nos maris se repaissent seuls de la lecture de Ridendo *(on reconnaît bien là l'égoïsme masculin !) que vous prenez soin d'annoncer sur la couverture « Revue gaie pour le médecin ». Eh bien, non, Messieurs, ce n'est pas vrai : comme dit mon oncle le sénateur, encore une idée à reconsidérer.*

Nous, les femmes de médecins, nous n'aurions pas le droit de lire Ridendo*?*

Pour ma part, je le lis d'un bout à l'autre depuis la chronique de M. Dieudonné jusqu'aux petits trucs culinaires de M. Gaston Derys (dont je voudrais bien être l'épouse, car je lui laisserais le soin de faire la cuisine !) Et je comprends tout. Tout : *les histoires les plus scabreuses, les dessins les plus osés. Car, nous avons beau n'être que des femmes, nous avons tout de même un petit peu d'esprit, un esprit, quand c'est nécessaire, aussi mal tourné que le vôtre.*

Oui, je ne vois vraiment pas pourquoi, nous les femmes, nous ne profiterions pas des histoires croustillantes et recontituantes que Ridendo *nous apporte deux fois par mois.*

Car, enfin, il n'est question presque uniquement que de nous, dans vos petites élucubrations ? N'est-il pas juste que nous voyons un peu à quelle sauce vous nous dégustez ?

Et puis, si vous croyez que nous ne nous embêtons pas toute notre sainte journée, quand, sous prétexte de médecine, nos maris s'enferment avec des clientes qui ne sont pas toutes vieilles, qui ne sont pas toutes si dégoutantes que ça et qui ne sont pas toutes de bois !

Alors ?

Persisterez-vous encore à croire que nous n'avons pas besoin, autant que nos maris, de votre « Revue gaie pour les médecins » ?

Oui, pourquoi, de temps en temps, ne nous réserveriez-vous pas un petit coin, une page écrite pour nous, spécialement pour nous ? Comme ce serait gentil !

Allons, Messieurs, un bon mouvement : c'est une femme qui vous le demande.

XXX.



Nous ne pouvions pas rester insensible à cet appel véhément rédigé d'une écriture haute et pointue, sur un papier bleu qui fleurait un parfum de bon aloi.

Aimable correspondante, que votre volonté soit faite !

Pour vous (et pour quelques autres), nous nous sommes assurés — et à quel prix ! — la collaboration de Madame la Marquise, de la célèbre Marquise, qui, remise de ses malheurs, vous dispensera les trésors de son expérience, de son savoir-vivre et de son optimisme.

La plume est à cette noble dame :



POUR RESTER BELLE

Mes chères lectrices, je ne puis me retenir plus longtemps de vous communiquer ma dernière recette pour la beauté du visage, la dernière des dernières. Notre Célimène nationale n'en a pas d'autre.

C'est simple comme vous l'allez voir :

Chaque matin :

1° S'écraser une livre de fraises bien mûres sur le visage et se rincer avec 20 centilitres d'eau de rose distillée;

2° Se frotter les joues avec une demi-douzaine de pêches et se laver avec de l'eau de pluie;

3° Se passer huit jaunes d'œufs sur la peau pour la satiner;

4° S'enduire de trois pommes cuites dans du lait pour effacer les rides;

5° Se plonger dans trois litres et demi de lait coupé de citron pour bien se nettoyer;

6° Se masser avec un quart de livre de beurre frais de Normandie pour nourrir l'épiderme.

C'est coûteux, direz-vous mes chères lectrices? Erreur. D'abord, rien n'est trop coûteux quand il s'agit d'être belle. Et puis, maintenant que le snobisme de la purée est à la mode, il vous est facile d'aller acheter tout ça en gros, aux halles.



● METTONS-NOUS A TABLE

Votre mari est gourmand, chère amie? Voici justement une recette de pudding.

Prendre une demi-livre de riz. Le mettre à tremper dans du sirop d'orgeat. Y joindre trois pommes de terre nouvelles coupées en tranches de trois chiffres à partir de la gauche. Râper 50 grammes de fromage de gorgonzola. Arroser le tout de trois cuillerées à soupe de brou de noix. Faire cuire pendant deux heures au bain-marie. Après quoi, ajouter une demi-livre de gros macaronis. Servez froid.

Je tiens à vous prévenir d'avance que c'est abominable. Mais cette gâterie a trois avantages :

1° Comme vous n'en mangerez pas, ça ne vous fera pas grossir;

2° Comme votre mari n'en mangera pas non plus, il vous en restera pour le soir;

3° En cas d'embarras gastrique, c'est un excellent vomitif.

● LE COIN DES MAMANS

Vous êtes à la campagne ou en voyage. Vous venez de préparer le bain de bébé. Et vous vous apercevez que vous avez oublié le thermomètre. Comment savoir si l'eau est à la température convenable?

Voici un moyen infaillible :

Vous trempez bébé dans le bain :
S'il devient tout rouge, c'est que l'eau est trop chaude. S'il devient tout bleu, c'est qu'elle est trop froide.

N. B. — Assurez-vous, au préalable, qu'il y a un bon médecin dans le voisinage.

LA NURSE INGÉNUE.



● UN REMÈDE CONTRE LES TACHES

Vous venez de faire une vilaine tache de graisse sur votre belle robe neuve? Ne vous désolez pas :

Prenez une paire de ciseaux et découpez soigneusement la tache: il ne vous restera plus qu'à porter la robe au stoppeur.

TANTE ASTUCE.



● CONFIDENCES

Future maman. — *Je voudrais avoir un joli bébé, Comment faire? — Regardez Michel Simon, l'Aga-Khan ou M. Mandel.*

Eplorée. — *Je viens à vous avec désolation : Ma poitrine tombe. — Remontez-là à l'hydrogène.*

Maria de Toulon. — *Vous êtes la femme d'un officier de marine et vous demandez si vous devez vous maquiller? Bien sûr! Les phares sont indispensables aux marins.*

Petite fleur bleue. — *Non, je ne vous conseille pas les culottes à fermeture éclair; ça fait trop de bruit au cinéma.*

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris




4me ANNÉE - 5 Mai 1937 - N° 69

EXPOSITION 1937

NUMÉRO SPÉCIAL



RÉTROSPECTIVE DE LA MÉDECINE

ESCULAPE





Revue gaie pour le Médecin



EUPEPTIQUE _ CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX _ DÉCONGESTIF

LABORATOIRE MARINIER _ 23, Rue Ballu _ PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES . . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

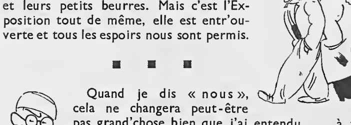
Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet **par R. DIEUDONNÉ**



Je ne vous dis pas que le jour de l'ouverture de l'Exposition, tout sera achevé de peindre, que tous les tapis seront cloués et qu'il ne restera plus un ouvrier sur les stands. Je ne vous dis pas que, déjà, les vendeuses pimpantes de la parfumerie vous inonderont de leurs vaporisateurs et qu'à l'alimentation, des Bretonnes vous feront goûter leurs crêpes et leurs petits beurres. Mais c'est l'Exposition tout de même, elle est entr'ouverte et tous les espoirs nous sont permis.

■ ■ ■



Quand je dis « nous », cela ne changera peut-être pas grand'chose bien que j'ai entendu la semaine passée un patron d'hôtel qui disait à sa jeune femme :

— Si l'on fait plus de trois cent mille francs, nous aurons un enfant !

Rien n'empêche non plus qu'une mère, satisfaite des bénéfices, dise à sa fille :

— Allons ! pour Noël, je vais t'offrir ton appendicite ! c'est-à-dire une opération que l'on considérait comme un luxe.

Mais bien que nous n'y soyons pas, semble-t-il, directement intéressés, il vaut mieux que l'Exposition obtienne une réussite éclatante, ce qui remettrait de l'argent, dont tout le monde profiterait, dans la circulation, mais surtout cela ramènerait un peu de bonne humeur dans les esprits, car, depuis quelques saisons, la plupart des Français sont hargneux comme jamais ils ne l'ont été. Ceci est une preuve de déséquilibre et les astres y sont sans doute pour quelque chose.

Un de mes amis qui, après avoir été un musicien passionné, puis un chasseur infatigable, vient de sacrifier ces deux amours à la politique. Maintenant, pour peu que l'on ait l'air de ne pas partager tout à fait ses opinions, il s'avance vers vous avec violence et c'est tout juste s'il ne vous prend pas à la gorge.

Naguère, c'était un plaisir de le rencontrer ; maintenant, il ne vous aborde plus que pour vous demander ce que l'on pense de la situation et si l'on n'en pense rien, ce qui est la sagesse même, il vous considère avec un mépris évident.

Souhaitons qu'une union sacrée se forme autour

et à l'occasion de l'Exposition et que nous retrouvions une gaîté qui nous faisait naguère accepter



sans lamentations des embêtements au moins aussi considérables que ceux que nous subissons aujourd'hui.

■ ■ ■



L'Exposition, c'est avant tout des souvenirs.

On ne pense pas à celle que l'on voit, mais à celles que l'on a vues, quand on avait un certain nombre d'années de moins.

J'ai gardé de l'Exposition de 1889 — et cela ne me rajeunit pas ! — le souvenir d'un petit âne de la rue du Caire que je recherche depuis dans toutes les expositions, comme si la seule vue d'une petite bourrique devait me rajeunir de cinquante ans !

En 1900, j'étais déjà journaliste — comme le temps passe ! — un journaliste qui ne doutait pas de son importance. Si l'on me demandait mon avis, je serais bien obligé d'avouer que ce fut probablement la plus belle année de ma vie ! — surtout parce que j'avais vingt ans !

Ainsi l'Exposition se mêle à cette joie-là ; la rue de Paris, la rue des Nations ! quelle belle vie ! on allait voir danser les Espagnoles à la Féria et pour six francs — c'était de la prodigalité ! — on faisait au restaurant allemand des dîners inoubliables. Le soir, la rue de Paris s'illuminait, tous



les concerts, tous les cabarets, toutes les baraques faisaient faillite l'une après l'autre, mais cela ne me semblait pas catastrophique, j'avais vingt ans !

Un économiste, après l'Exposition dont le succès avait tout de même été éclatant, avait décrété que ces fêtes se payaient durement pendant les années qui les suivaient. Aussi supprima-t-on les expositions à Paris et celle de Lyon fut interrompue par la guerre.

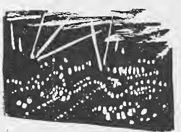
***

Evidemment, les Arts Décoratifs, l'Exposition coloniale, c'était autre chose ; j'étais plus âgé et je n'en étais plus à découvrir le monde !

Et puis, ce n'est pas vous qui direz le contraire, on a d'autres travaux ; on va à l'Exposition une fois, deux fois, l'on y va dîner pour voir les illuminations, comme en 1889, on allait voir les fontaines lumineuses, mais on ne peut plus passer son temps dans les pavillons où s'entassent la foule du dimanche et les baladeurs venus des quatre bouts du monde.

Car ce sont les Parisiens qui la connaissent le





moins bien, leur Exposition, puisque pour eux, rien n'est changé, la vie continue et l'idée ne leur viendrait pas de profiter de leurs vacances pour visiter l'Exposition.

■ ■ ■

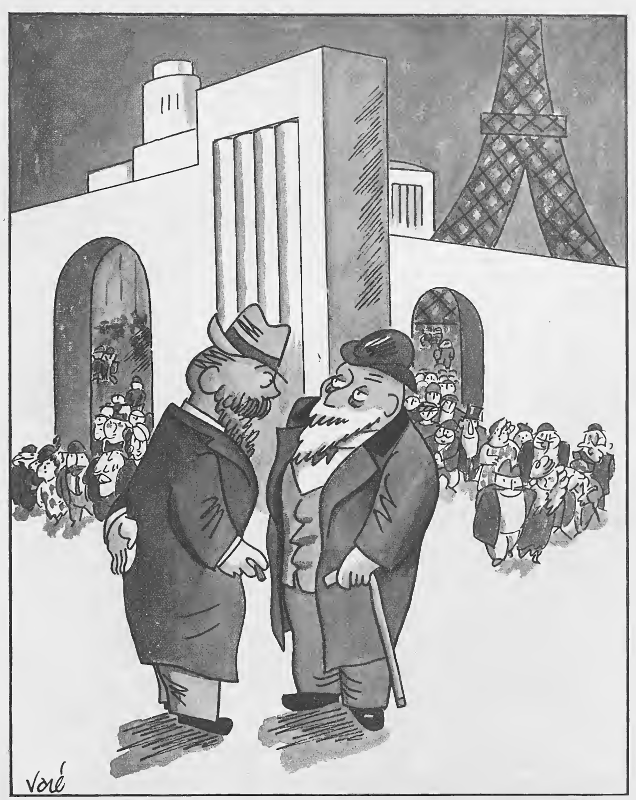


L'Exposition, si j'en crois certaines confidences, réjouit entre autres l'honorable corporation des péripatéticiennes. Il paraît que depuis le départ du dernier Américain, la misère s'est fortement fait sentir entre le faubourg Montmartre et la place Pigalle. Tout juste si, pendant le Salon de l'Auto et le concours agricole, les fêtards de Montluçon ou de Châteauneuf-sur-Loire donnaient la courte illusion d'une reprise, mais une jeune femme qui s'était installée familièrement à ma table dans le promenoir des Folies-Bergère m'a laissé entendre qu'il était grand temps que l'on fit quelque chose pour elle et ses sœurs, après avoir donné tant d'avantages aux autres corps de métier.

— On ne réclame pas les quarante heures, on ne demande pas le contrat collectif, on ne demande que de l'ouvrage et on est assez grande pour se débrouiller.

Elle a ajouté :

— Moi, je ne sais pas ce que c'est qu'une expo-



(Dessin inédit de Varé.)

D'UNE EXPOSITION A L'AUTRE
ou les regrets du vieux provincial.

— Tout ce que vous voudrez, mais la blennorrhagie était moins chère en 1900.

sition, mais paraît que c'est le paradis sur terre. Tu ne peux pas suffire à la clientèle. Et variée, mon petit ! Tu quittes un Américain pour un Chinois, un Japonais pour un négus. Ça te fait dans un sens, connaître des pays et des types que tu n'aurais jamais soupçonnés.

Quand le bâtiment va, tout va. Mais quand



l'amour provoque d'innombrables manifestations, il est bien certain que cela ne se réalise pas sans conséquences — et même ne vous envoie-t-il pas de clients ?

■ ■ ■



Quelque calculateur aura-t-il la curiosité de rechercher l'importance d'une exposition du point de vue médical ?

Si les opérations étaient exactes, sans doute on en tremblerait !

En tous cas l'intention que Mme Brunschwig avait de supprimer les bobinards a été freinée résolument par des législateurs qui lui ont fait comprendre que le moment était mal choisi pour procéder à la fermeture de maisons déjà closes, à la veille même d'une exposition.

Ne fallait-il pas donner des facilités aux voyageurs et aux exilés ?

Mais cette alerte si chaude est à peine refroidie et les visiteurs auront cependant la facile illusion de connaître une Parisienne rue du Hanovre ou rue Laferrière.

L'illusion, dis-je, car les statisticiens les plus consciencieux qui se sont livrés à ces recherches ont découvert que parmi les prostituées officielles, si l'on peut ainsi dire, le nombre des nées natives de la capitale était dérisoire.

Il paraît que la Parigote n'a pas le goût d'être couventine entre la négresse et l'annamite. Alors que des provinciales régulières et même pas mal d'étrangères se disputent l'avantage d'entrer dans une bonne maison, l'enfant de Paname préfère la liberté du trottoir, le risque des rafles, la bagarre avec les bourres, le réveil dans un hôtel plus ou moins fétide, et les beignes de Prosper.

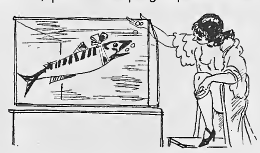
Et pourtant, pour une petite môme casanière, la vie en maison doit être la réalisation d'un beau rêve. Quand la littérature ne s'en mêle pas pour nous raconter des histoires d'écrivain dyspepsique, il faut bien imaginer que le métier d'une petite poule méthodique est encore tout ce que l'on peut rêver de mieux. Sans doute, peut-elle tomber de temps en temps sur un pochard, une brute ou un vicieux. Pour ce qui est du vice, c'est affaire de goût ; quant à la brute et au pochard, la femme la plus honnête peut y être vouée sans qu'elle ait fait pour cela rien d'autre chose que de passer devant M. le Maire et M. le Curé.

Mais le littérateur secoue la tête :

— Ce qu'il y a d'affreux dans la prostitution, c'est le barbeau.

Comme dit ma crémière : « Je n'ai jamais eu de barbeau, je ne peux pas savoir ! »

Mais si ces demoiselles prennent un amant, c'est qu'elles éprouvent le besoin d'en avoir un. Puisqu'elles se font payer par ceux qui les désirent, rien ne leur semble, par contre, plus simple que de se payer l'homme dont elles ont envie. La femme qui a de l'argent éprouve généralement le désir de l'offrir à celui qu'elle aime. Celui qu'elle aime se laisse faire, quand il n'est pas gâté par la civilisation.



Dans le milieu, la crise avait provoqué un certain malaise, mais la reprise provoquée par l'Exposition va ramener des temps idylliques.

Je me demande même pourquoi on n'ouvrirait pas une Exposition tous les ans !

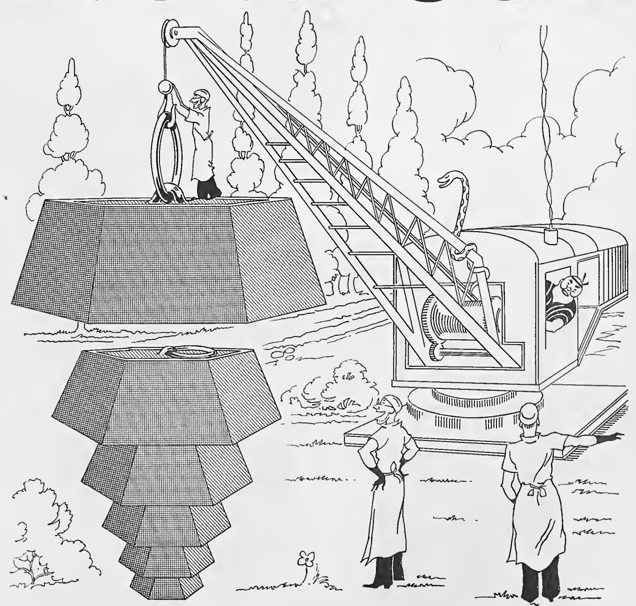
Robert DIEUDONNÉ.

PAGES 8 ET 9

NOTRE CONCOURS DE LÉGENDES

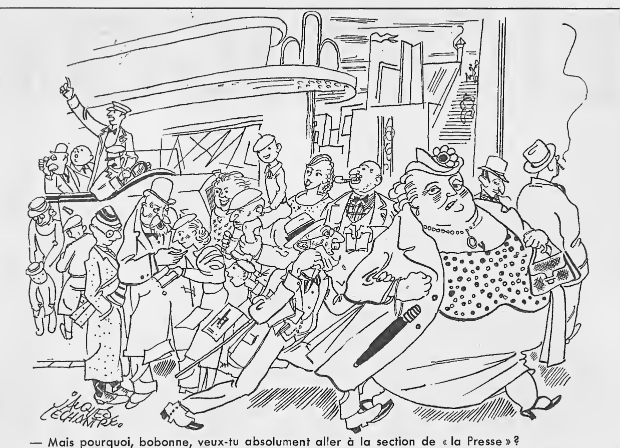
EUCALYPTINE - BIOTRIGON - BI-CITROL - MICTASOL - NAIODINE

BIOTRIGON



Augmente le poids et la résistance physique

LABORATOIRES JACQUES LORTHIOIR 22, RUE PERCEVAL. PARIS



— Mais pourquoi, bobonne, veux-tu absolument aller à la section de « la Presse » ?
— Mon docteur veut que je maigrisse.

(Dessin inédit de J. Lechantre.)



AU PAVILLON DE L'ITALIE (une affiche : le Vésuve)

Le mari à sa femme dont le visage bourgeonne :

— A propos, tu devrais acheter de la pommade contre les éruptions.

(Dessin inédit de Luc Cyl)



MALENTENDU

— Avez-vous des entrées... ?
— Mais souvent, Docteur, je suis mariée !
— Je vous demande pardon... je vous parle de l'Exposition.

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

ATTENTION AUX TYMPANS

Le Professeur X... assure que depuis l'ouverture de l'Exposition, il a vu quelques cas de surdité, dus à cette débauche sonore dans laquelle, grâce aux hauts parleurs, se déplacent les visiteurs.



Au buffet du Pavillon de la radio, le Professeur X... de passage l'autre après-midi, disait ironiquement au chef de la section, M. P... :

— Vous devriez mettre des pancartes avec « Attention ! tympans fragiles, s'abstenir ».

— J'ai bien peur qu'ici même, ce soit inutile, fit M. P..., en désignant la foule qui consommait, vous savez bien que ventre affamé n'a pas d'oreilles !

■ ■ ■

UNE HISTOIRE... A COUCHER DEHORS

A l'intérieur du Pavillon de la Presse, on voit la machine qui servit à imprimer la première gazette de Théophraste Renaudot.

— Voici l'accoucheuse de la pensée, disait le jour de l'inauguration le docteur R... à un de ses amis.

Alors celui-ci en souriant :

— Hélas cher docteur, combien de fausses couches ! Et dire que Renaudot était, lui aussi, médecin.

■ ■ ■

ON NE SAURAIT PENSER A TOUT

A la sortie du pavillon de l'U. R. S. S. (prononcez Urce !) une dame, l'autre après-midi, se trouva mal et le service médical la secourut immédiatement.

Cette dame était en réalité une jeune fille qui était venue à Paris avec son père.

A celui-ci le docteur Y... déclara tout de go que la jeune enfant présentait des symptômes les plus caractéristiques de grossesse ! Effondrement du père...

Et le brave docteur Y... de conclure :

— Mon diagnostic... c'était un peu comme le pavé de l'U. R. S. S. (prononcez Urce) ! d'autant que le père présumé, d'après le papa larmoyant, devait être un russe.

Sera-t-on obligé de mettre une pouponnière à l'Exposition?... car c'est le septième cas que le docteur constate cette semaine.

■ ■ ■

LE SOUVENIR DE 1900

Au Pavillon du bronze et de la ferronnerie, du boulevard Delessert, il y avait foule l'autre après-midi.

Notre ex-Célimène y menait grand tapage :

— Ça ne fait rien, l'Exposition de 1900 avait, elle aussi, de la gueule !... Évidemment, par rapport à celle-ci, elle avait quelque chose en moins...

Alors, le docteur N..., toujours caustique :

— Évidemment, chère amie, évidemment : trente-sept ans !

■ ■ ■

LA GASTRONOMIE FORCÉE

C'est à M..., gourmet délicat, que l'Exposition doit son « plan gastronomique » que peuvent apprécier tous les connaisseurs de la bonne vieille cuisine française.

Et comme l'on dit, M... paie de sa personne.



Il paie tellement que l'autre jour, il assista à trois déjeuners : les hors-d'œuvre là, le rôti ici, les desserts là-bas.

— Trois déjeuners, lui faisait un confrère, ce n'est pas encore suffisant pour quelqu'un qui se met... en quatre !

Ça n'empêche que M... devra faire cette année une double cure à Vichy !

— « **Allo, allo,** *le professeur Gaudeamus ?*

— *Lui-même.*

— *Ici RIDENDO. Mon cher Maître, nous venons vous demander des nouvelles de nos malades : SCHEM, GENTY, et tutti quanti. Alors cette amnésie ?*

— *Cette amnésie continue. Aucun symptôme d'amélioration. Tenez, ce pauvre M. GENTY a oublié jusqu'à son nom ! »*

Ne tirez pas de cette conversation téléphonique une conclusion erronée : le Monsieur qui est dans le bain à la page ci-contre et qui lève au ciel des bras implorants, n'est pas M. GENTY désespéré d'avoir perdu la mémoire et de ne pas avoir trouvé sa légende. Non, car notre ami GENTY, sur son lit de souffrance a une consolation : c'est que vous tirerez vous-même, spirituellement, la moralité de ce fait d'hiver.

Oui, de même que ce courageux anonyme n'a pas hésité à piquer un plongeon dans l'eau glacée, n'hésitez pas à participer au

CONCOURS DE LÉGENDES



RIDENDO publie

dans chacun des numéros du

20 AVRIL, 5 et 20 MAI, 5 et 20 JUIN

Un DESSIN

de SCHEM, VARÉ, GENTY, TOUCHET, J. HÉMARD

et vous charge de rédiger une ou plusieurs légendes adéquates

- Ces légendes auront 3 lignes au maximum.
- Vous les rédigerez en termes spirituels et humoristiques.
- Le nom du produit intéressé : NAIODINE, EUCALYPTINE, BIOTRIGON, BI-CITROL ou MICTASOL devra obligatoirement être mentionné.
- Ce concours est strictement réservé aux Médecins abonnés à " Ridendo ".
- Les concurrents timides peuvent prendre un pseudonyme.
- Les envois des 5 légendes groupées seront reçus du 20 Juin au 31 Juillet, dernier délai.
- Les meilleures légendes seront publiées par " Ridendo ".



Le JURY *chargé d'examiner les envois est composé comme suit :*

Président : M. Louis VIDAL, directeur de " Ridendo ".

Membres : MM. BARBE, J. LOGEAIS, J. LORTHIOIR, G. MARINIER, Dr J. MEYNIARD

LECTEURS . . . à vos légendes !

Comme pour chaque concours, **RIDENDO distribuera des prix** aussi abondants qu'alléchants.

(VOIR LISTE PARUE DANS LE N° **68**.)

Ridendo

CONCOURS DE LÉGENDES

FEUILLE DE RÉPONSE

N° **2**

Docteur ____________

Pseudonyme ____________

Adresse ____________

N° 2

RIDENDO 1937

CONCOURS DE LÉGENDES

Dessin **EUCALYPTINE** de Ch. Genty.

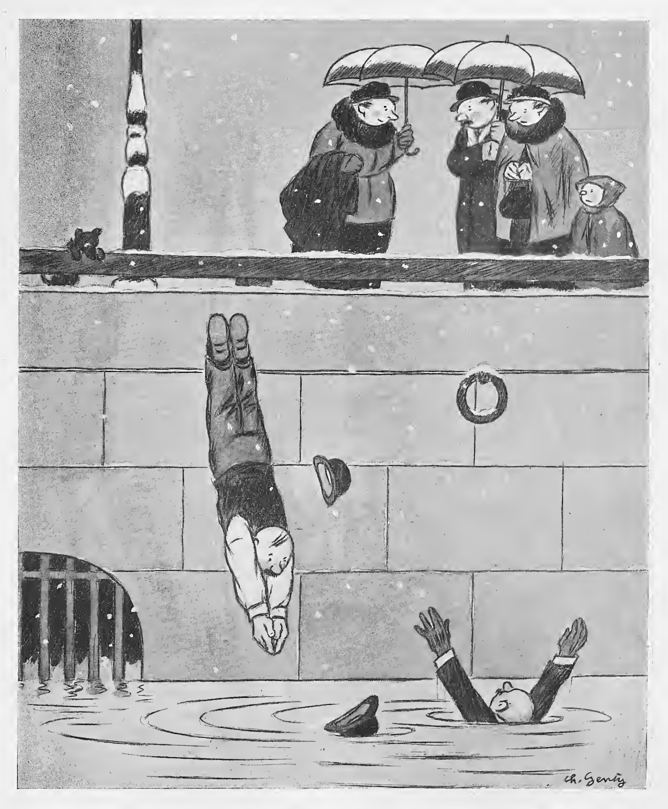
		Réservé au JURY
1re légende		
2me légende		
3me légende		
4me légende		
5me légende		

● Nous vous prions d'indiquer ci-dessus la (ou les) légende proposée pour le dessin **EUCALYPTINE.**

● Cette feuille devra parvenir (groupée avec les feuilles 1, 3, 4 et 5) avant le **31 Juillet 1937** à **RIDENDO** (Service Concours), **107, Rue La Fayette — PARIS (10e).**

PRIX

À DÉTACHER SUIVANT LE POINTILLÉ



CONCOURS 1937 **EUCALYPTINE**

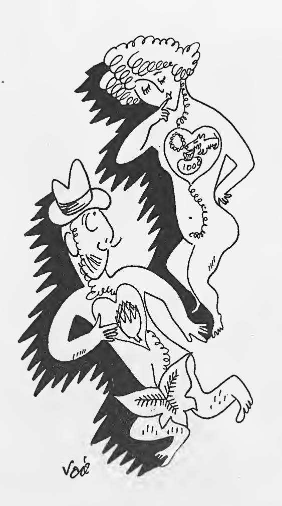


AU PAVILLON DE L'ALGÉRIE

— J'y viens tous les jours soigner ma constipation.
— ? ? ? ?
— ..... Réveiller " Le colon qui sommeille " !

(Dessin inédit de Schem.)





Il nous arrive d'Amérique
Une découverte effarante
— Un spectacle entre tous féerique —
C'est une femme transparente.

Elle est en verre : il faut s'y faire,
Quoi qu'on en soit désappointé ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il suffit de quelques manettes
Réglant un voltage puissant
Pour que s'inscrive en lignes nettes
Le circuit rythmé de son sang.

C'est un tableau trop véridique
Et qui n'a rien de bien tentant
Que de surprendre un rein flottant
Ou quelque poumon spasmodique.

Le verre indiscret, translucide
Impitoyable, nous renvoie
Les sursauts d'un estomac vide
Et les contractures d'un foie...

Ce dont nous serions curieux,
C'est du cœur, puisqu'il s'agit d'Eve,
Cœur féminin, dont chacun rêve,
Cœur éternel mystérieux.

Grâce à cette invention nouvelle,
Femmes, maîtresses, fiancées,
Pourrons-nous voir dans vos cervelles
Et connaître enfin vos pensées?

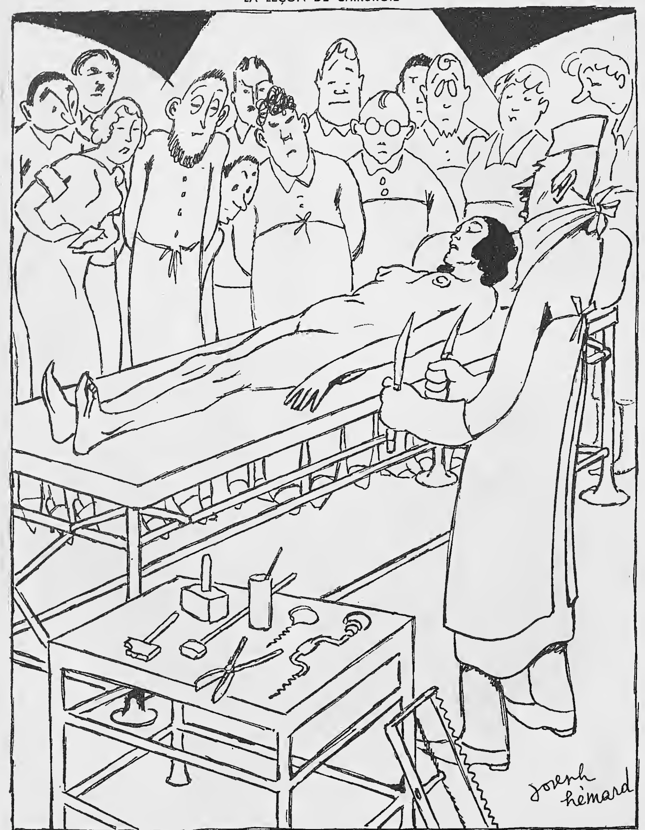
Mais quelque jour, il est possible
— En science rien ne nous surprend —
Qu'on trouve un rayon invisible
Rendant les hommes transparents.

Ce jour-là, c'en serait fini
Du respect, de la confiance
Du faux-frère, du faux ami
Dont l'amitié n'est qu'apparence.

Des promesses, des faux serments,
Des illusions qui se prolongent...
Et l'on se demande comment
Vivraient les hommes... sans mensonges?

Jacques RICHEPIN.

LA LEÇON DE CHIRURGIE



— Une bonne exposition, Messieurs, c'est bien, mais il faut aussi être prêts pour l'ouverture.

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)



RIEN NE SERT DE PRÉVOIR

drame en 2 actes

PREMIER ACTE

M. Péritoine (téléphonant). — **Allo ! c'est vous docteur?**

Vous avez vu ma femme?... Bien. Très bien... Vous dites? Elle est enceinte?... Ah ! quel bonheur !... Non, ce n'est pas que je sois particulièrement heureux d'être père... mais enfin... ou plutôt ma paternité est, comment dirai-je?... intéressée... Oui, c'est à cause de l'Exposition... Vous riez....? Je ne blague pas... Tenez, docteur, à vous, je peux tout dire : Secret professionnel... Vous connaissez ma femme?... Entre nous, elle est un peu exigeante ; à l'automne dernier, je me suis dit, nous n'y coupons pas d'un voyage à l'Exposition... Ça va être terrible : il faudra faire la tournée des couturiers et des grands magasins... Madame voudra aller au restaurant, au théâtre, au dancing... Il faudra bien lui offrir un brillant... Il faudra acheter une voiture neuve... que sais-je encore? Enfin, vous comprenez : la tournée des grands ducs... la grande vie... la vie de galère, quoi !... Moi, ça ne me va pas du tout : à cause de mon foie d'abord, comme vous savez... et puis aussi des affaires qui ne sont pas tellement brillantes... Alors, tout bien pesé, tout bien réfléchi, j'ai préféré un enfant... Et voilà...



DEUXIÈME ACTE

La scène se passe neuf mois plus tard. M. Péritoine marche de long en large dans son bureau. Il fume rageusement une cigarette, regarde sa montre, soupire..., soudain on entend un cri qui annonce à l'impatient M. Péritoine que d'un moment à l'autre il va être père...



M. Péritoine. — **Ah ! cette fois ça y est... ça commence...** (Nouveau silence. M. Péritoine se frotte les mains). **Quand je pense que ce mioche ne se doute pas que s'il vient au monde c'est à cause de l'Exposition 1937 !... L'enfant des Arts et des Techniques !... Pauvre petit, va !**

(Nouveau cri. — M. Péritoine s'arrête, tend l'oreille.)

M. Péritoine (à mi-voix). — **Mon Dieu, vite, que ce soit fini !... J'ai des battements de cœur... Et une migraine !... C'est affreux : je n'aurais jamais cru qu'il faille tant souffrir pour être père !...**

(Bruit de pas dans l'antichambre. La porte s'ouvre : c'est le Docteur.)

M. Péritoine (se précipitant). — **Docteur ! dites-moi : c'est un garçon?**

Le docteur. — **Pour le sexe vous avez deviné juste... seulement...**

M. Péritoine. — **Seulement quoi?**

Le docteur. — **Pour le nombre, vous n'y êtes pas : ils sont trois...**

M. Péritoine (s'effondrant dans un fauteuil). — **Trois pour une seule Exposition !**

Rideau.



(Dessin inèdit de M. Prangey.)

RIDENDO A L'EXPOSITION

Les chirurgiens P... et V... qui visitent ensemble l'Exposition, contemplent le Trocadéro que l'on a, comme on sait, complètement transformé et rajeuni :

— Somme toute, constate le Docteur P..., les architectes n'ont pas fait autre chose que ce que nous faisons nous-mêmes sur les dames un peu usagées.

— Evidemment, approuve le Docteur V... A part, les dimensions. ..



— L'Exposition? Excellente affaire, mon cher confrère. Vous pensez si j'engage mes clients à s'y rendre ! Quand ils reviendront de Paris, il y aura quelques foies engorgés, quelques estomacs délabrés, quelques intestins irrités. Alors, ce sera toujours autant de pris.



— J'ai envoyé les Durand à Vittel, les Dupont à Vichy et les Legros à Bagnoles-de-l'Orne et naturellement, je les ai tous retrouvés... à l'Exposition.



— Dis donc, Ernest, quelle tuile ! Le cousin Alphonse et toute sa smalah nous annoncent leur arrivée. Non, mais quelle idée ! Quand on a quatre mioches et qu'on baffre comme des ogres, on reste chez soi.

— T'en fais pas, Amélie. Dis-leur que j'ai la typhoïde.

Onésime est rentré dans sa ville de province après quinze jours passés à Paris. Il rapporte un cadeau dont il se fut bien passé : un présent d'une marchande d'amour à tarif réduit.

Son premier soin est de se rendre chez son docteur, un bon vieux toubib des familles qui l'a vu naître.

— Eh ! Eh ! Onésime, on se dessale !

— Qu'est-ce que vous voulez, docteur? C'est la faute de l'Exposition.

— Veinard, va ! Moi c'est à celle de 89 que ça m'est arrivé.



— Oh moi, vous savez, je suis habitué aux expositions depuis le temps que je soigne des femmes !



La jeune Toinette est revenue de l'Exposition avec des malaises. Sa mère l'a conduite au docteur qui, après l'avoir examinée, déclare à la maman :

— Ma brave dame, votre fille est un tout petit peu enceinte !

— Ma Doué ! fait la mère c'est-y possible. Ah ! bougresse de bougresse, mais comment donc que ça t'est arrivé?

— C'est rapport au feu d'artifice.

— Le feu d'artifice?

— Voui, pleurniche la délinquante y avait tellement de monde que j'ai plus vu l'oncle et la tante. J'm'ai perdue. Alors y a un jeune homme ben convenable qui m'a dit : « Vous en faites pas, ma petite demoiselle, on va les retrouver ».

— Et alors?

— Alors, y m'a aidée toute la nuit à les chercher.



RENSEIGNEMENT

— Pourriez-vous m'indiquer votre recette pour bronzer ?

(Dessin inédit de Clem.)



— Ce bouton m'inquiète Docteur, qu'est-ce que cela peut bien être ?

— Ça, mon garçon, c'est le « clou » de l'Exposition.

(Dessin inédit de Mat.)

AU PAVILLON DE LA LIGUE ANTI-ALCOOLIQUE

— C'est curieux... à l'intérieur, il y a un thermomètre à alcool !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)

LE



DE L'EXPOSITION!!

par Louis-Charles ROYER.

Le Docteur Belcacel était venu à l'Exposition uniquement pour visiter le *Palais de la Découverte* où avaient été installés les pavillons de la Médecine.

C'est du moins, ce qu'il avait affirmé à son épouse tendrement chérie, que six petits Belcacel retenaient dans la ville d'Anjou où exerçait le praticien.

Marié depuis huit ans, le vaillant docteur n'avait, comme on dit, pas perdu son temps. Le dernier-né tétait encore sa mère, comme l'agneau de la fable. L'air de Paris, que la foule venue pour la gigantesque foire n'améliorait certes pas, eût été aussi pernicieux pour la maman que pour le bébé.

Bref, la couvée Belcacel était restée au logis tandis que le mâle, libéré, volait vers la capitale.

***

Rendons justice au docteur. Il passait bien toutes ses journées à l'Exposition ; jusqu'au soir où commence cette histoire, il n'avait pas mis les pieds aux pavillons de la Médecine.

La partie réservée aux « attractions » l'attirait — comme son nom l'indique — davantage. C'est qu'on y rencontrait des femmes venues là, elle aussi, pour se distraire et que les inventions du lieu, en secouant astucieusement leur organisme, prédisposaient à une large compréhension de la vie.

Lorsqu'on n'a jamais trompé sa femme, après huit ans de conjungo, on manque d'audace. Belcacel avait frôlé la chute — après divers frôlements de gorges et de croupes favorisés par plusieurs attractions. Mais il n'avait pas encore succombé.

Ce n'était pas ce soir-là, bien sûr, qu'il donnerait le premier coup de bistouri dans le contrat, puisqu'enfin il allait voir des choses sérieuses !

Pendant deux heures, il circula à travers des stands où s'exhibaient toutes les maladies du pauvre monde. D'autres montraient les progrès de la science médicale : la transfusion sanguine ; l'anesthésie, avec toutes ses variétés (par inhalation, par lavement, par injection endoveineuse, électrique, locale, par infiltration à distance, régionale, tronculaire, épidurale, sous-durale, appliquée à la stomatologie, à l'obstétrique, à la chirurgie pulmonaire, etc...).

Le docteur était émerveillé. Repris par son art, il ne pensait plus aux petites femmes ; lorsque, au croisement de deux allées, il fut abordé par une dame mince et flexible, aux yeux couleur de houille et dont les cheveux bleus comme l'aile du corbeau étaient couronnés par un minuscule chapeau de paille fleurie, mal en équilibre sur l'ample moisson capillaire.

— Pardon, monsieur, dit la dame, avec un vigoureux accent étranger qui roulait les r comme un torrent les cailloux, pouvez-vous m'indiquer où l'on voit l'homme transparent?

Belcacel avait lu, jadis, sur certaines études antérieures à l'Exposition que le pavillon Claude-Bernard, comporterait une section des maladies des glandes à sécrétion interne où serait présenté, en effet, un « homme transparent, » montrant dessinées, en tubes lumineux, les principales glandes endocrines.

— Vous êtes une fidèle de Brown-Sequard ? demanda-t-il en souriant.

— Non, répondit la dame, je suis des bords de la mer Noire.

* * *

La dame fut déçue par « l'homme transparent » qui ne montrait pas d'une manière suffisante les précisions qu'elle était venue chercher ; mais le docteur, lui, était très éloquent. Il se dégageait de la chair mate de la Caucasienne, de sa lourde chevelure, un parfum musqué qui lui donnait enfin de l'audace.

— Vous êtes marié ? fit soudain, la dame.

— J'ai six enfants, soupira Belcacel, en regrettant aussitôt son aveu.

Généralement, en effet, ce ne sont point par de semblables paroles qu'on séduit les femmes ; mais celle-ci, au contraire, parut très intéressée. Elle se serra contre son compagnon, que sa confidence avait rendu de nouveau timide, lui prit le bras, l'entraîna au dehors et, lorsqu'ils furent sous les marronniers des Champs-Elysées :

— Veux-tu voir une femme transparente ? dit-elle en lui braquant son regard luisant dans les yeux.

* * *

Ah ! la délicieuse soirée de printemps, où devant la lampe de chevet, se dessinait à travers une chemise rose, la fine silhouette trois fois tachée de noir, de l'ardente fille du Caucase !

Au diable la médecine ! On était mieux là qu'au pavillon Brown-Sequard !

* * *

Neuf mois plus tard, dans son petit trou angevin, Belcacel recevait une lettre de la « femme transparente » qui lui annonçait la naissance de son premier enfant.

« Nous en désirions un depuis si longtemps ! disait-elle, mon mari est enchanté ! »

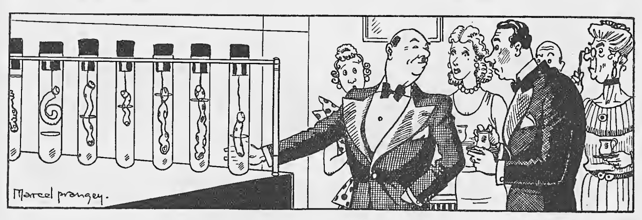
Et, en quelques lignes émues, la nouvelle maman remerciait le docteur de ses excellents soins.

— Tu as soigné cette dame, à Paris ; demanda la naïve épouse du médecin.

— Par hasard. A l'Exposition, figure-toi ! La foule, le piétinement... Elle avait eu une crise de nerfs. J'ai réussi à l'apaiser.

Un peu plus, la langue fourchait au bon docteur.

Louis-Charles ROYER.



ARTS ET TECHNIQUES

— Voici, mes chers amis, une petite exposition des derniers appendices que j'ai enlevés avec mon ART habituel et ma TECHNIQUE particulière...

Dessin inédit de Marcel Prangey.)



NE BOUGEONS PLUS ET SOURIONS !.....

QUAND RIDENDO PARAIT
LE CERCLE DE FAMILLE
APPLAUDIT A GRANDS CRIS

Car le bonhomme Esculape, comme le montre notre couverture qu'il emplit de sa bedaine, de ses joues rubicondes et de son crâne aussi lisse et rose que fesse d'enfantelet, n'apporte-t-il pas avec lui le rire qui est " le propre de l'homme ", n'est-il pas à la fois Bacchus, Silène et Rabelais ?

La joie l'enfle, le gonfle, le dilate,
Il en éclaterait s'il pouvait.

Et nous qui avons fait le vœu de vous conter gaudrioles, gauloiseries et gaillardises, nous voudrions que son visage épanoui fût aussi le vôtre, ô Médecins ! et que, docteurs ès médecine, vous soyez de même docteurs ès liesses et réjouissances.

Aussi, Ridendo en sa sagesse souriante, a-t-il jugé que les traits d'un homme heureux et joyeux méritaient d'être conservés pour l'édification de la postérité, afin que plus tard vos petits-enfants puissent dire de vous :

— *Celui-là était un gai luron !*

Et c'est pourquoi Ridendo, délaissant momentanément seringue et bistouri, braque vers vous un appareil photographique.

Loin de nous l'idée de nous payer votre tête. Au contraire, nous vous l'offrons...

nous vous l'offrons avec le sourire

...Nous vous offrons GRATUITEMENT

à vous-même ou à un membre de votre famille

Un Magnifique Portrait d'Art

Pour ce faire, Ridendo, qui ne recule devant aucun sacrifice, s'est assuré l'agréable complicité du



MAITRE PHOTOGRAPHE

PIERRE PETIT

— Petit par le nom, mais grand par l'habileté —



N'hésitez pas à vous confier de la part de "Ridendo" aux soins experts de PIERRE PETIT qui,

pour vous, grâce à "Ridendo"

opérera lui-même, vite et sans douleur

Afin de vous éviter toute attente, que ce soit pour vous-même ou un membre de votre famille,

nous vous conseillons de prendre un rendez-vous de pose

de la part de " RIDENDO " au Studio PIERRE PETIT, 122, RUE LA FAYETTE - Tél. PROvence 07-92 - PARIS (X^e^)

N. B. — CETTE OFFRE EST VALABLE JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1937



POINT DE VUE

— Dites docteur, à votre avis, ça n'est plus de l'Exposition, c'est de l'exhibition.

(Dessin inédit de Mat.)



AU PAVILLON DE L'HYGIÈNE

— C'est spécialement pour l'Exposition des Arts de la Technique moderne que nous présentons ce bidet à deux places pour les ménages à trois...

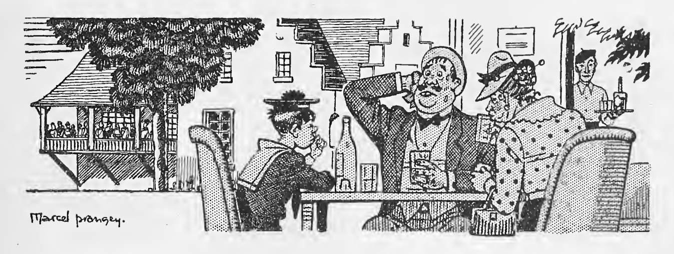
(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



A LA SECTION DE L'AMEUBLEMENT MODERNE (Groupe VII)

Le chirurgien (distrait). — C'est pour quelle heure l'opération, Mademoiselle ?

(Dessin inédit de G. Pavis.)



A L'EXPOSITION

par André LICHTENBERGER

La scène est dans une guinguette pyrénéenne, c'est-à-dire au bord de la Seine, à proximité du fronton basque.

Escortés de leur rejeton, M. et Mme Durand-Bicard sont affalés devant une bouteille de limonade. Suants, haletants, poudreux, courbatus, voilà huit jours qu'arrivés de Villeneuve-les-Oies ou de Fouille-aux-pots-les-huîtres, consciencieusement, ils triment, ils triment.

Ah ! cette visite à l'Exposition, comme depuis des mois, on l'a envisagée, discutée, décidée, écartée, adoptée de nouveau, précisée, truffée...

D'une robuste hérédité bourgeoise et paysanne, M. Durand-Bicard (Eugène) et Madame (Marie-Louise, née Frochon), tiennent la phobie de l'aventure, l'attachement enraciné, immarcescible au patelin natal. Où se sentir vraiment chez soi ailleurs qu'entre la place du Marché et celle de l'Eglise, depuis la mairie jusqu'aux abattoirs, en passant par l'allée Joffre et le boulevard Poincaré?

Au delà commence l'inconnu, l'angoissant. A 10 kilomètres, c'est la pampa, la savane, la jungle, le grand Chaco. A l'âge de l'avion et de la T. S. F., de la Société des Nations et de la stratosphère, ils gardent la mentalité de l'âge des cavernes, de la sagesse des nations et des fables de La Fontaine. *Homo homini lupus*... Pierre qui roule n'amasse pas mousse... Volontiers, gens boiteux haïssent le logis... Toute la philosophie de l'eunuque honnie par Lyautey est inscrite dans leurs moelles. Ah ! si l'on pouvait ne bouger du café du coin ou des magasins populaires !

Mais on se doit à son temps, à son rang social. L'an dernier les Rambard sont allés en Belgique, et les Mayaud ont fait une croisière. Cet hiver, les Poudrevent sont revenus cramoisis des sports d'hiver.

Il y a eu une nuance d'ironie dans la question posée l'autre jour au goûter de Mme Pitois :

— Vous, ma chère, je ne vous demande pas où vous allez cet été. Vous êtes une sage. C'est toujours votre petit coin de Bretagne?

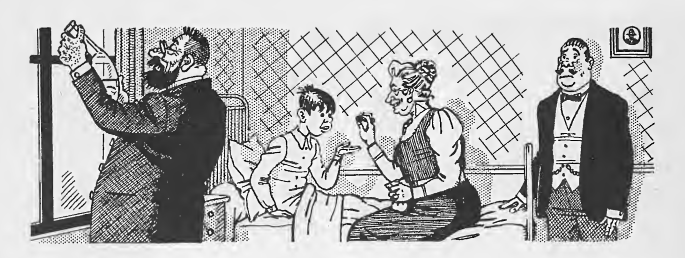
Un frisson a passé dans l'assistance quand Mme Durand-Bicard, née Frochon, a articulé d'un air de n'y pas toucher :

— Naturellement, mais auparavant, nous irons faire un tour à l'Exposition. Que voulez-vous, Poulot grandit. Il faut bien lui montrer Paris.

Cette décision signifiée, on s'en est plus d'une fois mordu les doigts. En ces temps de hausse des prix, de valse des changes, d'incertitude universelle, quand Hitler et Mussolini sévissent et Staline aussi, n'est-ce pas folie de courir l'aventure? En somme, si l'honneur n'était engagé, on aurait déclaré forfait. Mais cette reculade serait commentée, ferait ricaner...

Adieu vat. On a pris les billets (avec réduction), noté l'adresse du petit hôtel où est descendue à si bon compte Mme Arnachard. Les vêtements usagés ont été tirés du camphre. On abîme tant en voyage ! Ah ! Poulot, sacré gosse ! en a-t-il de la veine !

Au dernier moment, on a cru que tout craquait. L'avant-veille du grand jour, Poulot avait chaud le soir. Il a eu une nuit agitée, s'est réveillé les



yeux battus, la langue blanche, et dans le vase, ses urines étaient troubles. Il a eu l'an dernier la scarlatine... Attention !

Mandé d'urgence (quand il le faut, on sait dépenser), le Docteur Jolibois a examiné à fond le suspect. Auscultation, thermomètre, analyse. Moyennant deux chocolats pralinés, Poulot a consenti à livrer un supplément d'urine. Résultat triomphal.

— Claire comme un vin blanc d'Alsace. Allons, mon garçon tu peux partir pour Tombouctou ou le Kamchatka !

Quelle guigne ! Je veux dire quelle chance !

Une chance, dont depuis huit jours, avec une énergie farouche, on ne laisse perdre aucune goutte, aucune miette. Ah ! dame, on s'en donne. On n'est pas venu à Paris depuis le voyage de noce. C'est bien le cas de ne se priver de rien. On fera ce qu'il faut. Néanmoins, sans profusion inutile.

Ce que les prix ont monté ! La chambre du petit hôtel est doublée de moitié. Il a fallu se borner à une cellule sur la cour. Entendu qu'on laissera de côté les taxis ; en prenant l'autobus au coin du boulevard, on ne paye que deux tickets au lieu de trois et avec de temps en temps un déjeuner sur le pouce, il y a moyen de quoi se rattraper.

Dans l'intérieur de l'Exposition, il est convenu qu'on laissera de côté les attractions payantes et les transports. On ira à pied dans tout ce qui est gratis. Il y a de quoi se rassasier. Qui eut dit qu'il y a dans le monde tant de pays, dans la France tant de provinces, dans chaque province tant d'attractions...

Quand on croit en avoir fini, on s'aperçoit qu'il en reste encore. Le soir venu, rompus de fatigue, il n'est pas question d'aller au théâtre. On écrit des cartes postales, et il s'agit de préparer le menu du lendemain.

A peine hors du lit, en route ! On n'est pas ici pour s'amuser. Mais si... Enfin, vous me comprenez.

Aujourd'hui, ayant consommé Java et Costa-Rica et aussi le Portugal et la Tchécoslovaquie, à moins que ce ne soit autre chose, — on finit par s'y embrouiller, — les jambes rompues, la conscience tranquille, on a échoué dans la région pyrénéenne avec la fierté du devoir accompli.

Tout de même, comme on a eu raison de venir au commencement de la saison ! Il y a bien encore des palissades, des gravats et des fondrières, mais on voit les choses dans leur fraîcheur. Et on sera les premiers quand on rentrera là-bas, à formuler des jugements définitifs. Tout de même, ce n'est qu'en France qu'on peut organiser une telle manifestation... Orgueil patriotique...

— Tu t'amuses Poulot?

On rentre souper d'un sandwich et d'un verre de bière. Poulot pionce. Fiévreusement, à tour de bras, on moud des cartes postales.

Et ce matin avant 9 heures (tiens, les aller et retour du métro ne sont pas faits pour les chiens), on s'est remis au travail. Il y en a encore pour quatre jours, après ça, vive la classe !

On rentrera éreinté, moulu, crevé, et avec tout de même 500 francs d'économies sur le budget prévu. Enrichis de tant de visions prodigieuses, M. et Mme Durand-Bicard en resteront-ils un tantinet moins moules, moins cloportes ? Peuh !... qui sait ?..., peut-être...

Peut-être que de la féerie universelle, peut-être que du spectacle fécond de l'effort universel de l'humanité, ont pénétré en Poulot des germes obscurs qui s'épanouiront et feront un jour de ce môme un Guynemer, un Pasteur, un Maréchal de France ou même un membre de l'Institut...

André LICHTENBERGER.



FACHEUSE COINCIDENCE

— Vous deviez, je crois, poser la première pierre de ce pavillon ?
— Oui, mais on a dû m'opérer ce jour-là... j'avais la pierre...

(Dessin inédit de Genty.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

L'ENFANT DU MIRACLE

Ce qui intéressait le plus le père Tribedaine, à l'Exposition, c'étaient les restaurants du Centre Régional.

Pour la première fois depuis qu'il existe des expositions, la gastronomie trouve enfin sa place, officiellement, dans une grande manifestation internationale.

Un comité de gastronomes, dont le signataire de ces lignes a l'honneur de faire partie, a présidé à l'organisation des restaurants du Centre Régional, où, tour à tour, chaque province délègue ses cordons bleus les plus notoires, ses chefs les plus renommés.

Et le père Tribedaine ne quittait pas le Centre Régional, savourant la cuisine du Languedoc après la cuisine provençale, la cuisine normande après la cuisine nivernaise.

Le père Tribedaine, vieux fermier beauceron, avait toujours bien soigné son ventre, mais il n'avait guère voyagé. Le Centre Régional lui permettait de faire sur place du tourisme gourmand.

Il avait remarqué un brave homme qui, comme lui, ne quittait pas ce coin de l'Exposiion où se mirait dans les casseroles l'âme même de chaque province. Il l'avait rencontré deux ou trois fois à Orléans.

C'était le bon docteur Tapinois qui, lui aussi, adorait la belle cuisine de chez nous, celle dont les recettes se transmettent de mère à fille, et qui exerçait en Beauce.

Ils étaient devenus une paire d'amis, ils se transmettaient leurs appréciations.

— Voyez-vous, lui disait le père Tribedaine, en dégustant une admirable brandade préparée par un chef languedocien, je pourrais être parfaitement heureux, mais j'ai commis une gaffe grosse comme moi, et je suis un peu là ! J'ai fait une donation à mes enfants... Et j'ai une bru qui ne vaut pas la corde pour la pendre ! Ils m'avaient fait des tas de promesses, mais, maintenant que la donation est signée, ma sacrée bru me rationne, elle trouve que je suis trop difficile, et patati et patata ! Tenez, si je peux me traiter honnêtement à Paris, c'est parce que j'ai caché quelques billets... Si je n'avais que l'argent que ma bru m'a donné, je ne pourrais pas m'envoyer une brandade pareille, si octueuse, si parfumée... Il n'y aurait pas moyen de la casser, cette donation de malheur? Vous qui êtes instruit, vous devez savoir ça...

— Il y en a un : vous remarier et avoir un enfant. Une nouvelle paternité l'annulera.

— Me remarier, c'est facile ! Mais avoir un enfant, vu mon âge... Je vais sur mes soixante-dix...

— Vous avez bon pied, bon œil...

— Je peux encore faire une gentille politesse à une jeunesse, par-ci, par-là... Mais lui faire un enfant...

— C'est la clause essentielle.

— Mais il me vient une idée, mon bon docteur ! Il y a une petite de chez nous qui vient de se faire faire un gosse par un galvaudeux qui a disparu, une brave petite, allez ! Elle est enceinte de trois mois... Elle me plaît, cette enfant-là ! Je lui ai déjà fait un doigt de cour... Et même les quatre doigts et le pouce, entre nous... Si je l'épousais en rentrant, l'enfant serait comme à moi...

— Et la donation serait cassée, c'est certain !

— Bravo ! Vous serez bien mon témoin ! Et puis, vous savez, c'est une fine cuisinière...

— Et je ferai même l'accouchement, par-dessus le marché ! Allons, trinquons au baptême !



LA BRANDADE

Voici la recette de la brandade dont les effluves parfumèrent cet harmonieux accord.

Faire tremper pendant la nuit un kilo de belle morue, bien l'écailler et la couper en morceaux. Vous la mettez dans une casserole à l'eau froide et sur le feu, vous la retirez lorsque l'ébullition va se produire, vous égouttez sur un tamis, vous enlevez soigneusement les arêtes et la peau, vous mettez dans une casserole et tenez au chaud.

Faites chauffer quatre décilitres de lait non écrémé dans une petite casserole et dans une autre quatre décilitres d'huile d'olive avec une gousse d'ail bien écrasée.

Alors, avec une cuiller de bois, travailler, piler la morue dans une casserole au coin du feu en y mettant alternativement une cuillerée d'huile et une cuillerée de lait, piler sans arrêt jusqu'à ce que l'on obtienne une belle purée, onctueuse et ferme, très blanche.

Assaisonner, ajouter du sel, s'il en est besoin, poivrer très légèrement, une pincée de muscade râpée, un jus de citron, et faire cette opération la casserole au bain-marie brûlant.

Dresser sur un plat très chaud et entourer la brandade de petites tranches de pain frites à l'huile.



— Et mon médecin qui m'avait dit de faire de l'exposition au soleil...

(Dessin inédit de Jacques Lechantre.)



COMPARAISONS

— A propos, docteur, mon mari et moi sommes très satisfaits de la cure que vous lui avez ordonnée pour son insuffisance conjugale...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



LE BUREAU MODERNE (Section de la comptabilité)

— N'entrons pas là, je souffre déjà de calculs...

(Dessin inédit de Luc Cyl.)

RIDENDO A L'EXPOSITION DE **2037**

•

LE PAVILLON DES ARTS THÉRAPEUTIQUES



Inaugurant le pavillon des arts thérapeutiques l'éminent professeur Nimbus a prononcé un remarquable discours dont nous ne voudrions pas priver plus longtemps nos lecteurs :

Mesdames,
Mesdemoiselles,
Messieurs,

Avant de franchir le seuil du Pavillon des Arts Thérapeutiques, joyau de cette Exposition interplanétaire, vous avez pu voir, auprès des pavillons de Saturne et de Mars, auprès de l'aérodrome astram, quelques pittoresques reconstitutions du siècle dernier, entre autres cette Tour Eiffel qui sembla prodigieuse en son temps, ce paquebot « Normandie » qui émerveilla les foules avant la construction du viaduc transatlantique le Havre-New-York ou encore ce charmant Trocadéro, tel que le virent les parisiens de 1879, avant sa hideuse transformation par les iconoclastes de 1937. Ces contrastes saisissants, Mesdames et Messieurs vous auront sans nul doute, transportés d'admiration pour l'œuvre grandiose accomplie en cent ans.

Mais où donc, si ce n'est dans ce sublime pavillon des Arts thérapeutiques pourrez-vous apprécier d'une façon plus éclatante l'admirable essor scientifique du XXIe siècle ?

J'en prendrai pour premier exemple cette merveille de précision que vous allez admirer ici même : la clinique automatique.

Quoi de plus simple et de plus ingénieux à la fois ? Aussi naturellement que l'homme du siècle dernier se rendait à sa cabine téléphonique, notre moderne malade pénètre dans la cabine d'opération. Il se déshabille, s'assied dans un confortable fauteuil, glisse une pièce de cent sous dans une fente et aussitôt, un haut parleur diffuse des refrains à la mode, des brûle-parfums distillent des odeurs suaves. En quelques secondes il s'endort et lorsque, deux ou trois minutes plus tard, il se réveille frais et dispos, c'est fini : il est opéré.

Chimène qui l'eut dit, Rodrigue qui l'eut cru ?

Et pour vous, Mesdames, qu'est devenu l'accouchement qui effrayait tant vos grands-mères ? La gestation réduite à un mois, la durée de la délivrance réduite à





trois minutes, le tout sans douleur! Voilà le miracle qui permet d'affirmer que la maternité est, de nos jours, un plaisir peu coûteux et sans danger.

Non seulement nous avons dompté le mal; mais nous le domestiquons, nous l'apprivoisons, nous le cultivons.

Le médecin qui veut faire une expérience, le romancier ou le dramaturge qui se propose d'étudier les états d'âme d'un malade, le neurasthénique blasé que nous retenons à la vie et que nous guérissons par l'appât de sensations neuves, peut à volonté contracter la maladie de son choix. La maladie à la portée de tous! Voilà la grande œuvre démocratique que nous avons accomplie. Et nos carabins toujours fidèles à leurs traditions de saine gaieté peuvent, pour le bal de l'Internat, exhiber goîtres, tumeurs et fistules de bon aloi.

Et j'en arrive, Mesdames et Messieurs, au chef-d'œuvre de la Médecine moderne : la greffe, la greffe qui rajeunit et qui guérit, la greffe, fontaine de Jouvence à laquelle vient s'abreuver l'Humanité lasse de souffrir et de vieillir! Si la greffe n'existait pas, dirait M. de Voltaire, il faudrait l'inventer!

Grâce à elle, on remet en état n'importe quel organe sans que l'activité physique ou intellectuelle du sujet subisse le moindre temps d'arrêt. Vous avez mal au foie? Autrefois que faisait-on? On vous mettait au régime. Vous souffriez, vous vous priviez pendant des mois. Aujourd'hui, Dieu merci, nous avons changé tout cela. Vous vous présentez à la clinique, on vous enlève votre foie malade, on le remplace par un foie sain.

Ne devons-nous pas être reconnaissants encore à la greffe de conserver — c'est le mot — les personnalités les plus éminentes? Je prends à témoin M. Edouard Herriot à qui, nous avons mis en 1949 un cœur nouveau et plus vaste, M. Bienvenu-Martin, remis à neuf en 1940; M. René Doumic qui peut porter désormais, sans paraître présomptueux, grâce à un cerveau tout frais, son titre de secrétaire perpétuel de l'Académie française. Citerai-je encore M. Marcel Régnier, à qui nous avons ajusté les jambes de M. Flandin; M. Georges Mandel dont nous avons allongé le cou de cinq centimètres pour qu'il cesse de souffrir dans ses faux-cols, notre toujours jeune et séduisant Tino Rossi dont le succès va croissant depuis qu'il a le larynx de Caruso, notre vénéré Président Lebrun, dont les glandes lacrymales ont été entièrement refaites à l'occasion de son quatorzième septennat, M. Léon Jouhaux, tellement surmené par la C. G. T. que nous avons été obligé de le doter de trois cervelets, notre Célimène nationale que nous avons voulu prolonger encore et tant d'autres que le Père Lachaise n'aura pas de sitôt!...

***

Un lunch a suivi ce substanciel discours. Les invités dégustèrent des bouillons de culture extrêmement variés. Et l'on entendit des réflexions de ce genre :

— Que prenez-vous chère amie?... Je vous recommande un typhus 1985 qui vient en droite ligne des Indes.

— Un peu de collibacillose, voulez-vous? C'est très à la mode en ce moment.

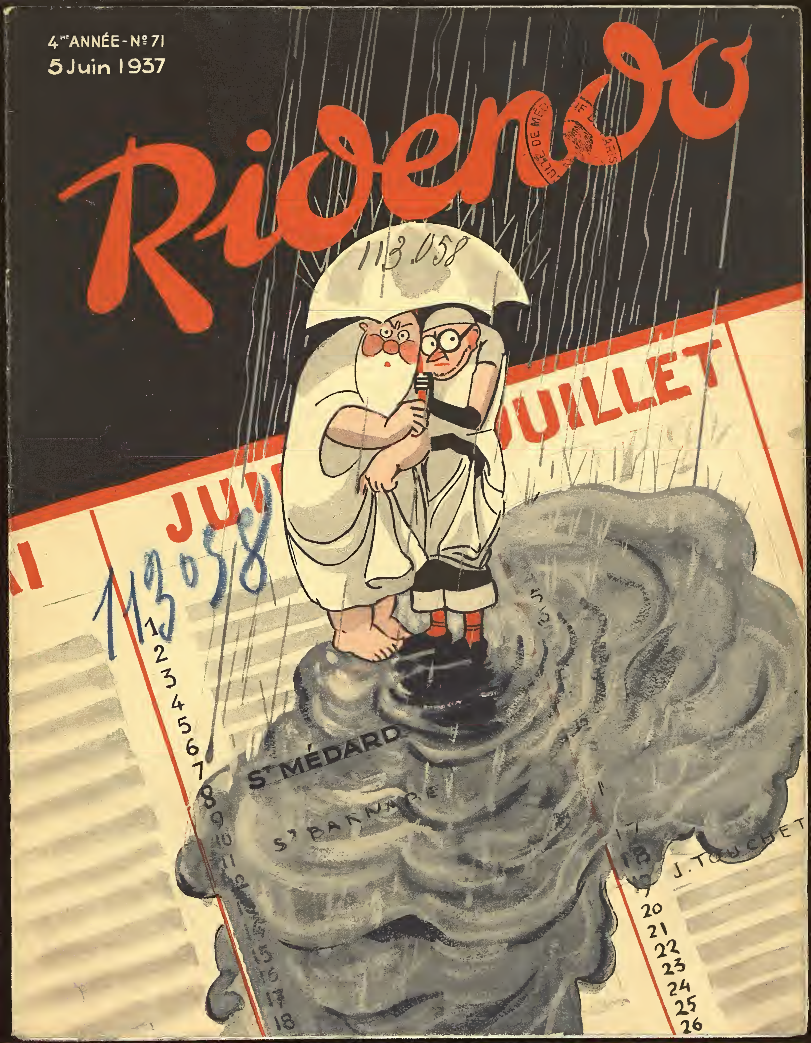
— Pour moi ce sera un Vomito Negro : j'adore l'exotisme.

Ah! oui, vraiment, ce fut une manifestation bien parisienne!

René SINN.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



4me ANNÉE - N° 71
5 Juin 1937
Ridendo
113.058
UILLET
JUI
113058
St MÉDARD
J. TOUCHET



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES . . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustratians de J. Tauchet

par R. DIEUDONNÉ

●



N'étant pas un type dans le genre de l'abbé Gabriel qui annonce le temps qu'il fera dans quatre cent quatre-vingt-dix-sept ans, je ne peux vous dévoiler les intentions de Saint Médard à quatre jours près.

D'ailleurs, j'aime mieux vous dire que ce saint, perverti par tant d'autres exemples, ne tient plus toutes ses promesses. Car si l'on a vu des pluies provoquées par lui qui ne duraient pas quarante jours, par contre, nous avons souvent rangé nos « pébroques » parce qu'il ne nous avait pas inondés le jour de sa fête, quitte à prendre, par la suite, une belle rincée sur la foi de ses fallacieuses promesses.

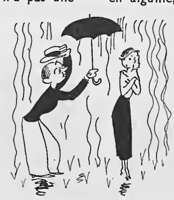
Comme le dit mon jardinier : Quand le temps est au beau, il ne nous pisserait pas une goutte d'eau ; mais quand c'est le contraire, c'est bien rare que le soleil arrive à sécher la pluie ! »

■ ■ ■



Au fond, s'il n'y avait pas les vacances qui approchent à toute vitesse, pour le citadin, la pluie n'a pas une importance considérable et même, c'est une distraction quand elle arrive sous l'espèce d'un orage inattendu.

Je ne sais pas si vous avez assez de loisirs pour entreprendre des conquêtes de rencontre qui sont bien souvent les plus agréables du monde. Or, l'averse d'été pour un homme qui ne quitte pas son parapluie, apporte le moyen d'aborder une jolie femme qui ne trouve pas de taxi ; avec toutes les chances qu'elle accepte l'abri provisoire de votre riflard. Un mot en amène un autre comme on dit, et de fil en aiguille, il se peut très bien que cette rencontre fortuite change le cours de votre existence sentimentale.



Vous n'en demandez pas tant ? Vous n'en êtes pas à un amour de hasard ? Tous mes compliments ! Je ne vous parle que du ton d'un homme qui n'a pas de jolies clientes. Celles-ci ont sans doute une façon délicate de prouver leur reconnaissance à ceux qui les ont guéries. Les littérateurs ont moins de chance. Car si le « bovarysme » sévit encore, les femmes qui écrivent à un homme

de lettres sont généralement, si ce n'est laides à pleurer, déséquilibrées.

J'en ai connu deux ou trois dans ma carrière

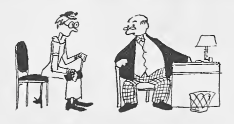


dont j'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser.

L'une m'a écrit pendant des mois pour me demander un rendez-vous. J'ai fini par lui dire de venir chez moi et je l'ai fait recevoir par ma femme. Je ne l'ai jamais revue. Il paraît qu'elle était charmante. Essuyons une larme. Je ne regrette rien à la pensée de ce qu'elle pouvait être crampon !

Une autre m'a envoyé des lettres exquises, mais vraiment exquises, une photographie qui la montrait charmante. Un jour, elle est venue me voir au journal, c'était une bonne sans place qui me demandait de lui trouver une situation.

J'ai été poursuivie par une inconnue sentimentale qui habitait la province. J'ai eu bien des illusions à son sujet. Je ne dis pas qu'elle fit spécialement un voyage à Paris pour me voir, mais elle arriva elle aussi au journal. C'était une institutrice desséchée que j'aurais assez volontiers passée à Montherlant. Au bout de deux minutes, nous ne sûmes plus que nous dire et elle partit. Je vais vous dire la vérité vraie : je ne lui plaisais pas non plus ;



je ne correspondais pas à l'idée qu'elle avait pu se faire de moi et elle rengaina l'offre de sa virginité ratatinée.

■ ■ ■



Car, presque toujours, les femmes qui nous poursuivent ne nous connaissent pas. Nos portraits paraissent moins souvent dans les journaux que ceux des comédiens ou des champions. Elles se font une idée de nous parce que nous écrivons et bien souvent hélas ! l'écrivain ne ressemble pas aux jolies choses qu'il écrit.

J'ai connu un romancier débordant d'amour dans ses livres, auprès de qui Georges Ohnet, qui était bossu, pouvait passer pour un Adonis. Il est mort, ce pauvre vieux, et je dois ajouter qu'il était sans prétention.

Un jour qu'il signait des livres à une vente de charité, une admiratrice me supplia de la présenter à lui. Ce que je fis. Elle poussa un petit cri, se mit à balbutier des mots inintelligibles, et partit sans même lui demander de lui dédicacer un livre.

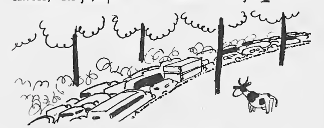
J'en aurais pleuré — car je suis sensible — mais lui me rasséréna : « J'ai l'habitude ! » me dit-il, me tapant sur l'épaule.

■ ■ ■



Mais nous voici bien loin de Saint Médard.

Si les humains interrogent le ciel, c'est moins à cause des fêtes de Paris qui se déroulent qu'à cause des vacances, dis-je, qui vont venir. Mais j'ai comme



une vague idée que le plaisir de rouler sur les routes sera cette année singulièrement atténué en raison de cette arrivée de touristes en autocars dont on nous menace. Un hôtelier de Touraine m'a dit avant-hier :

— En juillet, il passera ici de quatre à cinq cents touristes tous les jours !

Et c'est un patelin dont la célébrité ne dépasse pas la région.

Sur la route d'Orléans, la semaine passée, j'ai croisé soixante autocars et j'en ai dépassé une vingtaine. Vous vous rendez compte de ce que cela donne ?

Naguère, Paris seul profitait d'une exposition, mais maintenant ceux qui viennent de loin veulent voir la France tout entière, du sud-est et du sud-ouest à la Bretagne, des Alpes et des Pyrénées à la Normandie.

Ainsi l'Exposition va faire travailler tout le monde et même vous, mes chers lecteurs, qui allez être obligés de ramasser sur les routes, avec du buvard ou des petites cuillers, des victimes que je ne peux pas appeler autrement que des clients de passage.

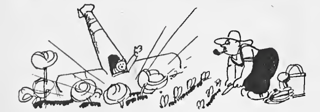
CUISINE

— Eh bien, Marie... ne vous gênez pas !

— Matame m'a tit de réchauffer le potache !

(Dessin inédit de Lep.)

A ceux qui n'éprouvent pas le besoin maladif de faire des kilomètres pour le plaisir d'en faire, je ne peux que donner le sage conseil de faire,



comme Candide du jardinage, ce qui les mettra à l'abri de ces accidents de la route et ne leur fera courir que le risque de la chute d'un avion dans leurs plants de salade.

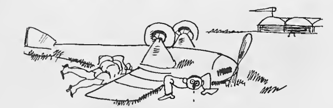
■ ■ ■



Ce dont il ne faut plus rire, car si vous lisez les journaux avec soin, vous avez dû voir que chaque lundi, la liste des accidents d'aviation commence à prendre une place presqu'aussi considérable que celle des accidents de la route.

L'avion de tourisme qui est mis à la portée des bourses modestes tente beaucoup de jeunes hommes à qui l'automobile offre trop peu de risques et trop peu de prestige. Inviter une jeune dactylo ou une jeune modiste à venir faire le week-end en auto est à la portée du conquérant le plus insignifiant. Mais celui qui offre un survol au-dessus des campagnes attire à soi toutes celles qui veulent ajouter aux platitudes ordinaires de l'amour le délicieux frisson de la petite peur. Oui, le trac ! mais après l'atterrissage l'orgueil de pouvoir raconter aux amies les péripéties d'un voyage en avion.

Malheureux, comme on dit, le danger est à terre ! et il existe maintenant des pilotes du dimanche qui déposent leur cargaison avec un peu trop de rudesse sur les pelouses de Buc ou d'Orly, quand



on n'est pas sûr des positions mal préparées à l'avance.

Heureusement, nous vivons, nous qui ne pilotons pas, avec cette idée que ceux qui pilotent savent ce qu'ils font et qu'ils ne courraient pas un risque pour le plaisir.

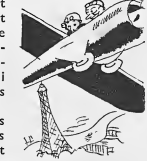
Et cependant, alors que sur les lignes, les accidents sont extrêmement rares, les touristes de l'air viennent rétablir la moyenne, comme sur la route les conducteurs du dimanche.

J'ajoute que l'autre fois, alors que des gosses regardaient dans le ciel un petit avion effronté comme un page, un bidon d'huile a chu de l'appareil et s'est enfoncé dans la terre d'un champ, à quatre mètres de M. le curé qui s'en allait à Vêpres.

Ainsi, le tourisme en avion nous vaudra peut-être d'exquises surprises qui mettront un peu de fantaisie dans l'existence.

■ ■ ■

Il paraît d'ailleurs que le voyage en avion est un excellent stimulant. Il revigore des hommes qui n'en espéraient plus autant. Les records d'altitude provoquent des réflexes qui sont les mêmes que ceux de la pendaison. Mais le fait d'aller chercher le résultat au-dessus de huit mille mètres, n'est pas sans compliquer étrangement l'application de ce remède, qui nécessite en outre, des artères en excellent état.



D'ailleurs, les hommes qui connaissent tous les désagréments que peut provoquer le désir, au lieu d'en poursuivre la continuité devraient se réjouir de voir que, peu à peu, il faiblit et les laisse en paix. Je crois que ce qui les fâche, ce n'est pas tant la raréfaction du plaisir, mais plutôt un sentiment d'humiliation et comme une blessure d'amour-propre.

Et où va-t-il donc se nicher ! Car s'il y a un acte humain qui ne dépend pas de la qualité de l'intelligence, c'est bien celui-là. Si les hommes étaient raisonnables, ils se rendraient compte qu'on peut l'accomoder à diverses sauces, mais que le poisson est éternellement le même. La femme la plus fine peut préparer la conversation d'un galant sur le retour, mais du point de vue physique, c'est un garçon stupide peut-être, qui provoquera « l'orgasme » de la meilleure qualité.

Oui ! oui ! il y a aussi l'imagination. Mais même à huit mille mètres, si je puis ainsi dire, la compagne imaginera tout aussi bien que son partenaire a tout de même passé l'âge de plaire et qu'il n'est plus de toute première fraîcheur.

Et à ce moment, l'humiliation doit être encore plus pénible que si l'on n'était pas allé la chercher.

Robert DIEUDONNÉ.



Le coup de pied de Vénus.

MENU

Spécimen des menus
offerts gracieusement,
sur demande, par les
Laboratoires du Mictasol

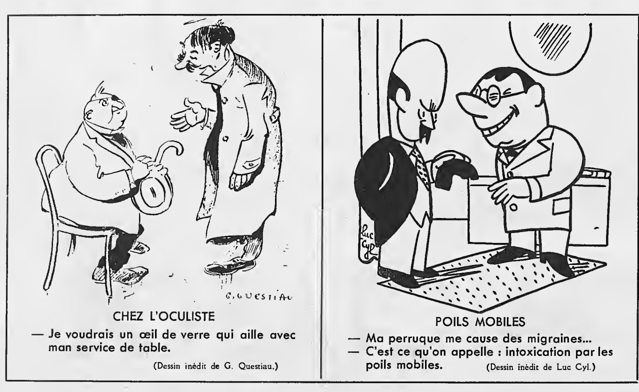
MICTASOL

155, BOULEVARD MAGENTA - PARIS (IXe)



MAL DE MER

— De grâce, cammandant, les passagers ont un tel appétit, que si vous ne faites pas tanguer un peu le bateau, naus serons bientôt tous réduits à la partion cangrue. (Dessin inédit de Monty.)



CHEZ L'OCULISTE

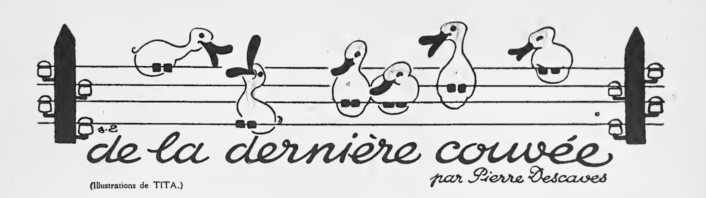
— Je voudrais un œil de verre qui aille avec man service de table.

(Dessin inédit de G. Questiau.)

POILS MOBILES

— Ma perruque me cause des migraines...

— C'est ce qu'on appelle : intoxication par les poils mobiles. (Dessin inédit de Luc Cyl.)

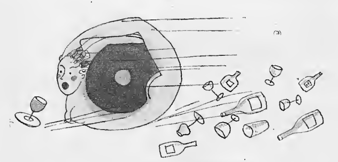


(Illustrations de TITA.)

par Pierre Descaves

LA FEMME PNEU

On la croyait définitivement à la retraite... Mais voilà que nous revient Mme Y... ; dans le monde du théâtre on ne la nomme que la « grande source »... en raison de sa soif inextinguible.



Le Dr Z... qui la soigna longtemps est intarissable d'anecdotes sur cette manie... de tout avaler, même les potions.

— Cette femme disait-il l'autre soir, c'est un pneu.

— Un pneu?...

— Mais oui, elle boirait l'obstacle !

La femme-pneu ! Produit hélas très moderne et pas seulement tiré à un seul exemplaire !

■ ■ ■

LE CHOMEUR

Le Docteur Pasq... voit l'autre jour arriver à sa consultation des assurés sociaux un brave ouvrier, type parisien goguenard.

Il examine le « candidat-malade »...

— Mais, mon ami, vous n'avez rien... votre cœur, excellent... rien aux poumons... Le foie en parfait état... que ressentez-vous?

Alors l'ouvrier de faire cette réponse digne du Docteur Knock :

— Il y a longtemps que je suis « chômeur en maladie ». Alors je venais voir si, des fois, je ne pourrais pas avoir « une bonne place »...

« Mort à crédit », dirait Céline — alias le Docteur Destouch...

...

Voilà la maladie à crédit !

L'AMBITION... BIEN PLACÉE

Ce célèbre artiste qui se croit Molière n'a pas, comme son modèle, daubé sur les médecins. Il a trop le souci de sa précieuse santé.

Dernièrement, il a dû interrompre une brillante série de représentations pour se faire soigner un assez vilain bobo au cou.

Mais il fut vite sur pied.

— Dix minutes d'anthrax ! confiait-il peu après, ce n'est pas une affaire. Mais la prochaine fois, j'essaierai de faire mieux. Je m'offrirai un érésipèle !

Ce qui faisait dire au chirurgien M...

— Toujours ambitieux, ce sacré Sacha !

■ ■ ■

MUSIQUE D'ACCOMPAGNEMENT

Ce célèbre praticien récemment disparu avait les idées les plus cocasses, sur la fin de sa vie.

C'est ainsi qu'il avait songé — il était chirurgien — à opérer en musique.

— Mais, lui disait-on, le malade endormi, n'entendrait rien !...



— Aussi bien, ce serait une musique d'accompagnement pour l'opérateur, répondit le docteur Pa...

Et après un temps, il ajoutait :

— Et quel programme *ad hoc*... rien que des « ouvertures » !

Le Dr Pa... avait la plaisanterie un peu macabre !

L'épidémie d'amnésie continue.

Ce pauvre TOUCHET est gravement touché. Nous avons pris de ses nouvelles ce matin même à la clinique du Professeur Gaudeamus où il est en traitement ; hélas, l'illustrateur de notre couverture est dans de sales draps.

TOUCHET venait juste de camper son personnage devant le poulet appétissant que vous voyez ci-contre et d'asseoir sur le coin de la table cette charmante personne empanachée, lorsque le mal terrible lui a subitement ravi la mémoire. Il a dû laisser en plan son joyeux convive et sa belle compagne.

L'heureux homme ! (C'est du convive que nous parlons). Un poulet doré et dodu dans son assiette, et, sur le coin de la table, cette jolie femme, double félicité qui suffit à mettre en appétit un bon vivant.

Eh bien ! Messieurs du Corps Médical, supposez un instant que vous soyez à la place de ce gai luron. Vous ne resteriez certainement pas bouche bée, la fourchette en l'air et le couteau levé. Alors ?

Alors prenez vite un papier, une plume, fouillez dans les trésors de votre esprit, écrivez sous cet aimable dessin les propos galants qu'il vous suggère et participez tous, sans tarder, au

CONCOURS DE LÉGENDES



RIDENDO publie

dans chacun des numéros des

20 AVRIL, 5 et 20 MAI, 5 et 20 JUIN

Un DESSIN

de SCHEM, VARÉ, GENTY, TOUCHET, J. HÉMARD

et vous charge de rédiger une ou plusieurs légendes adéquates

- Ces légendes auront 4 lignes au maximum.
- Vous les rédigerez en termes spirituels et humoristiques.
- Le nom du produit intéressé : NAIODINE, EUCALYPTINE, BIOTRIGON, BI-CITROL ou MICTASOL devra obligatoirement être mentionné.
- Ce concours est strictement réservé aux Médecins abonnés à " Ridendo ".
- Les concurrents timides peuvent prendre un pseudonyme.
- Les envois des 5 légendes groupées seront reçus du 20 Juin au 31 Juillet, dernier délai.
- Les meilleures légendes seront publiées par " Ridendo ".



Le JURY *chargé d'examiner les envois est composé comme suit :*

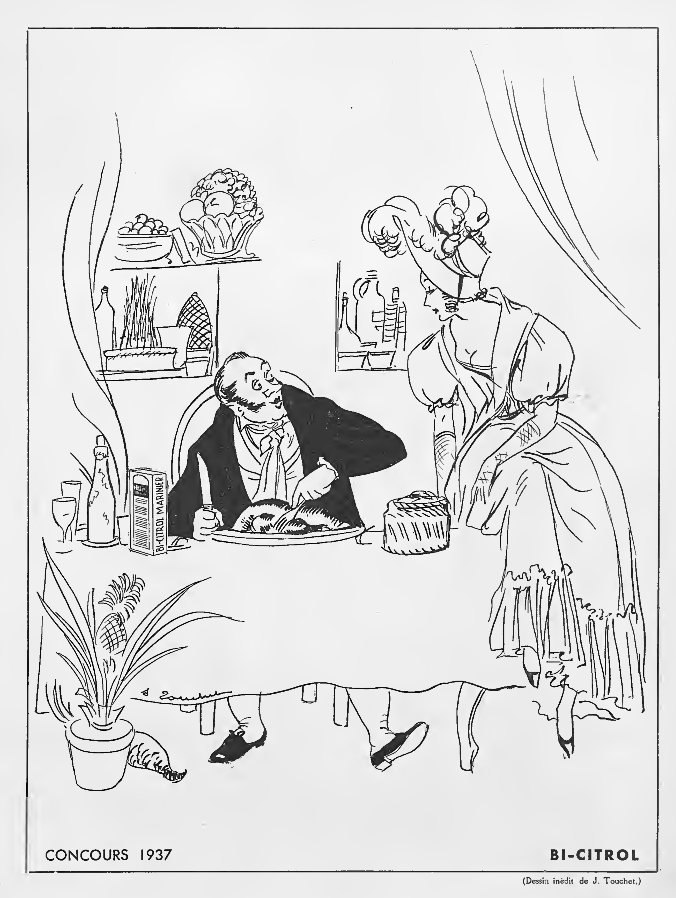
Président : M. Louis VIDAL, directeur de " Ridendo ".

Membres : MM. BARBE, J. LOGEAIS, J. LORTHIOIR, G. MARINIER, Dr J. MEYNIARD

LECTEURS . . . à vos légendes !

Comme pour chaque concours, **RIDENDO distribuera des prix** aussi abondants qu'alléchants.

(VOIR LISTE PARUE DANS LE N° **68**.)



(Dessin inédit de J. Touchet.)

IMPRUDENCE



— Ainsi, l'autre jour, j'ai eu une terrible crise d'aérophagie... il est vrai que j'avais mangé des pets de nonnes !

(Dessin inédit de Schem.)



LES ÉPANCHEMENTS DE SYNOVIE

TRAGEDINETTE par Raymond GENTY

●

DÉCOR : UN PALAIS

Synovie *entrant appuyée sur Aspirine.*

Oui, le farouche Anthrax, le vainqueur des Furoncles
A tué, pour régner, sa mère et ses deux oncles
Mais le barbare encor chaud d'un carnage affreux
Dit qu'il brûle pour moi de mille et mille feux
Aspirine, en moi-même, hélas je me retranche
Il faut que Synovie, entre tes bras s'épanche
Anthrax voudrait mon cœur ; mais puis-je en faire don
Quand il est tout entier au beau Pyramidon.

Aspirine

Pyramidon, o ciel, le drame se dessine
Penchez-vous sur le cœur comprimé d'Aspirine.

Synovie.

Je te livre un secret que j'ai toujours caché.

Aspirine.

Je vous comprends, Pyramidon a du cachet !

Synovie.

Je n'ai pu résister aux ardeurs de sa flamme
Il a su s'imposer, malgré moi, dans mon âme
Dieux, de quelles douceurs il a su m'embraser
J'ai vu s'ouvrir l'Olympe à son premier baiser
Mais pourquoi changes-tu d'aspect à ce langage?
Pourquoi cette pâleur qui couvre ton visage
T'aurais-je, malgré moi, causé quelque tourment?

Aspirine.

O ciel, Pyramidon, madame est mon amant !

Synovie.

Quelle angoisse m'étreint, quelle nuit m'environne
Quel trouble entre en mon cœur qui saigne et qui frissonne
Pyramidon, ce beau guerrier, aurait pour toi
Renie ses serments et parjuré sa foi?
Non, non, il me doit trop, car grâce à Synovie
Il sera couronné roi de Périphérie
Mais connaissons l'objet de ses feux les plus doux
Car voici qu'il s'approche et qu'il descend vers nous

(Entre Pyramidon)

Pyramidon.

Madame, pardonnez au trouble qui m'oppresse
Mais Anthrax vient pour vous d'avouer sa tendresse
Il prétend vous conduire à l'autel dès demain
Et me charge de vous annoncer cet hymen.

Synovie.

Seigneur, un tel aveu me transporte et me touche
J'ai donc fléchi le cœur du grand Anthrax farouche
Je sais qu'il est loyal et qu'il est généreux
Veuillez donc l'assurer, en retour, de mes feux
Dites-lui qu'à l'autel il me verra paraître
Rougissante et confuse, ainsi qu'il sied de l'être.

Pyramidon.

Suis-je un jouet des dieux? Ai-je encore ma raison?
Quel est ce cauchemar ou cette trahison?
Anthrax a votre foi, vous acceptez sa flamme
Je n'ose pas comprendre, Expliquez-vous Madame.



Synovie.

Perfide c'est assez. Avec tout mon mépris
Je te rends un amour dont je connais le prix
Souffre que Synovie en ce moment s'épanche
Je t'avais tout donné. Qu'attendais-je en revanche?
Les transports d'un amant que je croyais loyal
Quand il jurait m'aimer d'un amour sans égal
Bien plus, je t'assurais, ingrat qui m'a trahie
Les trônes de Somnol et d'Agoraphobie
Aspirine a parlé, traître tu peux frémir
Et moi j'épouse Anthrax, quand j'en devrais mourir.

Pyramidon.

Oh, princesse, mon cœur est plus blanc que l'hermine
Restez... c'est trop souffrir.

Synovie.

Je vous laisse, Aspirine.

(Sonnerie de trompette. Elle va sortir...)

(Entre Anthrax)

Anthrax.

Madame demeurez. Mon fils Aspirator
M'envoie à l'instant même, un bien fâcheux rapport
L'ennemi reformant en secret ses cohortes
A repris l'avantage et va forcer nos portes
Et voici que depuis hier, victorieux
Les Furoncles, partout, ont percé.

Synovie.

Justes Dieux

Anthrax.

Pyramidon vous a dit mon amour fidèle
Mais il sied de presser une union si belle
Le grand-prêtre à l'autel, pompeusement paré
Nous attend, Synovie, et tout est préparé
Mais quoi, vous défaillez dans les bras d'Aspirine
Qui sanglote à son tour, contre votre poitrine?
Pourquoi vous taisez-vous, pourquoi Pyramidon
Reste-t-il tout songeur, plus blanc que l'amidon?

Synovie.

Souffrez que Synovie à vos genoux s'épanche
Car Vénus en courroux veut prendre sa revanche
J'aimais Pyramidon, Seigneur, bien que l'ingrat
N'eût pas, à cet amour, trouvé beaucoup d'éclat
Mais voici le moment d'expier ma faiblesse
Oubliez Synovie et sa triste tendresse
Que Bellone vous offre un dédommagement
Moi je vais aux enfers chercher un autre amant

(elle se tue).

Aspirine *à Pyramidon.*

Vois ton œuvre, parjure, infâme, monstre, impie
Peux-tu ne pas pleurer la pauvre Synovie
Tous ces épanchements l'ont conduite au trépas
J'étais sa confidente et je cours sur ses pas.

(elle se tue).

Pyramidon.

Ah, c'en est trop, le feu me brûle la poitrine
Par Zeus, que de douleurs, je n'ai plus d'Aspirine

(A Anthrax)

Mais toi qui semble rire, orgueilleux comme Ajax
Je m'en vais te percer, comme on perce un Anthrax.

(Ils se battent).

Anthrax *tuant Pyramidon.*

Va donc, Pyramidon, puisque c'est ton envie
Sur les rives du Styx rejoindre Synovie

(Pyramidon meurt).

Anthrax *seul.*

Et quant à moi, je sens l'ennemi m'envahir
Les furoncles encor, partout j'en vois venir
La terre du royaume en est toute couverte
Il en vient comme des bourgeons dans l'ombre verte.
Il en pousse, il en pousse ainsi que des épis
Il en vient sur mes bras, mes mains et mes sourcils
Je voudrais résister, je m'efforce, je n'ose
Et le vieil Anthrax meurt d'une furonculose.

(Il meurt).

RIDEAU

Raymond GENTY.



— Évidemment, je ne demanderais pas mieux que de régulariser cette situation, mais je n'oserais jamais aller demander ta main à tes parents.

(Dessin inédit de Jean Bellus)



CADEAUX DE PAQUES

— Je voudrais un bel œuf en chocolat : c'est pour ma poule.

(Dessin inédit de Jo Paz.)



— Vous avez besoin de prendre mari, Mademoiselle...

— Vous êtes célibataire, vous, Docteur ?

(Dessin inédit de Rosa.)



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE PROFESSEUR

GRAILLY

Comme il l'avoue lui-même, le Professeur Grailly, de Bordeaux est un romantique.

Ceci malgré sa formation scientifique qui fut extrêmement développée. Un de ses passe-temps favoris, aujourd'hui encore, n'est-il pas la biologie?

Cependant il suffit de le rencontrer et de converser quelques instants avec lui pour se convaincre qu'il dit vrai, qu'il est bien un romantique.

C'est-à-dire, selon l'expression pedantesque des fascicules pédagogiques qui meublèrent notre première enfance, « un passionné de tout genre de beauté, un admirateur ravi des solitudes » possédant un potentiel considérable, d'explosion d'imagination et de lyrisme...

Celui qui, selon le mot de Joubert, enchanta le siècle, l'enchante aussi.

— J'aime Atala et René, je préfère les romantiques aux classiques, ce en quoi je suis actuellement un décadent.

— Ainsi vous êtes un admirateur de Chateaubriand?

— Oui, dernièrement j'ai été en pèlerinage, avec quelques amis, au château de Combourg.

— Au milieu des Landes mélancoliques?

— Oui, mélancoliques à point, comme il se doit pour le berceau d'un grand romantique.

— Mais vous-même, mon cher maître, n'écrivez-vous pas?

— Non et je le regrette sincèrement, je suis trop éparpillé et puis je n'ai ni le temps ni le talent.

— Vous exagérez certainement quant au dernier point.

Comme nous avons remarqué en entrant dans le cabinet du docteur quelques petits cadres qui dénotent un connaisseur de classe, le professeur nous avoue finalement que du point de vue pictural ses goûts le portent vers l'école flamande qu'il préfère à l'école italienne qu'il a pu étudier sur place puisqu'il a fait un séjour en Italie.

— Parla italiano caro maestro?

— Si un poco.

— Alora bene.

Nous palabrons un moment sur les mérites de Rubens, Breughel, Wiertz, que le professeur semble priser particulièrement.

— Et les sports?

— Je fais tout au plus à la saison, un peu de chasse ; je vous le répète j'ai peu de temps à moi.

Il n'en a pas toujours été ainsi, croyez-le bien, et à l'époque de mon internat il m'arrivait de me livrer en compagnie de mes « coréligionnaires » à des passe-temps plutôt vaudevilesques.

Ce n'est pas sans mélancolie (ma mélancolie la plus romantique) que je me souviens des longues soirées où nous nous délassions et qui se prolongeaient souvent dans la nuit.

Nous les passions ensemble avec quelques autres étudiants, à boire, à chanter, à discourir, avec cette flamme que l'on possède à vingt ans, sur les sujets les plus divers, les plus abracadabrants, allant des purs sommets de la médecine aux derniers succès des caf' conc's à la mode.

Il y a plus de quinze ans de cela... et c'était le bon temps... Je me souviens d'une histoire qui nous arriva à quelques amis et à moi à l'époque où les fiacres n'étaient pas encore dévalués.

Nous étions particulièrement gais. Nous avions dîné de joyeuse façon et un peu délaissé Esculape pour fêter dignement Bacchus à qui nous avions porté de nombreux toasts.

Arrivé à un certain moment il fallut tout de même penser à rentrer. Nous prîmes un fiacre. Nous arrivâmes à y monter tous, non sans quelques craquements de la caisse qui gémissait, et sous l'œil hirsute et courroucé du cocher et de son cheval. Ils avaient dû dès le premier abord, juger qu'ils n'avaient pas à faire à des clients de tout repos. Ce en quoi ils n'avaient pas tort.

Nous roulions depuis un moment sans incident et quoique toujours gesticulants et peu silencieux tout laissait à penser que notre voyage se passerait bien !

Hélas! il fallut déchanter, l'un de nous éprouva le besoin de tendre son bras par la portière et de poser négligemment sa main sur le gracieux bibi d'une « dame accompagnée » qui passait à proximité de la voiture.

La dame poussa un grand cri et failli s'évanouir en constatant que notre acolyte en retirant sa main gardait non seulement le bibi mais les cheveux, faisant apparaître un superbe crâne ovoïde sur lequel se reflétait la lueur opaline des réverbères.

Mon ami fut le premier surpris du dénouement.

Il fallut s'arrêter, rafistoler la perruque et le chapeau sur le crâne de la pauvre dame, tandis que le monsieur qui l'accompagnait lui tapotait dans la main, frappait le sol de sa canne et s'arrachait les poils d'une superbe moustache (une des plus belles qu'il m'ait été donné de voir) qui dardait ses pointes vers le ciel, semblant le prendre à témoin d'un tel malheur.

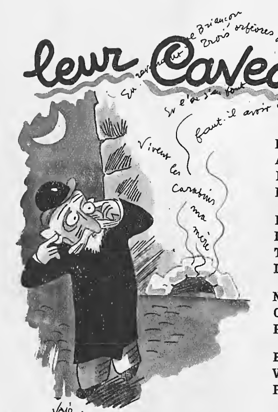
Ridendo



PROFESSEUR GRAILLY

A PROPOS DU CÉLÈBRE "CAVEAU" DES INTERNES
DES HOPITAUX DE GRENOBLE

●



A Rochedix, Tixier et Dalban.
A tous les membres de l'inoubliable internat de Grenoble, en souvenir des neuf mois passés en son sein...

Passants, qui, dans la nuit, vous arrêtant soudain,
Auscultez du caveau les rumeurs utérines :
Refrains de vieille Gaule hurlés le verre en main
Psaumes bénédictins, tangos, fox ou biguines,

Et qui voulant percer le mystère divin
De notre catacombe aux voûtes clandestines,
Tenter de caresser de nos troublants parfums
L'indiscrète muqueuse habillant vos narines,

Ne violez pas ainsi le caveau carabin
Où fresqua par amour un génital rapin
Prodiguant à nos murs son huile libertine...

Bourgeois et vous manants, passez votre chemin
Vous polluez l'air pur dont nous avons besoin
Pour danser et chanter avec nos messalines...

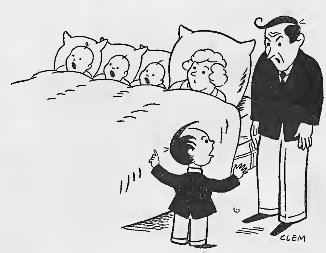
Pierre FUVAL
Interne « Honoris causa » des hopitaux de Grenoble.

UNE MANIE



— Comment, un négrillon ?... ma femme a de ces manies d'éteindre l'électricité.

(Dessin inédit de Fargues.)

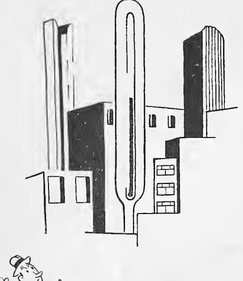


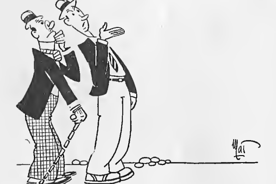
— Dis papa, c'est pour en choisir un, qu'on te les a apportés ?

(Dessin inédit de Clem.



A L'EXPOSITION



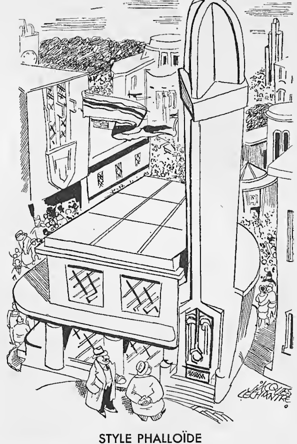


SUPER MODERNE

— Ça ressemble assez à un thermomètre...

— Oui, l'architecte a conçu ça dans un moment de fièvre.

(Dessin inédit de Mat.)



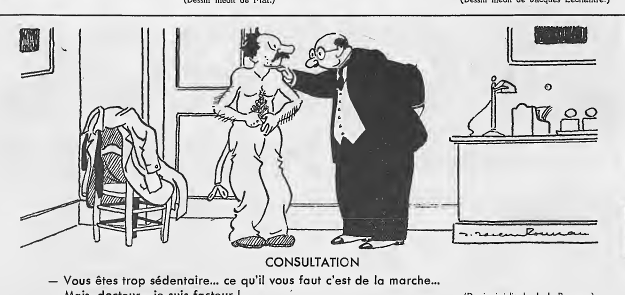
STYLE PHALLOÏDE

L'architecte :

— Hein ? Docteur, qu'en pensez-vous ?

— Ma foi,... l'érection est bonne.

(Dessin inédit de Jacques Lechantre.)



CONSULTATION

— Vous êtes trop sédentaire... ce qu'il vous faut c'est de la marche...

— Mais, docteur... je suis facteur !

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



LA MALADIE DU SOMMEIL

par Louis-Charles Royer

Mon ami, le Docteur B... venait de s'installer dans un petit port de Bretagne lorsqu'il vit arriver à sa consultation une robuste matrone dont la situation devenait très « intéressante ».

Il l'examina et conclut :

— Tout va très bien. Dans un mois, environ, je vous accoucherai d'un beau poupon.

— Hé! je n'aurais pas besoin de vous pour ça, riposta la Bretonne; pour les quatre que j'ai déjà eus, la mère Gormidec, la sage-femme, s'en est bien tirée toute seule.

— Alors, pourquoi êtes-vous venue me voir? Il y a quelque chose d'autre qui ne va pas?

Le docteur B... avait le souvenir immédiat du corps solide et encore appétissant qu'il venait de voir; les seins un peu lourds, mais fermes gonflés à bloc; les cuisses rondes et charnues; toute une peau fraîche et saine qui donnait envie de mordre dedans.

La Bretonne hésitait.

— Allez-y, insista le bon docteur. N'ayez pas peur. Un médecin, voyons, ce n'est pas un homme, c'est un confesseur. A votre curé, vous lui racontez bien tout.

Alors la cliente se décida :



— Ben! justement, c'est comme qui dirait un petit péché... Yves, mon mari, est marin sur un long courrier. Voilà dix mois qu'il n'a pas... couché dans notre lit.

— Bigre! fit B... en se grattant la tête. Il est intelligent votre mari?

— Il n'est point sot; mais il est coléreux et, dame! s'il rentre avec un coup de « calva » de trop...

— Envoyez-le moi dès qu'il arrivera. Son retour, c'est pour quand?

— Pour demain.

— Eh bien! vous vous y prenez à temps! Enfin, je tâcherai d'arranger ça...

— Faut rien que j'avoue?

— Si vous avouez, ma jolie, je n'ai plus besoin de le voir.

***

Mon ami B... est un garçon scrupuleux. Il ne se serait pas mêlé de cette affaire si la bonne femme n'avait pas eu, déjà quatre moutards. Mais la pensée d'un drame possible ou tout au moins celle que le mari trompé allait tout plaquer, lui faisait de la peine.

Il chercha un joint.



Yves le voyageur arriva chez le docteur le surlendemain.

— Ma femme m'a dit de venir vous trouver. Avant que je lui tape dessus ; car elle a un bidon qui promet, la garce. Mais elle m'a affirmé que vous alliez tout m'expliquer. Est-elle enceinte, oui ou non?

— Oui.

— J'en sais assez. Au revoir.

— Attendez ! Certes, cher monsieur, au point de vue médical vous pouvez avoir une juste colère. Mais que savons-nous, nous autres hommes? Tenez, au M'Zab...

— Au quoi?

— Aux confins du Sahara, il y a une contrée dont les habitants mâles sont forcés de s'expatrier pour gagner la vie de leur famille. Ces mozabites, comme on les appelle, vont en Algérie, même en France pour travailler.

— C'est comme moi ; ils vont loin de leur patelin.

— Et, comme vous, ils restent parfois plus de neuf mois sans leur femme. Or, il arrive souvent dans ce pays, qu'à leur retour la famille du Mozabite...

— Quel drôle de nom !

— Ils ne l'ont pas choisi. Donc le Mozabite trouve un enfant de plus à la maison. Il ne s'étonne pas. Il sait que l'enfant s'est « endormi » dans le ventre de la mère.

— Vous y croyez, vous, à ce truc-là?

— Les Mozabites y croient dur comme fer. Peut-être ces peuplades primitives sont-elles plus proches de la vérité que les savants...

Yves se grattait la tête.

— Après tout, dit-il, après un silence, j'ai vu des sauvages qui me semblaient plus malins que nous. Même que je reviens du Congo où qu'il y a une drôle de maladie. Des gars qui roupillent pendant des mois et des mois... La Yvonne, qu'est un beau morceau, vous l'avez vue?

— Votre épouse? Certes ! Très jolie femme.

— Et dure au travail... et au lit.

— Je m'en doute !

— Ben, elle a déjà eu un autre gosse dans les mêmes conditions, l'avant-dernier. J'avais passé un an dehors. Encore au Congo que j'étais allé cette fois-là.

— ...

— Faut croire, dit le brave marin en s'en allant, que je leur y ai fichu la maladie du sommeil.

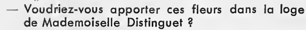
Louis-Charles ROYER.



— Encore cela docteur ; comment pourrai-je me débarrasser de cette poitrine ?
— Donnez-la donc à un pauvre...

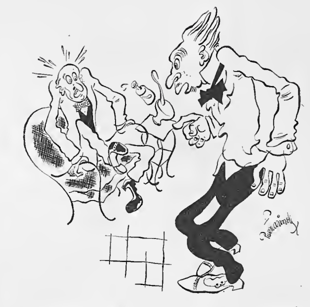
(Dessin inédit d'Elsen.)





— Voudriez-vous apporter ces fleurs dans la loge de Mademoiselle Distinguet ?
— Impossible ! Mossieu !... Mademoiselle a le rhume des foins.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



— Sapristi !... J'ai donné la potion au pharmacien pour l'analyser !... Mais alors... vous venez de boire le flacon d'urine du pharmacien !...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



RÉGIME

— Avec le poisson, que me conseillez-vous, sommelier : une Evian ou une Vittel ?

(Dessin inédit de G. Pavis.)

Au Temps de la Redingote

Velpeau, fils d'un modeste maréchal-ferrant, naquit à La Brèche (I.-et-L.)

Après une carrière chargée d'honneurs, il fut élu à l'Académie, au fauteuil laissé vacant par la mort de Larrey.

Le jour où il y monta, il dit à ses collègues d'une voix émue ces simples mots : « Je n'aurais jamais cru, Messieurs, que j'arriverais un jour si haut, étant parti de si bas. »

Un de ses amis le félicitant de ce succès, lui racontait la fureur d'un de ses concurrents qui, ayant été évincé plusieurs fois, blâmait très amèrement l'Institut de son nouveau choix et critiquait tout en lui, jusqu'à ses habits et ses lauriers. — « Je crois bien, répartit avec son fin sourire le docteur Velpeau, il a raison de critiquer les lauriers de l'Institut : ils sont trop verts pour lui... »



Malgré sa grande fortune, Velpeau vivait très simplement et très frugalement, habitude qu'il avait contractée au cours d'une jeunesse difficile et qu'il conserva toute sa vie.

Il était assez porté sur l'argent, témoins ces deux histoires qu'il racontait volontiers à ses élèves :

« Un jour à ma consultation je reçus la visite d'un jeune homme de vingt-deux ans qui venait s'acquitter envers moi des soins donnés à sa mère sur qui j'avais pratiqué une opération assez délicate. Mes honoraires se montaient à 6.000 francs.

— 6.000 francs, Monsieur, assurément c'est bien peu pour payer vos soins, mais nous n'avons pas une grande fortune et cette somme va singulièrement ébrécher notre petit avoir. Oh, comme ma mère et moi nous vous serions reconnaissants si vous vouliez bien un peu abaisser ce chiffre.

« Le jeune homme fit tant et si bien que, contre mon habitude, je me laissai attendrir et abaissai ma note à 5.000 francs que le jeune homme déposa sur mon secrétaire. Puis il partit en me jurant une « éternelle reconnaissance ».

« Le soir de ce jour, je passai sous les arcades du Palais-Royal, lorsque j'aperçus, sortant de chez Véfour, un groupe de jeunes gens qui paraissaient avoir assez copieusement sacrifié à Bacchus. L'un d'eux, qui semblait être le Mécène de la fête, criait en se tordant :

— Ah, ce vieux père Velpeau, on l'a carotté tout de même... c'est lui qui paie la noce, mes amis...

« Entendant prononcer mon nom je pressai le pas et, regardant celui qui avait ainsi parlé, je reconnus qui?... mon fameux homme aux 5.000 francs, il m'en avait bel et bien carotté mille. Et dire qu'il n'a peut-être même pas bu à ma santé, pensais-je en jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus. »



« Messieurs, l'induration du cérumen forme cloison au-devant du tympan ; elle empêche les ondes sonores de heurter la membrane et simule la surdité. Un client vient me trouver et se plaint d'être devenu sourd. Je l'examine. Je reconnais la cause précitée et me mets en devoir de pratiquer une première opération. Mais voyez, Messieurs, à quoi aboutit l'intempérance du langage et la manie qu'ont certains médecins de faire part de leur science au premier venu. Tout en opérant, j'explique à mon client les causes de son mal. Il m'écoute patiemment ; lorsque j'ai terminé, je lui recommande de ne pas tarder à revenir me voir. Il promet, paie et s'en va... Depuis, je ne l'ai plus revu.

« Il a compris qu'avec un peu d'eau chaude, il se guérirait tout seul.

« Ne vous y laissez pas prendre, Messieurs, gardez pour vous ce que vous savez, sans en jamais souffler mot aux clients. »



Les traits d'esprit de Ricord sont légion. A un importun qui sollicitait de lui un autographe, il écrivait la lettre suivante :

« Vous me demandez un de mes autographes ; ils ne sont pas rares. Beaucoup courent le monde et ont pu rendre de nombreux services et réparer maintes fautes : mais ils font ordinairement le bien en se cachant et ne pourraient pour cette raison être reproduits ici. »

Paul LABARTHE
(Nos Médecins Contemporains) 1868.

FABLE EXPRESS

Laure avait une sœur, son ainée, Isabelle.
Leurs corps voluptueux excitaient nos désirs.
Mais aux jeux de l'amour, également rebelles
Elles passaient fières, dédaignant nos plaisirs.



MORALITÉ

Ni Laure, ni sa grande sœur ne nous rendent heureux.

G. AUBRÉE.



EN EXCURSION

— Monte donc avec M. Jean, ma chérie, d'ici je découvre tout.

(Dessin inédit de Gardilène.)



HOMICIDES

— Vous êtes envoyé par quelqu'un ?
— Non... Je me suis suicidé.

(Dessin inédit de Lep.)

Les coudes sur la Table...

par Gaston DERYS membre de l'Académie des Gastronomes.

HIER ET AUJOURD'HUI

Robert était étudiant en médecine et rendait des soins assidus à une jolie blonde, mince et longue, tout en restant agréablement potelée, vendeuse dans la mode.

Les jeunes personnes qui vendent des chapeaux sont habillées avec élégance, portent des bas de soie arachnéens, des chaussures d'un prix élevé et le linge le plus fin. Elles sont tenues d'être très bien coiffées pour faire valoir les chapeaux qu'elles essaient et d'avoir des mains impeccables. Elles ne touchent qu'un fixe dérisoire et celles qui n'ont pas une clientèle importante sont bien obligées de compter sur des ressources extérieures à leur profession.

Ce petit préambule expliquera que l'aimable Gilberte coûtait assez cher à son ami Robert.

Il allait de temps à autre taper son oncle, le brave docteur Anselme Péritoine. Celui-ci, à la fin, fit mine de se fâcher :

— Mon pauvre Robert, quand j'étais étudiant, les grisettes coûtaient beaucoup moins cher...

— Mais tout coûtait moins cher, mon bon oncle ! Et du temps de ton grand-père, c'était encore moins cher ! En 1830, une ouvrière en modes gagnait huit cents francs par an et se trouvait à peu près heureuse. Mais ces temps-là sont à jamais révolus ! Aujourd'hui, elles ont les dents longues...

— Et les idées courtes !

— Jadis, elles se contentaient d'une excursion en coucou à Robinson ou d'une tranche de galette aux moulins de Montmartre... Il leur faut aujourd'hui les sports d'hiver pour leurs étrennes, Juan-les-Pins en été et les grands restaurants toute l'année. Elles se tapent des perdreaux sur canapé, des soles grillées et du caviar... D'ailleurs, Gilberte est très gourmande...



FILETS DE SOLE SYLVIANE

●

Les filets de sole Sylviane, du raffinement gastronomique le plus délicat, sont un des plats préférés de l'aimable Gilberte.

Faites cuire un homard à l'américaine, bien crémeux. Pilez les chairs, passez-les au tamis, versez-les dans un vase en porcelaine tenu au chaud, ramollissez-les avec un peu de sauce, passez à la mousseline. Vous étendez cet appareil sur un plat long, vous posez dessus 10 ou 12 filets de sole préalablement cuits au fumet de champignons.

Arrosez le tout d'une belle sauce hollandaise. Faites dorer à feu vif. Servez vos filets, bien blonds, blonds comme Gilberte elle-même, entourés de petites bouchées de cèpes frais. A part, la sauce du homard.

— Ça me la rend évidemment sympathique, mais tu lui diras que les grisettes du temps de Murger vivaient d'amour et d'eau fraîche et que, dans les maisons où elles étaient nourries, on ne leur servait que des légumes, et ceux qu'on vendait le moins cher aux Halles... Et elles s'habillaient d'une robe de percale qu'elles se confectionnaient...

— Ah ! voyez-vous, mon oncle, il faudrait revenir à l'époque du Directoire où les femmes allaient quasiment nues... Quelle économie !

— Mais non, ne souhaite pas ça ! Et puis, je vais te consentir tout de même le prêt que tu me demandes... Mais tu me présenteras ta petite amie... J'aime la jeunesse, moi ! Ce n'est pas parce que l'âge me contraint d'être sage que je veux empêcher les autres de s'amuser. Mais ne prêche pas trop la simplification du costume féminin !... Evidemment, les femmes coûtent cher à habiller, plus cher qu'à déshabiller... Mais on tient surtout aux maîtresses qui vous font dépenser de l'argent... Et ça fait marcher le commerce... La femme a renversé la bastille du corset. Mais as-tu remarqué que les poètes chantent moins les seins depuis qu'ils s'offrent si libéralement et pointent leur bec sous les blouses indiscrètes? Et que les mollets nous troublent moins, depuis qu'on les exhibe si généreusement?

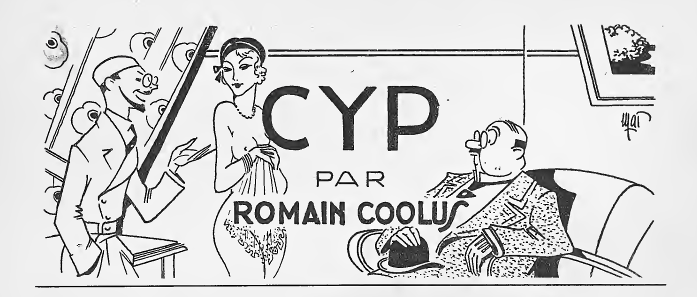
L'amour vit de mystère et de bons biftecks.



LES INTERNES AMOUREUX

— Elle m'a donné sa photo !
— Peuh ! moi j'ai mieux que ça : La radio de son utérus avec dédicace.

(Dessin inédit de Pavis.)



« Cyp » est le surnom familier qu'on a donné au Docteur Cyprien Stouffle. Il n'y a guère qu'une dizaine d'années qu'il exerce.

Il a aujourd'hui la plus riche clientèle qui se puisse imaginer, tant parisienne que cosmopolite. Le succès a été foudroyant, épithète rigoureusement exacte, car il a froudroyé un grand nombre de ses concurrents qui ont été électrocutés de dépit et de jalousie. Les mauvaises langues prétendirent alors que sa réussite professionnelle était surtout dûe aux qualités physiques de cet élégant praticien; car, fort joli garçon, Cyprien plaisait aux dames; il plaisait même à perte de vue... et de vertu.

Les bonnes langues (on ne parle jamais de celles-là, mais il y en a aussi, en moins grand nombre, voilà tout), protestaient, assurant que le Docteur Stouffle avait compris son époque et qu'il avait une façon personnelle de pratiquer l'art médical. Et de fait, moderne jusqu'à l'intransigeance, il commençait, en présence d'un malade, par faire un diagnostic psychologique, convaincu qu'il ne le pourrait guérir qu'en lui prescrivant ce qu'obscurément « il souhaitait ».

Sa méthode, hérissée de difficultés puisqu'elle devait varier d'individu à individu, était de faire des sondages dans le subconscient du malade. Revêtu d'une sorte de scaphandre moral, il devait rapporter de ses plongées dans les ténèbres de l'inconnu, les minuscules perles précieuses qui constituaient le trésor caché et vital du visiteur. Par ce procédé, Cyp avait réalisé un nombre important de guérisons retentissantes et, malin, il s'était arrangé pour que toute cette sonorité diffuse se ramassât sur la première syllabe de son prénom. Cyp!

Ce surnom court et faisant balle, était déjà une consécration et prenait la valeur d'une réclame.

Un après-midi, toute défaite et ravagée d'insomnie, la belle petite Mme Carador entre dans son cabinet. Elle soupire à fendre l'âme; de toute évidence, des larmes récentes et corrosives ont bordé de corail ses yeux charmants.

M. Carador, son époux, gros industriel massif, *trop bien portant*, l'accompagne. C'est lui qui prend la parole : sa femme languit; elle ne mange plus, ne dort plus; son pouls bat la chamade; elle a des vapeurs, des défaillances, des vertiges; certainement son clavier glandulaire ne joue plus ou joue mal; elle a de l'insuffisance thyroïdienne, ou surrénale, ou ovarienne, à moins que l'hypophyse... Il va falloir certainement recourir à l'opothérapie, etc... — Fichtre! Comme M. Carador en sait long!

Et notre Cyp, avec un sourire teinté d'ironie, ui demande pourquoi il est venu le consulter, puisqu'il est déjà fixé sur l'étiologie (mot souligné par lui railleusement) des troubles qui tourmentent sa femme. Un peu vexé, M. Carador s'excuse et réduit son intervention à n'être qu'une très modeste hypothèse suggestive.

Cyp sourit et interroge la malade. Quand ont commencé ses malaises? Comment se sont-ils signalés au début? Comment ont-ils évolué? etc... Et il apprend peu à peu que Mme Carador s'était admirablement portée jusqu'à l'été précédent, où elle a accompagné son mari à la mer, très exactement à Paris-Plage.

Dès son retour à Paris-pas-Plage, elle s'est sentie patraque et, dans ses beaux yeux, crénelés de rouge, passe une lueur de détresse.

Long silence, pendant lequel Cyp fait de la natation dans le subconscient de la dame, dont l'angoisse tremblante est déjà presque un aveu. Très bien : notre psychologue est fixé. Sa belle neurasthénique a dû, en quittant Paris-Plage, cesser de

voir un jeune homme qui lui tenait à cœur (d'où le désordre subit du pouls) et au corps (d'où la présumée insuffisance ovarienne).

De déduction en déduction, il estime que ce jeune homme doit être pâle et d'aspect poétique, faisant contraste avec ce mari rougeaud et *trop bien portant.* Il y a beaucoup de chances pour qu'il soit blond et raffiné, en opposition avec ce rustre brun. Paris-Plage est voisin du Touquet, station balnéaire adorée des Britanniques ; il y a donc de fortes raisons de penser que ce romantique personnage est anglais.

Puisque Mme Carador est bouleversée et ne parle pas de retourner à Paris-Plage, c'est vraisemblablement parce que le jeune Anglais est, cette année, retenu dans son pays. La conclusion s'impose : Cyp s'installe à sa table et prescrit un voyage d'un mois en Angleterre, avec séjour d'au moins une semaine à Londres (le calcul des probabilités impose cet arrêt dans la capitale de l'Angleterre).

D'autre part, il interdit toute médication. Il substitue résolument « la topothérapie » à l'opothérapie. Cela fait, il lit à haute voix ses prescriptions à la jeune femme, dont le visage s'illumine progressivement.

Une fois de plus, sa méthode a réussi ; il a gagné. M. Carador s'étonne. « Mais, docteur... » — « Vous verrez, cher Monsieur ; vous verrez qu'un itinéraire peut être aussi une ordonnance. »

Le regard ravi de Mme Carador est humide de reconnaissance, cependant que M. Carador, grincheux, se demande si le fameux Docteur Cyp ne se fout pas tout simplement de lui.

Romain COOLUS.

UNE BONNE RAISON



— Enfin... il y a deux ans... J'étais aussi malade que vous et je m'en suis bien remis...
— Oui, mais Docteur... qui vous soignait ?...

Dessin inédit de J.-Jacques Roussau.)

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD
E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris


BIOTRIGON


4 2
4 1
4 0
3 9
3 8
3 7
3 6
3 5
3 4


4ME ANNÉE - N° 73
113.058
5 JUILLET 1937
ON FERME
RÉOUVERTURE
20 SEPTEMBRE
Ridendo
Revue gaie pour le Médecin


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Reproduction et traduction réservées.
Copyright by "RIDENDO" Paris.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES. . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet par R. DIEUDONNÉ



Et je suis bien obligé de constater en écrivant ce dernier article de la saison, que nous avons un an de plus, ce qui est toujours ça de pris, comme disait ma grand'mère.

Un an de plus, c'est-à-dire un an de moins...

Mais ce n'est pas au moment où nous allons partir pour prendre des vacances bien méritées, qu'il s'agit de remâcher des pensées mélancoliques.

Les vacances, avant qu'on les prenne, représentent un ensemble de beaux espoirs et de grandes joies. Nous allons les remplir de tant de plaisirs qu'elles seront tout juste assez vastes pour les contenir ; un long repos, un long voyage, un long travail que l'on a remis chaque jour, faute de temps, la vie de famille, le sport, la route, les paysages, les bains dans une mer caressante, les siestes au soleil régénérateur, des ascensions sur les cimes, des découvertes et même de nouvelles amours...

Et quand on revient...

Mais il faut tout de même que je garde un sujet de conversation pour quand nous nous retrouverons, vers la fin septembre.



Chaque année, on part en vacances plus tôt et l'on se repose plus souvent. Il n'y a que les enfants et ceux qui exercent des professions libérales qui continuent à produire le même effort.

Depuis mon enfance, je plains les gosses et je ne suis pas de ces parents qui oublient les sales heures qu'ils ont vécues avec les devoirs, les leçons, les compositions et les examens.

Il paraît qu'aujourd'hui les programmes sont encore plus lourds qu'autrefois, mais je pense que les enfants ne peuvent pas se faire plus de bile que leurs aînés. Je n'avais qu'une toute petite consolation au moment où je préparais mon bachot, c'était de penser qu'un de mes oncles n'avait jamais pu parvenir à le passer et je comptais, en cas d'échec, me mettre à l'abri d'un tel exemple. Bien innocemment d'ailleurs, sans me douter que cette défense n'aurait pas manqué de soulever une branche de la famille contre l'autre.

Quoi que l'on dise, je pense que les enfants aujourd'hui sont moins bileux. Cependant, les malheureux sont sous le coup d'une menace nouvelle. De mon temps, les pères qui

avaient fait ce qu'on appelait alors leurs études, n'avaient généralement pas le temps de s'occuper, pas à pas, des travaux de leurs fils. Ils se contentaient de lancer la foudre quand arrivaient les bulletins. Mais aujourd'hui, beaucoup de femmes déjà



ont des diplômes et demain, quand elles seront toutes bachelières, que prendront les petiots sous la coupe d'une mère qui voudra montrer ce qu'elle sait !

Je ne souhaite aux enfants qui vont partir en vacances que d'avoir des mamans accaparées par les soins du ménage ou des occupations mondaines ou même par un de ces flirts absorbants qui ne laissent pas la place à d'autres soucis.

■ ■ ■



Quant à vous, j'imagine que vous n'allez pas prendre de si courtes vacances pour vous replonger dans les délices de l'Eneide, ou refaire connaissance avec l'Anabase.

Méfiez-vous, je connais des pères à qui un fâcheux contre-sens a fait perdre toute autorité sur leurs enfants.

Un monsieur, sorti premier de Polytechnique, — ce n'est pas rien ! — avait voulu se mêler d'une version de son fils qui rapporta sa copie avec cette annotation justicière dans la marge : « Stupide ! absurde ! Il suffisait de réfléchir un moment ! »



Le fils aimait bien son papa mais il n'était tout de même pas fâché de lui rapporter cette copie-là.

C'est comme cette mère qui, le jour du mariage de sa fille, prit celle-ci à part pour lui donner quelques explications, qu'interrompit bien vite la jeune mariée, en lui disant avec un fou rire :

— Ah non, pas toi, maman !

Ce n'est pas pour donner raison aux enfants, mais j'ai l'impression que les pères et les mères, pour conserver le peu de prestige qui leur reste en un temps où tout fout le camp, doivent s'appliquer à ne pas se mêler des affaires d'une génération qui estime que tout a été inventé en même temps qu'elle.

Je n'écrirais pas cela si les enfants lisaient *Ridendo* mais comme je sais que vous l'enfermez jalousement dans vos tiroirs, je me permets de m'exprimer librement.

■ ■ ■

Ce qui est le plus pénible pendant les vacances, c'est la vie d'hôtel.

Quand on va vivre dans la villa que l'on a louée, dans la maison de famille à laquelle on tient ou dans la propriété que l'on vient d'acheter parce que, vraiment, on ne savait que faire de son argent, la maîtresse de la maison dit en gémissant :



— Si l'on croit que ce sont des vacances pour moi ! J'ai plus de soucis que chez moi... les domestiques me menacent tous les jours de s'en aller...

J'en passe, mais les maîtresses de maison n'ont pas tort. Sans parler d'une plaie des vacances, les invités... les invités que l'on se met en quatre pour recevoir et qui laissent entendre avec indulgence qu'ils se contentent très bien de la fortune du pot.

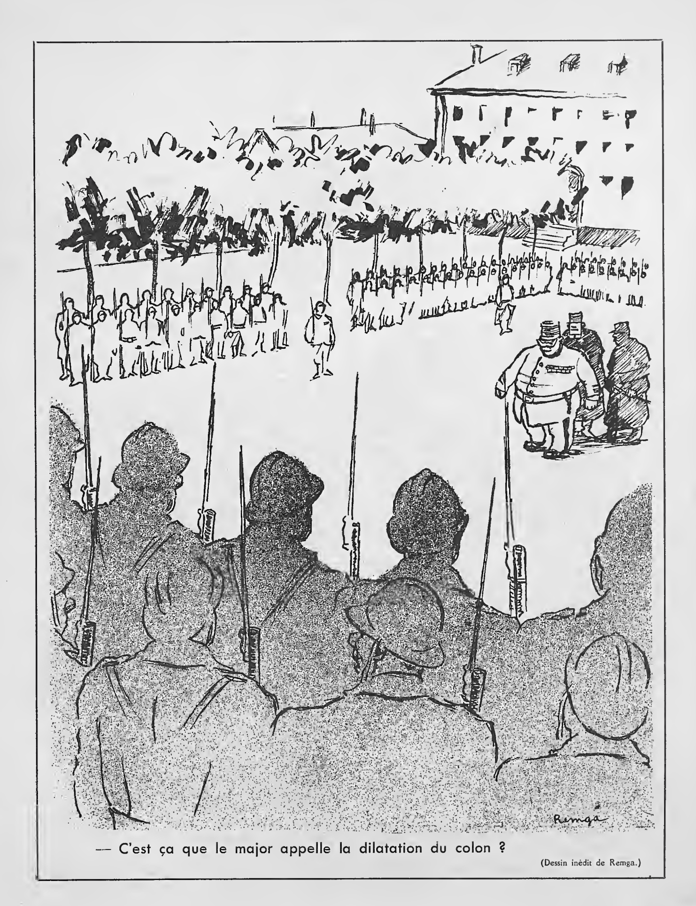
Je parle sans scrupule des invités parce que je ne suis pas fait autrement que les autres et que lorsque je vais chez des amis, je dois être exécrable.

Ne me dites pas : « Mais moi, je vous assure... »

Vous êtes invité et c'est votre qualité d'invité qui, peu à peu vous rend odieux.

L'invité en arrive presque fatalement à haïr celui qui le reçoit. Sa situation d'obligé l'enrage et l'empoisonne. On se sent pique-assiette, si ce n'est parent pauvre. Affection passagère ! Les vacances achevées, on retrouve ses amis charmants.

Quant à la vie d'hôtel, je ne vous oblige pas à partager mon opinion, je ne puis pas la supporter. L'idée de me retrouver chaque jour avec des inconnus qui ne demandent qu'à se lier avec moi, me rend aimable comme une brosse de chiendent.



— C'est ça que le major appelle la dilatation du colon ?

(Dessin inédit de Remga.)

On ne peut pas pendant plusieurs semaines de pas parler et fuir toutes les approches. On a beau se renfrogner, on arrive à échanger un mot, deux phrases, trois opinions. On est fait comme un rat.



— J'espère bien que vous nous ferez l'amitié de venir dîner avec nous à Paris pour faire un bridge ; ces dames se verront ; nous sommes si heureux d'avoir fait votre connaissance.

— Bien sûr ! Bien sûr !

Ah ! le petit groupe sympathique !

Comme si le choix d'un ami n'était pas ce qu'il doit y avoir de plus délicat et de plus rare !

Bien heureux encore quand une dame sympathisante ne vous fait pas des yeux en coin, pour vous indiquer que si cela ne vous déplaisait pas, cela lui déplairait encore moins !

Bien souvent les vacances ne sont qu'un prétexte pour fuir une liaison devenue pesante et nous pouvons être assez sots pour après nous être si difficilement décrochés, nous raccrocher de nouveau, avec l'illusion que cette fois-ci, nous allons bien rigoler.

Des vacances ? Avec une nouvelle maîtresse qui nous encombre d'un sentiment tout neuf, et qui, le soir, devant la mer nous parle des étoiles...

Ah la la...

■ ■ ■

Le ciel nous garde de toute faiblesse ! Mais je ne veux pas vous quitter avant de vous donner un bon conseil. Pour vous débarrasser d'une amie avec laquelle vous avez assez ri, le plus simple est de faire avec elle un petit voyage. Une passion solide ne résiste pas toujours à l'intimité. Bien souvent on se rencontre, on couche ensemble, on prend du plaisir ensemble, mais on ne se connaît pas.

On n'a pas le temps d'apprécier toutes les gentillesses de son caractère, on n'a pas le temps d'échanger ses préoccupations, on n'a pas le temps de s'engueuler.

Mais un voyage, vingt-quatre heures ensemble par vingt-quatre heures ! Quand on a fait deux ou trois fois l'amour par jour — et je suis large ! — il faut tout de même parler de la pluie et du beau temps et l'on s'aperçoit brusquement que l'on n'a plus rien à se dire.

Un amour qui résiste à une intimité de dix jours, c'est du « cousu main ».

Si vous avez le temps d'être observateurs, vous n'avez qu'à regarder les couples de week-end à partir du dimanche matin. Ils se sont déjà assez vus, l'homme regarde les autres femmes, elle s'en aperçoit et le querelle, ils se disputent.

Les quarante heures vont nous en valoir des divorces !

Car les ménages légitimes sont tout pareils aux ménages illégitimes. Les époux se rencontrent aux repas et au lit ; ils travaillent chacun de leur côté, et si l'homme travaille seul, il rentre tard, il rentre las et s'endort.

Dans les ménages où l'on vit plus richement, cela empêche encore moins de vivre chacun de son côté.

Mais deux jours de congé, on ne se quitte pas comme ça. Le mari, chez lui, tourne comme un ours dans la maison et une fois qu'il s'est lavé les pieds il ne sait plus que faire ; il énerve madame, elle le lui dit et je fais le beau pari qu'une fois sur deux, ça finit par des claques.

Ou bien, on part pour la campagne ; chaque fois que monsieur change une pièce ou un billet, madame soupire.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je t'avais demandé de quoi m'acheter un chapeau.

— Tu ne vas pas me barber !...

En voilà encore pour quarante heures.. les quarante heures de congé...

Au fond l'homme est si bien fait pour travailler



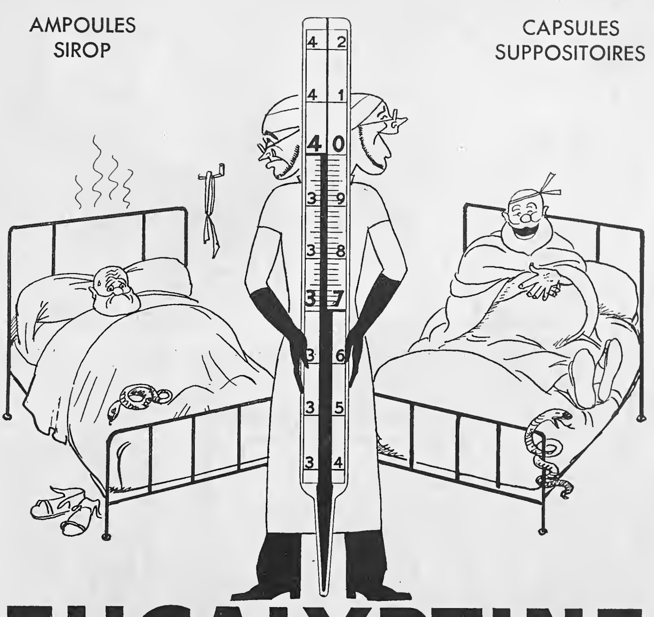
que lorsqu'il n'a rien à faire, il ne sait plus comment user son temps.

Utiliser ses loisirs, ce serait peut-être pour le mineur d'aller faire la moisson au grand soleil et pour le laboureur d'aller faire la pêche à la sardine sous une pluie glaciale...

Nous crever d'une autre fatigue, c'est ce que nous, qui sommes des intellectuels, nous appelons prendre des vacances...

Si je vous disais aujourd'hui : « Reposez-vous bien ! » ce serait comme si je vous vouais aux dieux infernaux.

Robert DIEUDONNÉ.


AMPOULES
SIROP
CAPSULES
SUPPOSITOIRES
42
41
40
39
38
37
36
35
34



— Avez-vous jamais rencontré un homme dant le seul cantact vaus oit fait tressaillir par toutes les fibres de votre être ?
— Oui !... man dentiste. (Petit Bleu.)



— Vais-tu, chérie, ne m'appelle pas « mon susucre adaré », cela me rappelle trap mon diabète.

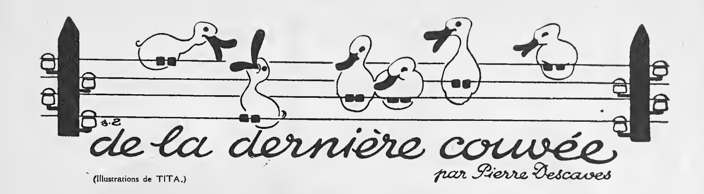
(Dessin inédit de Lou.)



AU SALON

— Très bien le portrait de votre fils !... C'est un véritable enfant naturel !

(Dessin inédit de Ch Genty.)



(Illustrations de TITA.)

par Pierre Descaves

LA FONCTION CRÉE L'ORGANE

« La médecine mène à tout à... condition d'en sortir ».

Parmi les derniers transfuges, on cite cet assistant plein d'avenir, d'un de nos plus brillants chirurgiens.

Le jeune R... s'est lancé dans le cinéma, où il est



arrivé d'ailleurs à avoir rapidement une situation enviable.

On lui demandait l'autre soir quelle était donc, dans l'industrie du film, sa « spécialité ».

— Hé ! fit-il... voyons... « le découpage »..

■ ■ ■

L'ECOLE DES TOUBIBS

Ce grand acteur-auteur — qui se croit un peu Molière — n'a pas en tout cas, les préventions de l'auteur de *L'École des femmes* à l'égard des médecins.

Il aime, au contraire, prendre souvent conseils de la Faculté, pour le maintien de sa précieuse santé.

Il avait, l'autre semaine, convoqué cinq grands maîtres de l'art pour un bobo au cou.

Trois fois rien...

Et l'un des consultants eut ce mot :

— Pourquoi convoquer tant de monde... pour dix minutes... d'anthrax

DIAGNOSTIC

Cette grande, cette très grande comédienne, spécialisée à la scène dans les grandes amoureuses, alla l'autre après-midi consulter un très savant spécialiste :

— C'est le cœur, maître, c'est le cœur qui ne va guère.

Examen... Puis, l'homme de l'art.

— Evidemment... il y a des symptômes qui trahissent une grande fatigue.

Alors, candide, la grande comédienne :

— Je vous assure pourtant, docteur que je ne m'en sers qu'à la scène...

En sera-t-elle réduite à l'avenir à jouer les cœurs antiques?

■ ■ ■

LA BONNE « PENSEE »

Les « albums de pensée » sont revenus à la mode.

L'autre soir, chez ce grand constructeur d'automobiles, la maîtresse de maison demandait au docteur M... d'écrire une pensée sur son album.



L'éminent opérateur n'eut aucune hésitation, tirant son stylo, il inscrivit :

« L'automobile est l'un des meilleurs pourvoyeurs du chirurgien ».

Une pensée, on le voit « couleur locale » !

RÉCONFORT



— Alors docteur ?
— Dites-moi, êtes-vous inscrit aux Assurances Sociales ?
— Non.
— Vous avez tort, votre veuve aurait droit à un petit pécule.

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)

HORIZONTALEMENT

par Pierre DUMIRAIL

Le Bulletin de l'Académie a récemment défendu la position horizontale aux plus-de-cinquante ans, sauf de 16 à 18 heures, « à cette période de la journée où la température organique, la force musculaire et la vitalité sont à leur apogée ». Nos pères, qui n'étaient pas plus bêtes que nous, savaient déjà que cette position est une attitude naturelle, professionnelle et rémunératrice des femmes qu'ils appelaient horizontales et réservaient les 5 à 7 à celles dites du monde et à leurs partenaires.

Quoi qu'il en soit et si cette prohibition est respectée, la verticale devient la position normale du quinquagénaire avec ou sans armes et le fil à plomb figurera désormais dans la trousse du médecin.

Personne ne s'étonne ici des affirmations les plus originales ; encore faut-il un minimum de logique, et j'arrive au fait.

L'origine en est une série de trois anecdotes, qui n'ont d'ailleurs rien de gai et qui sont destinées à illustrer les bienfaits de la gymnastique ; voici la plus probante :

Un homme de cinquante-six ans, apparemment indemne de toute espèce de lésion organique et qui avait coutume de se livrer à des exercices d'assouplissement chaque matin aussitôt après son lever, est mort subitement pendant qu'il accomplissait des mouvements, étendu sur sa descente de lit.

Vous penserez, à première lecture, qu'il n'y a là rien d'exceptionnel et que n'importe quel quinquagénaire a bien le droit, suivant la formule, de mourir n'importe où et n'importe comment. Le père Soupe, qui est toujours fourré aux lieux, est gravement menacé et tel président fut victime d'un exercice de force ou d'assouplissement ; car chacun sait que les poussées intestinales et les acrobaties sexuelles sont des pourvoyeuses d'apoplexie. Mais si nous en revenons à notre histoire, les conclusions, qui en ont été tirées, nous semblent pleines d'intérêt.

Le premier coupable était la descente de lit ; si l'homme-de-cinquante-six-ans n'avait pas eu de descente de lit, il aurait hésité à s'étendre sur le plancher, et, s'il ne s'était pas couché, il ne serait pas mort. Car la position horizontale décongestionne les variqueux et congestionne les artériosclèreux ; ce qui est bon pour les uns ne réussit pas aux autres.



Le second coupable c'est la T. S. F., qui incite les hommes d'âge à sortir en vitesse de leurs lits pour faire l'exercice au commandement du caporal Micro ; si ça ne les rajeunit pas physiquement, ça les ramène du moins au temps joyeux de la caserne et leur rend leurs vingt ans à titre temporaire.

Admettons qu'il y ait du vrai là-dedans ; il n'est pas recommandé aux hommes mûrs (qui voudra se reconnaître mûr?) de faire la planche, de se tenir même verticalement, la tête en bas et les jambes en l'air comme les gosses qui font le poirier, de tenter des épreuves de vitesse ou de force, de se livrer gratuitement ou non, aux jeux de l'amour ;

car tout cela congestionne ; mais il y a bien d'autres sujets de congestion.

Il y a la feuille d'impôts à établir (consulter Dorin, spécialiste, au Michel, après 21 heures, Anj. 35-02) ; il y a le terme à payer ; il y a la lecture des journaux ; il y a la politique étrangère et la politique ménagère ; il y a la situation économique générale qui exige la disparition des économies particulières ; il y a la lutte contre la crise, la défense passive en dépensant moins, active en dépensant plus, tout en ne gagnant rien ; il y a les notes des fournisseurs, les revues à grand spectacle.

Chaque poussée congestive est suivie d'un choc en retour; une profonde dépression succède à la visite que vous faites au percepteur ou à celle que vous fait l'encaisseur, à la lecture de la cote boursière.

Ce qui prouve que l'homéopathie a toujours du bon. Recommandons donc la position horizontale à tous les hommes faits et plus que faits ; autorisons-la le matin, s'il est triomphant ; et ne leur marchandons pas, sous prétexte de les faire vivre, leur trop souvent unique et dernière joie de vivre.

Et si ça ne leur réussit pas, leurs héritiers le verront bien et seront les premiers à s'en réjouir.

Pierre DUMIRAIL.



— Moi, je me sens bien, mais mon mari me trouve toute mal fichue.

— Au premier abord, chère Madame, c'est lui qui a raison.

(Dessin inédit de Remga.)



SURMENAGE INTELLECTUEL

— Nous allons essayer le badigeonnage au minium, topique des volontés de fer.

(Dessin inédit de Lep.)

Le Concours de Légendes



La chaleur qui dilate les corps
réduit les facultés créatrices de l'esprit.

En ce mois de Juillet, médecins qui lisez Ridendo, méditez cette vérité. Méditez-la d'autant plus sérieusement qu'**il ne vous reste plus que trois semaines pour envoyer votre réponse au Concours de Légendes.**

Nous entendons l'objection :

— Pourquoi nous presser ? Ne lit-on pas dans l'Evangile que les derniers seront les premiers ?

Argument spécieux : en fait de concours les derniers ne seront pas forcément les premiers. Aussi, n'attendez plus. Avant d'échapper à vos malades, n'oubliez pas que Ridendo vous a demandé 5 légendes : c'est peu, en comparaison du nombre des prix — et quels prix ! — que nous avons suspendus à notre mât de cocagne. Aussi, fi des retardataires et des tièdes !

De l'émulation,
encore de l'émulation,
toujours de l'émulation !

Il y a peut-être en vous un Schem, un Varé, un Genty, un Touchet, un Joseph Hémard qui sommeille. Réveillez-le, secouez-le, piquez-le au vif avec la pointe de votre esprit...

Voyez tous ces trains en partance pour la mer, la campagne et la montagne ! Il y a parmi eux un train que Ridendo a créé pour vous : **le train de l'esprit.** Il est sous pression, il va partir.

Embarquez-vous... Tous en route pour le

CONCOURS DE LÉGENDES



NOUS VOUS RAPPELONS QUE L'ENVOI DES 5 FEUILLES DE RÉPONSE DOIT NOUS PARVENIR AU PLUS TARD **LE LUNDI 31 JUILLET 1937**

(Voir les Nos 68, 69, 70, 71, 72)



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE DOCTEUR

MAURICE LAMY

Le droit mène à tout, à condition d'en sortir.

C'est sans doute l'opinion du Docteur Lamy.

Fils, petit-fils, arrière-petit-fils et frère de juristes, il était destiné, semble-t-il sinon par atavisme, du moins par la force de l'habitude, à ne pas déparer une profession extra-juridique ; une si belle lignée tout entière vouée au culte de Thémis.

D'autant plus qu'étant né de papa normand et de maman picarde, il appartient à deux races qui ont produit quelques finauds et passent pour avoir le goût de la chicane : Racine n'a-t-il pas situé l'action des « Plaideurs » en Normandie ?

Comment donc Maurice Lamy, futur avocat, futur magistrat, futur notaire, futur avoué (car on est tout cela en puissance quand on franchit le seuil auguste d'une faculté de droit) comment Maurice Lamy fut-il amené par un revirement subit de jurisprudence familiale, à balancer la balance symbolique ?

Le plus simplement du monde :

« Nous avions un vieil ami, le père Belin, qui était médecin à la Charité. Son influence décida de ma carrière. Mais sans doute n'eut-il pas grand mal à me convertir car aucune vocation irrésistible ne me poussait vers les subtilités du Droit civil. »

Et il y eut un beau jour une petite scène de famille, une de ces scènes auxquelles il n'est pas nécessaire d'assister pour en imaginer le décor et les circonstances, quand le jeune Maurice annonca tout de go à son papa qu'il voulait être médecin.

Le docteur Belin dut être béni ! Les fantômes des ancêtres rôdèrent, frémissants, sous l'hermine, la toge et la toque. Maître Lamy père regarda son fils « comme une poule qui aurait pondu un canard ».

Maurice allait mal tourner !

Mais les pères modernes ne sont plus des barbons ni des tyrans ; ils savent s'incliner devant la volonté filiale.

Et voilà comment Maurice Lamy, ayant dédaigné la basoche, nous a reçu dans un cabinet où si l'on vient à parler de purge, il ne s'agit aucunement de la purge des hypothèques.

Picard mâtiné de Normand avons-nous dit : Précisons né natif d'Amiens.

Il aime sa ville natale, ce en quoi nous l'approuvons, car elle mérite d'être aimée. Mais il vante moins les splendeurs de sa cathédrale et les trésors du musée Puvis de Chavannes, que les spécialités culinaires de sa petite patrie. Et il nous a donné un conseil que nous vous transmettons bien volontiers : le pâté de canard de chez Godbert est paraît-il de bon aloi et les huîtres de Joséphine sont royales (nous allions écrire : impériales). Donc , si vous passez prochainement par la capitale de la Picardie, vous savez ce qu'il vous reste à faire : vous obéirez à cet impératif gastronomique.

Et tant pis pour votre foie, et tant pis pour votre régime !

Cela dit, le Docteur Lamy a tenu à réformer un jugement trop répandu :

« On médit de la Picardie. A tous ceux qui ont fait la guerre, la Picardie laisse le souvenir d'un enfer de boue et de barbelés. Et pourtant, avec ses prairies, ses bois et la douceur brumeuse de ses horizons, elle ne manque ni de charme, ni de coins charmants. »

***

La médecine a permis au Docteur Lamy de découvrir l'Amérique.

Car cinq siècles après Colomb, l'Amérique reste pour la plupart d'entre nous à découvrir. Ne nous faisons-nous pas du Nouveau-Monde, les mêmes idées fausses que, précisément, l'Américain se fait de l'Ancien ? Nous emportons un bagage d'images d'Epinal aux couleurs indélébiles. Les gratte-ciel, la statue de la Liberté, de grands pieds sur le coin d'une table, des cigares serrés par des râteliers d'or, des exploits de gangsters, les pantomimes de Charlie Chaplin, le sourire du Président Roosevelt et les seins de Mae West, voilà pour nous, le cocktail américain.

Et pourtant !...

« Je ne suis pas du tout d'accord avec Duhamel. Sa sévérité est injuste. J'ai rencontré là-bas des gens charmants, enthousiastes et cordiaux. Certains, évidemment, ignorent tout des choses de



DOCTEUR MAURICE LAMY

l'Europe, témoin ce docteur de Chicago qui m'a demandé sans sourciller :

— Est-ce qu'il y a des tramways à Paris ?

Mais moi-même, n'avais-je pas des idées préconçues ? Ainsi, pendant mon séjour à Chicago, je voulus naturellement visiter ces légendaires abattoirs où dit-on, lorsqu'un ouvrier tombe dans l'appareil à faire les saucisses, on n'arrête pas pour si peu la machine (Time is money!) On se moqua de moi : ces abattoirs tant vantés n'ont rien d'extraordinaire. Ils datent de 1870 et en fait de modernisme, l'Amérique a fait mieux. »

Encore une illusion perdue !

***

Avant de découvrir le Nouveau-Monde, il reste encore assez de pays de la vieille Europe à explorer. C'est ce qu'a fait le Docteur Lamy en visitant l'Allemagne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie.

Mais comme on ne peut passer son temps à voyager, le Docteur Lamy s'est aménagé au sommet d'un immeuble de la vieille et noble rue de Varenne un logis délicieux. Le modernisme hardi de cet intérieur paré de toiles non moins modernes, des Vlaminck, des Pissarro (et notamment un trieur de choux, tout-à-fait à son aise chez un médecin d'enfants) contraste très heureusement avec le classique horizon de toitures, de clochers et de dômes que Paris offre à qui le contemple d'un peu haut.

C'est pour jouir tout à son aise de ce spectacle, dont on ne se lasse pas, que le Docteur Lamy possède « sa » terrasse d'où il nous a fait les honneurs de son panorama, comme un propriétaire de son domaine et nous a dit :

« Je vais vous montrer le musée Rodin » comme s'il en était le conservateur.

RIDENDO.



UNE BONNE NOUVELLE

— Et il est très contagieux ! ! Madame !

— Epatant ! écris de suite à mes créanciers que je peux enfin leur donner quelque chose !

(Dessin inédit de Robert Black.)

POÈME MÉDICO-PHARMACEUTIQUE INÉDIT

●

PAPA ÉTAIT DOCTEUR

par

Hervé LAUWICK

Les enfants des médecins sont toujours malades.
Ils ont le teint jaunâtre ou verdi des salades.
Quant aux enfants des pharmaciens,
Beaucoup ont des mines de chiens
Pour avoir dévoré le contenu des tubes
Et souvent mastiqué les consternants jujubes... !
Si on veut la chercher, l'explication est claire,
Elle est même fort terre à terre...
Par le simple abus du réglisse
Tout l'intestin en nœuds se visse.
Quant au lichen? Il abime les chênes lièges,
Il ne peut réussir aux enfants des collèges !

....

Mais leur père, le bon docteur,
Que l'on appelle, — oh quel malheur ! —
Parce que la tante Eugénie
A une maladie en *ie*
Et des symptomes dont le nom finit en forme,
Ce qui, c'est curieux, la déforme,
Le bon docteur, dans son auto
Est parti le matin très tôt...
Le client au client s'ajoute,
Et le médecin tient la route !
Il remplit un rôle social
Vraiment tout à fait spécial.
Dans l'ascenseur il se balade,
Dans l'escalier il doit courir...
A-t-il le temps d'être malade?
A peine celui de mourir !...
Et ces enfants, pendant ce temps,
— Espoir, avenir de la France —
Ses enfants sont des égrotants
Tout toussotants...

....



L'indigestion comme une hydre les guette,
Le courant d'air leur verse un sec torticolis...
En eux le ténia, le bacillus coli.
Le moins qu'on puisse dire est que triste est leur tête...
Ils broutent le remède auquel leur père croit,
Et si un courant d'air les flanque de travers
Le puissant rayon X d'un seul coup les foudroie...!
Sous prétexte que des guimauves,
De couleur analogue au mauve
Enveloppent de nos jours l'huile de ricin,
Pitié ! n'en gavez pas l'enfant du médecin !
Quant à l'enfant du pharmacien, il est tout vert,
Pareil à ce bocal au triste éclat pervers
Tandis que le papa s'égale au bocal rouge
Par son air enchanté
Et rempli de santé...
C'est que papa vend ses pilules,



Mais n'absorbe pas ses globules
Tandis que ce fils frénétique
Pour avoir confondu cyanure et émétique
Passe de vie à trépas
Il meurt, il meurt, mais ne rend pas...

....

L'enfant du médecin, pleurons son triste sort,
Ne recevra de soins que s'il est quasi-mort !
Parce que le docteur, que son travail domine,
Dit à la bonne mère, inquiète de sa mine :
« — J'en ai dix aujourd'hui qui sont bien plus touchés !
Voilà de l'aspirine et envoie-le coucher ! »
Les médecins, race insolite,
Envoient coucher les gens, sont payés pour cela,
— Cette habitude les habite,
Et les enfants du bon docteur en sont tous là :
Un cachet, une gifle, une gifle, un cachet.
— Etonnez-vous donc du déchet !

....

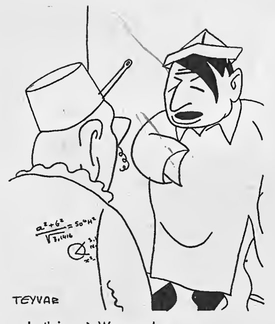
Le médecin, par définition, est robuste.
Tant vaut l'arbre, tant vaut l'arbuste.
Et c'est pourquoi le rejeton
De tel notoire vieux jeton,
Résiste au mal , et se cramponne sans périr.
Toujours malade, jamais mourir !
Les progrès du microbe en un docteur sont lents.
« Crever sur place? Allons ! C'est bon pour mes clients !
Devant le mal je ne recule
Qu'à la dernière extrémité
Un médecin souffrant? Ce serait ridicule
Se mal porter, c'est mal porté... ! »
Aussi le bon docteur en proie à dix-huit maux
Tâche héroïquement de souffrir sans un mot...
Son enfant, inspiré par ce sublime exemple
Est digne d'entrer dans le Temple,
Et négligé, jamais soigné, donc endurci
Au bout de trente-cinq ans est médecin aussi !...



....

Là je vois son triomphe et sa fière revanche...
Sur l'humanité il se penche,
Lit avec soin les catalogues,
Et calcule avec art les drogues,
Mais cessant de chiper tout ce qui est sucré
Dans les tiroirs de son bon père
Il boit sec les grands vins dont le nom est sacré...
Laissant l'eau où elle est, pluie froide ou mer (amère),
Il pompe le Chablis et le Pouilly Fuissé,
Ce qui en peu de temps efface son passé,
Et le laisse aussi fort, aussi net, aussi sain,
Que s'il n'avait jamais connu de médecin !

Hervé LAUWICK.



— Je t'ai vu à Wagram !
— Et moi à Richelieu-Drouot !

(Dessin inédit de Teyvar.)



— Elle est vraiment malade, qu'est-ce qu'elle a ?
— Elle s'est étranglée avec une arête... en gobant un poisson d'Avril.

SAVOIR NAGER

— Je voudrais faire la planche...
— Mangez des biscottes.

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



CONTAGION ?

— Expliquez donc ça, Mame Bouchut ? Depuis que notre T. S. F. est réparée, c'est la petite qui a des parasites !

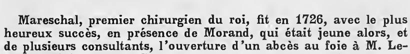
(Dessin inédit de A. Vallée.

LA MALICE EN EPIDAURE

Lyonnais avait été mis en vogue par la guérison de la chienne de Mme de Pompadour, ce qui lui avait valu le titre de médecin consultant des chiens de S. M. Louis XV, avec un traitement de douze cents francs. Il savait apprécier à sa valeur, et traitait de collègue à collègue avec les membres de la Faculté. C'est de lui cette réponse magnifique à un docteur célèbre, dont il venait de guérir le *toutou* malade, et qui insistait pour lui payer ses soins :

« Allons donc, Monsieur le Docteur, voulez-vous m'humilier? Entre confrères, vous savez bien que ce n'est rien. »

■ ■ ■



Mareschal, premier chirurgien du roi, fit en 1726, avec le plus heureux succès, en présence de Morand, qui était jeune alors, et de plusieurs consultants, l'ouverture d'un abcès au foie à M. Leblanc, ministre de la Guerre.

Dans l'instant où Mareschal portait le bistouri sur la tumeur pour en faire l'ouverture, Morand y posa le doigt ; Mareschal lui fit signe de l'ôter ; Morand le réappliqua en regardant fixement Mareschal, et lui indiquant des yeux que c'était là qu'il fallait ouvrir.

Mareschal fit l'incision au lieu marqué et pénétra dans le foyer de l'abcès.

Le ministre, parfaitement rétabli, donna un grand repas à sa famille et y invita Mareschal et Morand.

Dans ce cercle, où la joie était peinte sur les visages, le ministre prit Mareschal par la main et dit à ses convives :

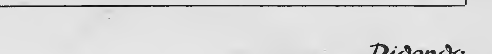
— Voilà celui à qui je dois la vie !

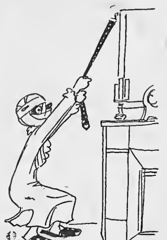
— Vous vous trompez, Monseigneur, répondit Mareschal, et, en montrant Morand : c'est à ce jeune homme que vous la devez, car, sans lui, je vous tuais.

Ce grand homme, plein de justice et de vérité, ne rougit point dans une circonstance glorieuse, où le ministre lui témoignait sa vive reconnaissance, de lui faire le détail de son opération, et de lui apprendre que, sans Morand, il aurait fait en l'opérant une faute grave.

■ ■ ■

Louis XI ne se piquait pas de propreté. Il arriva qu'un de ses gardes, voyant un pou sur l'habit de ce prince, s'approcha, prit le pou et le jeta sans qu'on pût voir ce que c'était. Le roi le lui demanda, il fit quelques difficultés ; mais, pressé par l'ordre du maître, il dit que c'était un pou. « C'est une marque que je suis un homme », dit le roi, et il fit donner quarante écus à ce serviteur honnête et discret. Quelque temps après, un de ses officiers, alléché par l'espoir de la récompense, aborde le roi, fait semblant d'ôter quelque chose de dessus son habit, et de le jeter avec la même intention. « Qu'est-ce que c'est », dit Louis XI. Après se l'être fait répéter, le prétendu officieux déclare que c'est une puce. « Misérable ! me prends-tu pour un chien? » Et, au lieu de quarante écus, le prince ordonne de lui donner quarante coups de bâtons.





Cinq ans après Waterloo, le baron de Rothschild fit une chute de cheval qui mit sa vie en danger.

Dupuytren accourut et fit une opération effroyable, après laquelle il crut pouvoir répondre des jours du financier ; mais il ajouta qu'une émotion très violente pourrait le tuer net.

A peine Dupuytren eut-il dit ces mots qu'on lui apporta une lettre ; il l'ouvrit en présence du baron et poussa un cri.

— Qu'y a-t-il? demande M. de Rothschild d'une voix faible.

Le chirurgien, oubliant sa propre recommandation, s'écria :

— Le duc de Berry vient d'être assassiné à l'Opéra !

Et il se sauva.

Dupuytren n'était pas encore dans l'antichambre que le malade, la face livide, la tête enveloppée dans des linges ensanglantés, se soulève sur son lit, et, avec ce qui lui reste de force, il s'accroche au cordon de la sonnette et le tire violemment.

De toutes parts, on accourt :

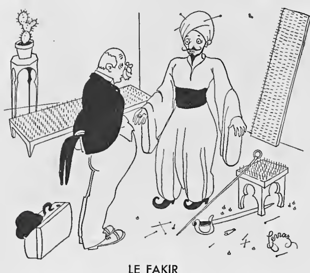
— Vite ! s'écrie le baron, mes chefs de bureau ! que des courriers partent sur l'heure ! Le duc de Berry assassiné ! Il faut vendre ! Il faut vendre !

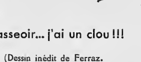
Et, épuisé par ce suprême effort, il retombe lourdement sur l'oreiller.

■ ■ ■

Lieutaud, premier médecin de Louis XVI, étant atteint d'une pneumonie aiguë qui l'emporta en cinq jours, maladie dont il reconnut immédiatement tout le danger, refusa tous les remèdes qui lui furent présentés.

« Laissez-moi, disait-il à tous ceux qui l'entouraient et qui le pressaient d'en faire usage. Je mourrai bien sans tout cela. » Lorsque la médecine cesse d'être utile à un malade, elle doit en effet cesser de lui être importune. On respecta les derniers moments de Lieutaud, qui furent consacrés à la distribution de ses bienfaits, et sa mort fut aussi paisible que sa vie avait été honnête.

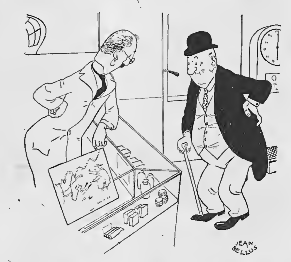




LE FAKIR

— Docteur, je ne peux plus m'asseoir... j'ai un clou !!!

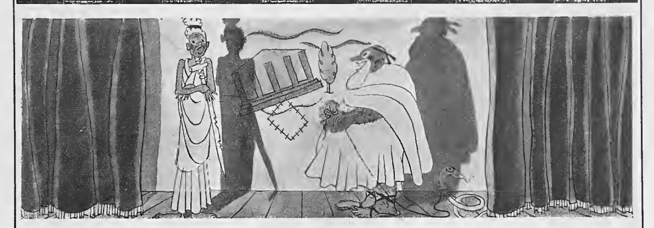
(Dessin inédit de Ferraz.



— Mon rhume, ça va ! c'est le cataplasme que vous m'avez vendu qui ne veut plus partir.

(Dessin inédit de Bellus.)


"A posteriori"...
– JE N'Y COMPRENDS RIEN ! IL NE MANGE PRESQUE PAS ET IL ME REMPLIT SON BASSIN TROIS OU QUATRE FOIS PAR JOUR ...
– SURPRODUCTION ET SOUS-CONSOMMATION ? C'EST UN INDUSTRIEL QUI SOUFFRE DE LA CRISE.
– VOS HÉMORROÏDES SONT-ELLES ANTÉRIEURES OU POSTÉRIEURES A VOS VARICES ?
– JE CROIS POUVOIR AFFIRMER, DOCTEUR, QUE MES HÉMORROÏDES SONT NETTEMENT POSTÉRIEURES !
+ EXIGEZ + LES VÉRITABLES SUPPOSITOIRES AÉRODYNAMIQUES
– "AÉRODYNAMIQUES" ? LE MOT ME PARAIT ASSEZ JUSTE ... SAUF QUE LES AUTOS AINSI DÉNOMMÉES PÉNÈTRENT DANS L' R, TANDIS QUE VOS ENGINS CONCERNERAIENT PLUTÔT LA LETTRE PRÉCÉDENTE !
TOUCHER RECTAL
Marcel Prangey.
– COMMENT APPELEZ-VOUS LE GESTE QUE JE VAIS EFFECTUER ?
– EUH ... M'SIEU, COMME QUI DIRAIT : "UNE ENTRÉE EN MATIÈRES"...



THÉMIS ET ESCULAPE

SCÈNE AIGRE-DOUCE

PERSONNAGES :

Thémis. — Une vieille un peu délabrée avec pas mal de rouge... aux lèvres. Hermine — glaive en guise de pépin.

Esculape. — Un bon gros barbu.

Thémis. — Mon vieil Esculape.

Esculape. — Ma vieille Thémis.

Thémis. — Toujours vaillant mon cher? Vous vous portez, il me semble, à merveille.

Esculape (soupirant). — Hélas, oui, je me porte bien, trop bien. Je suis l'homme condamné à bien se porter à perpétuité. Un ministre des finances, ma chère, peut se plaindre ou se vanter de ne pas avoir le sou : c'est licite et même recommandé. Mais, moi, Esculape, souffrir des rhumatismes, ou de la prostate, comme tout vieux monsieur qui se respecte, vous ne voudriez pas? Les malades ne sont pas des contribuables. Ils sont moins bêtes. Un rien et pfuit! La confiance s'envole.

Thémis. — Ainsi vous vous plaignez de ne pas avoir le moindre bobo?

Esculape. — Pas précisément. Car si j'étais malade, il faudrait faire venir le docteur et les médecins, j'aime mieux les voir de loin que de près... Et pourtant, voyez-vous la maladie a du bon : une bonne petite grippe, par exemple, pour que votre femme vous soigne, vous dorlote, vous cajole! Dire que je ne connaîtrai jamais ça, moi!

Thémis. — Que vous êtes douillet, mon gros! Et comme on voit que vous êtes un homme, vous... Si vous croyez que je dorlote mes magistrats... Avec eux je suis raide comme la justice. Je leur permets d'être debout ou assis, couchés jamais!

Esculape. — Evidemment, ma chère, vous êtes parfois un peu trop raide. Vous avez eu sur les bras ces temps derniers, une histoire de dentiste...

Thémis. — Une histoire de dentiste? Quel dentiste?

Esculape. — Vous avez la mémoire courte, mais ce Riol, qui porte d'ailleurs un nom de dentifrice et que vous confondîtes bien fâcheusement avec un banquier en fuite.

Thémis. — Histoire ancienne! Peccadille!

Esculape. — Sans doute ma toute belle! Mais prenez garde, que pareille mésaventure n'arrive point par votre faute à un médecin. Un arracheur de dents, passe encore! Mais un toubib, jamais! Ou alors, je flanquerai à vos gens une de ces épidémies dont ils se souviendront!

Thémis. — Que vous êtes pointilleux, mon ami! Est-ce que vous croyez que vos gens, à vous, sont exempts de tout soupçon?

Esculape, — N'en dites pas de mal! Vous êtes bien contente que je vous prête mes

médecins légistes et mes experts psychiâtres!

Thémis. — Vos experts psychiâtres? Parlons-en, ils passent leur temps à m'enlever des clients sous prétexte d'irresponsabilité.

Esculape. — Pas tant que votre monsieur Deibler, à mes médecins!

Thémis. — En attendant, vous m'accusez d'être boiteuse. Mais vos gens ne sont-ils pas un peu myopes ou un peu borgnes?

Esculape. — Quoi, madame, vous osez attaquer...

Thémis. — Entre nous, mon cher, les pauvres diables qui doivent illico se faire ouvrir les entrailles, ont-ils toujours l'appendicite, cette providentielle appendicite?

Esculape. — Je vous interdis, madame, de fourrez votre nez dans les boyaux de mes malades!

Thémis. — Et s'il me plaît, à moi, d'être curieuse?

Esculape. — Indiscrète, voulez-vous dire.

Thémis. — Indiscrète, si vous voulez, mais vous-mêmes, ne l'êtes-vous pas indiscret.

Esculape. — C'est mon devoir de tout connaître!

Thémis. — A moi aussi! Je vois tout, je sais tout, j'entends tout...

Esculape. — Air connu. Mais au fait, ma toute bonne, pourquoi cette dispute. N'êtes-vous pas un peu ma cousine? Nos missions se ressemblent.

Thémis. — Vous soignez le corps humain et moi le corps social.

Esculape. — Je conserve la santé aux gens.

Thémis. — Et moi les gens à la santé.

Esculape. — Je me mets en frais pour eux, même quand ils paient... Tandis que vous, vous avez beau être gratuite, vous les mettez dans des frais exorbitants!

Thémis. — Vous êtes méchant!

Esculape. — Je suis sincère et voilà tout. Mais, ma chère, pour revenir à des propos plus gais, je crois que le monde serait bien embêté si nous n'existions pas. Quand on veut en raconter une bien bonne, c'est encore à nous que l'on a recours...

Thémis. — Il est vrai que mes avocats ont assez joyeuse réputation et que mes facéties, quand je m'y mets, valent bien les vôtres.

Esculape. — Seulement, vous ma chère, vous êtes une petite vicieuse...

Thémis. — Et pourquoi, grand Dieu?

Esculape. — Quand vous avez une petite histoire bien affriolante vous la contez à huis clos, devant quelques vieux magistrats libidineux. Et ce qui me navre, voyez-vous, c'est que beaucoup de vos juges sont peut-être comme ce président de tribunal qui a consulté l'autre jour un de mes spécialistes...

Thémis. — Ah! Ah! Et que s'est-il passé?... Racontez-moi ça!

Esculape. — Je vois vos yeux briller, j'entends votre voix frémir. Ah! Thémis vous êtes femme et donc, curieuse!

Thémis. — C'est ma nature. Ne vous l'ai-je pas dit?

Esculape. — Mais moi, je dois être discret... discret... Secret professionnel!

Thémis. — Allons, mon petit Esculape, soyez gentil!

Esculape. — Soit, on ne peut rien vous refuser... Eh bien! sachez, ma chère, que le président du tribunal de X est venu récemment consulter le docteur Z (vous voyez que je ne donne pas les noms).

Thémis. — Qu'est-ce qu'il lui a dit?

Esculape. — Il lui a dit « Mon cher Docteur, je n'ai pas encore la cinquantaine et cependant, je constate depuis quelques temps certaine déficience d'autant plus fâcheuse que ma femme a quinze ans de moins que moi et qu'elle pourrait fort bien s'amouracher d'un de ces jeunes gens élégants dont nous avons, hélas, trop souvent à nous occuper. Le Docteur a demandé naturellement à voir le corps du délit...

Thémis. — Ou la pièce à conviction.

Esculape. — C'est la même chose. Et il a dit « Voyons cela! ». Il a vu et il a conclu : « Somme toute, l'affaire est pendante. Mais hélas, mon cher Président, elle me paraît sans appel! ».

Rideau

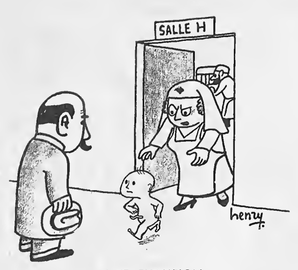
René SINN.



— Il en fait une tête le docteur.

— Pensez-vous ! le petit baron vient de le faire grand schlem et il lui doit deux ans d'honoraires !

(Dessin inédit de Hautot.)



FUTUR CHAMPION

— Il a cinq minutes d'avance sur son frère jumeau...

(Dessin inédit de Henry.)



L'HOMME D'AFFAIRES

— Monsieur ! c'est une fille.

— Eh bien ! dites-lui de repasser aux jours et heures de réception. (Dessin inédit de Marmottin.)

Paul Ordner

SUITES D'EXPOSITION

Le Docteur. — Il a dû attraper un chaud et froid... ?

Madame. — Aussi, c'est de sa faute... il a voulu aller directement du Soudan à celui de la Finlande... Dessin inédit de Paul Ordner.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes

L'ORDRE DES FACTEURS...

Albert était en train de parcourir distraitement les revues scientifiques que recevait sa femme, l'illustre chimiste Juliette Manganez, quand il poussa soudain un petit cri de surprise. Ses yeux venaient de tomber sur un titre aguichant : « Le docteur Cotylédon a réalisé la transmutabilité des sexes. »

Le docteur Cotylédon avait pris des coqs et en avait fait des poules. Il avait pris des poules et en avait fait des coqs.

C'était purement merveilleux. Seulement, puisqu'il ne s'agissait, en fin de compte, que de transformer un lièvre en hase et une hase en lièvre, un taureau en vache et une vache en taureau, on aurait pu tout simplement laisser les choses en l'état. Mais seuls les esprits vulgaires se permettront ce piteux raisonnement.

Albert, lui, manifestait un enthousiasme délirant.

— Ce docteur Cotylédon, se disait-il. il va me sauver la vie !

Quand Albert avait épousé sa femme, déjà licenciée ès sciences, c'était une jolie brune potelée aux yeux langoureux. Il espérait bien qu'elle se laisserait facilement persuader qu'il était sur terre des joies plus confortables que celles que l'on goûte dans l'étude de l'action moléculaire des corps les uns sur les autres.

Juliette Manganez était une de ces brunes aux regards chauds comme braise qui sont froides comme un lac de montagne. Elle ne s'anima jamais sous ses baisers et découragea ses plus louables initiatives. Ils firent bientôt chambre à part.

Juliette ne vécut que pour la gloire qu'elle tirait de ses travaux. Elle devint illustre. Mais Albert, qui était un tendre et un voluptueux, était malheureux. Il n'avait même pas de plaisir à tromper Juliette, puisqu'elle n'était pas jalouse.

Pourquoi ne divorçait-il pas? Parce qu'il n'avait pas de motif légal, le pauvre... Il était marié à une gloire de la science moderne, et, par-dessus le marché, jolie et élégante !.. Les juges lui auraient ri au nez...

Il s'en fut trouver le docteur Cotylédon et lui ordonna : « Changez-moi en femme ! »

Il l'aurait, son cas de divorce !

Il simula un petit voyage, et, quand l'opération fut tout-à-fait terminée, il en avertit sa femme.

— Mon ami, lui répondit-elle, vous avez eu beau vous présenter au docteur Cotylédon sous un nom supposé, j'ai eu vent de la... défalcation que vous méditiez... J'ai été trouver le docteur, qui s'est livré sur moi, en se servant des éléments que vous lui fournissiez, à l'opération contraire... L'ordre seul des facteurs est modifié... Et c'est moi, moi que vous accusâtes de froideur, qui viens, au nom de l'intérêt supérieur de la science, vous convier à vous rendre compte de ce que ces belles expériences vont donner comme résultat...



VOLAILLE EN GELÉE

Voici une recette pour l'été qui s'harmonise bien avec la froideur de Juliette Manganez.

Préparez une bonne poularde et frottez-la avec un citron pour la maintenir blanche. Enveloppez-la dans une mousseline.

Mettez-la dans une casserole avec 4 bons verres d'eau. une bonne poignée de sel, 2 feuilles de laurier, 40 grains de poivre, 6 échalotes, 4 gousses d'ail, 3 oignons moyens, un paquet de poireaux. un pied de veau. Après une heure de cuisson, versez un demi-litre de vin blanc et faites cuire doucement comme pour un pot-au-feu.

La volaille cuite, on la retire, on verse la sauce dans une soupière et on la met au frais.

Le lendemain, on enlève la graisse. On bat deux blancs d'œufs en neige, on les incorpore dans la gelée qui est prise, on tourne le tout ensemble, on remet ce mélange sur le feu. Quand il a fait 3 ou 4 bouillons, on le passe dans un linge au-dessus du passe-bouillon et on verse sur la volaille.

Laisser prendre et refroidir.

" RÉCITS DE LA VIE MÉDICALE "



On avait longtemps attendu avant de demander secours pour le vieux Bernard. Il avait fallu se décider tout de même; qu'est-ce qu'on dirait, au village, si le père allait mourir sans qu'on eût fait venir le docteur?

C'est qu'il était bien mal, le vieux Bernard, avec sa hernie qui ne rentrait plus... La fille avait fait tout ce qu'elle avait pu, et des frictions, et des compresses; depuis trois jours, on mettait des cataplasmes. La mère Simon, qui s'y connaît, avait assuré que si le malade buvait à petites gorgées de la tisane de camomille bien chaude, l'effort rentrerait tout seul. C'était infaillible.

Le père n'était pas assez patient, pour sûr, car, malgré tous les remèdes, il criait si fort : « Aïe, le ventre ! Aïe, le ventre ! », qu'on l'entendait jusque sur la place de l'église.

Enfin les vomissements étaient venus.

— C'est mauvais signe, déclara la Jeannette; vous ferez bien d'avertir tout de suite M. le Vicaire !

A la nuit tombante, le vieux avait dit qu'on pourrait tout de même aller demander l'avis du médecin... On ne pouvait pas refuser ça au père, malgré que les médecins ça fait bien de la dépense; et puis, quand la mort y est, ça n'avance pas à grand'chose...

Le père Bernard avait travaillé dur toute sa vie, aussi avait-il amassé une belle aisance, et la Louison, sa fille, devait-elle presque autant aux beaux écus du fermier qu'à sa mine vermeille de virago compagnarde d'avoir fait plus d'un caprice avant de tourner la tête au gars du père Simon, qui l'avait épousée en rentrant du service.

Quand j'entrai dans la chambre du malade, le cercle des commères s'ouvrit pour me livrer passage, mais je vis hocher les têtes...

Le diagnostic n'était pas douteux : « Père Bernard, fis-je, vous connaissez bien votre mal. Comme vous avez un peu attendu, il n'y a qu'un remède... L'intestin, descendu et serré dans une bride, s'est enflammé; pour que l'on puisse le remettre en place, il y a une petite opération à faire. On vous endormira, ce sera vite terminé, et tout ira bien. »

Je passai dans la chambre voisine pour expliquer à la fille et au gendre ce dont il s'agissait : « L'opération n'est pas sans danger, ajoutai-je, car vous m'avez appelé bien tard, mais c'est, vous m'entendez, le seul moyen de sauver le malade. » — « Une opération ! faisait la fille, c'est-y Dieu possible ! » — « Il n'y a pas un instant à perdre, interrompis-je pour couper court aux paroles inutiles; le temps presse... Vous m'avez bien compris, tâchez donc de décider votre père; l'opération doit être faite cette nuit même. »

Dans leur patois incompréhensible, les époux se concertèrent. On rentra auprès du malade.

— Une opération ! commença la fille, qu'en ditez-vous, père? Si on était sûr que ça réussisse encore ! Mais le médecin dit qu'il ne peut rien garantir !

— C'est ben chanceux ! opina le mari.

— Dites? qu'en dites-vous, père?

— J'sais pas, geignait le vieux, mais ça me fait ben mal, à c't'heure !

— Et pis, père, vous avez les septante passés, c'est déjà un bel âge, et vot' catarrhe vous a ben abîmé, l'hiver dernier; c't'hiver qui vient sera p't'être encore plus dur !

— Vous avez assez dit l'an passé, insista le gendre, que vous voudriez ben être mô ! quand on a fait son temps !...

— A vot' place, père, conclut la fille, j'me laisserais point faire ! Vous êtes vieux, vous n'auriez pus guère que deux ou trois ans à durer, ben sûr ! Si on pouvait répondre que ça réussisse, on ferait encore ben le sacrifice... et pis vous savez, l'opération, les remèdes, les visites, *ça nous coûtera une belle vache...*

H. TONDEUR.

Le Gérant . Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



EUPEPTIQUE _ CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX _ DÉCONGESTIF

LABORATOIRE MARINIER _ 23, Rue Ballu _ PARIS


113.058
4me ANNÉE · 20 Septembre 1937 · N° 74
GRANDES MANŒUVRES
FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
St NAZAIRE
X Kl
Ridendo
Revue gaie pour le Médecin





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS
Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ
Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs
107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)
FRANCE & COLONIES . . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ



Les grandes manœuvres, au temps heureux où j'étais biffin, les grandes manœuvres, jusqu'à la grande bagarre qui a prouvé qu'il fallait en rabattre, nous permettaient de croire qu'elles étaient l'image de la guerre. Sortis de la caserne, pour jouer aux soldats, nous étions joyeux comme des scouts qui, pour quelques nuits, vont coucher dans la paille et manger des nourritures qu'ils feront cuire sur trois pierres. Encore au bout de trois jours, les plus malins avaient-ils épuisé toutes les surprises du camping ; aussi ils trouvaient le moyen et les moyens d'aller manger à l'auberge et de coucher dans un lit. J'ai même fait un jour dans les environs de Paris des manœuvres de santé. A une heure H, je devais rester où j'étais, avec une petite fiche qui spécifiait que j'avais reçu un éclat dans le ventre. Je me suis assis sur le revers d'un fossé et j'ai attendu les brancardiers, et comme ils ne venaient pas et qu'un gros orage menaçait, je me suis mis à l'abri chez un bistro de Limeil. Le soir, je suis rentré à Paris par le train, pour ne me présenter que deux jours plus tard à la caserne de Reuilly, en expliquant que j'avais attendu vainement le service de santé.



Le colonel fit un rapport pour montrer qu'un blessé dans mon état serait mort sur le champ de bataille, mais mes vingt-huit jours étaient finis et je n'en demandais pas plus !

Une fois aussi, pendant les manœuvres de Beauce, j'ai profité d'un jour de repos pour faire l'ouverture de la chasse avec un camarade dont le père était joaillier rue de la Paix. Nous avions emprunté deux vieux flingots au fermier chez qui nous cantonnions et il nous pilota sur ses terres. L'après-midi, nous fûmes conduits à un général par un officier d'état-major qui nous avait poursuivis à travers champs. Le général Trois Etoiles nous avertit qu'un jour de repos était fait pour se reposer et que si nous manifestions le lendemain la moindre trace de fatigue nous étions bons pour la prison, la cellule, et même le tourniquet. Mais à ce moment nous étions infatigables et nous ne risquions rien.

Quand nous quittâmes le général pour rentrer dans un champ de betteraves — car la scène se passait sur la route,— nous l'entendîmes dire à son état-major :

— Ils ont tout de même du culot, ceux-là !

Mais on pouvait deviner dans sa voix un petit rien d'admiration.

C'est le plus beau souvenir de manœuvres que je tienne à votre disposition. Je ne dis pas que



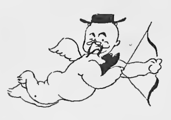
je remettrais ça avec plaisir, d'autant plus qu'avec tout le matériel que comporte le moindre service en campagne, le piéton qui prétendait tourner en dérision le cavalier, parce que celui-ci devait penser, avant de penser à lui, au pansage et à la botte à Coco, le foutabasse, dis-je, doit avoir aujourd'hui à soigner son fusil mitrailleur, sa mitrailleuse et le canon d'accompagnement, plus le tonnerre de Dieu, si je puis ainsi dire, avant de pouvoir déclarer avec satisfaction :

— On a passé une bonne journée !

■ ■ ■



Où que l'on soit allé, sur les plages, dans les villes d'eaux ou dans les châteaux, on a trouvé entre les mains de toutes les jeunes femmes le livre de M. Léon Blum : « Du Mariage ». Sauf erreur, le livre a été écrit et a paru voilà



plus de trente ans, en un temps où la personnalité de M. Léon Blum était moins représentative. Les quelques éditions du livre étaient épuisées et tout à coup, Albin Michel se frappa la tête en disant : « Mais je passe à côté de la fortune ! » et il refit des tirages successifs et un relancement que couronna le grand succès.

Non seulement le nom et la situation de M. Léon Blum lui attirèrent des lecteurs et surtout des lectrices, mais le sujet même de cette étude suscita un grand intérêt avant de fournir des sujets de conversation.

M. Blum prétend que la femme a autant le droit que l'homme de jeter sa gourme avant de se marier. Non seulement elle en le droit, mais encore, d'après lui, l'intérêt même de la société serait que l'homme et la femme n'accédassent au mariage qu'après avoir brûlé leurs premiers feux, jusqu'au moment où ils se rendent compte qu'il est grand temps qu'ils se fixent et que le mariage est tout de même quelque chose de sérieux.

J'ai une autre idée dont je ne crois pas nécessaire de faire un livre de trois cents pages, c'est que le mariage bien souvent ne colle pas, parce que les conjoints ne se sont pas expérimentés. Quelques essais loyaux leur auraient peut-être prouvé qu'ils n'avaient aucune chance de s'accorder.

D'ailleurs, dans le mariage ordinaire, seul le jeune marié possède quelques connaissances rudimentaires, et généralement, insuffisantes, ce qui



ne l'empêche pas d'avoir la plus grande confiance en soi. L'homme bien souvent prétend savoir faire l'amour sans l'avoir appris. D'où bien des catastrophes.

Vous pensez si les femmes qui lisent ce livre émettent sur ses théories des idées et des opinions.

■ ■ ■



Le percepteur d'un canton des environs de Paris a inventé un nouveau supplice pour rendre enragés les contribuables. Jusqu'au 1er septembre, il ne leur a pas envoyé leur feuille de contributions qui, généralement, leur parvient en avril.

Le premier mois, ils ont pensé, chacun dans le secret de son cœur :

— Chouette ! il m'a oublié...

Mais d'apprendre que le voisin avait été oublié et aussi tous les voisins, ils en ont déduit de proche en proche, que cela cachait quelque chose et ils se sont attendus à la plus mauvaise surprise. Mai a passé, puis juin, toujours rien !



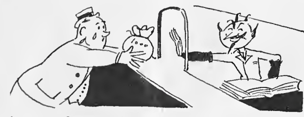
— En un mot, docteur, je suis kleptomane, mais ça ne me sert à rien : je suis trop timide. Vous ne pourriez pas me guérir de ma timidité ?...

(Dessin inédit d'E'sen.)

Vous avez souvent dit, j'en suis certain :

— Si je ne recevais pas ma feuille de contributions, ce n'est pas moi qui irais la réclamer.

Oui ! et pourtant l'attente d'un coup est pire que le coup lui-même. Figurez-vous un condamné à mort qui sait qu'il n'y coupera pas et que l'on fait droguer pendant des semaines, avec cette idée qui l'empêche de fermer l'œil jusqu'au petit



jour : « Ce sera sûrement pour demain matin ! »

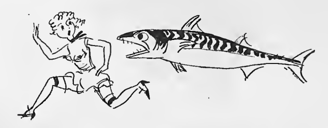
Le contribuable attend sa feuille, son esprit travaille, il sait que les impôts sont augmentés, mais de combien ? Ce retard empoisonne sa vie ! S'il a un peu d'argent devant lui, il n'ose plus y toucher, et de guerre lasse, lui qui avait dit — tout comme n'importe lequel d'entre vous : « Si ma feuille ne vient pas, ce n'est pas moi qui l'irai chercher ! » il est allé cependant chez le percepteur et il l'a interrogé ; mais le fonctionnaire des finances lui a répondu avec un sourire terrifiant :

— Vous êtes plus pressé que moi ? Allez, marchez, vous l'aurez bien assez tôt, votre feuille !

La petite ville est restée pendant un assez long temps dans un état d'énervement inexplicable. Enfin les feuilles sont arrivées et tous les contribuables ont poussé un cri de soulagement ; les augmentations mêmes leur ont paru insignifiantes ; on faisait la queue au guichet pour payer, c'était comme une délivrance. En une semaine, presque tout a été réglé. Les habitants avaient l'air satisfaits de convalescents qui ont échappé à un grand danger.

Et la vérité vraie, c'est que, du point de vue des impôts, nous ne savons jamais de quoi nous sommes menacés. Ce que je trouve le plus comique, c'est que, sur la feuille des impôts cédulaires, l'administration des finances nous offre le moyen de calculer nous même nos impôts. Je connais un pauvre homme qui a essayé de la meilleure foi du monde de mener à bien ce travail. La semaine passée, sa famille l'a conduit doucement vers une maison de santé.

Je connais aussi un industriel qui a fait figurer la maîtresse qu'il entretient richement à la rubrique « publicité » de sa comptabilité. Le contrôleur a protesté avec violence en déclarant que c'était une dépense immorale dont il n'avait pas à tenir compte.



Cette année, la maîtresse qui habite un appartement hors de prix boulevard Suchet, a fait figurer sur sa déclaration de revenus quelques milliers de francs qu'elle tire de ses coupons. Le contrôleur l'a fait venir et lui a demandé des explications sur un train qui ne correspondait pas à sa déclaration. A quoi elle a répondu : « Vous ne voudriez pas tout de même toucher votre part sur des ressources immorales, cela a un nom ! »

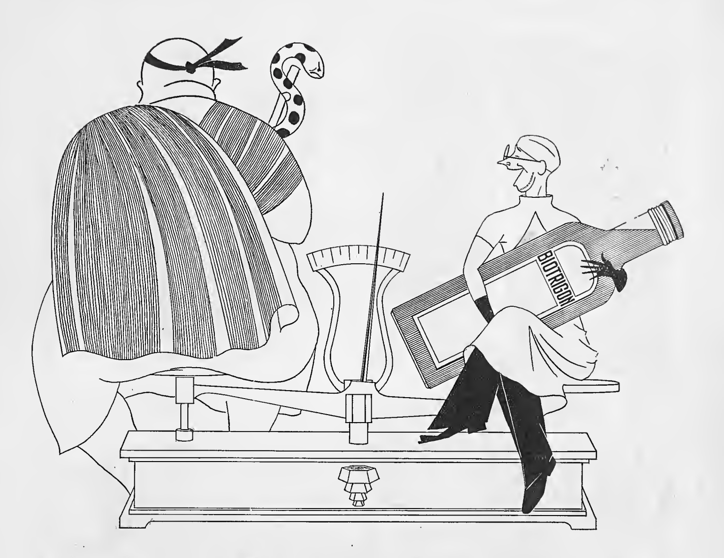
Mais j'ai bien peur qu'il n'en faille plus pour désarmer un agent du fisc.

ROBERT DIEUDONNÉ.



RÉPARTITION PROPORTIONNELLE

— J'ai 21 jours de vacances. J'en passerai 3 à Vichy pour mon foie, 3 à Vittel pour mes reins, 3 au Mont-Dore pour ma gorge, 3 à Chatel-Guyon pour mon colon, 3 à Nérès pour mes nerfs, 3 à Bagnoles pour mes jambes et 3 à Uriage pour la peau.



BIOTRIGON

Augmente le poids
et la résistance physique

LABORATOIRES J LORTHIOIR 22, RUE PERCEVAL. PARIS



— Encore zéro en écriture !
— Mais, Papa, puisque je veux être médecin.

(Dessin inédit de Spence.)



— Comme vous avez le poignet brûlant.
— Mais ce n'est pas mon poignet, Mademoiselle..

(Dessin inédit de Julien.)

IMPRUDENCE

— Qu'a dit le docteur ?
— Que tu étais guéri, grâce à ta bonne constitution qui en a fait autant que lui.
— Bon... je m'en souviendrai... pour ses honoraires.

(Dessin inédit de G. Pavis.)

LE CONCOURS DE LÉGENDES

Dr BULBE. — *Allo ! Le Docteur Placenta ?*

Dr PLACENTA. — *Lui-même. Ah ! c'est vous, Bulbe !*

Dr BULBE. — *Déjà rentré de vacances ?*

Dr PLACENTA. — *Eh ! mon cher, je n'ai pas eu la peine de rentrer pour une raison bien simple : je ne suis point parti.*

Dr BULBE. — *Comment, vos malades pousseraient l'obstination jusqu'au point de se mal porter pendant la période où ils devraient vous laisser en repos ?*

Dr PLACENTA. — *Vous n'y êtes pas !*

Dr BULBE. — *Alors, l'Exposition ?*

Dr PLACENTA. — *Pas davantage. Je suis resté à Paris tout simplement à cause du Concours de Légendes de Ridendo, car vous savez sans doute que je fais partie du Jury ?*

Dr BULBE. — *Peste, mon cher ! vous êtes dans les honneurs !...*

Dr PLACENTA. — *Honneurs épuisants ! Pendant que vous vous esbaudissiez sur une quelconque plage, moi, je travaillais.*

Dr BULBE. — *Travaillez, prenez de la peine...*

Dr PLACENTA. — *Comme c'est vite dit ! Savez-vous que depuis deux mois, je n'ai dormi que deux heures par nuit ? Je n'ai vécu à peu près que de sandwichs et de café ? Et j'ai failli perdre la vie parce que vous et vos pareils avez trop d'esprit ?*

Dr BULBE. — *Diable !*

Dr PLACENTA. — *Oui, mon bon ! Dans le monceau de réponses qu'il a reçues, le Jury de Ridendo a trouvé une enveloppe explosive !*

Dr BULBE. — *Envoi d'Eaque, Minos et Rhamadante, sans doute ?*

Dr PLACENTA. — *Heureusement non, mais d'un concurrent spirituel entre tous ! Cinq légendes d'un esprit si dynamique, si pétillant, que l'enveloppe a sauté ! ! !*

Dr BULBE (modestement). — *C'était peut-être bien mon envoi ?...*

Dr PLACENTA. — *Chut ! Sachez, ami indiscret, qu'au sein du Jury de Ridendo, nous sommes tous plus incorruptibles que feu Robespierre lui-même ! Tout ce que je puis vous dire, c'est de consulter vous-même le Palmarès dans le prochain numéro : peut-être y découvrirez-vous votre nom. Mais ce que vous y verrez en tous cas, c'est la liste des présents somptueux de Ridendo à ses lauréats. Qui osera prétendre après cela que l'esprit n'a pas de prix ?*

Notre prochain numéro contiendra

La liste des heureux gagnants

LES NERVEUX



LA VIEILLE DAME ET LE GRAND NERVEUX

— Comme c'est gentil à vous d'être venu, vous allez m'aider à dévider mon écheveau et après nous ferons quelques patiences.

(Dessin inédit de Varé.)

CONFUSION

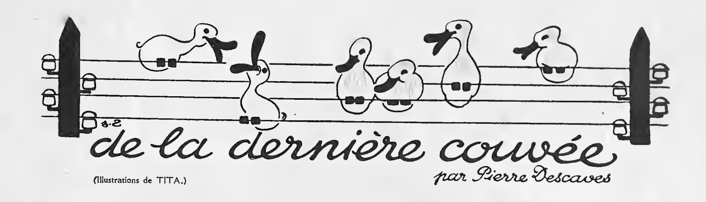
— D'après vos dires, votre mari serait éthylique ?
— Oh ! non docteur... il aime bien boire, mais il est Français.

(Dessin inédit de Dault.)

FRAYEUR

— Les hommes vous font peur ?
— Pas du tout... mais j'ai peur des enfants !!!

(Dessin inédit de Dault.)



(Illustrations de TITA.)

par Pierre Descaves

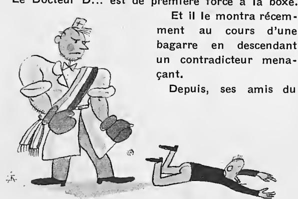
UN POING, C'EST TOUT

Sportif en diable, tel est le Docteur X... qui est attaché au cabinet d'un de nos sous-secrétaires d'Etat, au rayon, bien entendu, de l'Education physique.

Le Docteur D... est de première force à la boxe.

Et il le montra récemment au cours d'une bagarre en descendant un contradicteur menaçant.

Depuis, ses amis du



Ministère n'appellent plus le Docteur X... que le « Docteur Knock-out ».

Il faut seulement espérer que les contradicteurs du fougueux pugiliste approuvent ce petit surnom, gagné, si l'on peut dire, à la force des poings.

■ ■ ■

MANIÈRE DE DIRE

Notre national humoriste Tri... Ber... a maigri, considérablement maigri.

Il consultait l'autre après-midi une des lumières de notre Faculté.

Et notre philosophe de murmurer :

— Docteur, ce n'est pas le poids qui m'inquiète... Vous allez comprendre... Je suis littérateur... ce qui m'inquiète, c'est... le volume !

M. Tr... Ber... est décidément un client de poids !

ENTRE AUGURES

On est parfois rosse, entre augures, à l'Académie.

A l'une des dernières séances, un vieux savant lut d'une voix tremblante une communication à ses collègues sur une question extra-médicale. Il traitait du problème général de la culture. La harangue terminée, l'orateur s'excusa de l'avoir si mal lue...

— Je n'avais avec moi que mon brouillon...

Alors le Docteur R... caustique et *mezzo voce* à son voisin :

— Vous parlez d'un... brouillon de culture !

■ ■ ■

DU SCALPEL A LA RAQUETTE

Hiver comme été on peut voir presque chaque jour sous les couverts du Sport... de Neuil, le docteur S..., qui est une des plus fines raquettes de nos premières séries.



L'autre soir, l'ex-champion S... félicitait le docteur qui fut son conseiller :

— Bravo ! docteur. Et quel service !

— Ah ! ça mon cher, rétorqua le docteur, ce n'est pas vous qui me l'avez appris... Je le tiens de la Faculté et de mon métier de chirurgien... Dame ! des balles... coupées !



— Oh ! non, ça ne va pas !... Ce matin, à cause d'un courant d'air j'ai eu le nez pris...
— Dans une porte ?

(Dessin inédit de Ch Gentv.)



CASCADE

par PAUL REBOUX

Dupuytren disait qu'un médecin passe la première partie de sa vie à sauver les gens pour rien, et la seconde à les tuer pour beaucoup d'argent.

C'est pourtant la première partie de leur vie qui, à la réflexion, semble la plus belle. Car tous les petits ennuis et tous les gros soucis de cette vie-là se mêlent, dans le souvenir, aux magnifiques ardeurs de la jeunesse.

C'est à cet ordre de méditation que s'abandonnait le docteur Nattier, tandis que, dans un dîner de cérémonie, il dégustait le foie gras rose d'Alsace qui venait de succéder à un délectable canard à l'orange.

Pendant la première partie du repas, il avait eu à subir les assauts de sa voisine de droite et de sa voisine de gauche, qui, l'une et l'autre, sous couleur de frivoles propos mondains, avaient essayé de lui tirer une consultation.

La voisine de gauche, une personne maigre et jaune, avait amené sournoisement l'entretien sur les affections du foie, et, sous prétexte d'admiration pour le maître qu'était le docteur Nattier, avait tâché d'obtenir son avis concernant la consommation du chocolat ou des œufs.

La voisine de droite, abondamment charnue, était comprimée, non sans incommodité, dans une de ces gaines baleinées semblables à ces corsets d'il y a trente ans. Cette dame, dont les bajoues se fussent accommodées, comme les rideaux, d'embrasses destinées à en retenir les plis, et dont le triple menton ensevelissait le collier de perles, avait minaudé d'un sourire demeuré coquin en ce visage adipeux, et s'était efforcée d'obtenir du docteur Nattier son opinion sur l'amaigrissement par le traitement des glandes.

Il lui avait répondu :

— Ne buvez que de l'eau, Madame, et entre les repas. C'est le meilleur système...

— De l'eau minérale, Docteur... Mais quelle eau minérale ? C'est si difficile de choisir, aujourd'hui...

— Oh ! Madame, n'importe quelle eau du robinet suffira.

— Comment, Docteur ! On peut, sans inconvénient, boire de l'eau de Seine ?

— Assurément, Madame... Mais à une condition...

Passionnément intéressée, la grosse dame avait demandé :

— Et laquelle, Docteur ?

— A condition de bien la mâcher.

Là-dessus, débarrassé de ces questions importunes, le docteur Nattier s'était adonné, sans être troublé davantage, au plaisir de faire fondre doucement sous sa langue cette aromatique crème de viande qu'on nomme du foie gras.

Il allait en reprendre quand un des maîtres d'hôtel vint se pencher à son oreille et lui dit :

— Monsieur le Docteur, on vous demande au téléphone...

Etre troublé chez soi, le soir, quand on mène la vie monotone d'un célibataire, quand on savoure, dans la solitude, les moroses délectations de la pipe et des pantoufles, c'est déjà un ennui.

Mais être dérangé pour une urgence alors qu'on dîne en ville, qu'on est en habit, qu'on jouit, pour une fois, d'une illusion d'affranchissement, c'est doublement cruel.

Le maître d'hôtel insista :

— On m'a prié de dire à Monsieur le Docteur que c'était très pressé...

Mission humanitaire oblige. Le docteur alla saluer la maîtresse de maison en s'excusant de cette servitude professionnelle, et la pria de bien vouloir lui pardonner s'il lui était impossible de venir reprendre sa place à table.

Au téléphone, il entendit une voix altérée qui lui disait :

— Monsieur le Docteur, je vous demande pardon... Mais j'ai téléphoné chez vous, on m'a donné ce numéro en disant que vous étiez là... Alors, comme c'est très grave

— Voyons, qu'y a-t-il ? Qui téléphone ? demanda-t-il, impatienté.

— C'est chez Mlle Simone Randal, du Théâtre de la Madeleine...

— C'est à Mlle Randal elle-même que j'ai l'honneur de...

— Non, c'est la femme de chambre... Mademoiselle est très gravement malade... Un empoisonnement... Vite, Docteur, je vous en prie...

Le docteur Nattier se rendit aussitôt chez cette jeune personne, qu'il trouva exangue, les narines pincées, quasi léthargique.

Piqûres, révulsifs, furent mis en œuvre. Au bout d'une heure, Mlle Randal, dont le visage était charmant parmi l'éparpillement des cheveux blond-platine, dit au docteur :

— Ah ! Docteur, vous m'avez sauvée... Combien je vous remercie... Vous serez cité dans *Comœdia* et dans les autres journaux. Il y a déjà des journalistes qui ont téléphoné en sachant que... J'enverrai des communiqués... Soyez tranquille !

Le docteur Nattier, un peu confus, un peu flatté, se retira après quelques démonstrations de courtoisie, et s'en fut goûter chez lui le repos que ce drame avait rendu nécessaire.

***

Deux jours après, un certain M. Legrand-Paluel se fit annoncer chez le docteur Nattier.

C'était un homme d'assez forte stature, candidat à la calvitie, et candidat bien placé, corpulent, vêtu avec luxe, de maintien avantageux.

— Docteur, — dit M. Legrand-Paluel — je viens m'acquitter vis-à-vis de vous de ce que je considère comme une dette... Vous avez sauvé une jeune femme à laquelle je m'intéresse... Or, si elle a été réduite à cette triste extrémité, c'est un peu ma faute... Je m'étais montré jaloux, exigeant. Je voulais lui imposer la vie trop austère, lui interdire de faire du théâtre... Que voulez-vous, Docteur... J'avais un sentiment très vif pour elle. Et, dame ! à mon âge, on est obligé de prendre ses précautions pour éviter les braconniers... Là-dessus, nous avons eu une querelle. Et cette enfant, qui a un cœur charmant et une sensibilité extraordinaire, a perdu la tête. Elle a voulu mourir... Heureusement, vous l'avez soignée et sauvée. Aussi, cher Docteur, je suis votre débiteur... Permettez-moi de vous remettre ce que je vous dois pour cette visite si efficace...

M. Legrand-Paluel déposa discrètement une enveloppe sur le bureau du médecin.

***

Le lendemain, le domestique annonça que quelqu'un désirait parler au docteur Nattier à propos de Mlle Simone Randal.

Le visiteur était un Américain de forte stature, le corps à l'aise en des vêtements peu ajustés. Il parlait net, en peu de mots, mais assez lentement, car il ne s'exprimait pas avec aisance.

— Docteur, dit-il, vous avez sauvé de la mort Mlle Randal... Si elle a voulu s'empoisonner, je suis cause.. Elle voulait une automobile que je n'ai pas voulu faire venir pour elle des Etats-Unis... Elle me la demandait toujours. Je refusais toujours. Alors, comme les femmes sont *nervous*, elle a perdu sa jeune tête... Mais, *fortunately*, vous êtes arrivé juste... Alors, permettez-moi, Docteur, de régler pour vous la visite, car c'est moi qui suis créancier, pas elle...

Il tira un stylo, signa un chèque, et le remit plié au docteur.

Trois jours après, vint chez le docteur Nattier un jeune homme aux cheveux lisses et rejetés en arrière, sans chapeau, vêtu d'un pantalon-jupe et d'un veston qui dessinait ses épaules larges, sa taille mince.

— Docteur, dit-il, je viens m'excuser à propos de la dette de Mlle Simone Randal... Vous l'avez tirée d'un mauvais pas... Or, si elle en était arrivée à cette triste et stupide décision, c'est un peu ma faute... J'ai voulu m'engager dans un rallye d'auto très dur. Elle m'a supplié de ne pas le faire. Je l'ai fait quand même. Et alors, désespérée... Que voulez-vous, quand on aime... Mais je ne pensais pas qu'elle en viendrait là, sans quoi j'aurais cédé tout de suite... Donc, c'est un peu ma faute, si vous avez été dérangé à propos d'elle... Je voudrais bien prendre à charge le prix de la visite... Mais nous sommes le 25 du mois, et je suis un peu serré en ce moment... Je viens vous demander de me permettre d'attendre le 1er... Je vous en aurai beaucoup d'obligation, Docteur...

Il serra énergiquement la main du docteur Nattier, et s'en fut.

***

Le docteur, alors, voulut tirer les choses au clair. Et il se rendit chez sa fascinante cliente.

Elle l'introduisit dans un petit salon somptueusement saugrenu, décoré de toile cirée noire, sur laquelle voguaient des poissons rouges en métal chromé, et meublé de fauteuils semblables à des ballots. L'éclairage venait d'un vase de fleurs, et la fenêtre était un aquarium.

Touché par l'accueil hospitalier de Mlle Randal, le docteur Nattier finit par lui dire :

— Mademoiselle, la question que je viens vous poser est un peu délicate... J'ai reçu trois fois le règlement de ma visite. Je ne puis décemment accepter qu'un seul de ces règlements... Et c'est pourquoi je viens vous demander lequel de mes trois visiteurs doit être considéré par moi comme étant, en réalité, responsable de ce qui s'est passé...

— Quels visiteurs ?

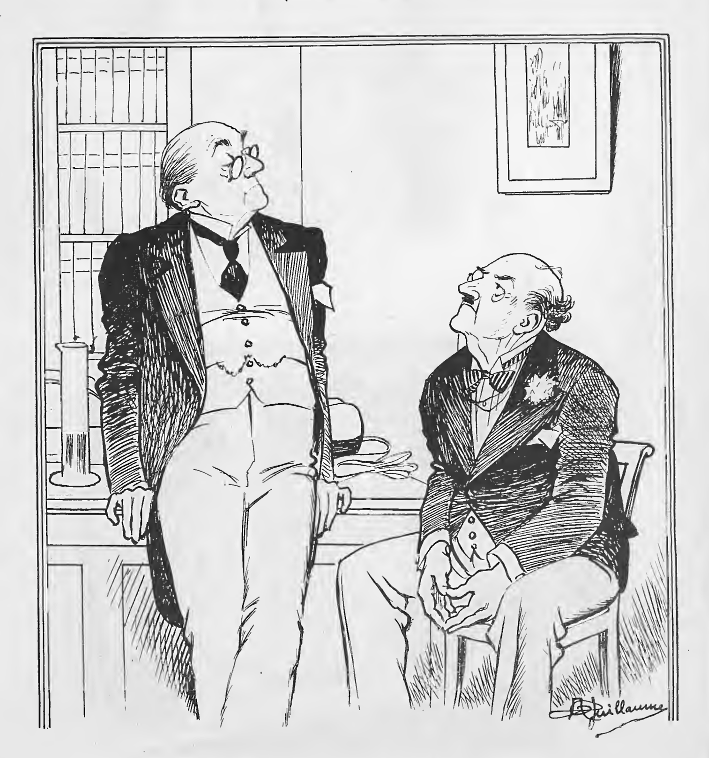
Il décrivit rapidement le monsieur sérieux, l'Américain, le jeune homme sportif.

— Ah ! Docteur, que les hommes sont bêtes ! s'écria Mlle Randal. Ils ont cru tous les trois que... Mais, mon pauvre petit Docteur, si j'ai voulu prendre du véronal, c'est à cause de ce monstre de Guy Lubin, qui jouait avec moi dans la dernière pièce de la Madeleine... Il y a six mois que nous sommes ensemble... Il m'avait promis de m'épouser... Et le jour où... Enfin, le jour où vous m'avez sauvée... je venais d'apprendre qu'il était parti pour Hollywood avec une star de cinéma...

Paul REBOUX.

FICHU DIAGNOSTIC

par Albert Guillaume.



— Enfin, Docteur, d'après vous, qu'est-ce que j'ai ?...

— Heuh... soixante-dix ans.



LA VISITE

— Vous êtes trap gentils, justement le docteur venait de me mettre à la diète.

(Dessin inédit de Jean Bellus.)



SOUFFLE

— C'est au mains le jeune premier de la traupe ambulante qui t'a fait ça ?
— Non, c'est le souffleur !...

(Dessin inédit de Dault.)



LA FEMME A BARBE DU CIRQUE GAVARNI :
Y a-t-il un médecin parmi l'assistance ? L'homme sans tête vient d'avoir un transport au cerveau.

(Dessin inédit de Jo Paz.)

LE MÉDECIN DEVENU ARCHITECTE

(BOILEAU)



Dans Florence jadis, vivait un médecin,
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit longtemps la publique misère :
Là, le fils orphelin lui redemande son père ;
Ici, le frère pleure un frère empoisonné.
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné ;
Le rhume à son aspect, se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts, un seul ami resté,
Le mène à sa maison de superbe structure ;
C'était un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art ;
Déjà des bâtiments parle comme Mansard ;
D'un salon qu'on élève il condamne la face
Au vestibule obscur il marque une autre place ;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami, le conçoit et mande son maçon
Le maçon vient, écoute, approuve et se corrige
Enfin pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain,
Et désormais la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.
Son exemple est pour nous un prétexte excellent :
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poète vulgaire.

RIDENDO CHEZ LES PATRONS



LE PROFESSEUR

PIERRE MAURIAC

A Bordeaux le soleil éclabousse les pavés toujours mouillés de la dernière ondée.

Les cafés étalent leurs terrasses larges et brillantes.

Le théâtre est là avec son vertige de colonnes. Sur la place des Quinconces, un grand cigare blanc surmonté de quelque chose en bronze qui gesticule dans un cercle bleu, le monument des Girondins.

Tout près dans la noble et silencieuse rue Vauban, flanquée de portails lourds et sombres, habite le respectable doyen de la faculté de Bordeaux, porteur d'un nom célèbre dont il est le quart puisque frère de Jean, Raymond, François et plus encore...

Car si François Mauriac a trois frères, son frère l'avoué, son frère l'abbé et son frère le docteur, eux ont eu tour à tour leur frère de Paris, leur frère le romancier et leur frère l'académicien.

Ce qui est évidemment un grand mystère, chacun de ces trois frères bordelais, n'avait en effet, chacun que trois frères et les trois frères ensemble ne possédaient qu'un seul frère. Le mystère s'éclaircit, le voile des ténèbres se dissipe lorsqu'on sait que ceci est dû au dédoublement de l'un des frères bordelais, l'avoué qui s'est mis a écrire lui aussi, sous le pseudonyme de Raymond Houtilane, un livre triste qui obtint le prix du premier roman.

N'allions-nous pas nous trouver en face d'un tel et curieux phénomène de dédoublement avec le professeur.

Malgré l'allure bonasse de la vieille bonne et son accent du terroir, qui fleurait la noix, la truffe et le bon vin, nous ne nous étions qu'à moitié rassurés.

La ressemblance entre le professeur et François Mauriac est incontestable. Ce qui pour des « psychogiaes » n'a d'ailleurs rien d'étonnant.

Lui aussi écrit et se dédouble ce qui multiplie le nombre des frères à l'infini.

Cette vocation est mieux qu'un violon d'Ingres. Il a en effet publié dernièrement chez Grasset, trois essais qui ont pour titre « Aux confins de la médecine ».

— Je suis d'une famille de lettrés et naturellement j'écris aussi en guise de distraction, de passe-temps... Lorsque j'ai le temps. Je sais que si je vous laisse dire vous allez me demander quelle influence mon frère a exercé sur moi. Si son succès m'a détourné d'écrire et de publier ou au contraire si j'y ai trouvé un encouragement, une excitation...

Mais le professeur aime peu parler de lui et nos propos ont vite fait d'aborder l'auteur du « Baiser au lepreux »...

Le professeur porte à son frère, une admiration bien compréhensible.

Une nouvelle œuvre de François Mauriac constitue toujours un événement littéraire de première grandeur.

Depuis « Thérèse Desqueyroux », la landaise, jusqu'aux « Anges noirs » François Mauriac avec une étrange volupté que rien n'extériorise, creuse et élargit le puits maudit, sans souci des flammes ni du diable.

Toujours s'accentue en lui le goût d'une peinture qui va toujours avant à la rencontre des... Anges noirs...

— Mais mon cher maître si nous quittions un peu « les psaumes du tourment » pour parler un peu de vous. Vous passez pour aimer les voyages.

— Evidemment, j'aime les voyages et en ma qualité de doyen j'en fais souvent.

— Et les sports?

— Oui, je ne suis pas un ennemi des sports, loin de là, j'aime surtout le cheval et j'en fais, chaque fois que mes occupations médicales et pédagogiques me le permettent.

C'est un sport que j'ai toujours pratiqué et que j'aime beaucoup car il s'allie à mon amour de la nature en général et de notre contrée en particulier.

Sur ces mots plein d'optimisme, nous quittons le professeur Mauriac que nous nous représentons chevauchant un fringuant Pegase dans les allées de quelque chataîgneraie de la Gascogne.

Ridendo



PROFESSEUR P. MAURIAC



— Faites-lui respirer des sels.

Histoire sans paroles... ou presque.

(Dessin inédit de Remga.)

PRUDENT CAPON

DE H. TONDEUR





Mon ami Prudent Capon était un homme d'une circonspection rare. Trapu, un peu sanguin, très vert malgré la cinquantaine, brave homme, célibataire et possesseur d'une belle aisance, il avait tout pour vivre heureux, mais, faut-il le dire? mon ami était bien à plaindre... Prudent Capon avait peur de mourir!...

Notre homme, un peu savant et grand liseur, était constamment tourmenté par la vision du Spectre à la faulx menaçante — la hideuse Camarde!... Adepte trop fervent des théories nouvelles, il avait l'obsession du mal, la hantise de la contagion, l'idée fixe du Microbe... Mon ami Prudent se portait à merveille, mais... le pauvre homme était bien malade!...

La vie de notre éternel trembleur était une longue angoisse. La tête farcie de ses savantes lectures, il voyait tout autour de lui voltiger en un tourbillon fantastique des millions, des milliards de microbes... des longs, des courts, des spiralés... en bâtonnets, en baguettes, en amas, en coques... Ils l'entouraient, l'imprégnaient, il les entendait grouiller avec terreur, se poursuivre, fourmillant, s'insinuant, hélas! dans ses pores, se faufilant dans ses orifices, envahissant en cohortes serrées son poumon, son intestin, son foie, sa rate, son cerveau, se blottissant dans chacun de ses viscères... L'épouvantable cauchemar!



Notre savant avait fait bâtir, loin de l'air empoisonné de la ville, une maison pour lui tout seul. Longuement, il en avait médité le plan, discuté l'orientation; patiemment, il avait calculé le cube d'air de chacune de ses chambres.

Dans ses pièces blanchies à la chaux, derrière ses doubles fenêtres qui le protégeaient des courants d'air homicides, Prudent Capon pourrait narguer, comme dans une forteresse imprenable, la bactérie meurtrière.

L'eau qu'il buvait était filtrée et bouillie; les aliments étaient scrupuleusement vérifiés et analysés, il en pesait les doses. Quoiqu'il eût un faible pour le saignant bifteck aux pommes, Prudent avait banni avec horreur ce traître repaire du terrible bacille...

Prudent avait imaginé une étuve à 150° où passaient périodiquement toutes les pièces de son costume. Ses meubles, sa vaisselle, ses livres, son porte-monnaie même, y faisaient chaque mois un stage salutaire... Qui sait si l'innocent billet de banque ou le louis d'or à l'air bonasse n'a pas été manié par un tuberculeux,



ou souillé par un diphtérique?... La vieille Jeannette, sa domestique, faillit en perdre la tête...

O l'âpre jouissance de Prudent Capon flambant ses couteaux, ses rasoirs, et jusqu'à sa montre en or avec la chaîne, livrant au feu qui purifie tout le sournois microcoque, le streptocoque haineux, dans une hécatombe triomphale!

Prudent Capon ne sortait jamais : dans les poussières de la rue se tapit l'infernal parasite ; dans le sable des promenades pullulent des germes subtils, dans les omnibus on coudoie des gens atteints de variole, de fièvre typhoïde, de scarlatine ; au théâtre, à l'église, au restaurant, au café, dans les salles de lecture, on respire un air plus vicié encore ; on s'asseoit sur les bancs que d'autres ont contaminés ; on se sert de verres que d'autres ont portés à leurs lèvres ; on feuillette des livres dont les pages ont été maculées par les doigts de phtisiques... Partout où vit l'homme, on s'expose à une promiscuité redoutable, partout s'ouvre béant l'antre de l'adversaire qui vous guette.

Pour les mêmes raisons, mon pauvre ami fermait sa porte aux visites et n'écrivait jamais de lettres, pour n'en pas recevoir qui eussent pu introduire dans la place le bacille immonde...

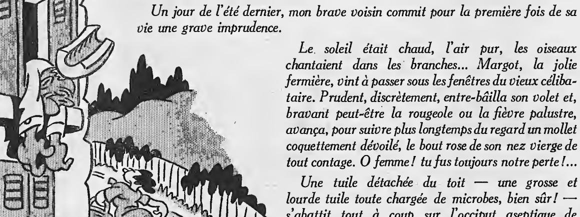
Est-il besoin de dire qu'il n'avait ni chien, ni chat, ni perruche?... L'histoire des perruches infectieuses, lue dans son journal passé à l'acide borique, lui avait donné la jaunisse, la vue d'une simple mouche le crispait... pouvait-on savoir si elle n'avait pas pris ses ébats sur quelque animal charbonneux, ou si elle ne s'était pas vautrée sur quelque plaie septique?...

Au reste, Prudent Capon coulait la plus grande partie de son existence dans sa salle de bains ou dans son cabinet de toilette. Le phénol était son parfum favori. Vingt fois par jour, il épongeait sa peau, se gargarisait pour déloger les pneumocoques ; il avait calculé qu'à chaque douche nasale, bien antiseptique, il tuait pour le moins cinquante mille bactéries...

O le microbe fantôme! le maudit microbe!...

Ce bon Capon ainsi lavé, désinfecté, embaumé, devait devenir plus que centenaire!...

Un jour de l'été dernier, mon brave voisin commit pour la première fois de sa vie une grave imprudence.



Le soleil était chaud, l'air pur, les oiseaux chantaient dans les branches... Margot, la jolie fermière, vint à passer sous les fenêtres du vieux célibataire. Prudent, discrètement, entre-bâilla son volet et, bravant peut-être la rougeole ou la fièvre palustre, avança, pour suivre plus longtemps du regard un mollet coquettement dévoilé, le bout rose de son nez vierge de tout contage. O femme! tu fus toujours notre perte!...

Une tuile détachée du toit — une grosse et lourde tuile toute chargée de microbes, bien sûr! — s'abattit tout à coup sur l'occiput aseptique de mon ami... Comme une masse, il tomba, le crâne ouvert.

H. Tondeur,



— Toi je te vois venir avec ta bouche en ...chose de poule, sûr que tu m'apportes un œuf de Pâques !

(Petit Bleu.)

— Pour commencer, puisque vous êtes marié, je vous interdis tout rapport avec votre femme...
— Ma femme, ça va, Docteur, mais la petite bonne ?

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



PHOBIE

— Aïe ! J'ai une rage de dents...
— Va te faire vacciner contre la rage.

(Dessin inédit de Luc Cyl.)

Collaborez, amis lecteurs !

DÉBUTS D'INFIRMIÈRE

Lorsque la guerre éclata, le besoin inné qu'avait Mme P... de se dévouer la fit vite user de ses relations pour être admise comme infirmière à l'hôpital temporaire créé dans sa petite ville, sous l'égide de l'U. F. F.

C'est ainsi qu'un beau soir Mme P... fut désignée pour prendre la garde de nuit. L'infirmière relevée lui passa les consignes et n'omit pas de lui signaler que le n° 25, blessé grave, récemment opéré, délirait par moments, mais qu'il n'y avait pas à s'émouvoir.

Rassérénée, Mme P... fit son petit tour au pied des lits, servit l'un, l'autre, mit la veilleuse et prit son fauteuil.

Une partie de sa veille écoulée, la tranquillité de la salle aidant, elle se laissait somnoler quand elle sursauta :

— Pistolet !

Elle fut un instant avant de se remettre.

— Pistolet !

Ah ! oui, c'est ce pauvre 25 qui délire, il souffre et doit demander la mort.

— Pistolet !

Elle s'approche rapidement, sans bruit, du grand blessé : « Mais non, mon petit, songez à votre famille, à votre femme ; pensez que des idées comme ça, le bon Dieu...

— Pistolet ! ! !

A bout d'arguments, désemparée, elle lève les bras. Alors, souriant, le voisin de lit qui, depuis un instant, suit la scène : « Mais non, Madame, il veut pisser, et s'il vous demande la mandoline, ne croyez pas qu'il a une envie de musique. »

Un léger « ouf » soulage l'infirmière, dont le doux visage s'éclaire tandis qu'elle passe l'ustensile.

Docteur M. G.

CONSULTATION POUR UNE DOULEUR

Le Médecin : Peut-être vous êtes-vous endormie dans une position vicieuse.

La cliente : ......ô Docteur, je suis une femme sérieuse.... et je couche seule... !

(Légende du Dr R. Denis)

INTERPRÉTATION

Bien que sa prostate lui occasionne les troubles si redoutés qui annoncent la vieillesse, Monsieur X., septuagénaire, a encore tout de même conservé l'esprit lucide.

Un jour, dans une rue, pressé par le petit besoin habituel, devant l'écriteau même d'interdiction, il prend tout le temps qui convient pour mener à bien l'opération d'urgence. Vient à passer un sergent de ville qui l'interpelle en ces termes :

— Monsieur, vous ne savez donc pas lire ?

— Si, Monsieur, répond le vieillard, en pleine action, mais pourquoi me posez-vous cette question ?

— *Il est formellement interdit d'uriner le long de ce mur.* C'est écrit en assez grosses lettres, que diable !

— Mais, lui répond le brave homme, tout en reboutonnant son pantalon, je n'urine pas le long de ce mur, je pisse sur mes genoux !

Il n'y a pas eu contravention... Dr A. R.



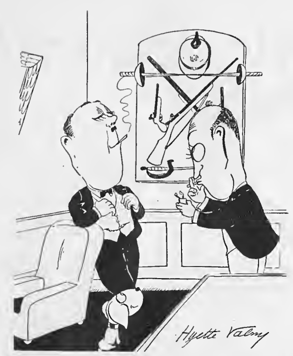
HISTOIRE DE GUERRE VÉCUE

Ambulance 715 quelque port au front.

Le médecin capitaine chirurgien entouré de son état-major, assistant, infirmier, radiographe, etc., leur dit : Que quelqu'un aille à la coopérative et rapporte quelques vieilles bouteilles, foies gras, etc. C'est moi qui régale, mes enfants, car je suis heureux de vous apprendre que la Providence m'a donné un fils.

Le lendemain le radiographe et un infirmier surprenne le major s'isolant dans un coin du mur et le radiographe de dire à son camarade :

— Ah dis ! regarde le major qui tient la Providence par la main. Dr V.



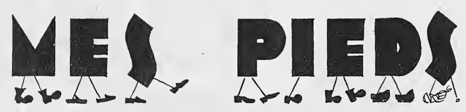
— Voyons, Docteur, trois ou quatre cigarettes après les repas, ce n'est pas grand chose.
— Mon Dieu ! ça dépend du nombre de repas que vous faites.

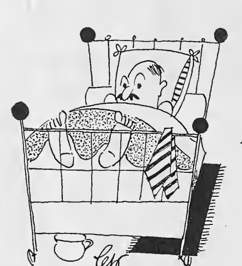
(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



— VITRIER......
— T'as pas fini de crier.. ici on ne les trie pas, on les prends comme ils viennent.

(Dessin inédit de Clem)





Couchés côte à côte et tout nus
Comme deux beaux époux bien sages
Mes pieds! aux orteils biscornus
Reposent dans mon vieux lit-cage.

Après tant d'années de ménage
Comme au jour qu'ils se sont connus
Leur grand amour s'est maintenu
Fidèlement sans cocuage.

Ils vont par les mêmes chemins
Ils prennent ensemble leur bain
Sont-ils vraiment mâle et femelle?

Quand ils seront vieux et cagneux
Ils iront tous deux à Bagneux
Sans se lâcher d'une semelle.

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LA MÉTHODE DU PROFESSEUR SIBÉMOUL



Joseph Bricabrac était un disciple convaincu du célèbre professeur Sibémoul, le chef de l'école suggestionniste, qui affirme qu'on peut obtenir des guérisons miraculeuses rien qu'en persuadant aux gens qu'ils ne sont pas malades.

Tous les matins à son réveil, il accomplissait des exercices de gymnastique en répétant avec conviction : « Je maigris à vue d'œil ! Je maigris à vue d'œil ! »

Et ensuite, il prononçait une vingtaine de fois, d'un air pénétré : « Je ne suis pas cocu ! Je ne suis pas cocu ! »

Ce traitement ne le ruinait pas en médicaments, mais lui avait valu une note de 3.642 fr. 65 chez l'ébéniste. Allongé sur le dos, l'extrémité des pieds prenant un point d'appui sous l'armoire à glace, il essayait de se relever sans le secours des mains quand le meuble s'était abattu sur lui, heureusement arrêté dans sa chûte par la cheminée. Réveillée en sursaut par le vacarme, Blanchette Bricabrac s'était précipitée hors de sa chambre. Elle avait trouvé son mari qui riait niaisement, heureux d'en être quitte à si bon compte.

— Crois-tu que j'en ai, une veine !

— Une veine de cocu ! avait-elle ajouté, furieuse de le voir rire au milieu des débris de la belle armoire Louis XVI et des saxes de la cheminée. Tu n'es qu'un sauvage ! Tu démolis toute la maison et tu me réveilles à neuf heures du matin ! Un homme pour qui je me sacrifies ! A qui je fais de si bonne cuisine ! Pendant un mois, pour te punir, tu iras manger au restaurant !

A quelques jours de là, comme il rentrait chez lui beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait, dans l'intention de supplier sa femme d'abréger son supplice et de lui permettre de goûter de nouveau à la cuisine familiale, il entendit des roucoulements plaintifs qui provenaient de la chambre de Blanchette. Malgré le verrou poussé, il ne songea pas tout d'abord qu'il pouvait être cocu. Cependant, il se décida à coller au trou de la serrure un œil inquiet. Blanchette était peut-être malade.

Ce qu'il vit sur la couche soyeuse et parfumée de son épouse l'édifia pleinement.

— Ah ! Joseph !... gloussait une voix expirante. Ah ! mon Joseph !... Ah ! oui, mon Joseph !... Il n'y a que toi, mon Joseph !...

A entendre son nom si fervemment prononcé, son visage se rasséréna.

— Elle l'appelle son Joseph, c'est donc à moi qu'elle pense !... songea-t-il. Blanchette est de celles qui trompent leur amant avec leur mari... Je ne suis pas cocu ! C'est l'autre qui est le cocu ! Tout va bien !

Faut-il ajouter que Blanchette avait décidé, depuis toujours, pour éviter les complications et les défaillances de mémoire, d'appeler tous ses amants Joseph, comme son mari?

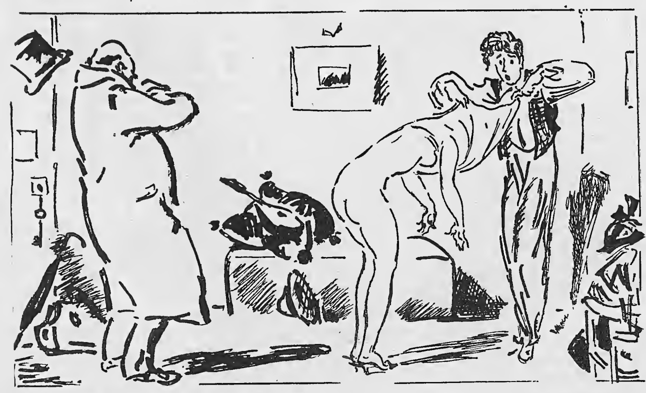
Et voici une des recettes les plus savoureuses de Blanchette Bricabrac.

ÉPAULE DE VEAU A LA BOURGEOISE

Désossez une épaule de veau; assaisonnez-la de sel, de poivre, roulez-la en lui donnant une forme allongée. Mettez dans une casserole de la graisse de porc; lorsqu'elle sera chaude, ajoutez l'épaule avec des petits oignons. Faites revenir le tout de couleur jaune foncé. Retirez la graisse, saupoudrez légèrement de farine, mouillez d'eau aux deux-tiers. Ajoutez des carottes coupées de forme longue, un bouquet garni. Couvrez, faites mijoter à petit feu pendant deux heures et demie environ, faites bien réduire, retirez le bouquet. Dressez la viande sur un plat et versez garniture et sauce par dessus.



LE PERE. — C'est de notre fiston. Il réclame argent, prochain examen « anatomie » superficielle et profonde....



LE JOUR DE L'EXAMEN. — Ah! Ah! mon gaillard!
C'est là ton examen d'anatomie?

(Dessin inédit de Mirande.)

QUELQUES ÉCHOS...

C'est un éminent spécialiste des affections sous-cutanées. Dernièrement, il voit entrer dans son cabinet un monsieur fort bien mis, mais dont l'air manque d'assurance. Les médecins, comme les avocats, ont le coup d'œil pénétrant, quand il s'agit de déterminer au prime abord la valeur sociale d'un client.

Bref, le professeur examine son malade, fait son diagnostic et rédige ses prescriptions. Ensuite, c'est la phrase rituelle :

— Combien vous dois-je, docteur?

— Trois cents francs.

— Trois cents francs ! se récrie le malade, mais c'est beaucoup trop !... Je ne dispose pas d'une pareille somme !... Voulez-vous cinquante, soixante francs?

— Ah ! monsieur, ici, on ne marchande pas ! s'exclame le professeur excédé. Ne me donnez rien, ça vaudra mieux, mais laissez-moi vous dire que vous auriez dû aller trouver un médecin moins cher.

Alors le client, avec un haut-le-corps de dignité blessée :

— Quand il s'agit de la santé, ce n'est jamais trop cher !



En Angleterre, dans le Surrey, Lord J. H... qui est riche comme on sait encore l'être, passé la Manche, avait dû, un matin, faire halte chez un maréchal-ferrant pour que celui-ci mît un fer à son cheval.

Mais voici que le lord et l'artisan se regardent et constatent leur extraordinaire ressemblance.

— Tiens, tiens ! murmure Lord J. H..., votre mère n'a-t-elle pas été lingère ou servante au château qu'on voit d'ici?

— Non, jamais, riposte le maréchal, mais mon père y a été valet de chambre !

— Qu'est-ce qui marche sur les toits et qui a une petite queue ?

— Le chat ?

— Mais non ; le chat a une longue queue, voyons !

— Le moineau ?

— Le moineau ne marche pas.

— Alors?

— Eh ! parbleu, l'apprenti-couvreur !



Il a épousé une jolie femme. Potelée. Puis replète, puis grasse, puis grosse. Cela devient inquiétant. La dame et le mari vont voir un médecin qui, en leur remettant une ordonnance, dit :

— Avec ce régime, vous perdrez, Madame, deux kilos et demi par mois.

Or, elle pesait quatre-vingt-cinq. Elle est revenue à soixante-cinq et elle continue le régime. Pendant ce temps, son mari, ayant noué connaissance avec une ravissante partenaire, se surprend à faire le raisonnement que voici :

— A deux kilos et demi par mois, puisque le régime continue, dans vingt-six mois exactement, je n'aurai plus de femme du tout !



Quelqu'un parlant d'un de nos compositeurs les plus aimés : — Il a les uretères bouchés, la vessie pareille à un terrain vague, et il trouve encore la force de sourire.

— Oui, répondit son interlocuteur, à croire qu'il a la pierre... philosophale !

EXPRESSION VICIEUSE

par René SINN

●



Qu'il nous soit permis — une fois n'est pas coutume de jouer les Abel Hermant et de partir en guerre contre un vocable qui pour être trivial n'en est pas moins d'un usage, hélas fréquent. Nous voulons parler de ce substantif très court — plus bref encore que le mot de Cambronne, exutoire de nos colères — ce substantif masculin (bien qu'essentiellement féminin) qui désigne en langage de corps de garde certain détail anatomique que la reine Sémiramis éprise d'exactitude, fit selon la chanson, mesurer par Archimède (vivent les géomètres, ma mère, vivent les géomètres !).

Hélas, si les filles d'Eve font parfois de la chose un usage que la morale réprouve, les hommes, ces grossiers, usent du mot de façon fort peu galante. Au lieu de s'en servir comme d'une épithète flatteuse, il en ont fait les misérables ! la suprême injure.

C'est navrant : car n'est-il pas désolant d'entendre l'attribuer au premier faquin venu, par exemple, un chauffeur cramoisi, congestionné par la colère et maintes libations apéritives?

C'est en quelque sorte une profanation.

Et c'est aussi de l'ingratitude.

Car messieurs à quoi devons-nous la vie? Tel qui se prétend issu de la cuisse de Jupiter, n'est-il pas sorti tout bonnement de là? Et quand l'homme à la chair faible veut se consoler des misères d'ici bas ne retourne-t-il pas à ce doux nid de Vénus?

***

A ce propos, il nous revient en mémoire le mot d'un de nos amis, un monsieur très bien, qui portait beau en 1900 et qui a conservé de cette époque bénie où le franc valait 20 ronds où les valeurs russes étaient des placements de père de famille, un faux col qui enchanterait M. Mandel, une jaquette noire, des guêtres blanches, un œillet à la boutonnière, et un monocle qui rendrait jaloux M. Caillaux. Bref, le type parfait du vieux marcheur.

Or, un jour, notre ami contraint de dévaluation en dévaluation à voyager dans le métro — et en seconde, encore ! prit place en face d'un poivrot. Les sentiments démocratiques de cet électeur aviné furent froissés par la vue du monocle. Froissement qui devint promptement de l'irritation.

— Qu'est-ce que t'as à me r'luquer avec ton verre de montre? hoqueta cet émule du Bouif.

L'œil de notre ami derrière son monocle resta immobile comme un œil de verre, ce qui exaspéra le poivrot. Une station n'était pas passée qu'il fit un nouvel effort de vocabulaire.

— Hé dis donc, face de singe ! c'est-t-y ton verre de montre qui t'empêche de causer?

Notre ami se décida enfin à parler :

— Ce n'est pas un verre de montre, monsieur, rectifia-t-il.

— Ah ! c'est... c'est pas un verre de montre ! Eh bien qu'est-ce que c'est donc, alors?

Notre ami se leva dignement et laissa tomber sur son interlocuteur ahuri un regard de mépris.

— C'est un spéculum !

René SINN.

Le Gérant . Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



UN NOUVEAU COMPOSÉ INJECTABLE SULFOIODÉ

THIO-NAÏODINE

LOGEAIS

Ⓐ INTRAMUSCULAIRE — Ⓑ INTRAVEINEUSE

TOUTES ALGIES RHUMATISMALES — TOUS SYNDROMES DOULOUREUX

NAÏODINE

Ⓐ INTRAMUSCULAIRE

ALGIES
REBELLES

PRODUITS ATOXIQUES
INJECTIONS INDOLORES
ACTION CURATIVE
SANS RÉACTIONS

Ⓑ INTRAVEINEUSE

NÉVRAXITES
ET LEURS SÉQUELLES
TOUTES ALGIES

LABORATOIRES JACQUES LOGEAIS - ISSY-LES-MOULINEAUX - PARIS

4ME ANNÉE • 5 Octobre 1937 • N° 75

RENTRÉE DES CLASSES





Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES . . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J.Touchet

par R. DIEUDONNÉ

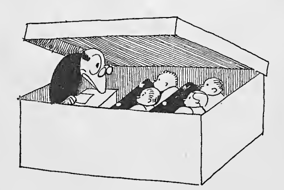
●



La rentrée des classes !

Je n'évoque pas cette époque sans mélancolie ; Dieu sait que je ne regrette pas le temps où j'étais au lycée — et j'étais externe ! — mais je songe aux petiots que l'on conduit dans ces grandes boîtes sans joie et que l'on boucle, sans songer que rien n'est plus odieux que d'infliger à l'enfance et à la jeunesse le supplice de l'internat.

Si certains parents ont encore quelques excuses, combien d'autres n'en ont pas, qui ne se débarrassent de leurs enfants que pour leur commodité personnelle.



De tous les êtres, les petits d'hommes sont seuls condamnés au travail dès leurs premières années.

On m'a fait connaître, pendant les vacances, pour que je l'admire, un gosse de quatre ans qui lisait déjà couramment. J'en aurais pleuré !

Je me suis brouillé avec un violoniste virtuose que j'avais connu dans ma jeunesse pour m'être indigné de lui avoir vu organiser un concert pour présenter son fils, pianiste, qui n'avait pas douze ans.

Ah l'exemple de Mozart, qui, d'ailleurs, est mort dans la fleur de l'âge !

Mais ne nous en prenons pas seulement aux éleveurs de moutons à cinq pattes ! Tous les pauvres gosses que l'on enferme et à qui l'on impose des travaux, dès leur première lueur d'intelligence, méritent la même pitié.

— Mais je vous assure que ça l'amuse ! me disait une mère qui imposait à son gosse des devoirs de vacances.

Pauvre petit ! il jetait sur moi des regards désolés.

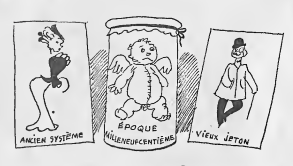
— Il comprend très bien qu'il ne peut pas passer toute sa journée à jouer. N'est-ce pas, mon chéri ?

Boniment, mon chéri ! ta mère a l'air de te prendre au sérieux pour mieux te posséder. On t'explique que la vie n'est pas une rigolade, on te raconte que le travail est nécessaire et obligatoire. Comme si tu ne devais pas l'apprendre assez tôt !

Pendant vingt ans, si tu prétends conquérir des diplômes qui comptent, tu t'y colleras mon garçon, et toi aussi, ma petite fille, puisque maintenant on a imaginé que tu avais le droit, comme tes frères, de tout apprendre pour encombrer les professions libérales qui ne l'étaient déjà pas assez.

Moi, personnellement, je m'en fiche parce que mes carottes sont cuites, mais la génération de mon petit-fils verra se heurter les deux sexes qui, en fin de compte, iront chacun de son côté. La concurrence sera plus forte que l'amour, on luttera sans ménagement et sans galanterie, vous pensez !

D'ailleurs, quand j'écris ce mot galanterie, j'ai l'air d'un vieux jeton. La galanterie n'est plus qu'un vieux préjugé auquel restent attachés ceux de mon temps — et je n'ai pas encore soixante ans !



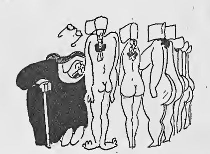
Les jeunes gens d'après guerre sont libérés de toutes ces contraintes, aussi bien les filles qui ne veulent plus qu'on les considère comme des filles, que les garçons qui se sont affranchis de gestes déférents.

■ ■ ■

D'ailleurs, je ne sais pas si vous vous êtes avisés d'une chose singulière, c'est que, depuis quelque temps, les filles qui se transforment en garçons aux environs de leur vingtième année, sont plus nombreuses chaque année. Je ne vous dis pas que ce soit là une règle générale, mais ce n'est déjà plus une exception.

J'ai connu, il y a quelque vingt ans, une jeune fille dans ce cas, qui est soudain devenue garçon. C'était la fille d'une comédienne connue ; son père lui avait laissé un gentil héritage ; elle ouvrit un bar, mena une existence scandaleuse en ce sens qu'elle préférait les filles aux garçons, elle se ruina et ce fut à cette époque qu'on eut l'explication de ses préférences qui n'étaient pas scandaleuses du tout, car Jeanne était devenu Jean. (Je change le sexe de mes prénoms.) Il se réconcilia avec sa famille, se maria et eut deux enfants qu'il éleva modestement, entre des harengs saurs, du café, de la moutarde et des pâtes, puisqu'il est épicier en province.

Je ne vous citerai pas le nom tchécoslovaque de cette amazone qui devint un athlète complet, pas plus que le nom de cette Hongroise de sept consonnes qui s'écrit, si l'on peut dire, comme il ne se prononce pas. On a signalé également une



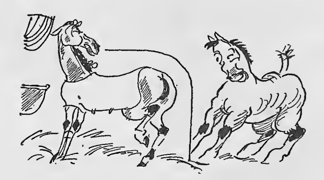
Lettone et une Finlandaise qu'un événement heureux a magiquement transformées.

Généralement, ce sont des sportives qui sont miraculées. Je ne crois pas que ce soit le sport qui provoque ces transformations, mais je crois qu'elles sont sportives parce qu'il y a en elles un petit quelque chose qui n'est pas féminin du tout.

■ ■ ■



Mais voilà où je suis bien obligé d'en venir à des observations qu'ont faites les psychologues chevalins. Parmi les grandes pouliches qui remportent à deux, trois ou quatre ans, les épreuves hippiques, bien peu font de bonnes reproductrices. Si elles furent des bêtes de sport éminentes, elles ne sont, le plus souvent que des poulinières



médiocres quand elles ne restent pas résolument bréhaignes.

Mais il ne faut pas répandre ce bruit, les terrains de sport ne seraient plus assez grands, pour toutes celles qui ne veulent pas d'enfants.



— Il faudra, Madame, faire analyser ses crachats...

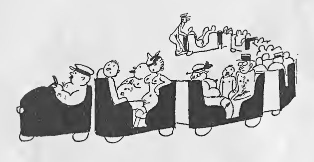
— C'est une idée, Docteur ; ça le distraira toujours un peu...

(Dessin inédit d'Elsen.)

Une période de l'été fut torride. Depuis le temps que nous n'avions plus que des saisons médiocres, cette chaleur nous a surpris au point que les gens, accablés, se promenaient dans les rues de Paris après avoir jeté au vent — façon de parler ! — leurs capuchons de laines, c'est-à-dire en s'exhibant en corps de chemise. Aux terrasses des cafés, la plus franche cordialité fondait les clients dont, pour une fois, l'opinion était unanime :

— Boudi ! qu'il fait chaud.

Pendant la première quinzaine d'août — et peut-être après, l'Exposition a senti les pieds, aussi vrai que je vous le dis. Un certain lundi, deux cents soixante treize mille cent quarante-et-un visiteurs, chiffres officiels — se sont promenés en espadrilles



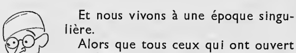
dans un espace restreint, somme toute et chacun traînant après soi une odeur qui ne pouvait être que « sui generis », je ne vous le fais pas dire.

Ce n'est pas à l'honnête affluence du lundi à trois francs par tête qu'il aurait fallu s'en prendre, mais au commissariat qui, avec ses escaliers et sa viabilité détestable, obligeait les gens à chausser leurs pieds comme ceux des Basques qui affrontent les sentiers rocailleux.

■ ■ ■

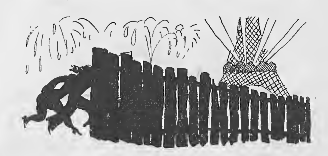


Je vais vous annoncer une bonne nouvelle, à ceux d'entre vous qui se préoccupent de la natalité. La lumière profuse dont on inonde les quais, la rivière, la Tour et les ponts, crée des coins d'ombre propices aux effusions. Aussi bien les gardiens se perdent-ils dans la cohue pour pelotailler les visiteuses de leur choix ; pendant ce temps ceux qui tiennent à se prouver leurs sentiments en toute hâte, n'ont qu'à se laisser aller à leur instinct dans des jardins obscurs et le long des palissades qu'on semble leur avoir réservés. Evidemment, il ne fait plus aussi chaud qu'à la canicule, mais aujourd'hui du moins, les couples ont l'avantage de revenir à la grande lumière moins défraîchis.



Et nous vivons à une époque singulière.

Alors que tous ceux qui ont ouvert des établissements dans l'Exposition pour attirer la foule, se plaignent que leurs frais mangent leurs bénéfices, tous ceux qui, dans Paris, comptaient sur l'Exposition pour emplir



leurs caisses, sont un peu chocolat. En effet, au prix de six francs l'entrée, les gens qui justement sont entrés ne sortent plus.

De plus, beaucoup qui ont acheté un carnet de voyage ne conservent plus d'argent de poche que tout juste de quoi envoyer des cartes postales avec un timbre à six sous.

Les dames des Folies-Bergère se plaignent encore de n'avoir pas dérouillé — je vous le dis comme elles le disent — et celles du Casino guettent le maharadjah sans begum qui vient écouter Maurice Chevalier — le maharadjah qui ne vient pas.

Le faubourg Montmartre n'a jamais moins travaillé, et même les maisons spécialisées, ne connaissent pas un envahissement qu'elles espéraient, pour la raison justement, que ces dépenses n'étaient pas prévues dans les carnets de tickets. Ce à quoi il faudra remédier à la prochaine Exposition, et



même l'an prochain, si celle-ci, comme il en est fortement question, se prolonge.

Mais les dames, dites-vous ? ne peut-on rien leur promettre ?

Ce n'est pas « mes oignons » comme on a tort de dire. Mais on pourrait leur donner selon leur goût — et discrètement — le choix entre un beau gosse ou un achat dans un grand magasin.

Robert DIEUDONNÉ.





GRAND DÉCOLLETÉ

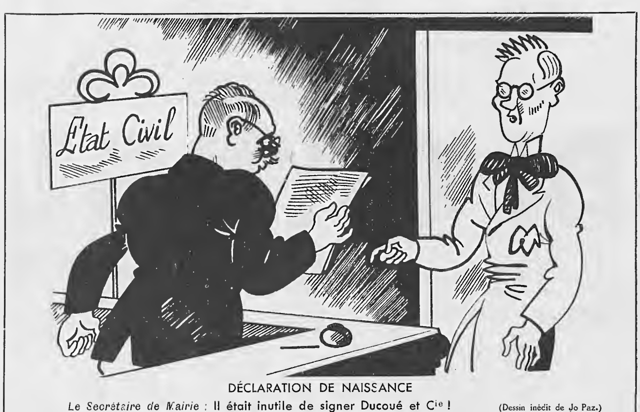
— Docteur, comment trouvez-vous ma robe ?

— Exquise ! chère Madame ! et si pratique pour les ventouses et les ponctions lombaires !...

(Dessin inédit de Marcel Prangey)

— Maintenant, viens donc chez moi, je te ferai visiter une petite exposition particulière qui a bien son charme aussi.

(Dessin inédit d'Armengol.)



DÉCLARATION DE NAISSANCE

Le Secrétaire de Mairie : Il était inutile de signer Ducoué et Cie !

(Dessin inédit de Jo Paz.)

CONCOURS DE LÉGENDES



L'abondance des réponses a littéralement submergé les membres du jury. Surmenés par un travail d'autant plus difficile que les légendes de qualité sont fort nombreuses, ceux-ci n'ont pas encore rendu leur verdict.

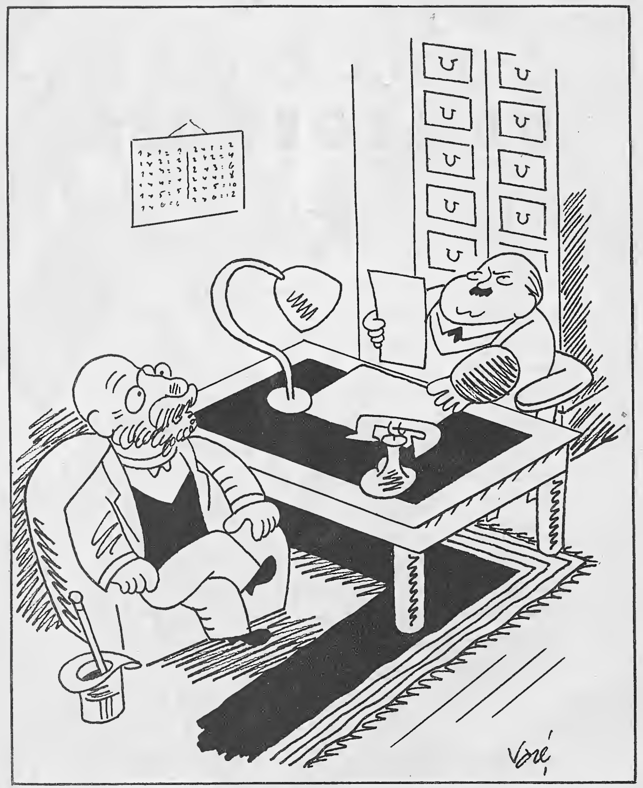
Les heureux gagnants devront donc attendre encore quinze jours avant de voir leur nom proclamé à la face du Monde Médical.

Par contre, la Direction de **Ridendo,** en raison du grand succès du Concours de Légendes **a décidé d'attribuer, en plus des quarante prix prévus, trente-cinq citations à l'ordre de l'Humour,** qui seront matérialisées sous la forme de **trente-cinq dessins originaux** dus au crayon de nos meilleurs humoristes.



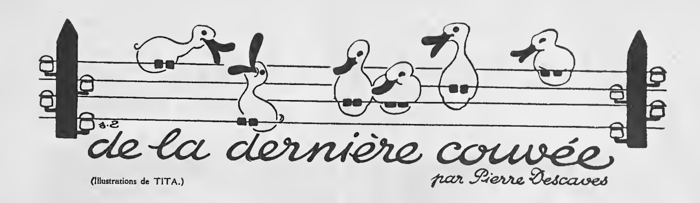
IRRÉMÉDIABLEMENT LA LISTE DES PRIX PARAITRA DANS LE NUMÉRO DU 20 OCTOBRE

FRAIS SUPPLEMENTAIRES



— Ah ! ça, vous vous fichez de moi docteur ! 520 francs de médicaments pour un rhume...
— Mais oui, mon client a cassé douze bocaux en éternuant sur le comptoir de la pharmacie.

(Dessin inédit de Varé.)



(Illustrations de TITA.)

par Pierre Descaves

POUR UN CONCOURS

Le docteur A... a-t-il droit, comme il le réclame, au titre du meilleur conteur d'histoires?



Il y aurait là une compétition à ouvrir. En tout cas, voici l'une des dernières du docteur A... :

C'est une conversation entre le commandant et le second du bord.

— Alors,vous venez encore une fois de surprendre les trois mousses ?

— Parfaitement, commandant.

— Jack, Jim et Tom?

— Non, commandant, Jack, Tom et Jim...

— Eh oui!... ça ne m'étonne pas... c'est Tom en effet, le plus intelligent des trois...

■ ■ ■

ACADÉMIE

Le Docteur X... est un fervent de plein air. Et chaque dimanche, il se rend dans un camp voisin de Paris, où il peut pratiquer à son aise son « sport » favori : le nudisme.

Ses confrères estiment, d'ailleurs, que le Docteur X... compromet ainsi ses chances à l'Académie, car « se promener à poil » le dimanche, ça ne fait pas sérieux.

L'autre soir, le Docteur X... essuyait donc les nouvelles remontrances d'un de ses camarades.

— Eh bien ! que veux-tu, fit-il à la fin excédé, j'aime mieux « louper » l'Académie que de renoncer à montrer la mienne !

LA BONNE DÉDICACE

L'autre matin, le caustique Sac... Gui... recevait la secrétaire d'un grand spécialiste.

— Je voudrais, dit-elle à l'auteur de *Nous*, une dédicace sur ce livre, pour mon patron.

— Volontiers, votre patron a une spécialité...

— Oui, maître, il est laryngologiste...

Alors l'illustre comédien, d'écrire : « Au docteur Z... qui sait faire dire *ah* à ses malades et devant lequel ceux-ci demeurent bouche bée. »

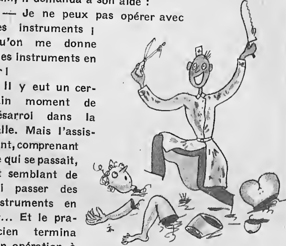
■ ■ ■

LE PATIENT

Est-ce parce qu'il a succédé à l'Académie française à P... Bourg... féru de médecine ? M. E. Jal... aime rappeler cette histoire :

Il y a quelques années, un grand chirurgien de Z... manifesta, au début d'une opération, une certaine nervosité. Soudain, il demanda à son aide :

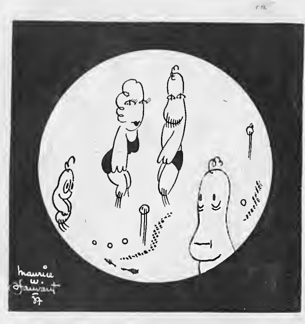
— Je ne peux pas opérer avec ces instruments ! Qu'on me donne mes instruments en or !



Il y eut un certain moment de désarroi dans la salle. Mais l'assistant, comprenant ce qui se passait, fit semblant de lui passer des instruments en or... Et le praticien termina son opération à merveille... Evidemment, aussitôt après, on lui passa la camisole de force !...

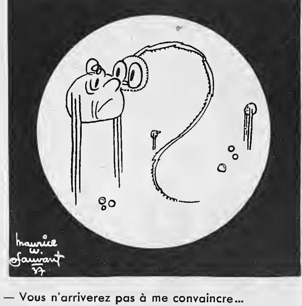
MICRO-DIALOGUES

(Dessins inédits de M. W. Sauvant.)



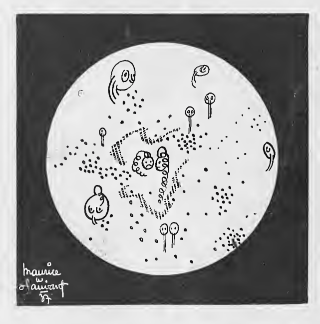
— Venez-donc avec nous faire un peu d'héliothérapie sur le plexus solaire !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



— Vous n'arriverez pas à me convaincre...
— Je sais, vous êtes un vibrion sceptique !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



— Mon mari est très inquiet... Cette typhoïde est presque terminée et il va se trouver de nouveau sans travail ?

(Dessin inédit de Maurice W Sauvant.)



— L'endroit n'est pas sûr.... C'est plein de globules blancs !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)

LES PROPOS DU DOCTEUR CUMULUS

Une vertu thérapeutique de la T.S.F.

par G de la Fouchardière

Il est déjà reconnu, me dit le Professeur Cumulus, que les émissions radiophoniques dispensent aux malheureux humains le bienheureux abrutissement : soit l'ataraxie, l'euphorie relative et en tout cas cette anesthésie morale qui nous rend insensibles à tous les embêtements.

Je protestai :

— Ça ne fait pas cet effet à tout le monde. Au contraire, par instants, la T.S.F. surexcite mon système nerveux au point de me mettre dans un état voisin de la rage : par exemple cette invention diabolique qu'on appelle l'écran sonore, et aussi tous ces idiots qui viennent débiter leurs idioties en prose, en vers, en musique sans que leurs victimes aient la possibilité de réactions ou de représailles à moins de démolir l'appareil ce qui ne ferait de tort qu'à eux-mêmes. Dans les abus de la T. S. F. un psychiâtre averti trouverait assurément la principale raison d'une recrudescence manifeste de la folie et des crimes familiaux.

— Vous ne contesterez pas du moins ma dernière découverte, réplique le génial inventeur du Critérium de la race aryenne par le signe du derrière bordé de soie rose ..

J'ai démontré scientifiquement que certaines ondes parmi les ondes courtes, lorsqu'elles sont amplifiées par des dispositifs du modèle courant, ont un effet immédiat sur l'appareil digestif.

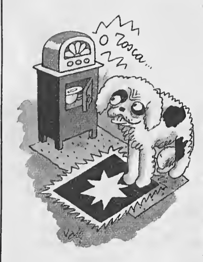


— Sur l'appareil digestif?... Oui, j'ai remarqué que certaines émissions coupent l'appétit...

— Je veux parler de celles qui exercent, du haut en bas, une pression dont l'effet est irrésistible et surclassent ainsi les plus implacables purgatifs.

Je demandai au nouvel Archimède comment il avait pu poser un nouveau principe se rapportant à la physique dans ses rapports avec la physiologie.

— Je me trouvais un après-midi chez mon beau-frère me dit-il. Mon beau-frère est un sans-filiste fervent. Pendant que nous prenions notre café, le monsieur qui est dans la boîte annonça : « Vous allez entendre *Loin du Bal*, de Gillet... » Ça se passait sur du 16 mètres de je ne sais quel poste... Nous avions sobrement déjeuné, remarquez-le bien



et nous n'avions mangé que des choses parfaitement saines... Or, au milieu du morceau nous nous levâmes d'un même mouvement et nous nous battîmes presque à qui entrerait le premier aux cabinets.

— Cette double purge explosive put être due à une simple coïncidence ?

— Non, quelques jours plus tard, la même cause produisit les mêmes effets... Cependant, je n'y pensais plus lorsque je fus invité à un thé S. F. chez des amis qui possédaient un superbe chien des Pyrénées... Le monsieur qui est dans la boîte se mit à chanter : *O Tosca, Toscissima mia, amor de tota ma vita et cœtera...* Le chien roula des yeux affolés, et comme c'était un cabot bien élevé, se dirigea précipitamment vers la porte... Trop tard! Le tapis avait tout pris... Le maître de la maison excusa son chien auprès de nous en disant que l'incident était prévu : « Chaque fois que sur ondes courtes nous recevons : *O Tosca, Toscissima mia,* ça ne rate jamais : le tapis est victime de la débâcle canine.

— Effet laxatif ou diurétique ?

— Les deux.

— Au fait, c'est sans doute régulier. Depuis longtemps les charretiers savent qu'il suffit de siffler pour prévenir le risque de rétention et par conséquent d'urémie chez les représentants inférieurs de la race chevaline. Cette thérapeutique musicale est ordinairement infaillible...

Je songeai par la suite à certains effets produits par les fanfares guerrières. Je ne vais pas jusqu'à dire avec Laurent Tailhade qu'elles engrossent les bonnes d'enfants sur leur passage. Mais il est incontestable que les vibrations de la peau d'âne se font sentir par répercussion sur le diaphragme humain, les larmes jaillissent des yeux... et le sujet croit que c'est sous l'empire d'une noble émotion.

Je ne vous cacherai point que chaque fois que tel illustre comique paraît sur l'écran du cinéma, sa voix et son aspect produisent sur mon organisme les effets conjugués qu'éprouvent le chien des Pyrénées à l'audition de la *Tosca* et le cheval sifflé par le charretier.

Je demandai au Docteur Cumulus :

— Et pourquoi la T. S. F. libératrice de l'intestin n'en conjurerait-elle pas aussi les débordements? Pourquoi les ondes longues ne joueraient-elles pas le rôle de l'élixir parégorique, puisque les ondes courtes accélèrent la circulation de la tuyauterie? Pourquoi tous les cas pathologiques ne trouveraient-ils pas leur remède dans les émissions appropriées à la diathèse de chaque auditeur?

Très sagement, le Docteur Cumulus me répondit :

— Parce que la guérison de la maladie par les ondes serait la mort de la T. S. F... Si les ondes, par elles-mêmes constituaient le remède polyvalent, qui désormais achèterait le Vermifuge Sélinité et le plus fort des fortifiants?

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.



INQUIÉTUDE

— Crois-tu que ce soit grave ? Le docteur m'a dit de venir le voir deux fois par semaine...

(Dessin inedit de Ch.-St-George.)

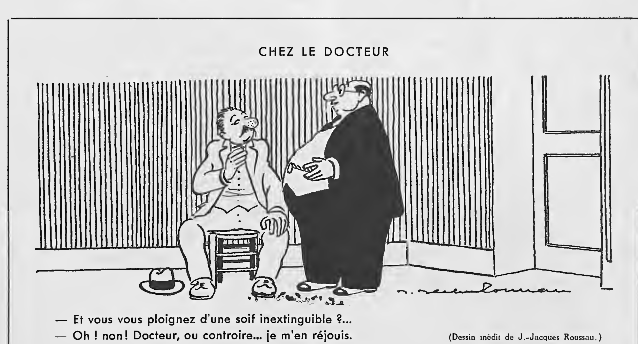


TIRE AU FLANC

— Quand on vous dit de compter plusieurs fois trente-trois, c'est pas d'amener une règle à calcul !

(Dessin inédit de Lep.)

CHEZ LE DOCTEUR



— Et vous vous plaignez d'une soif inextinguible ?...
— Oh ! non ! Docteur, au contraire... je m'en réjouis.

(Dessin inédit de J.-Jacques Roussau.)

RIDENDO CHEZ LES PATRONS



LE DOCTEUR

LAYANI

Des cheveux noirs, une moustache noire et derrière des lunettes à ronds d'écaille qui semblent dessinés à l'encre, des prunelles encore plus noires.

Un visage extraordinairement mobile.

Un homme en mouvement perpétuel.

Un méridional et demi, né à Bône, patrie de Saint-Augustin.

Un exubérant, un enthousiaste.

Enthousiaste de sa profession.

Enthousiaste de son Algérie natale.

Enthousiaste de la vie, de l'action, de ses souvenirs. De l'enthousiasme, il en met jusque dans sa façon de vous offrir une cigarette, d'approcher le cendrier, de gratter l'allumette.

Il n'y a pas deux minutes qu'on est en sa présence que l'on croit l'avoir toujours connu.

— Un malade qui résiste à la maladie, proclame-t-il avec feu, est à moitié guéri.

Admirable slogan que l'on devrait graver en lettres d'or au fronton de tous les hôpitaux et de toutes les cliniques ! Pourtant, il soigne des malades particulièrement sujets à la neurasthénie et au découragement. Le monsieur qui a l'estomac en grève ou le foie en rébellion, la dame qui est abonnée aux rhumatismes, qui consulte sur son cas toutes ses amies, qui lit dévotement la quatrième page des journaux se plaint de ses douleurs avec des soupirs à fendre l'âme, voilà les pauvres diables à qui le Docteur Layani doit apporter le soulagement et rendre l'espoir.

Mais nul doute qu'il n'y réussisse à merveille grâce à cet enthousiasme qui émane de sa personne et dont il devrait prescrire une dose massive comme un élixir merveilleux.

« J'ai été attiré vers la médecine par l'amour des cas particuliers, des cas individuels. Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades, a-t-on dit. C'est pourquoi le médecin, philosophe de la médecine, fait avant tout de la psychologie. Je suis souvent le ième médecin qu'un malade vient consulter. Il est hargneux et sceptique. Il pense : « Un de plus qui ne me guérira pas ! » Mais il vient tout de même : par habitude. Il faut le convaincre, il faut le conquérir. Il faut que quand il sort, il se sente déjà mieux. Tenez, j'ai vu des rhumatisants qui avaient une colonne vertébrale raide... comme un parapluie, à désespérer de les guérir. Eh ! bien, ces gens, voulaient si ardemment guérir, qu'ils guérissaient ! Ils guérissaient contre toutes les règles ».

Nous dédions ce parapluie symbolique à tous les rhumatisants connus et inconnus.

***

Oyez donc, maintenant, comment le Docteur Layani s'enthousiasma pour l'anatomie et la dissection.

Ce fut un jour de désastre en 1905. Il avait sept ans et faisait ses études au lycée de Bône, lorsqu'il y eut une invasion de sauterelles. Une nuée noire et bruissante s'abattit sur les vignobles de la région (Nous ne vous décrirons pas le fléau, vous laissant le soin de vous reporter aux Lettres de mon Moulin, chapitre des sauterelles.) On réquisitionna les collégiens, on alluma de grands feux et des milliers de bras, armés de pelles, de râteaux et de fourches firent un gigantesque autodafé.

Quand on a sept ans, une invasion de sauterelles vous intéresse plus que la preuve par 9, la chronologie des Carolingiens où la nomenclature des chefs-lieux de départements.

Le petit Layani en son tablier à carreaux s'amusa follement. Tout en ramassant les sauterelles, il les prenait dans sa main, les examinait de près, les tournait et les retournait, arrachait pattes, élytres et mandibules. Bref, il fut si enthousiasmé par cette anatomie complexe et délicate qu'il dénicha chez lui des albums anatomiques qui ne laissaient rien ignorer de la structure intime des papillons, des escargots, et des hannetons et se plongea dans cette science qu'il venait de découvrir.

***

Si l'on ouvrait le cœur du Docteur Layani on y trouverait des oliviers, des Arabes en burnous et les ruines roses de la basilique d'Hippone. Et de plus beaucoup de soleil, énormément de soleil, un soleil encore plus chaud et plus éblouissant que celui de Marseille, un soleil qui faisait dire à son compatriote, le professeur Widal, catarheux, bronchiteux, et emmitouflé dans des foulards :

« Mon vieux Layani, rien ne vaut mon beau soleil algérien ».

Ainsi se passa son enfance, entre les vignobles guettés par les sauterelles et le phylloxera, les ruines d'Hippone (accourez, accourez en foule, doux souvenirs de nos versions latines !) et les pêcheurs maltais ou napolitains qui ne le cèdent en rien à leurs collègues marseillais pour l'amour de la terre ferme et la haine du surmenage. Ce sont des sages. Ils ne s'aventurent sur l'onde perverse qu'avec prudence et quand ils ne savourent pas les douceurs du farniente sur les quais, ils s'enguirlandent avec une jactance homérique, de barque en barque, sur l'eau qui amplifie la voix et porte au loin les injures viriles. Car ces messieurs évoquent toujours dans leurs colères, ce, par quoi précisément, ils ont le plus d'occasion de pécher.

***

Il est devenu voyageur par nécessité.

Il l'est resté par goût.

Il a découvert l'Orient et la Grèce pendant la guerre.



DOCTEUR LAYANI

(Dessin inédit de Bils.)

— Quand on débarque en Orient, on emporte des souvenirs de collège et des descriptions de Loti et de Farrère. Salonique, nom magique ! On s'attend à voir cent mille minarets dressés dans le ciel bleu. Hélas, le jour de mon arrivée, j'ai cru voir Anzin ou Roubaix : ciel gris, cheminées fumantes, pluie diluvienne ; comme exotisme, c'était plutôt râté !

— Dorgelès a fait pour Port-Saïd une réflexion semblable à la vôtre, docteur, quand il écrivait « Sur la route mandarine ».

— On aime la Grèce par principe, par formation intellectuelle. Homère, Aristote, Périclès, les Thermopyles, Athènes et Sparte, tous ces souvenirs d'histoire ancienne nous la peignent avec des couleurs merveilleuses. Quand j'étais au collège, je ne me doutais certes pas que je débarquerais un jour au Pirée et que moi aussi, je jouerais mon rôle — tout à fait modeste — dans l'histoire grecque en « déboulonnant » Constantin... Naturellement, mon premier regard fut pour l'Acropole : comme c'est petit, petit, l'Acropole !

Ainsi qu'on dit en langage policier, le Docteur Layani se met à table sans qu'on le harcèle de questions. Les anecdotes se pressent à son esprit, les paroles sur ses lèvres :

— Mon souvenir le plus terrible de Salonique est celui d'une épouvantable rage de dents. Le dentiste militaire n'avait dans sa trousse qu'un arrache-dent antédiluvien, une « clé de Garangeot » réglementaire sans doute, mais qui datait de la guerre de Crimée et eut été plus utile au grand Inquisiteur qu'à un dentiste. C'est ainsi que j'ai laissé en Orient une molaire et un bon morceau de maxillaire.

... Ah ! et puis encore un souvenir de froid, dans les montagnes de Serbie : 30° au dessous de zéro. J'avais pour ordonnance un Sénégalais, un bon diable qui m'adorait parce que je lui donnais des médicaments. J'apparaissais à ses yeux un peu comme un sorcier, un sachem. J'étais tabou et il m'entourait de soins.

— Moi, y en avoir creusé trou profond, me dit-il bonne cagna pour avoir chaud.

Et voilà mon gaillard qui se met à creuser, à creuser, comme un nègre.

— Moi y en avoir creusé beaucoup profond parce que maître d'école à Dakar y en a dire y en avoir plus chaud au centre de la terre !

***

La Syrie, les Balkans, la Tripolitaine : le Docteur Layani nous conte anecdote sur anecdote avec éloquence, rapidité et enthousiasme, ravi de les revivre par la pensée et la parole.

Plus on a de souvenirs, conclut-il, plus on est heureux. Et c'est pour cela que j'aime les voyages pour les souvenirs qu'on en rapporte ; on vit avec eux : on les rumine. Vivre avec son passé n'est pas un signe de vieillesse. Et puis aussi, il faut être enthousiaste.

Je revois encore la joie de mon bon maître Lery qui était tout guilleret à l'idée d'aller au bal de l'Internat. A cinquante-cinq ans, le cher homme n'y avait jamais mis les pieds. Et il était heureux ! L'enthousiasme c'est le secret du bonheur !

Ridendo



— Travailles-tu bien, au moins ?
— C'est pas la peine ! M'sieu Paul disait à maman que j'ai du sexe-appeal !... Je ferai du cinéma !

— Est-il intelligent ? Quelle place a-t-il en classe ?
— J'sais pas, Docteur, j'crois qu'il est au milieu de la table.

(Dessin inédit de G. Grellet.)

ELLE ÉTAIT DONNEUSE DE LAIT

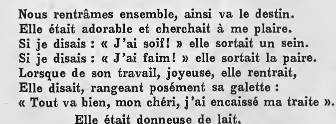
PAR RAYMOND SOUPLEX



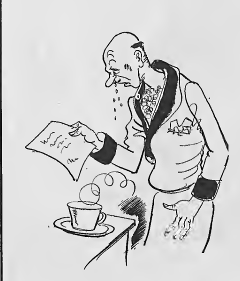
Elle était belle et le savait :
Peut-être un tantinet frivole,
Elle habitait aux Batignolles :
Elle était donneuse de lait.

Nous étions côte à côte au petit restaurant.
Je lui dis galamment : « Désirez-vous du beurre? »
« Non, merci », me dit-elle, et ajouta : « J'en vends ».
Nous devînmes amis en un petit quart d'heure.
Elle avait deux grands yeux mornes et sans reflets,
Deux grands yeux étonnés qui n'avaient nulle grâce,
Elle me regardait tout comme un train qui passe.
Elle était donneuse de lait.

Nous sortîmes ensemble et fîmes quelques pas.
Je ne paraissais pas trop lui déplaire en somme.
Elle arborait vraiment ce qu'il faut ici-bas
Pour remplir aisément la main d'un honnête homme.
Ma main, pour se remplir, adroite, manœuvrait,
Elle me dit : « Ah non! vous en avez du fiel
On ne rigole pas avec le matériel! »
Elle était donneuse de lait.



Nous rentrâmes ensemble, ainsi va le destin.
Elle était adorable et cherchait à me plaire.
Si je disais : « J'ai soif! » elle sortait un sein.
Si je disais : « J'ai faim! » elle sortait la paire.
Lorsque de son travail, joyeuse, elle rentrait,
Elle disait, rangeant posément sa galette :
« Tout va bien, mon chéri, j'ai encaissé ma traite ».
Elle était donneuse de lait.



Le soir au coin du feu, tendre, je lui disais :
« Demeure, tu seras ma Muse douce et chère,
« Qui donc préfères-tu? Baudelaire ou Musset? »
Elle aimait mieux Laurel et Hardy et la bière.
Dans d'âpres discussions parfois je me lançais.
Je parlais de Platon, Nietsche, Shopenhauer.
Elle me répondait : « Maggi, Amiot, Hauser ».
Elle était donneuse de lait.

Elle aimait son métier jusques à en mourir.
Un soir elle rentra toute pâle et livide
Et se frappa le sein avec un long soupir.
Ce fut l'horrible son d'une barrique vide.
En vain je lui parlais, en vain je plaisantais.
Ça ne va pas si mal, et cela et ceci.
Elle me disait : « Non, tout va de mal en pis ».
Elle était donneuse de lait.

Je ne la revis point un jour en me levant.
Elle disait adieu dans une tendre lettre :
« Puisque je suis sans lait la vie est un tourment,
« Il ne me reste plus, chéri, qu'à disparaître. »
A côté de la lettre une tasse fumait.
Car elle m'avait fait, gage d'amour extrême,
Avec ce qui restait un dernier café-crème.
Elle était donneuse de lait.

Elle était belle et le savait :
Peut-être un tantinet frivole,
Elle habitait aux Batignolles :
Elle était donneuse de lait.

Raymond SOUPLEX.

LA POLITIQUE PARTOUT

— Que pensez-vous de la tension actuelle ?....
— Oh, ici, nous avons l'habitude....!

(Dessin inédit de Paul Ordner



L'AVIS DE L'INFIRMIÈRE

— Joli, ce dos n'est-ce pas ?

— Peuh, trop maigre, il n'y a pas la place d'y poser seulement dix ventouses !

(Dessin inédit de G. Pavis)

L'ESPRIT D'AURÉLIEN SCHOLL



N'ÉCRIVEZ JAMAIS !

Deux lignes de son écriture ont brisé la vie d'une jeune fille, dont le père, ancien dignitaire de l'Empire, est mort, il y a quelques années, laissant pour tout héritage trois cent mille francs de dettes.

Le comte de Laviron, ancien capitaine de frégate, était arrivé à l'âge de 62 ans, quand il s'aperçut qu'il avait oublié de se marier. Peut-être, était-il un peu mûr, mais on n'est jamais trop mûr quand on a soixante mille francs de rente. Un couplet, que chantait sa cuisinière, le décida à faire un choix, ce couplet, tout à l'avantage des vieillards, se termine ainsi :

Au moins, pour plaire ils font des frais,
Et l'on trouv' du feu sous les cendres.
Les homm's c'est le contraire des poulets,
C'est les vieux qui sont les plus tendres !

Une dame respectable proposa Mlle de Salpicon, dont le père fut sénateur en 1865.

M. de Laviron la trouva de son goût : trente ans, de beaux cheveux noirs, des yeux plus noirs encore, une taille de guêpe avec des développements alpestres.

Les bans venaient d'être publiés, quand, flânant sur les quais, l'ex-officier de marine acheta une collection de la « Gazette des Dames », années 1878, 1879 et 1880. Le soir, feuilletant son in-folio pour deviner les rébus, il tomba sur cet entrefilet :

CORRESPONDANCE

Monsieur le rédacteur, je souffrais depuis trois ans d'une tumeur au sein, compliquée d'un eczéma. Aucun remède n'avait pu me guérir, quand la Providence plaça sur mes pas le docteur Troussequin. Dans l'intérêt de l'humanité, je crois devoir vous informer que deux mois de traitement ont suffi à me guérir radicalement.

Emma de SALPICON.

Le brave marin se frotta les yeux, relut deux fois le certificat, et, finalement, prit la résolution de rompre. Vainement, la vieille dame lui affirma que ce certificat avait été payé mille francs par un courtier d'annonces, un jour que la pauvre demoiselle et sa mère se trouvaient absolument dénuées du vil métal auquel la commission du budget accorde tant de considération : M. de Laviron résolu de rester garçon.

— Radicalement guérie, murmura-t-il, cela lui plaît à dire, mais si ça revenait?

Et la fille du feu sénateur confectionne des chapeaux pour Sainte-Catherine.

Femmes, n'écrivez jamais.

LA GOUTTE



PAR LE Dr LAVABRE-DELANNOY



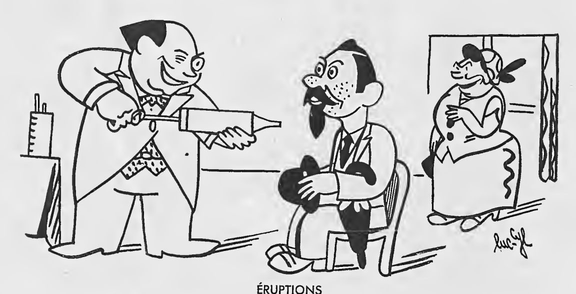
Elle ne respecte rien, la Mâtine !
Elle s'attaque aussi bien au Rentier
Au Sportif, à l'Hétaïre, au Luthier...
Elle se fixe partout et s'obstine.

Intolérable. Elle rend la bottine,
Même sans prendre le pied tout entier
Et ne fait à notre nez nul quartier,
Quand l'Hiver — ce polisson — le lutine.

La Goutte est un personnage assommant ;
Le Médecin ne lui sait nul calmant ;
Il faut souffrir en silence et se taire.

Il faut songer que ce Mal furieux
Est en Soi-même vraiment glorieux
Lorsque d'aventure Il est Militaire.

Drs LAVABRE-DELANNOY.



ÉRUPTIONS

— Je vais arroser vos boutons... et vous aurez le visagé fleuri !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)

Collaborez, amis lecteurs !

UNE AFFECTION PEU BANALE

Les neurasthéniques encombrent de plus en plus les cabinets des médecins. S'ils ne sont pas toujours amusants, tant s'en faut, il en est parfois qui sont drôles.

Un jour d'hiver, je vois entrer dans mon cabinet un jeune homme d'une vingtaine d'années, l'air sombre, l'œil fixe, le sourcil contracté.

— Monsieur... fis-je...

Point de réponse... Mon malade fixait toujours le feu.

— Monsieur !...

— Ah ! docteur, soupira enfin mon bizarre client.

— Que désirez-vous ?

— Ah ! Docteur !

— Qu'y a-t-il ?

— C'est triste ! allez ! A mon âge !

Je croyais déjà à un résultat malheureux des jeux de l'amour et du hasard... j'esquissais même une consolation de circonstance quand mon malade s'arrêta dédaigneux :

— Ah ! Docteur !... si ce n'était que cela !

— Diantre ! fis-je perplexe...

— Et puis, au fait, autant vous le dire tout de suite : « Ils rétrécissent ! »

Renversé par cette révélation inattendue, je commençai par m'asseoir.

Puis l'air intéressé je demandai à voir.

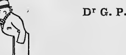
Et mon client devenu exubérant !

— Voyez ! Docteur ! si ce n'est pas malheureux ! Il y a six mois ils étaient beaux !... Et maintenant ! il n'y en a plus.

Je palpai... J'interrogeai... et j'eus l'explication. Tout était normal... Seulement nous étions en hiver ! mon client, vingt fois par jour, en tous endroits, se déboutonnait et contemplait ses annexes ! et dame ! le froid aidant, lesdites annexes perdaient de leur exubérance...

Je conseillai simplement moins de contemplation... et plus de chaleur !...

Et mon client partit... dédaigneux... bien convaincu que je n'y avais rien vu...



Dr G. P.

LE CONDAMNÉ A MORT

Deibler (voulant rester sur une bonne impression). — Combien de sucre, mon ami, dans votre café ?

Le condamné à mort. — Du sucre ! Allons ! Vous êtes fou ! vous savez bien que j'ai le diabète !

(*Les Histoires de la Serviette au Cou.*)

MYOTHERAPIE

Une cliente obèse s'adonne chaque jour à la myothérapie sous la direction d'un professeur de culture physique.

Son médecin vient pour la voir et demande à sa concierge si elle est chez elle.

— Oh, certainement, répond la concierge, car j'ai vu monter le cultivateur.

Docteur CHALLAMEL.



RÉCONCILIATION

Un vieil ami exerçant la Médecine générale à Bordeaux, donnait ses soins, depuis plus de 10 ans, à une famille de petits employés. Pour des raisons inconnues, la discorde s'installa dans le ménage, un beau jour...

Résultats :

Certificat sur papier timbré demandé par le mari, le soir même avec description des lésions cutanées. Le lendemain, le même praticien recevait la visite de Madame, sollicitant également une déclaration écrite sur une feuille estampillée, pour coups et blessures. Au cours des deux conversations, mon ami conseilla la modération, la sagesse et surtout la réflexion avant d'aller se présenter devant Dame Thémis.

Hélas ! le Maître Jacques de la Médecine, trop confiant, avait omis de se faire honorer, au comptant, pour ses deux certificats.

Silence pendant deux mois, puis rencontre au hasard de la rue avec l'un des conjoints :

Réponse : Suivant vos précieux conseils, Docteur, nous nous sommes arrangés et ma foi, avec le prix de vos deux certificats, nous avons bu un excellent champagne, à votre santé !!!

Le médecin ne fut plus jamais mandé dans la maison.

Dr C.



PERTES ET PROFITS

Le Docteur F. chargé de la visite des aimables péripatéticiennes d'A... demande à l'une de ces dames :

— Avez-vous des pertes Mademoiselle ?

— Oh ! vous savez, dans notre métier, on a plus de pertes que de profits !!!

Docteur FOURNIER.



Le Major : Ah ! votre malade a l'estomac dans les talons ? Eh bien, faites lui prendre un bain de pieds dans le restant de la soupe !

(Dessin inédit de Jo Paz.)



— Pas fraîche cette eau de Vittel !
— Tiens ! Je l'ai pourtant fait couler longtemps !

(Dessin inédit de Ruby.)

DED SEGUIN

TRAITEMENT DU VER SOLITAIRE AU PAYS D'ALLAH

(Dessin inédit de Ded Seguin.)

LA MÉDECINE ANECDOTIQUE

Maître LACHAUD et la maladie du juré.

M. Léon Cléry raconte parmi ses souvenirs une fort amusante anecdote de cour d'assises.

Lachaud avait à défendre devant la Cour d'assises de Bruxelles un Turc accusé d'assassinat. Ils s'appelait Risk Allah et on lui imputait la mort d'un de ses neveux très riche et dont il devait hériter. Ce Risk Allah, sous prétexte de distraire son neveu et pupille, le promenait un peu partout en Europe.

Le hasard de ses voyages l'amène à Bruxelles et là, l'accusation prétendait que, désespérant de le distraire, il l'avait assassiné en lui tirant un coup de fusil dans la tête.

Lachaud fut chargé de sa défense.

Il avait l'habitude d'étudier son jury avec le soin le plus minutieux. Mais ce jour-là, il distingua parmi les jurés la figure la plus fermée, la plus renfrognée, la plus impassible qu'il eût jamais rencontrée. Rien ne mordait sur lui, ni les gentillesses habituelles de Lachaud, ni les incidents d'audience où il déployait ses grâces les plus séduisantes... Rien... rien! En Belgique, les jurés ne sont point enfermés comme chez nous dans la salle de leurs délibérations jusqu'à la lecture de leur verdict. Il vont et viennent, circulent à l'air libre. Lachaud, résolu de s'attacher aux pas de son juré, le voit pendant une suspension d'audience, se diriger vers un de ces asiles discrets où la nymphe épanche son flot pur sur une ardoise complaisante!



Lachaud s'installe auprès de lui, guettant l'expression de ses traits qui se sont obstinés à rester muets. Quant tout à coup, le visage du juré s'altère, une visible expression de souffrance s'y empreint. Lachaud donne à sa physionomie la même expression de souffrance. Le juré se plaint. Lachaud se plaint! Enfin rompant le silence, le juré s'écrie :

— Comment, vous aussi, maître Lachaud?

— Oh! oui, monsieur le juré, répond Lachaud sans trop savoir à quoi il répond, mais tout à fait décidé à souffrir du même mal que celui qui tient dans ses mains la vie de Risk Allah!

— Et depuis combien de temps?

— Depuis trois ans, répond Lachaud à tout hasard.

— Et moi depuis sept ans.

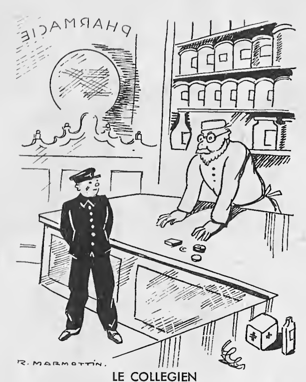
— Vraiment? Mais j'ai vu avant de quitter Paris un médecin qui m'a promis de me guérir.

— Vous me direz s'il réussit?

— Je crois bien!

Et Lachaud en rajustant sa toge murmurait : « Je crois que je viens de sauver Risk Allah! ».

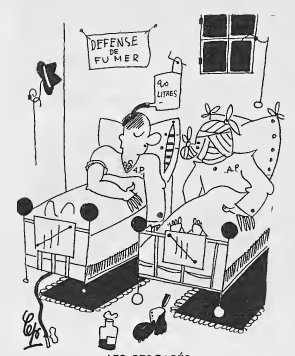
Risk Allah fut sauvé en effet... Seulement Lachaud n'a jamais su la maladie dont il avait souffert... en collaboration avec son sujet.



LE COLLEGIEN

— Vous me donnerez la taille au-dessus, je suis en pleine croissance.

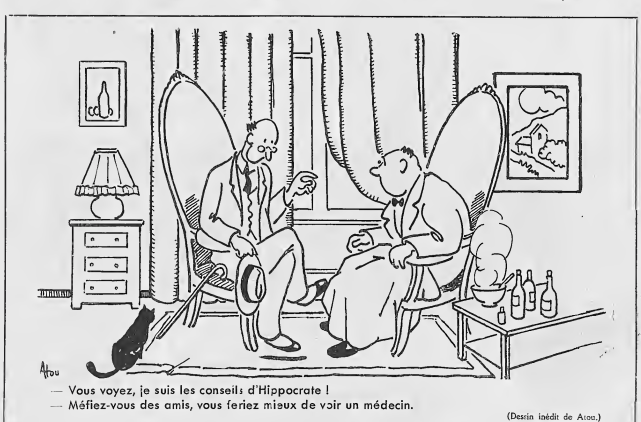
(Dessin inédit de R. Marmottin.)



LES RESCAPÉS

— J'ai voulu me suicider avec un somnifère !
— C'est comme moi, j'ai voulu m'endormir à coups de rasoir...

(Dessin inédit de Lep.)



— Vous voyez, je suis les conseils d'Hippocrate !
— Méfiez-vous des amis, vous feriez mieux de voir un médecin.

(Dessin inédit de Atou.)



Mon premier soin en arrivant à Brinville, fut d'aller faire visite à tous les confrères de la localité inscrits officiellement à la sous-préfecture; en agissant ainsi, je ne risquais pas plus de faire de fausses démarches, telles que des visites à des pseudo-confrères, que de commettre des oublis mal interprétés. La façon dont je fus reçu fut des plus variables.

L'un se montra très sensible à ma visite, peut-être parce qu'en raison de son âge et de la retraite forcée à laquelle les infirmités l'avaient condamné, on ne pensait plus guère à lui.

Un autre me fit un tableau très réjouissant du petit monde médical de Brinville, portraicturant ses confrères d'un crayon quelque peu fantaisiste; il espérait sans doute que je lui fournirais ample matière pour orner sa galerie d'un type de plus.

Un troisième me dit qu'il me voyait arriver sans chagrin parce que, d'après lui, plus il y avait de médecins dans une ville, plus ça devait donner envie de se soigner.

Un quatrième, bien qu'à peine plus âgé que moi de quatre ou cinq ans, se crut en droit de me faire une conférence de déontologie. Seulement, à l'entendre parler, il semblait que moi, nouveau venu, j'avais quantité de devoirs à remplir envers lui, tandis que je n'avais à attendre de sa part qu'une indifférence polie..., mais sincère.

Un autre ne daigna pas me recevoir, bien que chez lui au moment de ma visite; je n'ai jamais su le motif de cet accueil, ou plutôt de ce manque d'accueil.

Deux autres me reçurent de la façon la plus gracieuse et de manière à me montrer immédiatement qu'avec eux les relations de toute nature ne pourraient être que faciles et mêmes amicales, pour peu que ce fût mon désir.

En somme, il était évident pour moi, à première vue, que s'il y avait quelque peu de rivalité entre les médecins de Brinville, il y avait cependant moyen d'y vivre en bonne intelligence avec la plupart. En étudiant plus à fond la question de la clientèle, je finis par apprendre qu'à ce point de vue spécial, la petite ville était divisée en un certain nombre de coteries qui s'y disputaient l'influence et que tous les médecins étaient plus ou moins inféodés à quelqu'une de ces coteries.

Les trois coteries dominantes — car il y en avait d'autres, mais tout à fait secondaires — étaient celles de l'évêché, à la tête de laquelle se trouvaient la vicomtesse de Marcie et le vicaire général — celle de la sous-préfecture, dont la femme d'un ancien député paraissait l'âme et enfin celle des usines, menée par un très riche manufacturier qui visait la députation : on les avait surnommées dans le pays « la Mitre », « la Claque » — je n'ai jamais su pourquoi ce nom, — et « la Blouse ». Chaque coterie avait son médecin attitré et les choses étaient si nettement établies et acceptées, le mot d'ordre si bien suivi, que toute la clientèle afférente à chacune de ces coteries allait au médecin désigné. Cela pouvait avoir un inconvénient au point de vue des chances d'accroissement de la clientèle; qui étaient ainsi fort précaires; mais il en résultait, comme compensation, un grand avantage, c'est que la position de ces médecins était à peu près inattaquable.

La première année d'exercice à Brinville

se solda par un assez joli déficit, comme je m'y attendais, mais sans me laisser entrevoir la possibilité d'un avenir brillant. Voici, en effet, ce que mon expérience du pays m'avait au bout d'un an, permis de constater d'une façon positive.

Le parti de l'évêché était absolument inattaquable, du moins pour moi; pour tâter le terrain avec quelque chance de succès, il aurait fallu singer des sentiments que je n'avais pas et j'éprouvais la plus grande répugnance pour l'emploi de pareils moyens. Par conséquent, je n'avais rien à attendre de ce côté. Un jour cependant, je crus à une invite, bien déguisée du reste. La vicomtesse de Marcie, quêtant par tout le pays au profit des écoles chrétiennes, était venue faire visite dans ce but à ma femme, qui s'y était laissée prendre et avait cru à une avance là où il n'y avait qu'un peu de miel pour engluer une pièce d'or.

La clientèle des usines, il n'y fallait pas songer davantage, moins encore même, car on disait à ce moment que le médecin attitré allait devenir le gendre du riche propriétaire de ces usines et rendre ainsi sa situation à l'abri de toute concurrence.

Restait la sous-préfecture, le monde officiel : c'était là le point réellement attaquable, mais c'était aussi le côté le moins brillant. Avec des efforts assez persévérants, je pouvais espérer me faire une place par là; mais je me demandai si, même en admettant que la réussite fût aussi complète que je pouvais l'espérer, c'était bien là l'avenir brillant que j'avais entrevu dans mes rêves de Fleuriais, alors que je me voyais occupant la première situation de la ville voisine... C'était bel et bien une déception.

Je quittai ma seconde résidence sans l'ombre de regret. Autant Fleuriais m'avait laissé de bons souvenirs, autant j'y avais trouvé de bonnes et solides relations, autant Brinville me trouvait indifférent au moment où j'allais le quitter, de même d'ailleurs que la plupart de ses habitants — j'en étais sûr — me voyaient partir sans en être autrement affectés.

Et c'est ainsi que, par une belle matinée de printemps, le docteur Jean Bitourou fit gaîment ses adieux à Brinville pour aller tenter la fortune dans la partie de la capitale qui s'étend du boulevard des Batignolles à l'église de ce nom et de la place Clichy à la place Malesherbes.

Jules CYR



LA CERISE

— Vous ne me croirez peut-être pas, mais quand j'ai bien astiqué mon parquet le matin, c'est rare si l'après-midi, il n'arrive pas un client avec la goutte.

(Dessin inédit de L. Kern)

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

Eucalyptine Le Brun

Antiseptique pulmonaire, Anti-oxydant, Anti-thermique, Sédatif de la Toux, diminue et facilite l'expectoration dans les Bronchites, Grippe, Pneumonie Broncho-pneumonie, Pyrexies Tuberculose pulmonaire. Ampoules: de 1 à 5 c.c. en injections intramusculaires. Capsules glutinisées: 9 par jour. Sirop: 4 cuillerées à soupe par jour Suppositoires: 1 à 3 par jour Laboratoires Le Brun, 155 Boulevard Magenta, Paris.


4ME ANNÉE N° 76
20 Octobre 1937
Concours de l'Internat
à mon cher élève Ridendo Esculape
Ridendo
Revue gaie pour le Médecin



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Reproduction et traduction réservées.
Copyright by "RIDENDO" Paris.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL :
(20 numéros)

FRANCE & COLONIES . . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J.Touchet

par R. DIEUDONNÉ



Je n'imagine pas que vous puissiez penser avec mélancolie au temps où vous étiez obligés de passer des examens. Les examens et les concours ont empoisonné notre jeunesse et le concours de l'internat entre autres qui présente une réelle importance pour beaucoup d'étudiants, ne doit pas être un souvenir exquis même pour ceux d'entre vous qui s'y sont couverts de gloire. Je sais bien que c'est la belle époque de la vie que semble représenter cet heureux temps : entre vingt et vingt-cinq ans ! Mais j'imagine que vous avez, datant de la même époque, d'autres souvenirs plus heureux que des succès universitaires.



Je sais aussi que le souvenir de la réussite peut se prolonger longtemps et que l'on goûte encore, après bien des années, le bonheur complet que l'on éprouva d'être bien classé : je sais que l'on acquiert, à ce moment-là, la certitude qui dure cinq minutes d'avoir assuré son avenir.

Mais quand on est en plein dans son avenir — si je puis dire — quand on attrape la cinquantaine, on se rend très bien compte que le résultat d'un concours ou d'un examen ne suffit pas et que l'on n'a jamais fini d'en ficher un bon coup.

Pour peu que l'ambition s'en mêle, pour peu que l'on meure de la soif des honneurs, on parvient à sa dernière heure — qui finit toujours par sonner — sans avoir goûté une minute de satis faction.

Quelquefois, j'évoque les souvenirs de notre jeunesse avec un camarade toubib qui occupe aujourd'hui une situation considérable et dont ses confrères eux-mêmes disent que c'est un grand bonhomme. Je lui parle d'un doctorat en droit qui a gâché mes nuits jusqu'à vingt-sept ans, d'autant plus que j'avais autre chose à faire et lui me parle de ce concours d'internat qu'il préparait en tremblant, car, pour lui, à cette époque, c'était là, semblait-il, le seul moyen de s'assurer une situation.

Mais, quand nous avons fini de ressusciter ce temps, d'autant plus plein d'amertume qu'il nous manquait toujours un sou pour en faire deux,

nous éclatons de rire en ranimant toujours le même souvenir.

Après le concours de l'internat, vint le bal de l'internat et vêtus tous deux d'une tunique grecque, nous nous sommes retrouvés, en sortant de Bullier,



à 8 heures du matin, affreusement noirs, sur un banc de l'avenue Victoria.

Le chirurgien pleurait ; il me disait :

— Vieux, je me dégoûte. Je me suis embêté à crever et ce matin, je suis malade, d'une faiblesse à ne pas tenir debout.

Pauvre ami !

Un agent nous poussa tout doucement jusqu'au pont d'Arcole, vers l'Hôtel-Dieu, où l'on nous reçut d'urgence, si je puis dire.

Et ce fut seulement vers l'heure du dîner, après dix heures d'un sommeil comateux, que le chirurgien et moi reprîmes connaissance et nous nous fîmes cet aveu mutuel que pour rigoler nous avions vraiment bien rigolé et que comme muffée, nous en avions pris une de toute première catégorie.

Car, depuis Noé, les plaisirs — je parle des plaisirs vrais de vrai — sont restés les mêmes : le vin et l'amour (l'amour, si je puis m'exprimer ainsi). Quant au tabac, qu'ajoutent aux deux premiers les refrains du bivouac, c'est plutôt un plaisir méditatif et solitaire, une sorte d'onanisme



en quelque sorte. Car, lorsque l'on fume dans la société de ses semblables, on ne goûte pas l'exquise volupté de la pipe dont la fumée monte lentement pour envelopper votre méditation.

On m'a interdit le tabac, l'amour (si je puis m'exprimer ainsi) s'est interdit tout seul, il ne me reste que le vin, mais il n'est plus question de ces satisfactions d'une charmante ingénuité qui nous amenaient tout doucement jusqu'à l'entrée de l'Hôtel-Dieu.

■ ■ ■

Les gens ne sont pas rentrés de vacances qu'ils parlent déjà de repartir.

A certaines minutes, je regrette d'avoir choisi une profession dite libérale. Une profession libérale est celle que nous exerçons sans avoir à dépendre d'autres patrons que nous. Mais nous sommes bien plus exigeants à notre égard que n'importe quel maître. Notre travail ne dépend que de nous, aussi avons-nous des scrupules et une conscience professionnelle que ne montre aucun employé à l'égard de son employeur. Quand un employé, à quelque rang de la hiérarchie qu'il se trouve, a fini les heures de son travail, il est tout à fait dégagé, il n'y pense plus ; un congé est vraiment un congé, ses vacances sont vraiment des vacances,



mais les professions libérales ne nous fournissent pas l'occasion d'un pareil détachement. Nos soucis ne tombent pas au moment où nous avons quitté notre maison. L'avocat pense à ses affaires tout de même, le médecin pense à ses malades tout de même, et l'écrivain, surtout s'il fait du journalisme, ne fait que changer de table. Parlons-en des congés payés ! nous sommes des tâcherons liés à notre travail non seulement parce que notre réputation en dépend, mais parce que nos ressources ne dépendent que de lui.

Je parlais de ceux qui pensent déjà à repartir, je vous affirme que ce ne sont pas des rentiers, ce sont des salariés qui vont organiser leurs congés de fin d'année pour aller se rouler dans la neige. Voyez comme ça tombe ! Noël est un vendredi, deux ponts ! On part le vingt-quatre décembre pour rentrer le quatre janvier. Quatre jours de congé en tout et pour tout, vous ne trouvez pas cela admirable ?

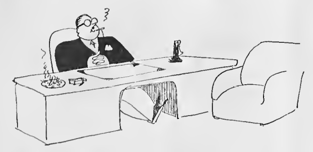
Oh ! je ne suis pas à envier ces passionnés de changement, car j'aime mes habitudes et surtout mes manies. Mais il arrivera un moment où l'on considérera comme un révoltant esclavage de travailler pour gagner de quoi aller se promener.



— Docteur, vous ne pourriez pas me piquer un peu plus haut ?...
— Avec moi, chère Madame, cela ne prend pas...

(Dessin inédit de Fabiano.)

J'ai un parent qui est chef de service dans une grosse maison de commerce. Il arrive le matin à dix heures et s'en va avant midi ; il revient vers trois heures et part avant six heures. Son travail consiste à se faire rendre des comptes par ses



subordonnés, en fumant des cigarettes ; après quoi, il assiste au conseil, au cours duquel le directeur reçoit ses chefs de service.

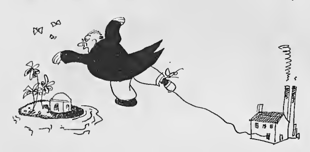
De temps en temps, c'est comme un vent d'ouragan qui traverse la maison parce qu'on change un rouage de la machine, ou parce qu'on apporte une petite modification dans les habitudes.

Mon parent, quand il a franchi le seuil de la maison, se fout des affaires de la firme, comme de son premier rond de cuir. Il gagne une quarantaine de mille francs par an et il estime qu'il n'est pas payé. Je lui ai demandé pourquoi il ne tentait pas de travailler davantage pour améliorer sa situation. Il m'a regardé avec étonnement : « Je fais ce que j'ai à faire ! »

C'est admirable !

Qu'un petit employé, qu'un ouvrier incapable d'initiative — car il y a des employés et des ouvriers qui s'exhaussent en montrant justement leurs qualités — se résignent à une situation modeste, c'est à peu près normal, mais qu'il existe beaucoup d'hommes pas plus bêtes que d'autres qui consentent à croupir dans leurs emplois plutôt que de faire un effort, c'est révoltant !

Mais c'est moi qui ai tort, ce sont eux qui



auraient raison s'ils ne se plaignaient pas. Mon parent envie tous ceux qui l'entourent ; il voudrait aller visiter le Maroc, il voudrait faire le tour du monde, mais il geint parce qu'il a le fil de son gagne-pain à la patte.

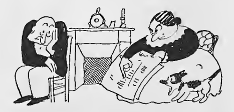
Pendant les vacances, j'avais un travail long et urgent à fournir, je n'ai pas pris une journée de repos.

Mon cousin m'a dit :

— Moi, je ne pourrais pas me passer de vacances !

Pauvre chéri ! il en fait tellement pendant l'année ! Je ne lui en veux pas, Dieu merci, j'aurais bien tort ! Je vous répète même que c'est lui qui aurait raison s'il ne voulait pas se faire passer pour une victime. Il n'est pas unique en son genre, il serait heureux s'il n'était pas envieux, mais quand je vois ce qu'il fournit de besogne pour ce qu'il gagne, j'en reviens à dire que c'est nous qui avons mal choisi.

Comme vous le savez, Mme Brunschwig, qui est féministe avant tout, n'était entrée dans le précédent ministère que pour faire aboutir le suffrage féminin — si c'est son idée de voter à cette femme ! — et pour faire supprimer les



maisons de tolérance. Je ne dis pas qu'un jour les femmes ne voteront pas, mais pour ce qui est de faire fermer les bobinards, elle se heurtait à des petits gars qui n'ont pas l'habitude de se laisser faire. Avant même que le projet fût rapporté, ils avaient dressé la liste de leurs clients parlementaires, appartenant à la haute ou à la moins haute assemblée et ils l'auraient publiée avec preuves à l'appui, sans aucun scrupule, si les choses étaient allées un peu plus loin.

Il n'y a pas de honte, et il est convenable que les législateurs profitent, si l'on peut ainsi dire, des bienfaits de la loi plutôt que de quémander les faveurs des femmes de leurs électeurs. Mais à la pensée que leurs épouses provinciales apprendraient leurs débordements, les coupables — et ils étaient innombrables — ont mis un tel frein aux ardeurs de Mme Brunschwig qu'elle est partie sans réaliser son grand rêve.

Mais si j'avais quelque chance d'être choisi par les électeurs en 1940, je commencerais une campagne assez violente pour faire trembler M. Philibert. Non pas tant parce que me gênent les maisons closes, mais parce que j'ai comme une vague idée qu'il y a de l'argent à gagner.

Robert DIEUDONNÉ.



— Pour une permission agricole, j'vas y dire que j'ai le rhume des foins.

(Dessin inédit de Remga.)

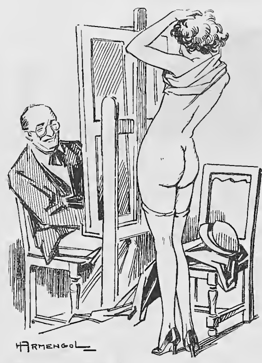


FACHEUSE ERREUR

— Vous avez pris votre température comme je vous l'avais prescr t ?

— Oui, docte r... Mais quelle idée barbare... une planchette de sept centimètres de large !...

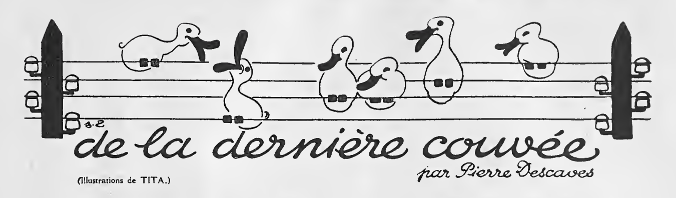
(Dessin inédit de Ded. Seguin.)



— Cette pauvre Lucette, elle est devenue si moche que ça ?

— Tu parles ! Elle ne peut plus poser que les " natures mortes ".

(Petit Bleu.)



par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

IL Y A « COUPURE » ET COUPURE

Depuis qu'il collabore régulièrement à ce grand hebdomadaire, où il donne des articles très remarqués sur des questions de vulgarisation médicale, le Docteur de M... n'omet jamais de corriger soigneusement ses épreuves.

Or, l'autre matin, la direction de l'hebdomadaire téléphone au célèbre chirurgien :



— Cher Maître, nous sommes désolés... votre article est trop long... nous allons être obligés de couper dedans...

— Eh bien ! coupez ! coupez ! fit mélancoliquement le docteur... ça me reposera la main !

■ ■ ■

A LA RECHERCHE DU TAUX

Un qui ne porte pas les médecins — au moins certains médecins ! — dans son cœur, c'est présentement le spirituel auteur dramatique Y... Mir...

L'auteur si applaudi a été victime, en effet, il y a quelques mois d'un accident d'automobile. Et les experts désignés n'arrivent pas à se mettre d'accord sur le taux de l'indemnité à lui accorder.

— 40 %, dit l'un... 30 %, opine l'autre... 20 %, suggère un troisième.

— Vous verrez, s'exclame l'auteur dramatique, vous verrez qu'ils finiront par me réduire à un dixième, comme un vulgaire billet de la Loterie Nationale ! Décidément la médecine n'a pas de commune mesure !

LA SAISON DES PRIX

Avec la saison des Prix littéraires, on parle beaucoup du dernier roman d'un médecin fort parisien que protège un de nos anciens ministres, féru de belles-lettres.

On a même murmuré, ces temps derniers, que le bouquin aurait des chances au Prix Goncourt.

En tout cas, le candidat lauréat ne manque pas de faire agir sur les « Dix » de chez Drouant.

Il rendit même visite, la semaine passée, au bon poète Ra... Po...

Le visiteur parti, le bon poète eut ce mot :

— Encore un... Goncourtisan !

■ ■ ■

DE TOUTES LES COULEURS

Chacun a son violon d'Ingres.

Et le violon d'Ingres du docteur X... est la palette.

Son talent de peintre est, au demeurant, assez incertain.

Il montrait l'autre soir, au charmant « professionnel » qu'est K... ses dernières toiles.

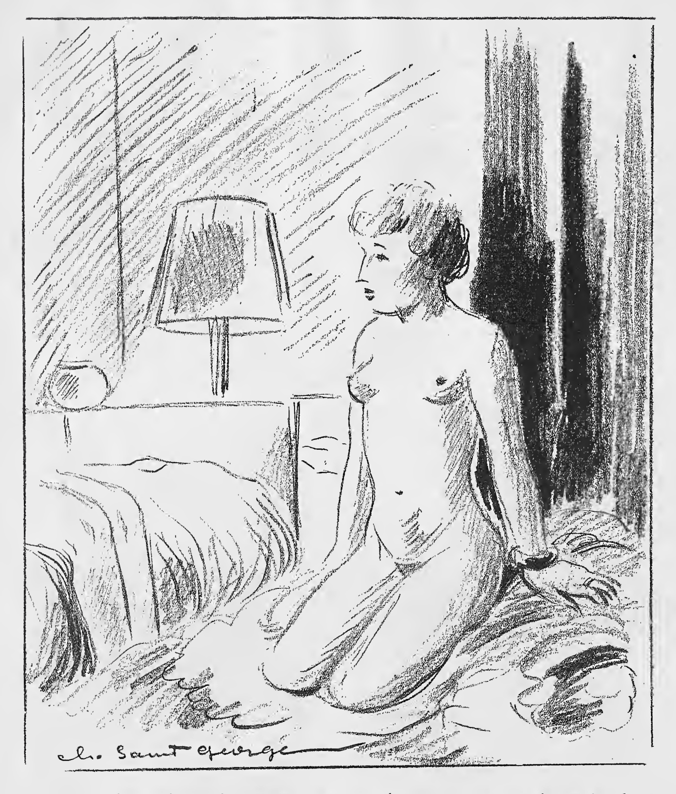


— Franchement, là... qu'en pensez-vous ?...

Alors Kis... pencha la tête à droite, puis à gauche, réfléchit et :

— Votre peinture ressemble... à un diagnostic...

Mot rosse, car K... est un des clients « gratuits » du docteur X...



— Oh ! chéri, cela me fait penser que tu ne m'as pas encore payé le pendentif que tu m'avais promis.

(Dessin inédit de Ch. S.-George.)

PALMARÈS

DU CONCOURS DE LÉGENDES



● **PRIX D'EXCELLENCE**

M. le Dr COUDRAY, 58, rue Claude-Bernard, PARIS. " LES CONTES DE BOCCACE ", 3 volumes. Illustrations d'André Collot. Exemplaire numéroté sur vélin de Rives.



● **Ier PRIX**

M. le Dr GANTIER, 115, av. de Pontaillac, ROYAN.
" LES AMOURS DU CHEVALIER DE FAUBLAS" de Lauvet de Gouvray, 4 volumes. Illustrations de Timar. Exemplaire numéroté sur vélin d'Arches.

● **2e PRIX**

" SEPABETT "
" FABLIAUX DU MOYEN AGE " : " Guilloume ou Faucan " et " Les trais Aveugles de Compiègne ", transposés par Mario Meunier, 2 volumes. Illustrations de Lucien Boucher. Exemplaire numéroté sur papier d'Arches.

● **3e PRIX**

" ALBERT GUY "
" AMANTS ET VOLEURS " de Tristan Bernard. Illustrations de Dignimont. Exemplaire numéroté sur vélin de Rives.

● **4e PRIX**

M. le Dr BOURDEAUX, 5, avenue Pasteur, ISSY-LES MOULINEAUX.
" PETITE MYTHOLOGIE GALANTE " de André Lambert. Exemplaire numéroté sur vélin d'Arches.

● **5e PRIX**

" Dr O. GRADY "
" ŒUVRES " de Henri de Régnier. Illustrations de Raphaël Drouart. Exemplaire numéroté sur vélin de fil du Marais, 6 volumes.

● **6e et 7e PRIX**

" LATRENLED "
" POL RISPHILE "
" RABOLIOT " de Maurice Genevois. Illustrations de Joseph Hémard. Exemplaire numéroté sur papier de Rives.

● **8e PRIX**

M. le Dr Léonce BARON, 333, rue Pierre-Legrond, FIVES-LILLE.
" LA SAISON AU BOIS DE BOULOGNE " de Maurice Beaubourg. Illustrations de Laboureur. Exemplaire numéroté sur vergé de Rives.

● **9e PRIX**

M. le Dr VOLLE, L'HORME (Laire).
" LE MARIAGE DE FIGARO " de Beoumarchois. Illustrations de Montassier. Exemplaire numéroté sur vélin d'Arches à la forme.

● **10e PRIX**

M. le Dr GRENAUDIER, 8, rue de l'Odéon, PARIS.
" L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE DE ACHMET PACHA " de Cloude Farrère. Illustrations de Grand'Aigle. Exemplaire numéroté.

● **11e PRIX**

" Dr HOVAIS "
" LE PETIT JEHAN DE SAINTRE " d'Antoine de lo Sale. Illustrations au pochoir. Exemplaire numéroté.

● **12e PRIX**

" CLAMECYCOIS "
" LA BANLIEUE SENTIMENTALE " d'André Billy. Illustrations d'Hermine David. Exemplaire numéroté sur vélin d'Arches.

● **13e PRIX**

M. le Dr BARRY, 42, rue Cordinet, PARIS.
" LA MAISON DU CHAT QUI PELOTE " de Balzac. Lithographie de Quint. Exemplaire numéroté sur vélin d'Arches.

● **14e PRIX**

M. le Dr Charles GRUNBERG, 5, rue de la Néva, PARIS.
"BOUTIQUES DE FOIRE" de Pierre Mac Orlan. Illustrations de Lucien Boucher. Exemplaire numéroté sur vélin d'Arches.

● **15e PRIX**

M. le Dr JEANDIDIER, 58 bis, boulevard Albert-Ier, NANCY.
" LA VIE DE GARÇON " de Jean Galtier-Boissière. Illustrations de Jean Oberlé. Exemplaire numéroté sur Rives.

● **16e PRIX**

M. le Dr Emile ALBESSARD, Vic-sur-Cère.
" LES AVENTURES SATIRIQUES DE FLORINDE" Illustrations de Laboureur. Exemplaire numéroté sur Hollande Pannekoek.

● **17e et 18e PRIX**

" VERSIFICANDO "
" LERA DE POUCET "
" LE PETIT CHOSE " d'Alphonse Daudet. Illustrations d'André Collot. Exemplaire numéroté sur vélin Navarre.

● **19e PRIX**

" ABEL O "
" LE SOPHA " de Crébillon Fils. Illustrations de Carlègle. Exemplaire numéroté sur vélin.

● **20e PRIX**

M. le Dr SALLES, 119, boul. de Longchamp, MARSEILLE.
"LES CONTES DU LUNDI" d'Alphonse Daudet. Illustrations d'André Collot. Exemplaire numéroté sur vélin d'Arches.

● **21e et 22e PRIX**

" JEAN DEL RIU "
M. le Dr AUBRÉE, DERVAL (Loire-Inf.).
" LE BOIS DU TEMPLIER PENDU " par Henri Béraud. Illustrations de René Ben Sussan. Exemplaire numéroté sur vélin de Rives.

● **23e et 24e PRIX**

M. le Dr CHALLAMEL, I, av. Reille, PARIS.
" Dr JOHN "
"AU CAPUCIN GOURMAND" de Henri Béraud. Illustrations de Libis. Exemplaire numéroté sur vélin Vidalon.

● **25e PRIX**

" CLAP'S "
" UN HOMME SE PENCHE SUR SON PASSÉ ' de Constantin Weyer. Illustrations de Pierre Falké. Exemplaire numéroté sur vélin d'Arches.

● **26e PRIX**

"UN VIGNERON BEAUJOLAIS"
" LA BÊTE ERRANTE " de Rouquette. Illustrations de Georges Tscherkessof. Exemplaire numéroté sur vélin Vidalon.

● **27e PRIX**

M. le Dr Jacques ROEDER, 10, rue de Verdun, EU.
" L'ARCHIPEL AUX SIRÈNES " de Somerset Maugham. Illustrations de Blanchet. Exemplaire numéroté sur vélin d'Arches.

● **28e, 29e, 30e PRIX**

" SUPERJUS "
" CARTE 304 "
" RIDENS "
" LE BOURGEOIS GENTILHOMME " de Molière. Illustrations de Beuville. Exemplaire numéroté sur Vélin de Rives.

● **31e et 32e PRIX**

" MARGCHAP "
M. le Dr Guillaume ROUSSELLIER, 84, boul. Vauban, MARSEILLE.
" LES CONTES DROLATIQUES " de Balzac. 2 volumes. Illustrations de Joseph Hémard.

● **33e PRIX**

M. le Dr GODLEWSKI, SORGUES.
" LES CONFIDENCES D'UNE AIEULE " d'Abel Hermant. Illustrations de Siméon. Exemplaire numéroté sur papier de Rives.

● **34e PRIX**

M. le Dr H. MOREAU, SENS.
"PHYSIOLOGIE DU GOUT" de Brillat-Savarin. Exemplaire numéroté.

● **35e et 36e PRIX**

" LAITANCE "
" LE PAUVRE PRATICIEN SEXAGÉNAIRE "
" MANON LESCAUT " de l'Abbé Prévost. Illustrations de Charles Martin. Exemplaire numéroté.

● **37e PRIX**

" CARLITO "
" TROIS PETITES FILLES DANS LA RUE " d'André Warnod. Illustrations de Pascin. Exemplaire numéroté.

● **38e et 39e PRIX**

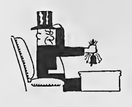
" TRICITROL "
" O D'ALIBOUR "
" LE SATYRICON " de Pétrone. Illustrations de Laboureur.

CITATIONS A L'ORDRE DE L'HUMOUR



UN DESSIN ORIGINAL
sera adressé
à chacun des trente-cinq concurrents ci-dessous :

" ANANA "
" AXO "
" ANDRÉ GOELETT "
" BIPS "
" BREZOUNEC "
M. le Dr André CACHERA, Paris.
M. le Dr CAFFORT, Toulouse.
" CLIGNE A GAUCHE "
" CLO-CLO "
M. le Dr Pierre COLLIN, Paris.
" UN DROMADAIRE "
M. le Dr DUCOUDRE, Biarritz.
" ELGE "
" EMMANUEL PONTIOR "
M. le Dr FERRIEN, Bessé-sur-Braye.
M. le Dr FROYEZ, Berck-Plage.
M. le Dr GAUDOT, La Ferté-Milon.
M. le Dr GAUTHIER, Carpentras.
" C. HACHEDE "
" IN VINO VERITAS "
" KERNERLEY "
" MONTALBA "
" NEMO " à Lomme.
" PÉPÉ "
M. le Dr Paul PAOLI, Ajaccio.
M. le Dr PICARD, à Semur.
" PROTEUS X 19 "
" RUSTICUS "
M. le Dr THIEBAUX, à Fraize.
" LE VÉNÉRIEN "
M. le Dr VERNAZ, à Quiberon.
M. le Dr VICHERAT, à Maule.
M. le Dr VINCENT, Paris.
M. le Dr Louis WEILLER, Paris.
M. le Dr WILLARD, Dreux.



● La liste des
MENTIONS HONORABLES
paraîtra dans le Numéro du 20 Octobre

— Et maintenant, les personnes sensibles de la vue sont priées de mettre des lunettes noires ! Monsieur Saturnin va exécuter le grand soleil.

(Dessin inédit de Hyette Valmy)



— Moi, je me fais soigner par un docteur en « droit. »

(Dessin inédit de Remga.)



— Je vais vous raconter une histoire de sages...

(Dessin inédit de Teyvar.)

Lettre de Candidature du Dr A. Corlieu à l'Académie de Médecine



Savants maîtres, je me présente
A vous pour la dixième fois.
J'ai la vertu persévérante,
Je viens vous demander vos voix.

En cas d'échec, pour ma famille
Ce serait un cruel chagrin ;
Que diraient ma femme et ma fille?
Mon échec hâterait leur fin.

Ma femme, en s'en allant au Temple,
Acheta par occasion
Un claque, un frac qu'elle contemple ;
Ils font son admiration.

Elle disait : « Quel uniforme !
« Mon mari serait bien avec,
« A mes désirs qu'il se conforme !..
« Il sait le latin et le grec.

« Il sait de plus — chose assez rare —
« L'histoire de la Faculté,
« Ce qu'on savait au temps barbare :
« Vous connaissez sa loyauté.

« Il n'est pas méchant, quoiqu'on dise,
« Un peu bavard, mais pas faiseur ;
« Il est gueux comme un rat d'église ;
« Il vous porte tous dans son cœur. »

Ainsi dirait ma pauvre femme,
Le cœur gros et les yeux en pleurs :
Me refuser serait infâme,
Ayez pitié de ses douleurs.

Je n'ai jamais eu la vérole,
Je ne suis point avarié,
Pendant vingt ans dans notre Ecole
J'ai mérité votre amitié.

Ici, je ne vois que grands hommes,
Tous immortels — ou peu s'en faut ;
Dans le temps inique où nous sommes,
Chez vous seuls on est sans défaut.

Quand j'aurai fini ma carrière,
Puisse-t-on dire au triste lieu :
Ci-gît sous cette froide pierre
L'académicien Corlieu.



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE DOCTEUR

DESNOYERS

Quand il arrivera au Paradis — le plus tard possible, espérons-le — et que saint Pierre lui demandera compte de ses actes, il brandira une balance :

L'un des plateaux portera des nourrissons.

L'autres des truites, des bécasses et autres gibiers.

Mais bien malin qui pourra dire alors de quel côté penchera la balance symbolique car tout le temps qu'il ne consacre pas à l'enfantement des petits des hommes, il l'emploie à occire les poissons de l'onde et les oiseaux du ciel.

Ainsi sa vie se passe en une honnête moyenne.

Il est né à Châteauneuf-sur-Loire, pays de bonne pêche, de bonne chasse et de bonne chère. Il a eu pour condisciple au lycée d'Orléans, Maurice Genevoix, l'auteur de *Raboliot* et de la *Boîte à pêche*, deux livres que tout chasseur ou tout pêcheur devrait avoir en sa bibliothèque.

Les personnages que Genevoix a campés, le Docteur Desnoyers les connaît, les petits drames de la gaule que Genevoix a traités avec une compétente minutie et l'art vigoureux d'un des meilleurs conteurs de notre terroir, le Docteur Desnoyers les a vécus.

— Mon ami Genevoix, dit-il, est un sage qui vit en paix dans sa maison de campagne sur les bords de la Loire.

Malheureusement, le Docteur Desnoyers ne peut pas comme le père de Raboliot, regarder sans souci, couler le fleuve du doux jardin de France, image d'une vie sereine, car les accouchements se font à toute heure, comme le *five o'clock tea* de certaines pâtisseries prétentieuses.

— Mes clientes me disent parfois : Docteur, pourquoi ne vous reposez-vous pas? Charmante attention. Mais cette réflexion généreuse, elle la font toujours *après* l'accouchement et jamais *avant*.

Aussi quand il veut s'absenter est-il obligé de recourir aux bons soins de son ami le Docteur Digonnet qui est doublement son confrère : comme accoucheur d'abord, comme pêcheur ensuite et dont nous avons ici même, l'an dernier, célébré les exploits et vanté la dextérité, car, s'il vous en souvient, il pêche les truites *avé* la main!

Il est curieux de constater, que ces deux pêcheurs émettent sur les rapports de la pêche et de la médecine, des opinions assez divergentes :

Le Docteur Digonnet estime que la pêche — et particulièrement la pêche à la main — entretient l'adresse de l'accoucheur.

Le Docteur Desnoyers déplore que la pêche soit difficilement compatible avec l'art de mettre au monde de futurs citoyens puisque pour pêcher — et pour pêcher savamment — il faut des loisirs prolongés.

Pourtant le Docteur Desnoyers s'évade le plus souvent possible vers la Normandie. C'est ce qu'on pourrait appeler la pêche au cabotage. Mais la pêche en grand, la pêche sur le grand ban, c'est à la faveur des vacances qu'il la pratique et dans des contrées plus lointaines : Sologne, Loiret, Lot, Corrèze, Ardennes.

En bon papa il initie aux plaisirs de la pêche son jeune fils et le petit Jean, à onze ans, respectueux des lois de l'hérédité, témoigne d'excellentes dispositions :

— Il tient l'épuisette. Il me fait manquer quelques pièces. Mais quand j'en prends une, il est naturellement persuadé que sans lui, je n'y serais jamais arrivé!

(Si le petit Jean lit par hasard Ridendo, qu'est-ce que le Docteur Desnoyers va prendre!)

* * *

Il n'exerce pas ses ravages uniquement dans l'onde des rivières : les bêtes de poils et de plumes ne sont pas, non plus, épargnées. Pour preuve, nous verserons au dossier volumineux des histoires de chasse, l'authentique anecdote que voici :

— Une fois chassant en Sologne, j'avais une carabine dont la crosse était trop petite. Pour l'allonger, j'y avais adapté un sabot en caoutchouc. Mais en tirant un chevreuil, je le perdis dans les bruyères. Or deux ou trois mois plus tard, les



DOCTEUR DESNOYERS

(Dessin inédit de Bils)

chasseurs tuèrent un sanglier. On le dépeça et qu'est-ce qu'on trouva dans son gosier? Mon sabot en caoutchouc!

Outre! Boufre!

Le Docteur Desnoyers connaît la manière de récupérer son matériel. Si l'histoire n'était pas vraie, elle ferait une belle galéjade, et après ça il ne faudra plus prendre à la blague la mésaventure de ce chirurgien distrait qui retrouva ses lorgnons dans le ventre d'un de ses opérés!

***

Il nous a montré une photo où, sur un linge blanc, s'étalaient comme des poupons 27 superbes truites.

— Mais comme accoucheur, lui avons-nous demandé, quelle fut Docteur, votre plus belle prise?

— Trois d'un coup! Deux garçons et une fille : On *nous* a photographiés dans l'*Intran.*

Et tirant de ses archives d'amusants faire-part, il nous a prouvé que la reconnaissance du ventre n'est pas un vain mot.

Ainsi une série de quatre photos, vrai petit drame en quatre tableaux :

Premier tableau. — Mademoiselle vient de faire son entrée dans le monde. Elle n'ouvre pas encore les yeux, mais elle porte un cordon ombilical de la dernière mode. Ça s'intitule : « Un peu sonnée. » On le serait à moins!

Deuxième tableau. — Mademoiselle a laissé choir son cordon: « On s'émancipe. »

Troisième tableau. — Mademoiselle porte son premier vêtement : une bande Velpeau qui vaut bien une gaine Scandale. Ce petit rien s'appelle : « Première vêture. » Et d'un chic ma chère!

Quatrième tableau. — Le bon toubib sourit à l'opérateur (c'est du photographe qu'il s'agit). Et ce sourire signifie : Voilà le travail terminé!

Un dessinateur tout heureux d'être papa a offert au Docteur Desnoyers une encyclopédie illustrée sur la culture des choux. Cette culture-là a fait depuis le temps jadis des progrès stupéfiants. Aujourd'hui, on nous sème les choux en grand avec des semeuses automatiques! On vous inspecte «la» légume au «microscope», pour voir si elle est à point. On vous la récolte avec des tracteurs. Et quand elle est un peu trop dure on vous l'ouvre avec une machine à « inciser » des plus perfectionnées. Le sieur Malthus, s'il revenait, baverait de rage!

D'ailleurs fort heureusement pour les accoucheurs, il n'y a pas devant le problème de la natalité que des objecteurs de conscience ainsi que le prouve cette histoire morale :

— L'autre jour, conte le Docteur Desnoyers, je vois venir à moi une jeune femme éplorée qui me déclare : « Docteur est-vrai que je ne pourrai plus avoir d'enfants? » Je l'examine et la rassure : « Mais oui, Madame, vous pourrez en avoir encore! »

Elle pousse un soupir de soulagement et son visage s'illumine. Je lui demande :

— Combien en avez-vous?

— Docteur, répond-elle, j'en ai onze!

M. Lebrun peut préparer des boîtes de dragées et ses gants beurre frais des grands jours!

RIDENDO.



(Dessin inédit de Léon Max.)

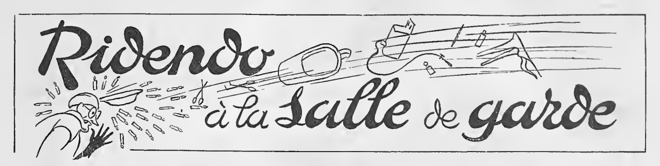


GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE, ANTIVISQUEUX
CHOLAGOGUE, DÉCONGESTIF

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS: LABORATOIRES MARINIER 52, RUE DE FLANDRE, PARIS XIXe
NOUVELLE ADRESSE : 23, RUE BALLU - PARIS (IXe)


SALON d'ATTENTE...
- C'EST A VOUS, MONSIEUR!
- OH! VOULEZ-VOUS ÊTRE ASSEZ AIMABLE POUR PRENDRE MON TOUR? JE VOUDRAIS TERMINER LA LECTURE DE CE ROMAN QUI ME PASSIONNE...
· JOUR DE RÉCEPTION ·
- JOLI SALON, ASSISTANCE CHOISIE... MAIS LE MAÎTRE DE MAISON N'EST JAMAIS AVEC NOUS! - ET PUIS, POUR TOUT DIRE, ÇA MANQUE UN PEU DE PETITS GÂTEAUX!
· CONFIDENCES ·
- MON CAS EST TRÈS CURIEUX! C'EST UNE ESPÈCE D'ÉRUPTION DE GROSSES CLOQUES QUI ME DÉMANGENT BEAUCOUP ET QUI DOIVENT ÊTRE EXTRÊME-MENT CONTAGIEUSES: CHEZ MOI TOUT LE MONDE SE GRATTE!!!
- LE DOCTEUR EST DÉSOLÉ. ON VIENT DE LE CHERCHER POUR UNE URGENCE. IL NE POURRA PAS VOUS RECEVOIR AVANT DEMAIN...
- ÇA NE FAIT RIEN, NOUS L'ATTENDRONS. VOULEZ-VOUS NOUS SERVIR UN PETIT ENCAS ET NOUS PRÉPARER DES CHAMBRES?
marcel prangey.



Dans un hôpital militaire, le médecin-chef fait la tournée des salles, accompagné d'un nombreux état-major d'étudiants.

Il s'arrête devant le lit d'un pauvre diable dont la figure est toute défaite.

Et se tournant vers ses élèves :

— Tenez, messieurs, professe-t-il. Vous voyez ici les funestes effets d'une intoxication professionnelle caractérisée. Ce malheureux est victime d'un empoisonnement par le cuivre. Je lis, en effet, sur sa fiche signalétique, qu'il était musicien... N'est-ce pas, mon ami, continue-t-il en s'adressant au patient, n'est-ce pas que vous jouez d'un instrument de cuivre ?

— Oui, Docteur.

— Lequel?... Trombone?... Cor?... Ophicléide? Saxophone?...

— Non, Docteur... Des cymbales!!!



Un incontestable poivrot va consulter pour des aigreurs d'estomac.

Le spécialiste, après l'avoir soigneusement ausculté, lui prescrit un régime alimentaire très sévère.

Mais ajoute le Docteur, j'aime mieux vous l'affirmer tout de suite, si rigoureusement que vous suiviez mes conseils, je ne réponds pas de vous, si vous ne vous décidez à boire beaucoup plus d'eau que de vin.

— Oh! voyons, réplique l'autre, vous n'y songez pas. Y aurait-il moyen que je résiste à un pareil déluge ?

— Un déluge... qu'entendez-vous là?

— Bédame... Comment que je ferais donc pour m'enfiler plus d'eau que de vin? J'bois déjà mes six litres de pinard par jour. Faudrait donc que j'y ajoute encore près de six litres de flotte!!!

Frais émoulu de la Faculté de Médecine, le jeune disciple de Gallien procède à son premier accouchement.

— Comment avez-vous réussi, mon garçon, lui demande son vieux professeur.

— Assez mal, maître! La mère est morte, je n'ai pas pu sauver l'enfant et j'ai eu le malheur de tuer le père, parce qu'en tirant trop fort le fœtus avec les fers, j'ai laissé échappé le forceps qui est allé fracasser le crâne de ce malheureux.

— Evidemment, ce n'est pas un succès... Mais vous ferez mieux la prochaine fois. Ce sera bientôt d'ailleurs, car on vient de m'appeler en banlieue. Vous irez à ma place et vous me téléphonerez pour me renseigner, dès que vous aurez terminé.

Le soir même, la sonnerie de l'appareil retentit. Le professeur se précipite aux récepteurs et il entend la voix de son élève :

— Allô, maître... Cette fois, le résultat est bien meilleur... Le père est sauf!



On est sur le point de faire à X... une petite opération pour laquelle il désire être endormi, car il est très douillet. Pendant que le chirurgien se prépare, X... tire son portefeuille et se met à compter ses billets.

— Ne vous occupez pas de cela en ce moment, dit l'homme de l'art, touché de tant d'empressement : vous payerez lorsque vous serez complètement guéri.

— Oh! fait X..., je ne pensais pas à m'acquitter dès maintenant envers vous; seulement vous comprenez, comme vous allez m'anesthésier... je tenais à savoir combien j'ai d'argent sur moi!!!

— Vous savez, le 19, celui qui avait la même maladie que vous... Eh bien, il est mort cette nuit.

(Dessin inédit de Pavis.)

INTERVIEW

— Et vous avez passé toute votre vie ici ?

Lui. — Oh ! pas encore...

(Dessin inédit de Jo Paz.)

OPINION

— Alors ? cette nuit de noces ? ça s'est bien passé.

— C'est-à-dire que ça a trop bien passé ! ! !

(Dessin inédit de Dault.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

UNE ARTISTE

— Dans notre profession, m'expliquait le docteur Marchevin, il faut être bien avec les concierges, surtout quand on est médecin de quartier, comme je le suis moi-même... Vous soignez une pipelette gratuitement : elle vous en est reconnaissante. Quand il y a un malade dans sa maison, elle propose insidieusement : « Vous devriez demander le docteur Untel... Il guérit tous ses malades... »

— Evidemment, les portières peuvent faire une très bonne propagande...

— Et puis, les concierges ont toujours une histoire drôle à vous sortir... Tenez, l'autre jour, voici, ce que m'a raconté une pipelette de la rue Clignancourt... Sa fille vient d'être engagée comme « femme nue » aux Folies-Bergère... Comme je l'en félicitais, elle me déclara : « Mais moi aussi, j'ai fait du théâtre... J'ai joué au Théâtre de Belleville, dans ma jeunesse... J'aurais pu arriver, comme bien d'autres, mais la malchance s'est mise en travers...

« Figurez-vous que je jouais dans la *Saint-Barthélemy* le rôle de Catherine de Médicis. Vous voyez, ce n'était pas de la petite bière !... J'en avais, un succès ! Tous les hommes me faisaient la cour !... Ah ! si j'avais voulu... Mais j'étais amoureuse d'un gentil sergent de pompiers...

« Je m'écarte de mon sujet... Figurez-vous qu'au troisième acte, on m'apportait un message assez long... Je n'en savais pas le texte par cœur : je le lisais... Un beau soir, le message se trouva égaré et on me remit un papier blanc...

« Bon, je ne perds pas le nord, je tends le papier à l'acteur qui me l'avait donné et ordonne majestueusement : « Lis ! » Mais cet animal-là me répond avec un toupet de commissaire : « Que votre Majesté me pardonne ! Né de parents honnêtes, « mais pauvres, je n'ai pas appris à lire ! » Alors, je lance dans un trait d'inspiration : « Comment veux-tu que je lise ce message, maroufle ? Il est rédigé en langage télégraphique ! »

Qu'est-ce que j'ai pris comme sifflets, pommes cuites et tomates avariées ! J'ai de l'amour-propre : je ne suis jamais remontée sur les planches. »

TOMATES A LA MÉDICIS

●

Une recette de tomates s'impose — et surtout à la Médicis.

Prélevez une large calotte. Enlevez une bonne partie de la pulpe et des pépins. Faire cuire à moitié dans un four modéré les tomates ainsi préparées. Cassez rapidement un œuf entier dans chaque tomate. Saupoudrez d'un peu de chapelure et de parmesan râpé, mettez une noix de beurre par dessus et passez cinq minutes au four.

Avec le beurre de cuisson, la pulpe enlevée des tomates, des fines herbes hachées et un peu d'huile d'olive, faites une bonne sauce bien assaisonnée que vous mettez au four.

Surveillez bien la cuisson des tomates : il ne faut pas que les œufs durcissent.

UNE OCCASION UNIQUE



— C'est le fameux livre du Dr..., tu sais bien, le chirurgien qui greffe des membres...
— Oh ! mon chéri ! qu'attends-tu pour aller le trouver ?

Dessin inédit de Georges Grellet.)

MADAME FREDDA

de PAUL MORAND

Daniel longea une rue transversale, à odeur d'imprimerie et de nouvelles à la main, et déboucha sur de la lumière. De la fosse aux souvenirs monta l'image du Paris de son enfance quand l'on vendait jusqu'à l'heure du coucher, sous le gaz, des produits excellents dans des boutiques austères. Grâces intérieures, où êtes-vous? Daniel marchait maintenant au milieu d'un bazar anonyme où la tension nerveuse des étalages modernes tombe d'un coup, vers six heures trente, comme une trêve, et fait place à une prostration qui permet au commerce de récupérer ses forces pour un lendemain d'airain. Il ne reste plus alors, sur les grands boulevards, qu'une agitation bi-colore, entretenue par les agents en bourgeois, les provinciaux, les étrangers et les prostituées, sous la danse de Saint-Gui de la publicité intermittente.

Daniel sortait de son journal pour aller dîner. Il avait une figure fanée, une moustache noire à peine plus marquée qu'un sourcil, une canne en bois d'amourette, des gants de Suède étroits et un joli nez fin busqué et aventureux d'ancien Parisien. Il promenait un cœur plein de cicatrices sur cet asphalte où tout pousse et rien ne grandit. Ses amis du bar de la Paix étaient morts ou tués ; les jeunes se haïssaient et faisaient une guerre de positions ; les vieux, qui avaient jadis leur table chez Larue, dînaient aujourd'hui chez eux d'un croissant ; le prix d'un premier-Paris n'avait pas doublé. Lui, à quarante-cinq ans, restait un agréable rhéteur et un journaliste d'opposition. Il continuait de cingler les gens en place, chaque matin, avec des mots en plein fouet qui n'effrayaient plus personne, tant les peaux sont devenues dures.

Il se sentait le fils d'une France sous-alimentée, en proie aux maladies étrangères : pelade pâle des exils russes ; acide urique anglais ; eczéma périodique de l'émigration italienne ; taches suspectes d'origine roumaine ; colonies de furoncles américains ; suppuration levantine et autres germes pondus entre le cuir et la chair des nations. Avec plus de fatalisme que d'humeur, il considérait tous ces nouveaux venus se chauffant à son soleil provençal, écrémant son lait picard, déménageant ses meubles angevins, crevant les routes basques, coupant les cheveux des Gauloises en servitude, dépréciant sa monnaie et le traquant jusque dans son atelier qu'il était obligé de sous-louer meublé. Au fond, il ne leur en voulait que de déformer sa langue maternelle et de vider les dernières vraies bouteilles. Avec la plus vive curiosité, il observait cette aventure française, cette vivante anecdote, absolument nouvelle dans l'histoire, d'un pays victime des agréments qu'il a su se créer et de la convoitise universelle. Il y avait bien eu des migrations de race, des confiscations politiques de nations, des anéantissements militaires, mais jamais ce spectacle d'un peuple disparaissant soudain dans son propre sol, comme par une trappe. «Von Kluck a réussi, se disait Daniel, Paris est bien cerné, et pris ».

Il errait sur le trottoir comme une chèvre d'Hubert Robert dans les pierres d'une Rome ruineuse. Son article de demain aurait pour en-tête : *Vae victoribus*. Cela pourrait commencer ainsi : « Pourquoi, dans une France anémiée, ne pas choisir des globules germaniques ou anglo-saxons, pleins de courage et d'honneur? Pourquoi l'ignorance des Pouvoirs publics laisse-t-elle de préférence verser aux veines de la Patrie d'horribles mélanges latins, levantins ou nègres, en ouvrant aveuglément les frontières ? »

Comme il atteignait l'Olympia, il se vit dépasser par une dame assez épaisse, épaissie encore par un gros tissu en mousse verte, coiffée d'un chapeau tyrolien et chaussée de silencieuses semelles de crêpe. Elle se retourna vers Daniel, sans réussir à éveiller en lui une gourmandise généralement peu retenue ; il ne la trouva ni laide, ni jolie. Assez haute en couleur, avec une figure ronde qu'il oublia. Il descendit jusqu'à la Madeleine, pensant dîner chez lui ; mais à la vue du boulevard Malesherbes, triste comme un puisard, ainsi que tous les soirs, le cœur lui manqua. Il prit le parti de revenir sur ses pas et d'aller « manger un morceau » chez Maxim's. C'est alors qu'il s'aperçut que la dame le filait. A son tour, elle rebroussa chemin. Cela ne lui était jamais arrivé d'être suivi par une femme. Il la sentait derrière lui, qui observait sa façon de tenir sa canne et de poser le pied. Il fut coquet, remonta sa cravate, frotta ses souliers à son pantalon. Cette poursuite l'excitait. Il pensa qu'un jour viendra peut-être où les hommes ne pourront plus sortir seuls. Que lui voulait-on? Depuis longtemps, il avait dépassé la zone de chasse des professionnelles. Etait-ce une provinciale perdue, une receleuse, un agent de police déguisé? Avec horreur il pensa à une femme de

lettres qui profiterait de sa solitude pour lui proposer des contes. Il se résigna à subir « son vieux monsieur ». Arrivé devant chez Maxim's, il eut peur qu'elle n'entrât derrière lui, et que, folle, elle ne se déshabillât. Alors, il décida de remonter les Champs-Elysées.

— Monsieur, voulez-vous donc prendre la boisson ?

Daniel n'avait pas dépassé les chevaux de Marly qu'on l'abordait. Il prit entre deux doigts le bord de son veston et fit la pourchassée :

— Mais laissez-moi, Madame. Vous voyez bien que je suis sage.

— Acceptez donc d'être avec moi à dîner. Vous me ferez réjouir.

Elle parlait difficilement le français, apportant chaque mot, comme une grosse pierre, à l'édifice de la phrase.

— Je trouve donc que vous avez l'air d'un vrai Français, comme dans les pièces ; toute la journée j'en ai cherché un et il ne m'est pas réussi. J'habite le Claridge's parce qu'on peut y avoir une chambre à un prix très réduçé. Donc venez.

— Je vous suis, Madame, répondit Daniel et puisse le romanesque de cette aventure m'en cacher les périls.

Daniel pénétra dans le hall de l'hôtel qui, quand les rues devenaient noires, à son tour s'achalandait, incendié de vitrines comme des fours électriques où cuisaient les vizons, les poupées, les billets de tombola, les Sung clair-de-lune et les chocolats à la liqueur. Après avoir cherché à s'enfuir, Daniel se résigna et descendit dans la fosse, au cabaret.

— Je me nomme Madame Fredda (contentez-vous de ce nom) ; je suis élévatrice de tulipes et d'oignons à fleurs. Arrivée ce matin même en avion, au Bourget, venant d'Amsterdam, pour acheter aux pépinières horticulturales français. Depuis la grande guerre, les Forces Centrales étaient fermées pour l'exportation ; mais tout d'un coup les voilà ouvertes et mes cultures m'ont été...

— ... raflées.

— Oui. Les Allemands sont venus avec tant d'argent pour repeupler en tulipes leurs jardins et leurs cimetières qu'il m'en résulte une grande source de revenus et de réjouissances pour moi. A mon tour je suis aux Français avec des offertes les plus avantageuses. Ce matin, à Versailles, les tulipes simples à floraison hâtive pour parterres depuis le *duc de Tholl* jusqu'au type *Cottage* valaient dix-huit francs les cent bulbes, c'est-à-dire la moitié de nos oignons à fleurs de Hollande ; après mon départ, Monsieur, on en demandait cinquante francs.

— Admirons, dit Daniel, avec le « fleuriste » des *Caractères* ces « beaux vases » et ces « beaux calices » et ce qu'il va en coûter.

— Hautement excellent ! Il me fait réjouir, Monsieur, que vous compreniez la tulipe. Je vous invite à venir voir mes variétés champion, mes bulbes pour carafe et, à la fin de l'hiver mes supercultures. Une visite s'impose. Véritablement un tableau de beauté. C'était la cause que les familles augustes de la Cour impériale de la Russie et de l'Autriche m'ont favorisé, toujours avec la même prédilection. En 1914, en l'honneur de Son Altesse, le Prince Ferdinand de Coburg, j'ai même donné un gala de nuit. Les Auer-Gaze luisaient sur les couleurs mixtes, sur les rouges, les mauves et violets simples des bulbes extra-choisies ; la musique militaire jouait ses rêveries et c'était une scène si bizarre que mes augustes hôtes ne pouvaient s'empêcher d'éclater en mots de surprise... »

Le dîner sombra bientôt dans une mer de liqueurs, qui se transformaient dans l'estomac en paysages, or et rouge. Daniel, moins altéré, commençait à penser en lacets. Mme Fredda lui montra ses emplettes de la journée, de fausses perles de la rue de Rivoli, des livres curieux du Palais-Royal, des parfums, des attrapes gauloises — fausses morves en verre et bonbons pétomanes — bref tout ce qu'un étranger peut désirer à Paris. Daniel trouvait à la Hollandaise la peau saine et une poitrine difficilement ramenée à la raison. Il pensait aux canaux, aux prairies flottantes, aux toits pointus des moulins, aux digues, aux cavaliers de Franz Hals qui ont pour nez des jacinthes. Sous la table, on se montrait assoiffé d'idéal. Il laissa dire. Son hôtesse devenait écarlate foncé, fleur énorme recommandée pour le forçage hâtif. Elle continua :

— Je n'étais pas venue en France depuis 1908, au Congrès des Narcisses, sous la présidence d'Excellence Fallières. Je repars demain. Je suis trop intéressée dans mon pays. Veuve, ma vie entre mes collections d'essais, mes serres et mon château disposée est. Je ne viendrai plus à Paris, bien que ce soit une ville célèbrement éclairée et très vivement peuplée. Voici l'unique soirée que je dois passer ici. Je vous ai abordé, Monsieur le Joli, parce que je voudrais connaître l'amour avec un Français. Les Français ont, chez nous, une énormé réputation de raffinement extraordinaire. Chambre 221. Garçon payer.

Accablé de fatigue et de bienfaits, Daniel eut de la peine à contenir sa rage. Mais il appartenait à une génération désarmée devant les fleurs, devant l'Europe nouvelle, et qui n'a jamais su dire non.

Paul MORAND.

Le Gérant . Dr J. MEYNIARD

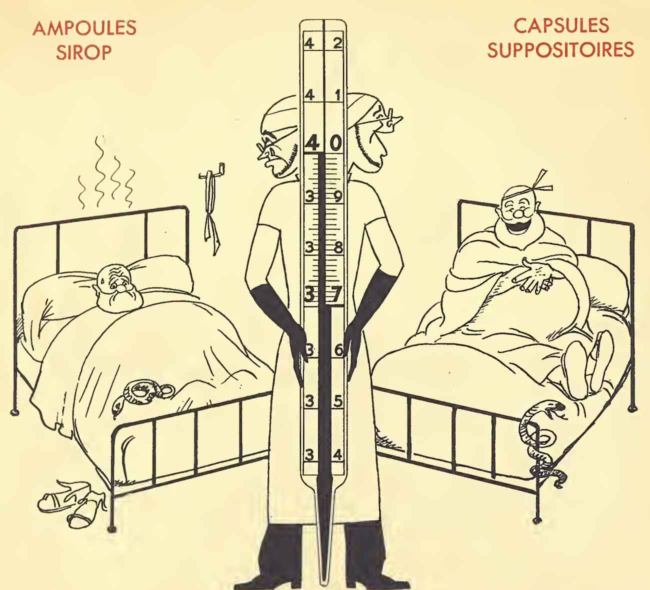
E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

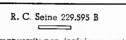


BIOTRIGON

AUGMENTE LE POIDS
ET LA RÉSISTANCE PHYSIQUE


113.058
Ridendo
Revue gaie pour le Médecin.
4ME ANNÉE Nº 77
5 Novembre 1937
LES FEUILLES MORTES


AMPOULES
SIROP
CAPSULES
SUPPOSITOIRES
42
41
40
39
38
37
36
35
34

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES . . 75 fr.

ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.

ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ

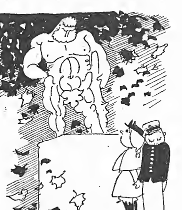


Les personnes sentimentales et oisives — s'il en reste encore — ne manquent pas, à cette époque de l'année, d'aller faire un petit pèlerinage à Versailles, pour voir, jonchant les allées du parc, les feuilles mortes qui tournoient autour des statues.

Je ne vous fais pas dire que c'est là un spectacle mélancolique qui nous fait songer à nos fins dernières.

L'année s'en va et nos jeunes amours ! Vers de Paul Verlaine ou d'Henri de Régnier, musique de Raynaldo Hahn, une petite quinte de toux sèche, l'odeur malsaine qui monte de l'eau des bassins, un petit frisson...

Il est grand temps, chère amie, d'aller boire un saladier de vin chaud qui console de bien des choses.



D'ailleurs il n'y a pas besoin d'aller à Versailles pour voir des feuilles mortes, je vous le jure. Il y en a partout et même dans le Bois de Boulogne qui peuvent provoquer le cafard de ceux qui ne passeraient pas l'automne sans songer qu'ils ne sont pas immortels.

Il suffit d'un bon petit rhume de cerveau pour les rattacher à la vie, car rien ne tient tant à l'existence qu'un malade.

Les gens bien portants ont l'air de dédaigner la chance qu'ils ont de se bien porter, mais un convalescent redécouvre la vie et se rend compte qu'après tout, elle n'est pas aussi moche que l'on veut bien le dire.

Un jour, dans un parc, une jeune femme mélancolique soupirait :

— Toutes ces feuilles mortes !

Le jardinier lui a répondu, pour remettre les choses au point :

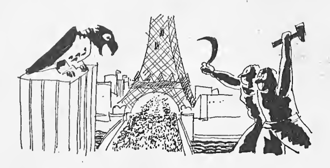
— Ça va-t-il en faire un bon fumier !

Car chacun regarde les choses de son point de vue.



A l'heure actuelle, le nombre est considérable de ceux qui nous abordent en soupirant :

— Et dire que je ne suis pas encore allé à l'Exposition !

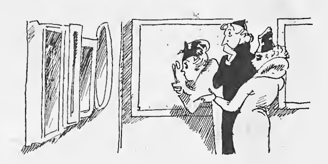


Ils ont l'air de nous quitter en hâte pour y courir. Mais ils se gardent bien d'y aller, pour pouvoir continuer de dire qu'ils n'y ont pas été.

Nous vivons en un temps où nous n'avons plus de loisirs, les femmes elles-mêmes qui ont les moyens et le goût de ne rien faire s'imposent tellement d'occupations qu'elles trouvent les journées beaucoup trop courtes. Mais parmi les numéros de leur programme, la visite des expositions — je ne dis pas de l'Exposition — tient une grande place. Mais s'il en est beaucoup parmi elles qui sont sensibles et cultivées, il faut bien dire que beaucoup d'autres ne font que suivre une mode — une mode à laquelle elles ne sont pas préparées.

J'ai récemment découvert un groupe de quatre femmes, devant les chefs-d'œuvre de l'Art français et j'en ai renoncé à regarder les tableaux pour écouter leur conversation.

Je ne vais pas m'amuser à vous rapporter tout ce que j'ai pu recueillir, c'étaient là des plats qui devaient se manger chauds, avec, en plus, l'allure et le visage de ces quatre dames qui n'étaient



pas des gamines évaporées, mais des quinquagénaires qui ajoutaient quelque importance à tout ce qu'elles disaient, de ces dames cossues qui cherchent de vieux meubles chez les antiquaires à la condition qu'ils ne dépassent pas un certain prix et ne considèrent un tableau qu'en raison de ce qu'il peut valoir.

Je sais très bien qu'à l'heure actuelle, nous ne traversons pas une période de grande production artistique et littéraire, mais, quand devant l'Enseigne de Gersaint une de mes quatre bonnes femmes a prononcé :

« C'est tout de même mieux que du moderne ! » j'ai été pris d'un fou-rire tel qu'il m'a fallu m'éloigner en hâte pour ne pas m'exposer à leurs griffes.

■ ■ ■



Je ne sais pas si vous vous souvenez qu'au mois de septembre une jeune femme appelée Titine, en sortant du bal d'un village de la banlieue parisienne reçut les dix hommages successifs — je ne sais pas si je me fais bien comprendre —



de dix jeunes hommes qui n'étaient pas dégoûtés sans doute les uns des autres. Elle les quitta en rabattant ses jupes et en disant :

— Comme c'est malin !

Après quoi elle se plaignit à son amant — le onzième ! — de cet excès de galanterie.

Cette histoire me serait sortie de la mémoire depuis longtemps si un grand nombre de dames ne m'avait demandé depuis, des nouvelles de cette Titine, qui, à seize ans, avait connu des témoignages successifs aussi flatteurs.

On m'a dit, renseignements pris, que cette jeune femme ne paraissait pas avoir mal supporté cet assaut. Même, m'a-t-on dit, à moins de maladresse ou de brutalité, il n'y a aucune raison pour qu'une femme, n'importe laquelle, supporte mal cette multiplication de transports.

Un proverbe arabe prétend qu'il est plus difficile de rester le bras tendu que la bouche ouverte. En effet, l'homme arrive plus ou moins vite à sa limite. Faut-il en croire Victor Hugo sur parole ? il donne une explication poétique : « Pendant ma nuit de noces, j'ai sacrifié aux neuf muses », à des excès dont sa malheureuse épouse n'a pu se reposer par la suite qu'avec Sainte-Beuve.



— Non, nous n'avons pas de dragées d'Hercule, mais nous avons un charmeur de serpents !

(Dessin inédit de Lep.)

D'ailleurs, depuis Messaline, qui avait de terribles exigences, beaucoup de femmes spécialisées, si l'on peut dire, ont essayé de voir ce qu'elles pouvaient supporter. J'ai entendu dire qu'une petite comédienne, fluette, était allée jusqu'à treize partenaires dans la même soirée, ce qui, de vous



à moi, n'est pas une recommandation ; si cette curieuse avait éprouvé la moindre réaction, il est probable qu'elle n'eut pas supporté tant de contacts successifs, plus ou moins heureusement calibrés.

Un toubib, devant qui l'on parlait de cette histoire, a éclaté de rire.

— Dix et même treize ? c'est une totalisation de petite fille. A Salonique, des femmes recevaient, c'est le cas de le dire ! de quarante à cinquante clients en une soirée.

Mais j'ai l'impression qu'il en est des histoires de Salonique comme des histoires marseillaises. A l'annonce de ce chiffre considérable — c'était à un déjeuner de chasse — j'ai vu une lueur passer dans les yeux de la maîtresse de maison et son mari s'est empressé de parler d'autre chose.

■ ■ ■

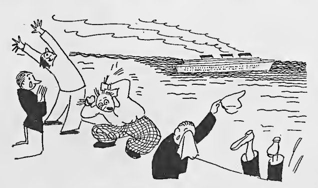
Je ne sais pas si vous vous intéressez aux histoires de cinéma. Vous avez d'autres chiens à fouetter ? moi aussi. Mais tout de même, je rigole parce que je me plais dans le désordre et aussi parce que je n'ai pas de cœur.

En effet, alors que toute notre charmante jeu-



nesse se passionnait pour les stars et les jeunes premiers américains, alors que tous les producteurs pleuraient des larmes de vieux cerfs en pensant : « Ah ! si nous avions à notre disposition des femmes comme Marlène Dietrich et Greta Garbo et Kay Francis et Joan Truc et Cathrine Machin ! » les producers (notez la nuance) d'Hollywood, las de leurs dames en cold-cream et de leurs poules en savon, sont venus engager nos petites mômes pour les faire travailler en Californie. Ce qui est très flatteur pour notre honneur national, très utile pour la propagande et aussi très avantageux pour notre balance commerciale, car elles ne manqueront pas de rapporter en France du bon fric américain dont nous avons si tellement besoin.

Mais alors que les stars de Joinville ou d'Epinay traversent la mare, voilà tous les producteurs français qui piquent une crise de désespoir à la pensée qu'ils ont perdu tous ceux et toutes celles qui sont capables de remplir leurs coffres. Ah là là ! avoir vingt ans et trouver un métier comme celui-là ! gagner son petit million par an — je suis modeste — en manger le tiers et mettre les deux autres de côté pour ses vieux jours, sans compter



que si, en plus, j'étais gonzesse, je trouverais sûrement des milliardaires pour m'aider à vivre ma petite vie.

Mais à ce moment même, une jeune femme qui connaît le business m'arrête net :

— Faut-il que tu sois ballot, mon chéri, pour ne pas comprendre tout de suite qu'une femme qui gagne tant de fric n'a pas besoin de dépendre d'un monsieur qui la barbe ? C'est ainsi que le cinéma a conduit à la vertu. Quand une star aime, c'est elle qui s'offre à celui qu'elle aime et elle croit l'attacher en l'épousant. Mais l'amour est enfant de Bohême, tu le sais aussi bien que moi. Quand le monsieur n'aime plus la dame ou que la dame n'aime plus le monsieur, ils divorcent et c'est ainsi qu'ils se ruinent. Si trois déménagements valent un incendie, deux divorces valent une catastrophe financière..., ce qui prouve que ce qui vient de la flûte retourne au tambour et que l'argent gagné trop facilement ne tient pas aux doigts.

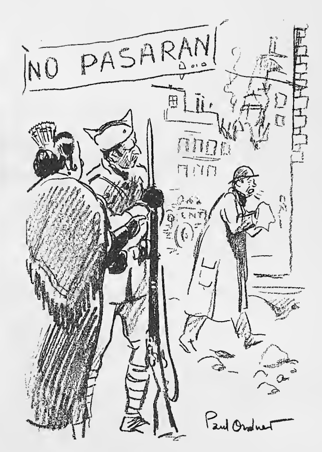
A quoi je lui ai répondu que je ne risquais rien.

Robert DIEUDONNÉ.



— Ce n'est pos toujours une feuille, il y en o qui portent des doigtiers en caoutchouc !

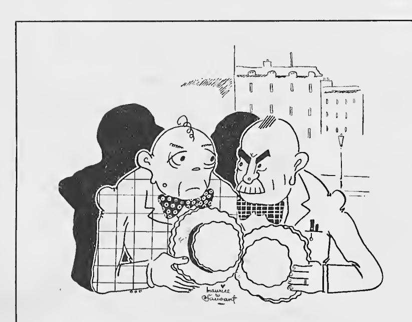
(Dessin inédit de Van Rompaey.)



A MADRID

« C'est sûrement un insurgé..., il a une toux rebelle...!

(Dessin inédit de Paul Ordner.)

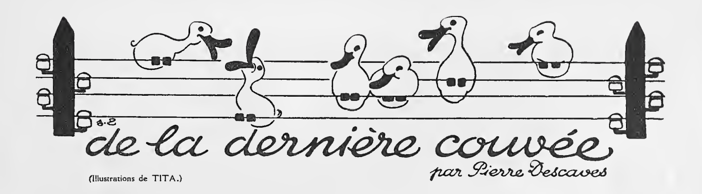


ABONDANCE...

— Voyez-vous, mon ami vous vous portez trop bien....

— Oui, Docteur.... et c'est ce qui m'inquiète.

(Dessin inédit de Maurice W Sauvant.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

LE CHAPITRE DES ONGUENTS

La ravissante Mme J... B... revient d'Extrême-Orient.

Elle a rapporté à ses amies quelques secrets de beauté, ravis par elle à de suggestifs traités de beauté coréens.

Or, selon l'un de ces aimables conseils, une femme ne saurait avoir un teint séduisant sans employer



sur ses joues, une certaine préparation dont la recette est un peu... imprévue. En effet, cette recette est à base... de crottes de rossignol (sic) !

Le spirituel Docteur G... devant qui on détaillait la formule, eut ce mot :

— Etonnez-vous, après ça, qu'on donne aux femmes des noms d'oiseau !

■ ■ ■

LEVER DE RIDEAU

Au délicieux théâtre Mi... l'autre après-midi, en matinée, une jeune femme charmante se trouva mal dans la salle, où se pressait une foule de spectateurs.

Le bon Docteur L... qui se trouvait présent, aida le médecin de service à donner ses soins à la malade.

A l'entr'acte, on lui en demandait des nouvelles.

— Oh ! fit le docteur... la prochaine fois qu'elle reviendra du théâtre avec son mari... elle devra louer trois fauteuils !

UN REMÈDE

Soucieux de sa précieuse santé, ce jeune premier qui a débuté il y a peu d'années sur la scène du Théâtre-Français, court les cabinets médicaux.

Encore qu'il se porte comme le Pont-Neuf, il tient essentiellement à se découvrir une maladie hebdomadaire.

L'autre après-midi, il exposait ainsi ses « troubles » au docteur S...

Celui-ci écoute, puis examine le « patient ».

— Un seul remède, cher ami, fait-il après un instant de réflexion, faites-vous afficher le plus tôt possible et le plus souvent que vous pourrez dans... « le Malade imaginaire ».

On verra si M. J... W... suit les conseils du bon docteur S...

■ ■ ■

BAIL DE SANTÉ

Cet ancien Ministre, qui fut accidenté sur une route du Midi, est soigné à Paris depuis de longues semaines.

Et M. de Mo... accepte avec philosophie et sérénité cette épreuve.



Il avait même ce joli mot qu'on a rapporté :

— Je me suis réconcilié avec la médecine... *avec promesse* de bail !

Souhaitons un bail de 3, 6, 9 ; et davantage ! Et qu'il n'y ait pas... rupture ! Ni d'un côté, ni de l'autre.



— Ouvre, c'est la sage-femme du " cintième " qui demande le cordon.

(Dessin inédit de G. Pavis.

CONCOURS DE LÉGENDES





MENTIONS HONORABLES

- "A.B. SOURIS". — "AGATHOS". — M. le Dr A. ALBANE, rue Paul-Fournier, Crève-Cœur-le-Grand. — "L. ALBERT". — M. le Dr AMSELLE, 5, boul. de la Motte, Épernay. — "APIS". — "ARLIGUENADE". — "AUCEHAN". —M. le Dr AUSTIN, 27, rue Ste-Hélène, Lyon. — M. le Dr A. AZEMAR, à Carmaux.
- "BAGATELLE". — "BARNABASSE". — M. le Dr BAYSSELANCE, Eymet. — M. le Dr BEAUCHARD, St-Aignan. — "BEN SAOUL". — M. le Dr BERNARD, 5, boul. Roi-René, Angers. — M. le Dr BLANCHARD, rue Sadi-Carnot, à Avesnes-les-Aubert. — "BOBOCHE". — M. le Dr BRENANS, Beaumont-sur-Oise.
- M. le Dr CAILLEUX, Oisemont. — M. le Dr CALNIBALOSKY, Sancergues. — "CARLOS CARBO". — "CEPHALEE". — "C.G.P. MONTAUBAN". — "CHABICHOU". — "CHARLES GUIERS". — "CHATEL". — M. le Dr CHATENET, Le Crotoy. — M. le Dr CHAUSSEGROS, 16, allée des Fontainiers. Digne. — M. le Dr Paul CHEVALIER, place Jean-Jaurès, Marseille. — "CIRKA". — M. le Dr COLLETTE, 20, rue Singer, Caen. — M. le Dr Pierre COMBEMALE, route d'Ypres, Bailleul. — "CRAVACHE". — "CROQUELARDON". — "CURWHISKY".
- M. le Dr DAULL. — M. le Dr DEBU, 58, rue du Rôtisseur, Cambrai. — M. le Dr Marcel DEBRADÉ, Louroux de Bouble. — M. le Dr Louis DELEZENNE, 2, rue Nationale, Baisieux. — M. le Dr DESFARGES, 32, avenue Charles-Floquet, Paris. — "DINDAURIZ". — M. le Dr DONATI, I, rue de la Miséricorde, Bastia. — M. le Dr Lucien DOUVION, à Lorient. — "DRON". — M. le Dr DRUOST, Nogent-en-Bassigny. — "DUBOIS BRULE". — M. le Dr DUBY, 43, Allée Jean-Jaurès, Toulouse. — M. le Dr DUBRAZÉ, Alençon. — "D 45".
- "E.A.S.". — "ELVE". — "ÉPICURE". — "Dr EYR BEY DU CAIRE". — "EUQSEVEL".
- "FANTASIO". — M. le Dr FAVRE, 137, avenue Parmentier, Paris. — "F.C.C.". — M. le Dr FERRY, 301, rue de Vaugirard, Paris. — M. le Dr FICHELLE, 84, boul. de la Liberté, Lille. — "FLO-SYL-RE". — "FOR EVER". — "FORCES PAS". — M. le Dr FOURCHE, Mont-St-Martin. — M. le Dr FRANCHIN, 22, avenue Borriglione, Nice. — "FRANÇOIS LES BAS BLEUS".
- M. le Dr GAMET, à Gueugnon. — "GEDE". — M. le Dr GENIAUX, à PLOERMEL. — "GEP". — "GICOURT". — M. le Dr GIRAUD, Boussac. — M. le Dr GOILOT, 82, avenue Parmentier, Paris. — "GRANULE". — M. le Dr GOUTEYRON, St-Didier-en-Velay. — M. le Dr A. GRANDIS, 6 bis, boul. Casimir-Pellautier, Manosque. — M. le Dr Marcel GRENAUD, 6, rue M. Durand-Fardel, Vichy. — "GRINGOIRE". — M. le Dr GUERRIN, 17, rue Patou, Lille. — M. le Dr GUITARD, 23, rue Séry, Le Havre. — "GUZM AN DE C".
- M. le Dr HAUSER, 19, rue Victor-Massé, Paris. — M. le Dr HELIES, Capdenac. — M. le Dr HICKEL, 9, rue de Douai, Paris. — "HORRESCO REFERENS". — M. le Dr HUGONET, 109, Faubourg Poissonnière, Paris.

- " IN SPEM ".
- M. le Dr JACQUET, 56, rue Gambetta, Haubourdin. — " JANUS ". — M. le Dr JEAN, 24, rue V.-Clappier, Toulon. — " JIP ". — " JO ". — M. le Dr JOSSE, rue du 14-Juillet, St-Amand. — " JOCANDO ". — " JULES ".
- M. le Dr LANGLOIS, 6, rue de Beaune, Paris. — " LA QUEUE EN TROMPETTE ". — " LARA ". — M. le Dr LAURENT, 18, boulevard Gambetta, Chaumont. — M. le Dr LAYRAL, 4, rue du Général-Foy, St-Étienne. — M. le Dr LEFEVRE, 9, place Jean-Dormoy, Montluçon. — " LE GAILLARD ". — M. le Dr LE GOFFIC, place du Marchallac'h, Lannion. — M. le Dr G. LE MOUEL, 13, rue de Viarmes, Rennes. — M. le Dr LE PAUMIER, 38, rue Loysel, Cherbourg. — " LE PHARMACIEN EN RETRAITE ". — " LIEVINOS ". — M. le Dr LOQUES, rue Pontillac, Orange. — " LOUIS MARCEL ". — " L'OURSON ". — " Dr Paul LUX ".
- M. le Dr M. MADON, place du Cloître, Orange. — " MAITRE FRANÇOIS ". — M. le Dr MANET, 84, avenue de Villiers, Paris. — M. le Dr M. MANIEZ, Beuvry. — " MAR-GEL ". — " MÉDECIN CONSULTANT ". — M. le Dr MERLEN, 24, rue Carnot, DUNKERQUE. — M. le Dr MEYNARD, Bourg. — " MINOUCHON ". — " Dr MIO ". — " MITZI ". — " MONCHERI ". — M. le Dr J. MONNIER, 99, rue de Roubaix, Tourcoing. — " MONUS ". — " Dr MORISS ". — M. le Dr MOUSSON-LAMAUZE, 3 bis, place de la Tourelle, St-Mandé. — " M.V. ".
- " NEMO, Paris ". — " NEMO, Coutras ". — " NEMO A.F. ". — " NIEREVAL ". — M. le Dr NIORT, Montbron. — " NIVOR ". — " NONO ". — " NUMÉRO 13 ".
- " OPTICUS ".
- " PALINURE ". — M. le Dr P. PATRON, 6, rue A.-de-Musset, Nantes. — " PAUL DE CERS ". — " PAUL DEMIGNY ". — M. le Dr L. PELISSIER, rue de la Poste, St-Juéry. — " PEUT-ÊTRE ". — " PIERRE PONCE ". — M. le Dr POEY, Arthez. — " POIETES ". — M. le Dr PONSAILLE, 4, boulevard Wilson, Perpignan. — M. le Dr PAUJAUD, La Souterraine. — " Dr PAUL ". — " POULE AU POT ". — M. le Dr POULET, 7, rue St-Denis, Colombes. — M. le Dr PORTAL, Paris. — " PSYCHOTEQUE ". — " PUY DE RHODES ".
- " QUIDAM ".
- " RAOUL NOVY ". — M. le Dr Ed. RAYAN, Cournonterral. — " REGINO ". — " RENÉ D'YERES ". — " REVA ". — M. le Dr A. RIBEREAU, 219, rue St-Genès, Bordeaux. — M. le Dr RICALEUS, 20, boulev. Gambetta, Revel. — " RIG ". — M. le Dr RIPPERT, 22, boul. du Jeu-de-Ballon, Carpentras. — M. le Dr ROUVIÈRE, 25, rue de Metz, Toulouse. — M. le Dr RUAS, 35, rue Gioffredo, Nice.
- M. le Dr J. SABELLE, 2, rue du Docteur-Roux, Ruffec. — M. le Dr SADRIN, 11, rue Albert-Mallet, Paris. — " SANCELLE ". — M. le Dr SANTY, 1, place de la République, Moulins. — " SAXO ". — " SCALINEN ". — M. le Dr SCHMIDL, 2, rue du 49e, Bayonne. — M. le Dr SEIGNEUR, Villamblard. — " SEMMOC ". — " SEREP ". — M. le Dr SERVAJEAN, 14, rue du Onze-Novembre, St-Étienne. — " SOCRATE 1937 ". — " SEPCULUM NASI ". — M. le Dr STANISLAS, St-Loubès. — " SYB ".
- " THEOBALD ". — " TO ". — " TOYA ". — " TREBLANAK ". — M. le Dr TUCHNANN, Ablon. — " TYO ".
- " UN DE CEUSSES ". — " UN VIEUX CELTE ".
- " VADLAINCOURT ". — " V. DAST ". — M. le Dr M. VERUT, Charly. — M. le Dr VEZOUX, 234, avenue Jean-Jaurès, Petit-Quevilly. — M. le Dr F. VIALLE, Brive. — M. le Dr VOLDOIRE, Pont-de-Vaux.
- " WALTER EGO ".
- " YLLEBA ".
- " 2509 D.N. 2 ".



— Mais Docteur, puisque je vous dis que je suis objecteur de conscience...
— N'empêche que vous avez la goutte militaire ! !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



L'HABITUÉE DU CASINO

— Elle est venue ici pour bronzer et elle se couche quand le soleil se lève...

(Dessin inédit de Jo Paz.)



SOUVENIRS ET REGRETS

— Ah ! Docteur, la finesse de ma taille étcit légendaire...
— Une légende qui a pris corps, Madame.

(Dessin inédit de Luc Cyll.)

LA MÉDECINE ANECDOTIQUE

LA CONGESTION CÉRÉBRALE



Un soir qu'il se sentait la visière moins nette,
Mon grand-oncle Bernard vert encor, mais très vieux,
S'inspirant d'un menu savant et copieux,
Fit largement honneur aux talents de Jeannette.

Puis son menton posa plus lourd sur la serviette,
Un chœur de feux follets dansa devant ses yeux,
Et son âme quittant la table pour les cieux,
Il mourut doucement le nez sur son assiette.

Seigneur, Seigneur mon Dieu, je suis à vos genoux,
Ecoutez un pécheur qui tremble devant vous
Et vous redoute autant qu'il craint l'anorexie.

Quand je serai plus vieux que mon oncle et plus bas,
Comme dernier dessert de mon dernier repas,
Accordez-moi, Seigneur, la douce apoplexie.

P. c. c. Dr MINIME.



« Si tu ne vas pas à Lagardère »...

— Allez aux eaux? Pourquoi faire? Puisque les eaux viennent à nous...

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



LE BLENNORRHAGIQUE DÉLICAT

— Moi, ce qui me chiffonne, c'est que vous traitiez les maladies aussi intimes dans des salles de 50 lits...

(Dessin inédit de L. Kern.)



— Enfin, c'est-y grave ce que l'docteur t'a découvert ?

— Euh... ça dépend. Ce n'est pas mortel, donc ce n'est pas grave. Mais ça va coûter cher ; alors, c'est sérieux.

(Dessin inédit d'Elsen.)



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE DOCTEUR

CAROLI

— Je suis né dans le faubourg Saint-Denis! chantait naguère à pleines dents notre Mistinguett nationale.

Lui nous a déclaré avec moins d'enthousiasme :

— Je suis né dans le village le plus triste de France! ça c'est une affaire!

Car, enfin, le village le plus triste de France est par définition le seul de son genre. Et il a fallu que le Docteur Caroli vit le jour précisément dans ce patelin-là! Bizarrerie de la destinée. D'autant plus que le nom de Caroli est venu de Tarente en Ile-de-France après une escale à Corfou!

— Comment donc s'appelle ce village?

— Les Essarts-le-Roi, en Seine-et-Oise.

Il est probable que, si le présent numéro de Ridendo vient à tomber sous les yeux de M. le Maire des Essarts-le-Roi ou d'un de ses administrés, ces particuliers ne confieront jamais au Docteur Caroli le soin de radouber leur foie, car oser affirmer que, des 40.000 communes de notre belle France, la plus triste est justement celle-là, c'est pour la commune un affront!

A moins que ce ne soit tout bonnement, une manière de record, un triste record sans doute, mais un record tout de même!

En tout cas, c'est un slogan qui en vaut un autre en notre époque où la publicité est reine, car :

Que faire en la Cité
Sans la publicité?

on peut en tirer parti.

Il faut savoir se débrouiller avec ce que l'on a : Maë West est devenue célèbre grâce à l'opulence de sa poitrine 1900, Marlène Dietrich a fait de ses vertèbres et de ses tibias des articles d'exportation cinématographique. Mistinguett expose aux foules ses quenottes. Don Quichotte est devenu immortel sous le nom de « Chevalier de la triste figure » et Hugo a célébré la tristesse d'Olympio.

Alors, pourquoi le pays natal du Docteur Caroli ne tirerait-il pas sa prospérité de sa tristesse? Pourquoi ne verrait-on pas un beau jour se dresser au bord de la route, ce panneau bleu à lettres blanches :

> *A 3 km. !*
> **Les ESSARTS-LE-ROI**
> LE VILLAGE LE PLUS TRISTE DE FRANCE!!!
> *Don de Dunlop.*

C'est ça qui exciterait la curiosité des gens! On se dirait : « Allons voir ce patelin! Ça doit être rigolo! » Et les touristes afflueraient.

Nous suggérons l'idée au Touring-Club.

***

Cet enfant-du-village-le-plus-triste-de-France ne présente aucun des symptômes de la neurasthénie.

Il est râblé, il a le visage plein, la lèvre charnue, l'œil vif et un charmant sourire.

Ce doit être un bon vivant! pensons-nous.

Erreur profonde de nos sens abusés!

C'est un sage.

Ce médecin du foie dédaigne précisément tout ce dont l'excès entretient sa clientèle : bon vin et bonne chère.

Il est pourtant une loi qui régit les rapports entre les médecins et leurs malades, une loi que tout mortel devrait une fois pour de bon se fourrer dans la cervelle quand son médecin le condamne au régime.

« Faites ce que je vous dis et non pas ce que je fais! »

Mais ce n'est pas le Docteur Caroli qui fera bombance pendant que le malade doit se contenter de nouilles, d'eau de Vichy et de salade cuite.



DOCTEUR CAROLI

Dessin inédit de Bils).

— Le bon vin, déclare-t-il, me f... la migraine ! je suis antialcoolique par naissance !

Ah ! si Portmann y savait ça, tra la la !

Eh oui, s'il savait çà, le bon sénateur et toubib Portmann, il en serait fort marri, lui qui préside le groupe des médecins amis du vin et qui ne perd pas une occasion de proclamer que « le vin est un remède ».

***

Au rayon des violons d'Ingres — c'est le rayon où nous aimons farfouiller — il y a pénurie d'instruments: le Docteur Caroli n'a ni passion, ni dada.

Licencié ès lettres, il n'écrit plus que des articles de médecine :

Il aime la musique en dilettante et non pas en exécutant: s'il va au concert c'est avec le sentiment reposant que « ce sont les autres qui jouent pendant que lui se repose ». Et s'il écoute avec plaisir la grande artiste amie qu'est Mme Landowska jouer du clavecin, il reconnaît qu'il n'est pas fichu de retenir un air quelconque, pas même les lamentations de Tino Rossi.

Il ne peint pas : il laisse ce soin à sa sœur qui s'en tire avec talent, un talent tout en demi-teintes. Modestie rare à notre époque : elle n'expose pas ses œuvres. Elle en fait présent à son frère, dont l'appartement est ainsi une véritable galerie familiale.

— C'est très malheureux pour les autres, constate-t-il, mais très heureux pour moi !

Et aussi pour les malades qui fréquentent son salon d'attente, bien que le surmenage du foie prédispose à voir les tons en jaune.

***

Il ne chasse pas, il ne pêche pas ou plus exactement il ne pêche plus. Car il a pêché... Il avait même son truc bien à lui pour prendre du poisson :

Désirant capturer sur les bords
[de la Maine
Le goujon méfiant, l'ablette peu
[amène
Caroli se postait, patient
[et sans dégoût
Auprès des abattoirs et de
[leur rouge égout ».

Endroit trop peu poétique évidemment pour que l'on put y murmurer le refrain célèbre « Ici l'on pêche ». Mais où le Docteur Caroli prenait quelques poissons, malheureusement personne ne voulait en manger.

***

Il en est du médecin qui s'installe comme du pêcheur qui vient se poster sur la rive. Il ne suffit pas d'avoir une canne, des hameçons, des asticots et une épuisette, il ne suffit pas d'avoir un appartement, le téléphone et une plaque à sa porte : Encore faut-il que ça marche.

Or, chez le Docteur Caroli, ça mordit tout de suite.

Le téléphone était posé depuis le matin même quand la sonnerie retentit : Un client (c'était d'ailleurs une cliente !).

— Je suis donc déjà connu dans le quartier ! songeait-il à la fois surpris, heureux et flatté. C'est merveilleux !

Effectivement la cliente lui demandait de venir à bref délai et lui donnait une adresse :

— Elle habitait aux environs de l'Etoile, dans une petite rue qui n'avait que trois ou quatre numéros, bref tout ce que l'on fait de plus court en matière de rue. Eh ! bien vous me croirez si vous voulez : *Je n'ai jamais été fichu de la trouver* ! Et après une explication infructueuse, je rentrai chez moi furieux :

— Certainement, pensais-je, ce sont mes camarades de l'internat qui m'ont fait un coup fourré. Et je trouvai la plaisanterie saumâtre.

Mais le lendemain matin à la première heure, nouveau coup de téléphone ! C'était la dame.

— Eh ! bien, docteur, vous n'êtes pas venu? Je vous ai attendu toute la soirée !

Pour une première cliente, c'était réussi !

Heureusement tout est bien qui finit bien ou plutôt qui commence bien. Non seulement elle ne m'a pas gardé rancune, mais elle est demeurée une de mes plus fidèles malades. »

RIDENDO.

QUESTION

— De qui doit-on dire :

Qu'il fait rire
et sourire
sans médire,
qu'il attire
qu'il inspire
se peut lire
et relire

— De toi Cher "Ridendo".

Mais pour toujours rester en ire
Il faut qu'il fasse aussi prescrire



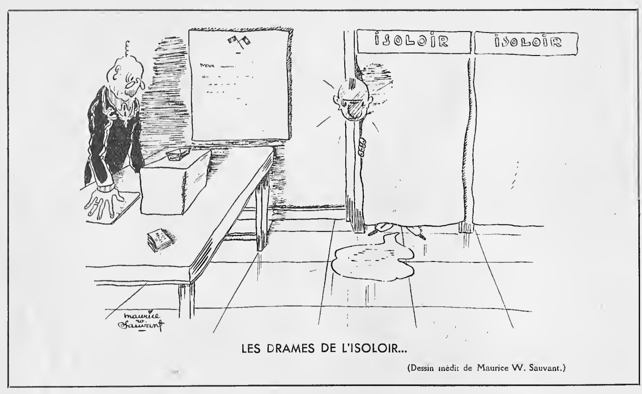
Le coup de pied de Vénus.

MENU

Spécimen des menus offerts gracieusement, sur demande, par les Laboratoires du Mictasol

MICTASOL

155, BOULEVARD MAGENTA - PARIS (IXe)



LES DRAMES DE L'ISOLOIR...

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



— Quelle déveine, me voilà enceinte...
— Encore une déformation professionnelle...!

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



HYDROPISIE

— Tous les matins à jeun, vous absorberez une demi-douzaine de serviettes éponge !!

(Dessin inédit de Lep.)

Au Temps de la Redingote

Épigramme attribuée au médecin de Tallien

En 1797, à l'occasion d'une toux, suivie d'hémoptysie, dont il était affecté, on fit courir, sur le « proconsul » Tallien la pièce suivante :

Tallien dit à son médecin :
« Ma foi, je crains fort pour ma vie ;
Je pourrais bien, quelque matin,
Périr de cette hémorragie.
— Vous plaisantez, bah ! ce n'est rien,
Dit le docteur avec malice ;
Moi, je trouve que c'est un bien :
De vos humeurs cela purge le vice ;
Et quand on a bu tant de sang,
Entre nous, n'est-ce pas enfant
De s'étonner qu'on en vomisse? »



Un jour Corvisart se trouvait aux bains Vigier. Il entend tousser dans la baignoire séparée de la sienne par une cloison, et, à la récidive, il croît reconnaître que cette toux indique un principe d'affection pulmonaire. En sortant, les deux voisins se rencontrent ; le médecin voit un homme de près de six pieds et fort à proportion.

Il l'aborde et lui dit :

« Monsieur, je suis médecin ; s'il m'est permis de vous donner un conseil, prenez garde à votre toux ; cela ne paraît rien, et pourtant elle est d'une mauvaise nature. Il faut éviter de vous baigner.

— Ah! Monsieur, j'en serais bien fâché, lui répond le colosse, le bain me fait le plus grand bien, je me porte à merveille ! »

Et, en s'en allant, il pensait probablement :

« Voilà un médecin sans pratiques qui ne serait pas fâché de s'en procurer. »

Quelques mois après, au retour de la belle saison, le docteur se retrouve aux mêmes bains et se rappelle le tousseur, comme sa taille le rendait remarquable, il en demande des nouvelles au garçon :

« Ah ! monsieur un tel ? Nous avons su qu'il était mort la semaine dernière ; c'était un de nos habitués.

— Il est mort? reprend le docteur, et de quoi?

— On nous a dit d'une maladie de poitrine ; il avait les poumons gâtés.

— Eh bien ! voilà de ces choses qui font plaisir ! » s'écria Corvisart. Et il se retira radieux.



Nelaton fut un jour mandé près d'un grand financier. Il accourut avec sa trousse et trouva un client qui avait toutes les apparences d'une santé excellente. Etonné, il demanda de quelle opération il s'agissait. Le client se déchaussa tranquillement et tendit son pied au chirurgien, en lui disant : « J'ai là un cor qui me fait beaucoup souffrir, je n'ai confiance qu'en vous, et je veux que ce soit vous qui me l'enleviez. »

Nélaton fit la grimace, mais ne jugea pas à propos de relever tout de suite l'inconvenance du procédé ; sans mot dire, il étendit une serviette sur ses genoux et extirpa le cor. Seulement, à peine rentré chez lui, il adressa à son client une note d'honoraire ainsi conçue :

« Pour une opération chirurgicale... 6.000 francs. »

Ce fut au tour du financier de faire la grimace ; il essaya de discuter, mais Nélaton lui fit comprendre qu'un chirurgien n'était pas un pédicure, et qu'au surplus, si l'opération ne valait pas 6.000 francs, la leçon les valait bien. Il eut tous les rieurs pour lui, et le gros financier dut s'exécuter.

L. THUILLIER.



RÉGIME FORTIFIANT

— Vous allez prendre du fer...
— J'aimerais mieux du quinquina !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



LE MAUVAIS PAYEUR

par Rodolphe BRINGER

Ce n'était pas, certes, qu'il fût un malhonnête homme...

Mais que voulez-vous que je vous dise, rien ne lui était plus cruel que de sortir de l'argent de ses poches !...

Et, pourtant, je vous assure que ce n'était pas l'argent qui lui manquait, et ce brave Capelu était plus qu'à son aise: une belle ferme, aux portes de Gonfle-Boufigue, des champs qui faisaient plaisir à voir et qui lui rapportaient gros, un verger comme il n'y en avait pas deux dans tout le Tricastin, deux cochons à l'étable, sauf le respect que je vous dois et des poules, des lapins, des pintades, des dindons, bref une basse-cour bien garnie qui, à elle seule, eût pu alimenter le marché du vendredi...

Mais c'était plus fort que lui...

Il était mauvais payeur, et quand il devait un sou, c'était toute une affaire pour le lui tirer !...

Et cet animal-là, qui était malin comme un singe, trouvait toujours le biais voulu pour ne pas solder ses factures !...

L'hiver dernier, la Capelude, sa femme, tomba malade...

D'abord elle se sentit un peu mal à la tête, puis les jambes ne purent la porter et finalement elle dut s'aliter, avec une grosse fièvre...

« Ce n'est rien, pensa Capelu, avec une bonne purge !... »

Mais la purge, si bonne fût-elle, fut impuissante à guérir le mal, et force fut bien de faire venir cet excellent docteur Touffe, qui est médecin de Gonfle-Boufigue, comme vous ne l'ignorez pas.

— Monsieur le médecin, lui dit Capelu, ma femme est malade, et je crois que c'est une grosse maladie ! Venez la voir au plus tôt, je vous prie. Et soyez tranquille, que vous la tuiez ou que vous la guérissiez, vous serez payé rubis sur l'ongle et il ne vous manquera pas un sou !...

Et M. Touffe vint voir la Capelude, et en effet, il trouva qu'elle était malade, gravement même...

Mais enfin, avec de bons soins !...

Matin et soir, huit jours durant, il la vint visiter, mais hélas ! le neuvième, elle était morte pechère !...

Capelu la pleura, lui fit faire un bel enterrement, avec une messe chantée du plus bel effet, puis il prit une servante pour

la remplacer, et ma foi il se consola comme il put...

Mais la Madeleine arriva...

Vous savez que c'est pour la fête de la Sainte-Madeleine, en juillet, que les ménagers du Tricastin ont accoutumé de payer leurs notes, car les vers à soie sont terminés, les moissons sont faites, les légumes sont vendus, tous ont, à ce moment-là, de l'argent plein leur boursicot.

Et, suivant la coutume, cet excellent docteur Touffe envoya sa note à Capelu, comme d'ailleurs, à tous ses autres clients.

Mais en recevant le papier, Capelu se frotta les yeux, tourna la note dans ses mains et s'écria :

— Oïe ! oïe ! qu'est cela?... Est-ce que ce M. Touffe se trufferait de moi?...

Et, d'un coup de pied, il courut chez le médecin, qu'il trouva dans son jardinet en train de soufrer ses treilles.

— Quel bon vent vous amène, Capelu?...

— C'est, monsieur le docteur, ce papier que le piéton vient de m'apporter !...

— Eh bien ! saint homme, mais c'est la note de mes honoraires !... Avez-vous oublié les soins que j'ai donnés, cet hiver à la Capelude?...

— C'est que, monsieur le médecin, il me semble que nous n'étions pas d'accord comme cela?...

— Qu'est-ce que vous me chantez?...

— Est-ce que vous avez guéri ma femme?...

— Pechère, non !

— Alors, monsieur le médecin, rappelez-vous notre accord... Je vous avais dit, que vous la guérissiez ou que vous la tuiez, vous serez payé !... Mais vous ne l'avez ni guérie, ni tuée, je ne vous dois rien, monsieur le médecin !...

Et il s'en fut en déchirant sa note !...

Et, bonnes gens, qu'est-ce que vous vouliez que pût répondre ce pauvre M. Touffe?... R. BRINGER



— Moi, je veux une trompette comme celle du monsieur, na !

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



— Passe une rustine j'ai crevé un "boyau" sur une côte.

(Dessin inédit de Julien.)

Collaborez, amis lecteurs!

HARMONIE IMITATIVE

J'ai opéré une jeune campagnarde atteinte d'une déchirure complète du périnée : cette lésion très étendue, nécessita une intervention complexe au cours de laquelle un des points de catgut fut la cause d'une fistule. Cet accident opératoire, sans gravité en lui-même, eut des inconvénients désagréables : la malade laissait échapper involontairement des gaz en produisant une sorte de miaulement rappelant à s'y méprendre le cri d'un petit chat.

Aussi, l'enfant, auteur involontaire de la déchirure périnéale, âgé de quatre ans, ne cessait-il de dire à sa mère, en cherchant d'où pouvaient provenir les bruits qui excitaient sa curiosité : « Mère, où est le petit chat qui miaule : je l'entends et je ne le vois pas. Où est-il? »

C'est la curiosité de l'enfant qui amena sa mère à faire faire l'opération qui fit taire pour toujours ce petit chat trop bavard.

Cette observation, inédite et personnelle, gagne beaucoup à être racontée en patois.

Dr Ch. F.



CALEMBOUR INVOLONTAIRE

S'il est admis que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, il est moins connu qu'un chirurgien spécialisé en gynécologie puisse faire des calembours sans le savoir et causer du chagrin sans le vouloir.

Installé depuis quelques années dans la capitale du Périgord, j'ai été consulté par une jeune femme mariée quatre ans auparavant et très ennuyée de n'avoir pas d'enfants. L'examen auquel je procédai me révéla une malformation congénitale des organes génitaux, que je traduisis à ma cliente par ces mots : « Madame, votre cas est malheureux. Il faut abandonner tout espoir de maternité ; vous avez des *organes anormaux.* »

Ce diagnostic, et le pronostic qui en résultait nécessairement, provoquèrent une crise de désespoir qui me parut exagérée.

Rentrée chez elle, le mari de ma cliente, justement curieux de connaître mon opinion, interrogea sa femme, et, celle-ci fut prise d'une nouvelle crise de désespoir tel qu'elle n'arrivait pas à pouvoir parler.

« Mais, enfin que t'a dit le médecin, demanda le mari soucieux? Que t'a-t-il dit? »

Et, dans un sanglot, Mme X... avoua que je lui avais dit qu'elle avait des organes anormaux, ce qu'elle traduisait dans un langage dont je lui laisse toute la responsabilité, par les mots : « Madame, vous avez le c... en bois. » Dans sa simplicité de naïve campagnarde, elle avait interprété « Organes anormaux » par *« organes en ormeau ».*

Dr F.



LA MANIÈRE...

Un homme d'une trentaine d'années, vêtu simplement, à la manière des gens de la campagne, se présente à mon cabinet pour une dermatose. L'examen terminé et les prescriptions rédigées, notre homme en se dandinant et en cherchant ses mots me dit : « M'ssieu le Docteur, je voudrais maintenant vous parler de ma femme ».

— Ah! de quoi se plaint-elle donc votre femme? — « C'est que c'est ben délicat à vous expliquer, M'ssieu ». — Allez-y mon brave, vous savez que les médecins sont comme des confesseurs à qui on peut tout dire, il ne se passe guère de jours sans qu'ils reçoivent des confidences sur les sujets les plus scabreux. — « Dans ce cas, je vas tout vous raconter : Je suis marié depuis deux ans avec une belle fille ma foi, et je vous assure ben agréable à caresser au lit, mais chaque fois que j'faisons l'amour ça ne l'y fait rien, c'est toujours avec elle la même rengaine, t'as fini mon Pierre et ben maintenant j'vons dormir. C'est pas drôle pour moi de posséder une femme en bois. Est-ce que ça peut se guérir, M'ssieu le Docteur? »

— Ecoutez, mon ami, je ne pourrai répondre à votre question que lorsque j'aurai examiné votre femme ; envoyez-là-moi, j'essaierai de réveiller son système sensitif génital.

— « Ah M'ssieu le Docteur, vous pouvez ben essayer si vous voulez, mais je crois pas que vous réussissiez mieux que moi ».

Dr X...

— J'suis ben connu des touristes dans l'pays... j'ons un'belle vache !
— Ah !... vous leur vendez du lait ?
— Non ! c'est moi qui les dépanne.

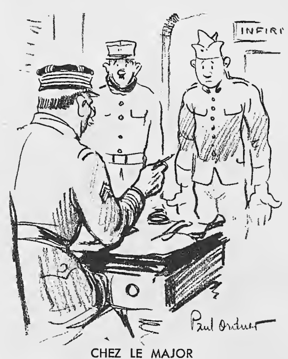
(Dessin inédit de Hyette Va'my.)



GREFFE

— Je vais vous greffer des glandes de singe...
— Pour me rendre plus fort ?
— Non... pour vous rendre plus malin !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



CHEZ LE MAJOR

— Qu'avez-vous ?
— Un refroidissement... !
— Et vous ?
— Un échauffement... !

(Dessin inédit de Paul Ordner.)

LES PIEDS

CAUSERIE AUSSI BÊTE QUE SON SUJET

par René SINN



Il est temps de réhabiliter les pieds.

Quand on pense d'un monsieur qu'il est incapable, maladroit, lourdaud, godiche, etc... ne dit-on pas de lui avec un souverain mépris : un tel? Il travaille comme un pied! Il écrit comme un pied! Il est bête comme ses pieds!

Bref, on charge les pieds de tous les péchés d'Israël.

Nous ne sommes pas gentils avec ces modestes serviteurs. Sans doute, ils ne sont pas toujours élégants, sans doute, ils sont un peu terre à terre. Mais, en vérité, ils ne sont tout de même pas aussi bêtes qu'un vain peuple pense : quand nous abusons d'eux, quand nous nous obstinons à les enfermer dans des chaussures carcan ou à les exposer au froid, ils savent parfaitement se venger avec les cors, les engelures et les durillons.

Il est exact qu'avec les inventions d'aujourd'hui le pied perd de son utilité et les pieds de nos contemporains ont de fâcheuses tendances à la paresse. Fini le temps des va-nu-pieds superbes! Nous vivons à l'âge des troupes motorisées. Les pieds ne gagnent plus de batailles et la vieille expression « Pedibus cum jambis » tend à tomber en désuétude.

Cependant le pied n'est pas encore un organe en voie de disparition : allez dire, par exemple, à un pédicure diplômé que les pieds ne servent à rien! Nous vous prédisons une réception chaleureuse!

Historiquement, le rôle du pied a été considérable : Nous ne faisons pas seulement allusion aux va-nu-pieds superbes déjà nommés, mais au bouillant Achille qui est passé à la postérité grâce à ses pieds légers, au coureur de Marathon, à la fameuse Berthe, à Cendrillon dont le pied mignon fit la fortune.

Après ces considérations philosophiques, qu'il nous soit permis de vous convier à une rapide revue de pieds :



Le pied bot qui est d'ailleurs laid.

Le pied plat qui est bien gênant dans l'infanterie et auquel Molière a dit son fait en deux vers de Tartuffe

... «J'en prévois une suite et qu'avec ce pied plat
Il faut que j'en vienne à quelque grand éclat!

Le pied du débrouillard dont celui-ci se sert comme pas un pour faire des pieds et des mains.

Le pied marin qu'il faut avoir si l'on ne veut pas passer pour un éléphant.

Le pied droit bien connu des architectes.

Le piédestal, indispensable dans la marche à l'immortalité.

Le pied Hambourgeois qui est avec les bacchantes et le chapeau melon le signe distinctif de ces messieurs de la rue des Saussaies.

Le pied de Vénus dont cette déesse traîtresse se sert parfois pour donner à ses fidèles des coups qui portent.



Les pieds nickelés, ces fameux pieds nickelés dont les aventures ont enchanté des générations de gosses !

Les pieds des locataires :

Honnis les jours de boue
Du concierge en courroux

Les pieds de cochon, régal des gourmets mais que nous ne mentionnerons ici que pour mémoire, car, comme dirait M. Edouard Bourdet, le distingué administrateur de la Comédie française : C'est pas nos oignons ! Faut les laisser à Gaston Derys, le cuistot de Ridendo.

Si nous étions M. Joseph Prud'homme nous dirions que le pied de l'honnête homme est le commencement de la sagesse : car pour un citoyen outragé ou exaspéré par un sot, quel soulagement de flanquer son 42 fillette sous le coccyx d'un malotru ! Et Palsambleu ! elles sont nombreuses, dans la vie, les circonstances où nous voudrions nous muer en mille pattes avec au bout de chacune de solides arpions ! Mais passons !

Nous avons gardé pour la bonne bouche — façon de parler — les pieds suaves des amoureux. Hé oui, quand on parle du pied, on pense trop souvent aux pieds cloutés pesants et odoriférants du troufion qui fait sonner de tous ses clous le pavé de la garnison, ces bons grands pieds sans malice qui donnent aux recrues une allure traînarde de scaphandrier.

Mais nous voulons évoquer — vision charmante — le pied coquin du monsieur qui cherche furtivement sous la table le pied de la dame ou encore le pied cambré de la jeune première qui se hausse sur la pointe pour faciliter le baiser. « Si vous répondez à l'appel de mon cœur... » Cela bien souvent pourrait s'énoncer d'abord : « Si vous répondez à l'appel de mon pied... »

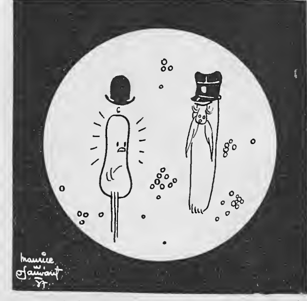
Car que d'idylles ont commencé par un jeu d'escarpins avant de continuer par... le reste et de mériter peut-être l'immortalité grâce aux douze pieds du poète?

René SINN.



— Quand vous aurez fini de me regarder comme ça : je ne suis pas un drain ?

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



— Hep là !... vous ne savez pas encore que la vessie cave est à sens unique !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)

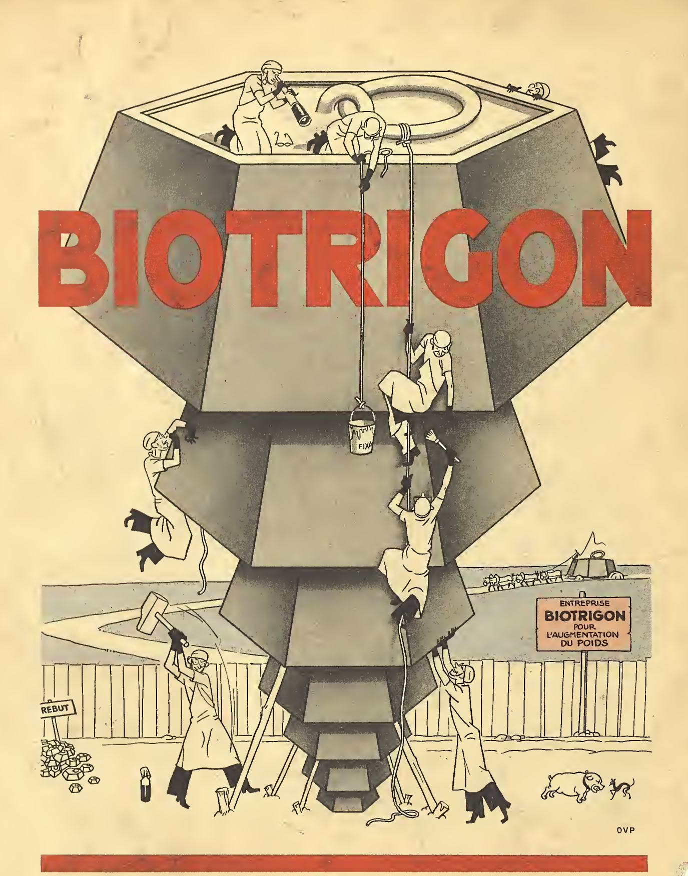
Le Gérant . Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



EUPEPTIQUE _ CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX _ DÉCONGESTIF

LABORATOIRE MARINIER _ 23, Rue Ballu _ PARIS



BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

4ME ANNÉE N° 78
20 Novembre 1937

Ste CATHERINE

J. Zoucher

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin


BIOTRIGON



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)
FRANCE & COLONIES . . 75 fr.
ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.
ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ



La Sainte Catherine, c'est une fête que les jeunes filles célèbrent en riant, pour ne pas avoir l'air d'en pleurer.

Ce n'est pas très drôle d'avoir déjà vingt-cinq ans — et encore les Catherinettes ne s'en rendent-elles pas tout à fait compte.

Il existe un abîme invisible qui sépare soudain celle qui a vingt-cinq ans de celle qui ne les a pas encore.

Une jeune femme de vingt-cinq ans est une toute jeune femme, une jeune mère de vingt-cinq ans est une toute jeune mère. Mais une fille de vingt-cinq ans n'est plus une toute jeune fille.



Certes, ce n'est pas encore une « laissé pour compte ». On fait de bons mariages à tout âge, et même de meilleurs un peu plus tard, s'il faut en croire Léon Blum. N'empêche qu'à vingt-cinq ans une fille qui n'a pas encore connu l'homme — employons des euphémismes bibliques — a perdu de belles années.

Aujourd'hui, la Sainte Catherine n'est plus célébrée avec exubérance. J'ai connu des années, tout de suite après la guerre, où une Sainte Catherine était l'occasion pour les demoiselles de jeter leurs bonnets par dessus les moulins. La Sainte Catherine provoquait parmi les jeunes modistes encore sages autant de ravages que Noël ou la Mi-Carême. C'est bien fini ! je ne prétends pas que la vertu soit plus solide, mais elle se sacrifie moins gaiement.

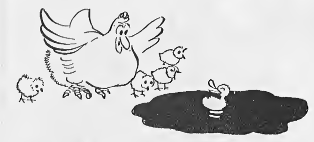
Comme cette chanson d'avant-guerre dans laquelle une sœur qui connaissait la vie conseillait à Madeleine de garder son cœur, les chroniqueurs soucieux de la vertu des petites filles leur conseillaient chaque année, le 25 novembre au matin, de ne pas faire d'excentricités et de ne pas succomber à la tentation.

Hélas, la Sainte Catherine n'est même plus un prétexte, les fêtes ne sont plus l'occasion de gaîtés expansives et les jeunes gens des deux sexes ne sont plus aujourd'hui que des cochons tristes.

C'est peut-être parce que nous avons mangé du raisin vert que nos enfants ont les dents agacées, c'est peut-être aussi parce qu'il n'y a pas de quoi rire, qu'ils ne rient pas ? Mais pensions-nous tellement à notre avenir quand nous avions leur âge ?

On leur a trop répété qu'il fallait être sérieux, ils le sont, et nous nous désolons d'avoir été trop écoutés.

Quand je dis qu'ils sont sérieux, c'est une façon de parler ; ils font d'autres bêtises et de plus graves. Ceux de ma génération faisaient peut-être des



dettes, mais ils ne signaient pas de chèques sans provision pour les payer.

C'est toute la différence entre les pères et les enfants.

■ ■ ■

Le mois de novembre est celui des mariages.

Résultat des vacances ! on s'est connu, on s'est plu, on s'est aimé — et quelquefois même un peu trop, ce qui oblige à des consécrations officielles quelquefois précipitées, pour que les personnes qui comptent sur leurs doigts ne s'écrient pas indiscrètement : « Ah ! ah ! voici encore un petit bébé qui fait honte à sa mère ! »

Quoique les mères aujourd'hui n'aient pas honte pour si peu !

Naguère les coureurs de dot pouvaient encore espérer une jeune fille avec tache. Les jeunes filles avec tache n'existent plus, la tache a disparu ou plus exactement elle n'a plus aucune importance. Je ne connais pas assez de jeunes filles pour me



permettre de donner mon avis, mais les personnes bien renseignées prétendent qu'aujourd'hui une jeune fille sans tache est une rare exception.

■ ■ ■

J'ajoute que la dot, elle non plus, n'existe plus. On ne dit plus d'une demoiselle qui louche : « Mais elle a une jolie dot ! » on dit : « Elle aura une jolie situation. » Ce qui veut dire que le papa ne lâchera pas la forte somme, qu'il n'a pas ou dont il a besoin, mais versera au jeune ménage une pension annuelle qui n'a l'air de rien, mais cependant représente un capital considérable. Douze ou quinze mille francs, qu'est-ce à l'heure actuelle, au train où l'argent file ? N'empêche que cela représente un capital de trois à quatre cent mille francs.

(Et l'on dira encore que je ne sais pas compter !)

Si vous êtes curieux de voir une liasse de quatre cents gros billets, je ne vous conseille pas de venir les chercher dans ma poche.

Les parents prennent des engagements qu'ils tiennent s'ils le peuvent et qu'ils ne tiennent plus le jour où ils disent à leur gendre :

— Mon garçon, vous gagnez plus d'argent que nous, vous n'avez pas besoin que nous nous saignions aux quatre veines pour vous donner les sommes dont vous n'avez plus besoin. »



Il n'y a plus pour avoir de dots que de jeunes héritières, mais ce n'est pas une raison pour qu'elles confient la gérance de leurs biens à leurs époux.

■ ■ ■

J'ai relu pendant les vacances des pièces et des romans qui datent d'il y a soixante, quatre-vingts ou cent ans ; c'est plus loin que le moyen âge.

Cependant ces époques « Colinette » qui nous semblent charmantes étaient traversées de soubresauts et de bagarres. 1830 était plus qu'une émeute, c'était une révolution. Les journées de février 1848 eurent tout de même une certaine importance. Le 2 décembre causa pas mal de victimes, sans parler de la Commune qui, après la guerre, fit couler le sang à flots.

Et pourtant jusqu'alors les mœurs bourgeoises étaient quasi pastorales si je puis dire. Un père de famille ne sortait pas sans son notaire et les jeunes gens attachaient encore une certaine importance aux usages et aux rites.

Ah bonne mère ! comme nous sommes loin de tout cela !

Je ne connais pas un jeune homme bien qui n'ait pas son auto et c'est la première emplette d'un jeune ménage.

FINANCE



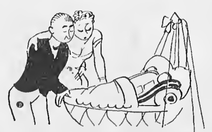
— Avez-vous payé votre taxe sur les opérations à long terme ?

(Dessin inédit de Régis Manset.)

Tant mieux si cela amuse les jeunes mariées. Mais la gueule du moraliste !

Un petit cousin a dit à une petite cousine :

— Fous moi la paix ! Nous aurons un gosse quand j'aurai fini de payer l'auto.



Je trouve cela d'une sagesse admirable. Le jeune ménage qui fait l'amour avec précaution pour éviter les complications financières.

Mais quand l'auto sera payée, elle sera usée, et quand elle sera usée, il faudra en acheter une autre.

Pauvre France dénatalisée !

Citroën disait que notre pays, au point de vue de l'automobile, n'était pas arrivé à l'époque de la saturation.

Autrement dit qu'il y avait encore des enfants de trop.

■ ■ ■



J'aime la lecture des journaux féminins parce qu'ils donnent l'impression heureuse que nous vivons en un temps ou les femmes n'ont qu'à se préoccuper d'être belles.

Ce qui pousse ma joie au délire, c'est de lire dans un journal dont la clientèle se compose de midinettes, de dactylos, d'institutrices et de postières, un article où la chroniqueuse qui décrète que cet hiver au théâtre on portera beaucoup de diadèmes. Le saphir n'est plus à la mode — pleurez mes yeux — mais l'émeraude tient encore le bon bout, bien que menacée de près par le rubis.

J'aime le conseil, bien qu'il soit plus modeste, d'avoir pour chaque robe des souliers, des bas, un sac, que sais-je encore, appareillés ? Ceci pour de petites mômes qui attendent leurs fins de mois pour s'acheter une paire de croquenots.

Et les produits de beauté et les conseils pour être « trompe-couillonnée » comme une star d'Hollywood !

— Massez-vous le front, les tempes et les joues, une demi-heure chaque matin. Ceci à des gamines qui ont tout juste le temps de se décaper la figure avec un coin de serviette et qui ont déjà une tendance trop fâcheuse à se barbouiller les yeux de noir, la bouche de rouge et de se sucrer la gaufre, selon une forte expression d'une de mes amies.

Et les conseils de prendre comme Poppée des bains de lait d'ânesse, comme s'il y avait des pompes de lait d'ânesse comme des pompes d'essence !

Pauvres jeunes filles qui imaginent qu'il suffit d'être riches pour être belles !



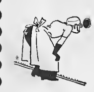
Pendant les vacances, de jeunes femmes élégantes se sont groupées autour d'une vachère auvergnate, comme autour de la « Petite Pomme d'Api ». La jeune fille avait un teint merveilleux. Les Parisiennes lui ont demandé son secret ; elle a répondu :

— Je me fais lécher par mes vaches !

Chiche ! mais ce n'est déjà pas si facile à Paris.

Robert DIEUDONNÉ.

VARIATION SUR LES MOTS HISTORIQUES

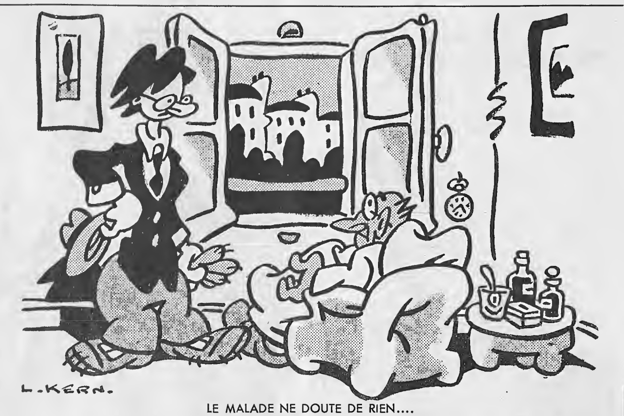


Dans un endroit discret où chacun règne en maître
Un Tel débretellé découvrant ses appâts
Maudit l'agar-agar qui ne fait rien paraître
....L'agar demeure et ne se rend pas.

Dr G. LABICHE.




GRIPPE
TRACHÉO-BRONCHITES
BRONCHO-PNEUMONIE
PNEUMONIE
COQUELUCHE-BACILLOSE
BRONCHITE FÉTIDE
VOIES RESPIRATOIRES
SIROP
LE BRUN



LE MALADE NE DOUTE DE RIEN....

— Alors, vous faites des remplacements, jeune hamme... Ça en cannaît des trucs, ces médecins, ... moi, camme malade, je ne suis pas fichu de trouver un remplaçant. (Dessin inédit de L. Kern)

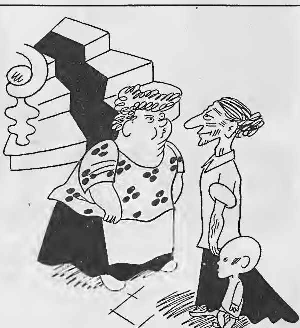


ORTHOGRAPHE

— Il y a six mois, Docteur, vaus m'aviez dit de me caller un rigallat sur la poitrine.

— Ah ! bien !... et voici maintenant les effets.... du rigalo.

(Dessin inédit de Grellet.)



L'HYPERSENSIBLE

— Le maindre bruit me fait sursauter. Si je vaus disais que je ne peux même plus gifler Lulu sans avair des palpitatians de cœur.

(Dessin inédit de Varé.)



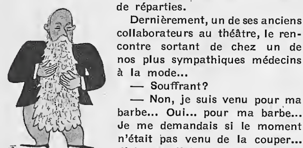
de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

AH! LA BARBE

Notre bon maître Tristan Ber... n'est jamais à court de réparties.



Dernièrement, un de ses anciens collaborateurs au théâtre, le rencontre sortant de chez un de nos plus sympathiques médecins à la mode...

— Souffrant?

— Non, je suis venu pour ma barbe... Oui... pour ma barbe... Je me demandais si le moment n'était pas venu de la couper... J'ai du poil à revendre!

— Ah! très bien! et que vous a conseillé ce brave M... pour votre barbe?

— Il m'a conseillé... de la lotir!

■ ■ ■

CONFRERES

Le charmant Curnonsky nous conte celle-ci qui est, comme eût dit Rabelais de « haulte graisse ».

Deux médecins, dans une petite ville, sont concurrents. Or le, premier est nanti d'une haleine un peu... forte.

Un jour, on demande au second s'il s'est réconcilié avec son confrère...

— Non pas! répond-il... Non pas! il y a des cadavres entre nous... des cadavres... et l'ennui, c'est que lui... il les mange!

L'histoire est amusante. Mais ne la connaissait-on pas appliquée... à des Gens de Lettres?

■ ■ ■

VOYAGE AUTOUR DE LA CHAMBRE

Cet éminent oculiste avait été convoqué, l'autre après-midi à la Chambre, pour être entendu par une commission compétente, dans la préparation d'un projet de loi, où l'on avait besoin — n'est-ce pas le cas de le dire? — de ses « lumières ». Or, l'attente fut longue, longue...

Enfin, l'on vint dépanner l'éminent spécialiste...

— Excusez-nous, s'empressa M. F..., nous vous avons condamné à... la chambre...

Mais la réponse fut une... excuse :

— Oh! moi! je suis encore plus dur que vous... quand je condamne quelqu'un... c'est à la chambre noire!

■ ■ ■

CENT METRES... PLAT!

A l'exposition, le docteur X..., chef de la classe gastronomique, a traité avec faste et générosité de nombreux convives, qu'il sut éblouir par ses connaissances culinaires.

Or, notre moderne Brillat-Savarin est d'un poids infiniment respectable, genre « Pauley » et c'est tout dire.

— Cher ami, vous devriez faire un peu de sport...

— De sport, rétorque le bon amphytrion, mais je ne fais que ça...

— Que ça?

— Eh oui, ne suis-je pas le champion du 100 mètres.. plats...

Et le docteur de reprendre du troisième... plat!

■ ■ ■

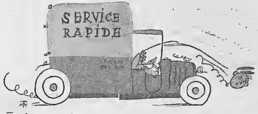
L'HABITUDE

Ce savant neurologue, habitué du Palais, était amené, l'autre après-midi comme témoin, en correctionnelle.

Non pour donner un avis de savant.

Mais pour relater ce qu'il savait d'un accident survenu sous ses yeux, à la Porte d'Italie.

Son tour venu, il fait sa déposition :



— ...Le conducteur du camion perdit alors la tête...

Alors le Président!

— Mon cher docteur, vous ne donnez pas une consultation.

— Vous m'excuserez, monsieur le Président, je parle... je parle avec mes réflexes!

RANCUNE

por Albert Guillaume.

— " Quoi donc ? Une mauvaise nouvelle ? "

— " C'est la note du docteur... formidable !... et, pour ce prix là, il me défend tout ! "



ENTRETIEN AVEC LE DIABLE

de Jean de LAVILLE de MIRMONT

Il paraît difficile vu le degré actuel de notre civilisation, de se représenter le Diable autrement que comme un monstre noir, aux yeux de braise, aux pieds fourchus, dissimulant des cornes de bouc sous un chapeau rouge et une queue velue dans un haut-de-chausses.

Pourtant, certaines peuplades superstitieuses du centre de l'Afrique, qui, si l'on en croit les récits des missionnaires, le vénèrent presqu'autant que nous, lui attribuent la couleur blanche. Quand aux partisans de la secte de Sintos, au Japon, ils demeurent persuadés que ce personnage affecte la forme du renard, et, curieuse coïncidence, les insulaires des Maldives lui sacrifient des coqs et des poulets.

A la vérité, toutes ces opinions sont également fausses. Le Diable n'est qu'un pauvre homme, d'aspect insignifiant. Il ressemble à un professeur libre aussi bien qu'à un agent des ponts et chaussées. On lui voudrait même l'air plus digne, tout au moins plus adéquat aux tendances politiques de ces dernières générations.

La première fois que je le rencontrai, ce fut à Paris, comme de juste. Il buvait un café noir sur le zinc d'un bar du quai de la Tournelle, vers onze heures du soir. Nous étions l'un et l'autre un peu gris. Je me souviens néanmoins que le phonographe de l'établissement exécutait à ce moment précis « le réveil du nègre » sur le banjo. Le démon me proposa d'abord une partie de ce jeu du hasard, dérivé du zanzibar, et communément dénommé le « trou-du-cul » parce que l'on n'y compte que les as. Je refusai, sachant le drôle affiché dans plusieurs cercles et casinos de bains de mer. Il m'offrit alors très poliment de lui tenir compagnie sur le quai jusqu'au premier coup de minuit, instant où il reprend son service.

Nous fîmes quelques pas en silence. Puis, comme je devais m'y attendre, il essaya bientôt d'exercer sur moi des séductions, dans le but de s'approprier à bon compte mon âme immortelle.

— Voulez-vous devenir invisible? insinua-t-il à voix basse sur un ton que les Parisiens affectent d'habitude pour vendre des cartes transparentes aux anglais, sur le Parvis de Notre-Dame.

— Eh bien ! portez sous le bras droit le cœur d'une chauve-souris, celui d'une poule noire, ou, mieux encore, celui d'une grenouille de quinze mois. Mais il est plus efficace de voler un chat noir, d'acheter un pot neuf, un miroir, un briquet, une pierre d'agate, du charbon et de l'amadou...

Je n'étais pas d'humeur à me laisser réciter plus avant le *Petit-Albert* et les *Clavicules de Salomon*, ouvrages désuets dont j'ai depuis longtemps abandonné la lecture.

— Il me semble, répliquai-je, qu'à notre époque de progrès sociaux et économiques votre science retarde un peu. Mlle Irma (ne fut-elle point ma première maîtresse, lorsqu'elle lisait l'avenir dans le marc de café non loin de la station du métropolitain Réaumur-Sébastopol?) en connaissait tout autant que vous sur ce chapitre. Au moyen d'une simple table tournante

en acajou plaqué, elle m'a même procuré un entretien particulier avec le général Boulanger. Je désirais, en ce temps-là, me faire exempter du service militaire.

— Mon art est éternel, mon fils, reprit le Diable, et ses préceptes sont toujours bons. Mais je m'aperçois que, bien, que sceptique et gâté par l'esprit du siècle, vous possédez quelque instruction. Je vous rangerais volontiers au nombre des intellectuels.

Ces paroles qui me flattèrent m'induisirent à penser que mon compagnon cherchait cette fois à m'attirer dans le péché d'orgueil.

— Si vous tenez à ce que nous restions amis, lui dis-je, n'essayez pas plus longtemps de ruser avec moi.

Vous voulez mon âme? C'est bien, je vous la céderai pour ce qu'elle vaut. Cessez donc un instant de me pousser le coude chaque fois que nous croisons sur le trottoir une de ces impures prometteuses que la misère à réduites à faire partie de votre clientèle. Je ne vous demanderai qu'une seule chose en échange de ce que vous désirez de moi : me distraire. Voyez-vous, Diable, je m'ennuie autant qu'un homme peut le faire sur cette planète. Comme on dit, j'ai des idées noires. Les crimes passionnels de nos grands quotidiens ne m'intéressent même plus ; d'ailleurs, les assassins se font toujours prendre ; la manille, le piquet, et le jeu de tonneau n'ont aucun mystère pour moi. Les bienfaits de la gymnastique ou le résultat du grand prix cycliste ne suffisent guère à mes aspirations vers l'idéal. Je voudrais que vous m'offrissiez un spectacle capable de me procurer de l'enthousiasme pendant seulement dix minutes. Tenez, par exemple, maintenant, derrière la Halle-au-Vins, une aurore boréale! Déchaînez quelque cataclysme inédit, faites sonner toutes seules les cloches de Notre-Dame et s'envoler vers le ciel, comme une flèche, la Tour Eiffel. Rendez la liberté aux deux girafes du Jardin des Plantes, puis réveillez les morts du Père-Lachaise et conduisez-les en bon ordre, par rang d'âge et de distinction, à travers les boulevards jusqu'à la Concorde. Donnez au moins un volcan à Montmartre et un geyser au bassin du Luxembourg.

Si vous faites cela, je renonce à jamais à ma part de vie éternelle dans le sein d'Abraham. De l'imprévu, de l'imprévu ! C'est du manque d'imprévu que nous périssons tous, depuis l'âge quaternaire !

— Mon fils, me répondit alors le Diable avec indulgence, songe qu'il existe dans Paris et sa banlieue plus de trois millions d'habitants. Si j'exauçais ton désir de merveilleux, je verrais se produire immédiatement deux millions et demi de conversions à diverses religions (je suppose, bien entendu, que 500.000 personnes d'esprit faible, environ, mourraient de peur sur le coup). En conséquence, considère la perte sèche que j'aurais à enregistrer pour ne compter à mon actif que ta seule âme qui, tout bien considéré, serait une assez médiocre acquisition. Mais, puisque tu me mets au pied du mur, retourne-toi et vois.

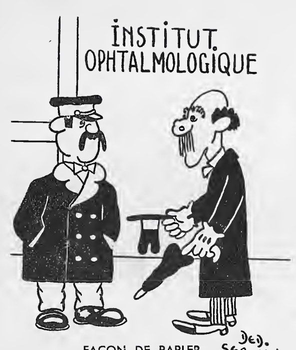
Ce disant, le Diable disparut mais sans répandre, contre toute prévision, la moindre odeur de soufre.

J'obéis à sa recommandation et le spectacle qui s'offrit à mon regard me brisa les jambes de stupeur. Il y avait... il y avait *deux lunes* dans le ciel. Deux lunes, deux lunes égales se levaient ensemble à l'horizon.

C'était, on en conviendra, plus qu'il en fallait pour une nuit d'été, déjà si poétique par ailleurs. Je songeais au prétexte suffisant que me procurerait cet événement sans précédent en vue de manquer mon bureau le lendemain matin, lorsqu'un détail me frappa soudain. La première des deux lunes marquait exactement minuit. Elle n'était autre que le cadran lumineux de la gare de Lyon.

Voilà comment, un soir d'ivresse, j'ai vendu mon âme pour une pendule.

Jean de LAVILLE de MIRMONT.



FAÇON DE PARLER

— Le docteur est-il visible oujourd'hui ?
— Oui... mois pour les oveugles "seulement" !

(Dessin inédit de Ded. Seguin.)



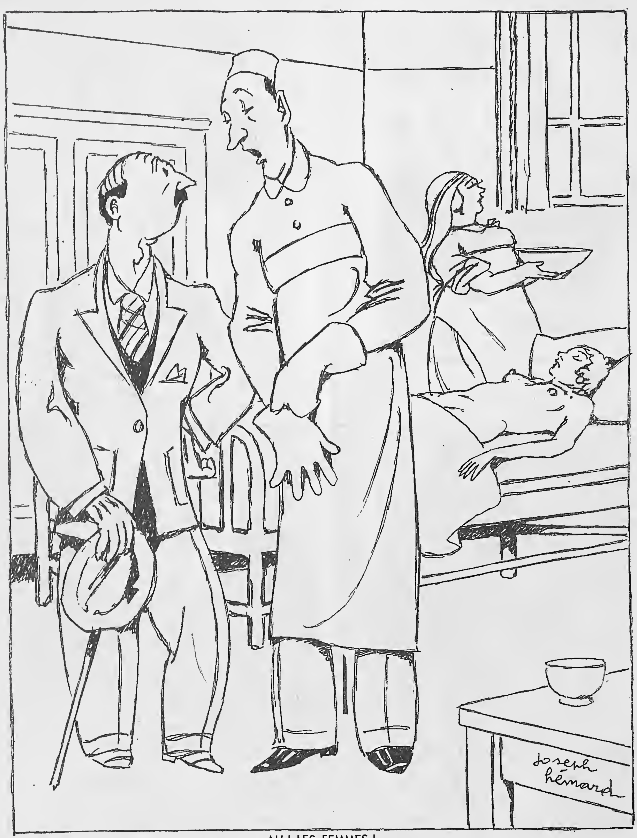
— L'omour, l'omour ! Crois-tu que c'est ça qui te rempliro le ventre, mo pauvre fille !...

(Dessin inédit de Jo Paz.)



— Je ramène de la mer de superbes coques...
— Et moi des gonocoques...!

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



AH ! LES FEMMES !

— Vous savez que votre amie s'est brisé deux fausses côtes !

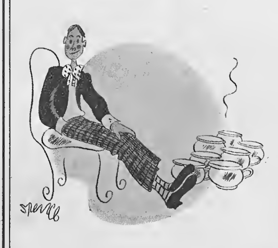
— Comment ?... Je lui connaissais déjà des fausses dents... Voilà qu'elle a des fausses côtes à présent ! !...

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)

LA CONSULTATION DU PHOCÉEN

Je veux vous conter une histoire
Qu'on me conta ces jours passés;
Libre à vous de ne pas la croire,
Mais elle est drôle, c'est assez.





Un Marseillais, un pur, un de la Cannebière,
Faisant le commerce à Paris,
Y demeurait avec son fils,
Jeune homme de quinze ans aussi laid que son père.
Le pauvre enfant dépérissait!
Ce n'était pas excès d'étude,
C'était un maître cancre et pourtant il n'avait
Aucune mauvaise habitude,
Car il n'aimait ni les boissons
Ni les filles ni les garçons;
Mais il dépérissait.
Sa mère, fort inquiète,
Fit venir tous les médecins.
L'un prescrivit le fer, l'autre ordonna la diète,
Celui-ci la rhubarbe et celui-là les bains;
On lui mit des moxas, un séton, un cautère,
Il s'en allait toujours en terre,
Rien n'y faisait.
Enfin on entendit parler
D'un tout jeune homme de Marseille,
Docteur-expert de Montpellier,
Qui dans son art faisait merveille;
On l'appelle.
Il arrive et trouve le moutard
De plus en plus mal à son aise,
Rendant son âme marseillaise.
« On me fait venir un peu tard! »
Dit-il en prenant une chaise.
Il regarde l'enfant, il lui tâte le pouls,
Et la mère disait : « Oh! monsieur, voyez-vous?
Je n'y survivrai pas s'il faut que je le perde! »
Après quelques instants de méditation,
Notre Esculape lui répond :
« Enfermez-moi ce bougre avec six pots de m...
C'est là votre dernier espoir,
Et dans trois jours d'ici je reviendrai le voir. »
Le père regarde la mère.
La mère regarde le père.
On était en juillet.
On fait ce qu'il prescrit.
Le malade avait de l'appétit.
« Otez deux pots, dit-il, et donnez un potage ».
La joie entre dans le ménage.
Trois jours après l'enfant est un peu plus dispos.
« Ça va de mieux en mieux; ôtez encore deux pots,
Mais calfeutrez bien la fenêtre!
Enfin, après trois jours, on le voit reparaître.
L'enfant était tout rose et le printemps
N'a pas de tons plus éclatants;
Mais la chambre infectait à vous donner la peste.
« Votre enfant est sauvé, qu'on emporte le reste ».
Lors, la mère lui dit : « Quel était donc son mal?
— Il avait simplement besoin de « l'air natal! »

(Attribué à Alexandre DUMAS Fils.)



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE PROFESSEUR

WAITZ

C'est encore tout imprégné de l'optimisme des vacances qu'il vient de passer en Auvergne, que le Professeur Waitz nous a reçu à Strasbourg où il pratique la médecine générale, professe à la faculté, court les chefs-d'œuvre et chasse le chat. Le Docteur nous dit d'abord comment après son internat à Paris il vint s'installer dans les murs d'Oberlin et de Gutenberg. Puis il nous raconte tout de suite, avec l'admiration d'un connaisseur, les beautés des Vosges et avec l'art d'un grand amateur de sculpture, celles de Strasbourg et de sa cathédrale, œuvre d'Erwin de Steinbach et, dit la légende, de sa fille Sabine.

— Remarquez, ajoute aussitôt le docteur, les yeux ironiques derrière le reflet des lunettes, qu'il est probable que c'est plutôt le fils de ce Steinbach qui continua l'œuvre de son père et que l'histoire de Sabine est complètement fausse.

— C'est dommage.

— Oui, et quant à moi, il me plaît assez de m'en tenir à la légende.

Nous sommes dans la cité de Gottfried, le trouvère et l'ombre du célèbre chantre de Tristan et Isolde influe certainement sur le professeur.

— Vous nous disiez il y a un instant, votre amour pour la sculpture et je pense que vous êtes ici à Strasbourg, dans un vrai Musée.

— Oui Donatello, Bartholdi, Rodin ont ici des œuvres de toute beauté. Mais j'admire aussi et surtout certains morceaux de vieilles sculptures romanes alsaciennes, dont quelques-unes ont encore leurs niches dans les murs de diverses maisons des vieux quartiers. Je suis d'ailleurs un visuel et je me plais aussi parmi les Van Goyen et les Rubens.

A Colmar entre autre, le professeur a été voir le fameux tableau de Martin Schongauer qui se trouve à la Cathédrale et représente la Vierge au Buisson d'or.

La façon dont le guide le lui présenta ne manqua pas de l'amuser.

Pour accéder à ce chef-d'œuvre qui est caché par un rideau, le guide, empreint d'une dignité très respectable, qu'on rencontrait autrefois chez les gens de bonne maison, plaça un tabouret. Ensuite il alluma une à une les bougies placées autour du tableau, puis, avec une onction toute pontificale, il tira lentement le rideau et de sa voix de mezzo, dit : « montez et profitez ». Ce que, nous dit le docteur, s'empressent de faire généralement les touristes plus ou moins impatientés.

Le professeur nous parla encore du rétable de Grunwald. Sur ce sujet, il est intarissable et captivant. Malgré tout le charme de son érudition artistique, notre curiosité professionnelle nous fait aiguiller la conversation vers d'autres sujets plus proches de lui.

— Non, nous dit-il, je ne fais pas de sport et n'ai pas spécialement de violon d'Ingres en dehors de mon affection pour les disciples de Pygmalion.

— J'aime les voyages, bien sûr, mais en dehors de la courte période de vacances que je m'adjuge chaque année, je n'en ai guère le temps. Je suis très pris par mes expériences. Expériences pour lesquelles je suis contraint de faire une grande consommation de chats. J'en achète un peu partout et à qui veut bien m'en vendre. Ce qui ne va pas sans provoquer des incidents tragi-comiques.

Entre autres ce jour où une dame qui portait écrit sur sa tendre physionomie un amour égal pour les chiens, les chats, et les choux à la crème, fit irruption à la Clinique et demanda à Eugène, mon garçon de laboratoire, qui la recevait, s'il n'avait pas, en ce moment, un « superbe chat blanc ».

Malgré qu'Eugène n'eût pas la conscience très tranquille, il certifia qu'il n'avait jamais rien vu de pareil et comme la dame insistait, il jura avec applomb à faire pâlir de dépit tous les traîtres du repertoire, qu'il n'y avait pas un seul chat à ce moment là, à la clinique. La bonne dame finit par se laisser convaincre. Elle s'apprêtait à sortir, quand d'une pièce voisine, les nombreux chats que nous hébergions alors, sentant leur pâtée quotidienne qu'on leur appor-



PROFESSEUR WAITZ

(Dessin inédit de Jan Mara.)

tait, commencèrent à pousser les miaulements qu'en cette circonstance leurs pareils ont coutume de faire entendre. La pauvre dame, pensa qu'on égorgeait quelque part son amour et se précipita en criant dans le réfectoire des matous. Là elle put constater de ses yeux attendris tout une pléiade de chats satisfaisant leur appétit, qu'en outre, son « fifils » n'y était pas et consentit à battre en retraite.

Une autre fois, poursuit le professeur, l'aventure tourna à mon désagrément.

Je cherchais depuis quelques jours, une chatte enceinte, sans succès. Je désespérais d'en trouver quand mon garçon de laboratoire, qui est très débrouillard et très au courant de ces choses, m'assura qu'il avait enfin trouver l'oiseau rare. Il avait en effet en vue une superbe chatte remplissant les conditions. Le hic était que le détenteur en demandait assez cher.

Après diverses tergiversations, je me rendais acquéreur de l'objet de cette convoitise. Nous le traitâmes avec tous les égards dus à son prix et son état, jusqu'au jour de l'expérience où nous devions éprouver une bien cruelle désillusion. Au « découpage » nous nous aperçûmes que mon garçon de laboratoire et moi-même avions été odieusement trompés. En fait de chatte enceinte, il s'agissait tout simplement d'un fort beau chat que la castration avait rendu superbe et gras, mais qui par un phénomène en somme assez naturel, ne présentait aucun symptôme d'une proche maternité.

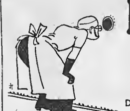
Ridendo



SOUVENIR DU P. C. N.

— Tiens ! docteur, vous cueillez des simples ?

(Dessin inédit de G. Pavis.)



Le Toubib déchaîné

SUPPLÉMENT A RIDENDO

" Je suis le Spéculum du Monde "
Dr KNOCK



Directeur : Th. DIAFOIRUS Rédact. en Chef : Prof. SANGRADO Gérant : Dr FAUST

Rédaction - Administration - Publicité - RIDENDO, 107, Rue Lafayette, PARIS

ALLEMAGNE, TERRE DE STÉRILISATION

BERLIN. — La campagne de stérilisation a repris dans le IIIe Reich. Dans toutes les villes, dans tous les villages, tous ceux qui éprouvent le moindre doute sur la pureté de leurs origines aryennes se présentent dans les services médicaux nationaux socialistes aménagés à cet effet, avec la spontanéité qui caractérise les mouvements de masse du peuple allemand. C'est au cri de : « Heil Hitler ! » qu'ils prennent place sur a table d'opération. L'un d'eux s'est même fait tatouer sur la poitrine cette fière devise :

« Tout homme stérilisé est bon Aryen ».

ÉCHOS DES CLINIQUES

— M. Tristan Bernard ne va pas bien du tout. On sait que l'éminent humoriste, en sortant l'autre jour du Petit café, a été renversé par un taxi. Tout d'abord, l'accident ne parut pas grave. Toutefois, on n'avait pas été sans remarquer que l'illustre victime n'avait, fait sur le moment, aucun mot d'esprit, ce qui sembla insolite. Et depuis quelques jours, l'état du maître s'est subitement aggravé. Le malade est sujet à de violentes crises de désespoir. Il veut absolument écrire au président de la République pour lui demander de changer de nom :

— « J'en ai assez, gémit-il, d'être Triste en Bernard. »

UN NOUVEAU COLLÈGE JAPONAIS

TOKIO. — *Un nouveau collège de jeunes filles va être prochainement inauguré par le Mikado. Cet établissement scolaire ultra-moderne a été construit à la suite du voyage qu'a fait en France l'éminent professeur Oushira-Tumoru, de la Faculté impériale de Médecine de Tokio. Le professeur avait été vivement intéressé par le collège de Bouffémont (Seine-et-Oise), dont les installations avaient particulièrement attiré son attention. Le nouvel établissement scolaire vient d'être construit dans la banlieue de la capitale nippone et donne, à peu près, la reproduction du collège de Bouffémont. Il s'appellera Collège Impérial de Susema.*

(Agence Rengo).

IMPORTANTES DÉCISIONS A LA S.D.N.

GENEVE (*de notre correspondant particulier*). — **Ayant définitivement réglé le conflit sino-nippon, l'assemblée genevoise a pu s'occuper enfin des choses sérieuses. Un débat capital s'est déroulé à propos de la question des sucettes — problème international par excellence. On sait que les médecins ont, à plusieurs reprises condamné l'usage de cette friandise comme contraire aux lois de l'hygiène. Or un projet de législation vient d'être mis au point. L'usage de la sucette serait désormais interdit aux enfants, il ne serait plus autorisé que pour les sénateurs.**

LES 40 HEURES DANS LES POMPES FUNEBRES

Une déclaration de M. Léon Jouhaux :

PARIS. — Au printemps dernier, le gouvernement décidait d'appliquer la loi des 40 heures dans les Pompes funèbres. Quels sont, après plusieurs mois les résultats de cette réforme dans une corporation qui intéresse la vie de tous les citoyens? Nous avons interviewé à ce sujet M. Léon Jouhaux.

— « Cette mesure, nous a déclaré le secrétaire général de la C. G. T. était impatiemment désirée par les intéressés qui étaient bien décidés à ne pas la laisser enterrer. Il était intolérable en effet, que le personnel des Pompes continuât à se tuer de travail pour les morts. Passer toute la journée parmi les macchabés, c'est à devenir neurasthénique! Il était juste que ces travailleurs occupés de notre repos éternel aient un large repos hebdomadaire.

D'ailleurs, on peut, dès maintenant, constater les heureuses répercussions de cette réforme sur l'ensemble de la population : le pauvre monde ne pouvant plus décéder pendant le weed-end, les jours de fête et les congés payés, la mortalité est en forte régression. »

ON TIENT ENFIN UN TERRORISTE

PARIS. — Un individu de mauvaise mine, portant plusieurs blessures, se présentait hier à l'hôpital de la Pitié, demandant à être hospitalisé. Le médecin de service l'ayant examiné, constata que l'individu avait une plaie profonde à la tête et une autre à la poitrine. A toutes les questions qui lui furent posées, le blessé se borna à répondre :

— C'est ma faute! Ça m'apprendra à faire la bombe!

Ces propos significatifs prouvent que l'on se trouve, sans nul doute, en présence d'un dangereux terroriste.

LES SPORTS

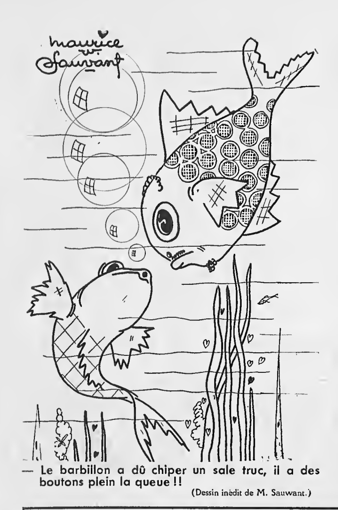
APRES LE PARIS-STRASBOURG A LA MARCHE

STRASBOURG. — *Nous avons demandé à Godillot, le formidable vainqueur de la formidable épreuve de 600 kilomètres ce qu'il pensait de son triomphe :*

— Ah! si je n'avais pas si mal aux pieds, s'est-il écrié, avec amertume, qu'est-ce que je leur passerais aux s... qui ne m'ont pas prévenu au départ qu'on peut aller de Paris à Strasbourg par le train!

LES SPECTACLES

C'est vendredi prochain qu'aura lieu, au Colisée, la présentation si impatiemment attendue de la superproduction franco-italienne : *L'Amour en Duce* **avec Benito Mussolini et Magda de Fontanges.**



— Le barbillon a dû chiper un sale truc, il a des boutons plein la queue !!

(Dessin inédit de M. Sauwant.)



CAMPING

L'aérophage a gonflé son matelas pneumatique.

(Dessin inédit de Lep.)

TRANSFUSION

Le Maharadjah de Kapourtala ayant été blessé grièvement dans un accident, une transfusion d'urgence est jugée nécessaire.

Le chirurgien demande à Samuel Jacob, qui assiste à la consultation, s'il veut bien donner son sang pour sauver le Prince hindou. Jacob hésite, mais sur la promesse, d'une large récompense, accepte la proposition.

L'intervention a lieu. Jacob recoit un chèque de 40.000 francs. Enthousiasme...

Cependant, le Maharadjah ne va pas sensiblement mieux. Deuxième transfusion. Bien entendu, Jacob se propose. Deuxième chèque : 10.000 francs. Troisième transfusion : 1.000 francs. Quatrième transfusion, le blessé est complètement rétabli, mais Jacob ne reçoit même pas un maravédi...



Déçu, il se plaint amèrement : « Comment, j'ai donné quatre fois mon sang pour cet homme — certes, la première fois, il a été fort honnête. Mais ensuite, il a baissé son prix au point de ne plus même rémunérer mon dernier sacrifice, ce n'est pas juste... Et le chirurgien de répondre : « Que voulez-vous, c'est que maintenant, il n'a plus que du sang juif dans les veines... »

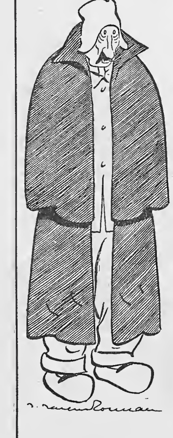
LA VISITE

DE COURTELINE



Lapérine arriva le dernier à l'infirmerie régimentaire. La visite était commencée. Il poussa la porte, et, sans bruit, vint s'aligner à la suite des malades dont une longue défilée cachait déjà la muraille nue de la petite salle. Il s'était composé une tête de circonstance : sa figure jaune, point rasée, enfouie dans le collet dressé de son manteau ; sa tignasse un peu longue, éparse ; sa toque d'écurie enfoncée jusqu'aux yeux à la manière d'un bonnet de nuit ; sa touche de fiévreux éreinté aux épaules voûtées et courbées par la fatigue des insomnies sans trêves, lui constituaient une physionomie de malade d'une vraisemblance stupéfiante. Son entrée fit sensation.

Assis de côté sur sa chaise, devant une table de bois blanc couverte de mouchetures d'encre et sur laquelle s'ouvrait le cahier d'infirmerie, le médecin procédait à la consultation. Près de lui, un grand diable, sec comme une trique, s'expliquait d'une voix pleurnicharde, parlait d'écorchures aux cuisses, de chairs mises à vif, de douleurs cuisantes. Le major l'interrompit :



— C'est bon. Assez de discours. Baisse ton pantalon.

L'homme obéit, enleva sa culotte, retroussa sa chemise et tendit ses fesses nues. Il y eut une minute de silence. Le médecin examinait. Soudain il se mit la plume entre les dents, avança le visage et, du bout de son doigt, toucha légèrement une des plaies :

— Ça te fait mal, quand je touche?

Le cavalier, toujours courbé, répondit :

— Oui, Monsieur le Docteur, ça me cuit.

— Bah? dit l'autre, ça n'est pas bien grave? Enfin !...

Il reprit sa plume.

— Rhabille-toi.

L'homme se redressa, la face cramoisie. Penché sur le cahier, le médecin écrivait. Il prononça :

— Exempt de cheval, deux jours. Un bain de siège d'eau salée et de la poudre d'amidon.

Puis, il appela :

— Chantavoine !

Un des malades se détacha du fond et s'approcha de la table en boîtant...

— Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda le docteur?

— Monsieur le Docteur, j'ai attrapé mal au pied ; y a deux jours que j'peux pas...

— Enlève ta chaussette.

Chantavoine laissa tomber son sabot, posa son pied sur une chaise et déligota les bandelettes qui lui emprisonnaient le cou-de-pied et la cheville. De nouveau, le docteur, penché, examina :

— Eh bien, fit-il, je ne vois rien, moi.



— Oh ! si, Monsieur le Docteur, hasarda Chantavoine.

Ce mot jeta le docteur dans une colère bruyante :

— Quoi, « Si Monsieur le Docteur ? » Quoi, « Si Monsieur le Docteur »? Qu'est-ce que tu espères me prouver avec ton « Si Monsieur le Docteur? » Est-ce que par hasard tu me prends pour un aveugle et est-ce que tu te figures comme ça que j'ai besoin de tes avis?

— Monsieur le...

— Assez, nom de Dieu ! Tu n'as rien du tout ! Fous-moi le camp !

Il était pâle de fureur. Il jeta sa plume dans l'encre, et sur le cahier d'infirmerie, en face le nom de Chantavoine, il traça rapidement, d'une grosse écriture rageuse : « *N'est pas malade. Quatre jours de salle de police.* »

L'homme au mal de gorge pensa :

— Nous allons avoir du coton !

Cinq ou six infirmes défilèrent encore. Enfin, son tour arrive. Il s'avança à l'appel de son nom, décomposé, coupé en deux. Depuis son entrée il se frappait le coude au mur dans le but de se donner une agitation de fièvre.

Il dit :

— Monsieur le Docteur, j'ai très mal à la gorge. Je ne peux plus manger ma gamelle ; ça me fait mal, rien que d'avaler mon crachat.

— Approche un peu, dit le major.

Il s'approcha.

— J'ai de la fièvre, hasarda-t-il à demi-voix, v'là deux nuits que je ne dors pas.

Le major lui prit le poignet, chercha l'artère, sembla se recueillir une minute.

Brusquement il saisit une palette d'ivoire qu'il avait à la portée de la main.

— Ouvre la bouche.

Lapérine ouvrit une bouche démesurée, offrant sa gorge à l'examen.

— Peuh ! conclut enfin le médecin, il y a un peu d'inflammation.

Lapérine, la langue toujours aplatie sous la pesée de la palette, pensa s'étrangler d'étonnement. Il sut, toutefois, se contenir et attendre patiemment la fin de la consultation.

Le médecin reprit :

— Nous allons le faire vomir. Apportez-moi l'émétique, Gilbert.

L'infirmier se précipita vers l'armoire aux médicaments et pendant une longue minute, disparu jusqu'aux éperons entre les deux panneaux du meuble, on l'entendit fourgonner bruyamment, bouleverser une armée de bouteilles. Une odeur doucereuse, écœurante, s'était brusquement élevée, arrivant du fond de l'armoire où des fioles débouchées se mêlaient à des entassements de feuilles de tilleul. A la fin, Gilbert reparut, tenant d'une main un flacon qu'emplissait une poudre blanchâtre, de l'autre, une timbale de plomb. Le docteur prit la fiole, jeta dans la timbale une petite pelletée de poudre qu'il avait mesurée lui-même avec un soin minutieux, versa de l'eau, agita un instant et tendit le tout au malade :

— Avale-moi ça.

Lapérine s'exécuta.

— Ça ne sera rien, dit alors le major ; je t'exempte de service aujourd'hui, mais reviens demain, si ça ne va pas mieux.

COURTELINE.



MA MALADIE

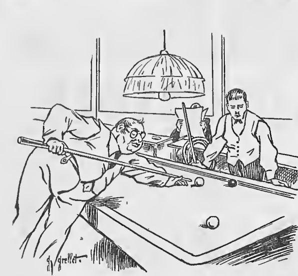


Ci-gît, étendu, sur son lit,
Un bon vivant, mauvais malade,
Buvant la tisane et l'ennui
Pour expier mainte escapade.
Malgré mon modeste taudis,
Quelqu'un vient, c'est un camarade.
Ah! pour voir un sincère ami,
Je suis content d'être malade (*bis*)

Mon ami part, l'ennui revient,
Je jure, je baille et sommeille,
Je rêve creux, je ronfle enfin,
Quand le bonheur frappe et m'éveille...
De Lisette un léger soupir
Fait oublier la limonade,
Et pour goûter ce seul plaisir,
Je suis content d'être malade(*bis*)

Partout on vante la santé,
C'est un chimérique avantage;
Je suis heureux et visité,
Depuis qu'elle a fui mon étage;
J'inspire intérêt et pitié,
A la fin je me persuade
Qu'avec l'Amour et l'Amitié
L'on est content d'être malade (*bis*)

Dr. MUNARET, Parnasse Médical (1829)



LES REGRETS DU DOCTEUR

— Je ne devrais jamais jouer à ce jeu là... ça me rappelle ma jeunesse... des choses que je ne pourrai plus recommencer!

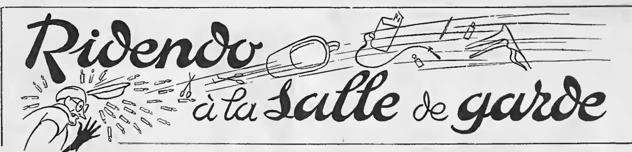
(Dessin inédit de Georges Grellet.)



RADIESTHÉSIE

— Il y a de l'eau par là, je vous dis!...
— Sûrement : le médecin l'a déjà dit au grand-père, qu'il avait de l'eau dans le ventre...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



Il y avait de tout, à ce dîner de confrères... Il y avait même un homéopathe, lequel s'attira cette réflexion d'un médecin de province, fervent du végétarisme intégral :

— J'en suis arrivé à n'avoir confiance ni dans l'homéopathie, ni dans l'allopathie ! Je suis partisan de...

— De l'apathie ! murmura un convive.



Obstétrique et pisciculture.

La scène se déroule dans une clinique d'accouchement. Le patron, au cours de la visite, s'extasie devant une belle primipare.

— Oh ! oh ! que voilà donc un superbe bassin !

En sourdine, un externe glisse à son voisin :

— On y a mis de jolis petits poissons !

— Même, répond l'autre, même que l'un d'eux a rudement profité !



Qu'elle est appétissante, la jolie charcutière de la rue Rambuteau ! Blonde, blanche, dodue... Elle faisait venir l'eau à la bouche.

Il arriva qu'elle se luxa le pied. Le docteur voisin accourut. La jolie charcutièr eexhiba le pied foulé, un pied charmant, court et charnu, rose et net.

— Mais il ne me paraît pas très enflé, observe le médecin. Voyons l'autre !

— Oh ! non, docteur ! minaude la charcutière aussi rouge que si on attentait à sa pudeur.

— Mais si, mais si !

La jolie charcutière, si fraîche et alléchante, ne s'était lavé qu'un seul pied !

— Chérie, murmure le fougueux étudiant en médecine, Chérie... Ah ! si tu voulais...

— Mais, coco, répond-elle, je n'ai pas la fièvre ! Pourquoi veux-tu prendre ma température?



— Tu connais V... Tu sais qu'il est tout à la fois calé, perspicace et croyant. Eh bien, on l'appelle au chevet d'un type qui, atteint d'une terrible rétention, gueulait comme un putois ;

— Du courage, lui recommande V... avec sa sérénité habituelle ; pensez aux grandes misères subies avec résignation, pensez à Job sur son fumier...

— Eh ! bon Dieu, vous en avez de bonnes ! vocifère le malade ; votre Job, il y pissait, sur son fumier... Ah ! là, là ! que ne suis-je à sa place !



C'est un professeur qui, jeune encore, passe pour des plus roués. Pourtant, sa perspicacité, en ce qui concerne la clientèle, a été quelquefois mise en défaut. Lui-même le reconnaît volontiers ; il disait récemment à un confrère :

— On a beau être averti, on peut se tromper... Il faut se méfier du diagnostic... Je me suis aperçu, moi qui vous parle, en soignant une personnalité fort connue, M. de X..., que je me fourvoyais grandement.

— Il n'était pas malade ?

— Si... mais il n'avait pas le sou !


-IL FAUDRA SUPPRIMER COMPLÈTEMENT LE VIN ROUGE.
-LE VIN, DOCTEUR ? JE N'EN BOIS JAMAIS !
-BON. ALORS VOUS EN PRENDREZ DEUX LITRES A CHAQUE REPAS.
Marcel Prangey.
ÉCONOMIES
-TU AS FAIT EXÉCUTER L'ORDONNANCE ?
- NON ... ÇA ALLAIT CHERCHER DANS LES 60 FRANCS, MAIS JE TE RAPPORTE POUR 10 SOUS DE BOULES DE GOMME : ÇA TE FERA DÉJA BEAUCOUP DE BIEN !
Ordonnances...
LES MARTYRS DE LA PUBLICITÉ
DÉPURATI
JAMAIS
D'INSUCCÈS
-VOUS N'EMPLOYEZ DONC PAS LE MERVEILLEUX DÉPURATIF QUE JE PRESCRIS A TOUS MES CLIENTS ?
- IMPOSSIBLE ! IL FAUT BIEN QUE JE MONTRE COMME ON EST BEAU AVEC DES BOUTONS PLEIN LA FIGURE...
RÉGIME SEC
-TOUJOURS DES BOCKS ! JAMAIS DES DEMIS ...

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LE RETOUR INTEMPESTIF



M. Turlutaine, sur le conseil de son ami le docteur Triglot, se livrait aux plaisirs de Cypris une fois la semaine. C'était un quadragénaire sanguin qui avait besoin d'exercer son système glandulaire.

Le docteur lui recommandait de s'adresser à ces auberges de l'amour à prix fixe qu'on nomme des maisons de rendez-vous.

— C'est le plus simple ! lui disait-il. Ces boîtes-là sont très surveillées : tu n'en rapporteras jamais un mauvais souvenir... Et puis, on y rencontre des petites femmes aimables et bien faites qui ne cherchent qu'à vous faire plaisir... Elles vous racontent qu'elles sont mariées ou premier prix de violon sans engagement... On fait semblant de les croire et ça crée un peu d'illusion... Quand tu as apaisé le plus agréable de tes instincts, tu remets ton petit cadeau et tu t'en vas d'un pas léger... Ni vu ni connu ! Jamais d'embêtements !

Mais M. Turlutaine était un fantaisiste. A ces amours sages et ponctuelles, il préférait trop souvent l'aventure avec de fausses mondaines qui le leurraient généralement.

Un jour, en attendant l'autobus, il lia conversation avec une jolie blonde aux yeux noirs. Au troisième autobus complet, M. Turlutaine proposa, la bouche en cœur :

— Madame, vous vous rendez sans doute dans mon quartier... Nous n'allons pas attendre ici jusqu'à demain... Je vais prendre un taxi... Si vous voulez me faire l'honneur d'en profiter...

— Monsieur, je suis persuadée que vous êtes un galant homme, mais je suis mariée, et, vraiment, je ne sais si...

M. Turlutaine trouva des accents persuasifs. Cinq minutes plus tard, tous deux roulaient en taxi. La belle défendit sa taille contre des doigts entreprenants, mais se laissa malaxer les phalanges. Il fut convenu qu'ils se reverraient le lendemain.

M. Turlutaine emmena sa conquête dans un restaurant roumain où ils savourèrent un excellent caviar et un poulet à la mamaliga arrosés d'un Cotnari extra-sec.

Marcelle — c'était le nom de la blonde aux yeux noirs — révéla à M. Turlutaine qu'elle vivait, incomprise et dolente, près d'un mari grossièrement matériel. Heureusement, il accomplissait de fréquents voyages. Ce soir même, il était à Montauban. M. Turlutaine comprit qu'il était le consolateur désigné par le destin. A minuit, il pénétrait dans le coquet appartement de Marcelle, rue de Castellane. Tandis qu'il se dévêtait, des coups violents ébranlèrent l'huis.

— Ciel, mon mari ! s'écria Marcelle, tragique.

Et elle expliqua qu'elle n'était pas mariée, mais que ça revenait au même. Sa position était perdue... Qu'allait-elle devenir? Son ami la plaquerait sûrement...

M. Turlutaine dut verser une copieuse indemnité.

Et comme il racontait son aventure au docteur Triglot, celui-ci s'écria, en manière de consolation :

— Triple buse ! C'est bien fait ! Tu n'avais qu'à m'écouter... Mais elle me l'a fait, à moi aussi, le coup du retour, ta bonne femme de la rue de Castellane !... Tu n'as pas compris qu'il y a un complice qui tape à la porte, pauvre poire !

RAGOUT DE POULET A LA ROUMAINE

●

Faire revenir un jeune poulet coupé en morceaux. Ajouter deux oignons émincés, une gousse d'ail, du sel, deux poivrons gras coupés en fines lamelles, trois ou quatre tomates coupées, persil et fenouil. Verser dessus de la graisse fumante et un peu d'eau. Délayer avec de la crème. Servir avec de la mamaliga.

La mamaliga — pain du paysan roumain — est une polenta. Mettre à feu vif un litre d'eau salée et quand celle-ci commence à frémir, jeter une double poignée de farine de maïs. Mélanger alors vivement à l'aide d'une spatule de bois. Remettre à feu vif et tourner sans arrêt jusqu'à consistance complète. Si nécessaire, ajouter encore un peu de farine de maïs. Cette bouillie doit être bien unie, sans grumeaux. Laisser environ un quart d'heure sur le feu. Quand l'épaisseur est satisfaisante, presser cette bouillie avec une cuiller en bois mouillée et renverser sur un plat en bois.



CATCH AS CATCH CAN

— Je viens de prendre une bien mauvaise prise !...

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



— Tu viens ?

— J'en ai pour deux minutes : le temps de remettre tout ça en place.

(Dessin inédit de Julien.)

PHARMACIE COMMERCIALE

— Vos pilules contre le mal de mer... je les ai vomies !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



Les assurances sociales ont été funestes à M. Apophyse Rachidien.

L'an dernier, il avait eu un panaris. Petite cause, grands effets. C'était son droit à cet homme de se payer cette affection banale et peu coûteuse, comme c'était le devoir des assurances sociales de lui rembourser le montant de ses frais : ci 37 fr. 75.

Mais voilà : l'Administration n'était pas pressée de débourser cette somme légitimement réclamée. De bureau en bureau, de démarche en démarche, de paperasse en paperasse, un an passa sans que ce pauvre Rachidien ait touché le moindre centime... Et peut-être eut-il abandonné sa créance, non par générosité, mais par lassitude, si sa femme ne lui avait seriné chaque soir comme le Delenda est Carthago :

— Andouille ! tu ne vas donc pas les réclamer tes 37 fr. 75? Triple idiot, tu verrais un peu si j'étais un homme comme je les aurais récupérés, moi ! En attendant, je n'ai plus rien à me mettre : mon soutien-gorge est déchiré, mon corset fout le camp... Tout ça parce que Monsieur n'ose pas !...

Mais Apophyse Rachidien, honnête français moyen et pacifique chef de rayon dans une maison de layette et quincaillerie en gros était lent à s'émouvoir et sans doute fut-il resté sourd aux insultes de son épouse quand le percepteur l'invita à verser son obole pour les bonnes œuvres de M. Vincent Auriol.

Pour lors que se passa-t-il dans l'esprit du doux Apophyse? Par quel rapprochement d'idées ce contribuable soumis, qui avait résisté un an aux apostrophes de sa femme, en vint-il à penser que si l'Etat lui réclamait de l'argent, le Trésor public devait préalablement lui restituer ses 37 fr. 75?

Mystère et psychologie ! Toujours est-il qu'au moment où il se penchait sur sa feuille d'impôts, sa colère explosa :

— Ventre Saint Gris, s'écria-t-il, l'Etat se fout de moi ! Il a le culot de me réclamer mes impôts avant de me rendre mes 37 fr. 75 ! Ah ! mais, ça ne se passera pas comme ça. J'en ai assez d'être tondu ! Je vais de ce pas chez le Directeur des Assurances sociales et, fort de mon bon droit, je lui dirai un peu ce que je pense à ce coco-là !

Et sans divertir à d'autres actes, ainsi que disent joliment les notaires, Apophyse Rachidien, soufflant et tempêtant, fonça comme un taureau vers le building des assurances sociales.

Mais les huit étages ne lui en imposèrent pas :

— Quand je pense, ricana-t-il, que c'est avec mes 37 fr. 75 que ces voraces ont construit ce palais !

Bouillant d'une fureur d'iconoclaste, il pénétra dans le temple et se rendit directement dans l'antichambre directoriale.

Le garçon de bureau, qui venait de faire claquer sa langue après avoir bu à la régalade son coup de rouge de 9 h. 15, le voyant si agité, pensa :

— Encore un piqué qui vient réclamer !

Et il demanda :

— C'est pour un rendez-vous?

— C'est plutôt pour un rendez-moi ! répliqua sèchement M. Rachidien. Où est le Directeur?

— Monsieur le Directeur n'est pas là, Monsieur !

— Je l'attendrai !

— C'est que M. le Directeur est en voyage pour trois jours...

— C'est bien ce que je pensais, ricana Apophyse : il a pris la fuite avec mes 37 fr. 75.

Et tout haut :

— Ah ! monsieur le Directeur n'est pas là? Monsieur le Directeur veut jouer à cache-cache? Soit : je reviendrai ! On verra bien qui aura le dernier mot !

M. Apophyse Rachidien tint parole.

Il revint.

Il revint tous les jours.

Il revint pendant trois mois.

Il y eut un tremblement de terre au Japon, une révolution au Mexique. Hitler se fit circoncire. Sept voyageuses furent violées dans le rapide 759. Mrs. Simpson accoucha d'un nègre. M. Jouhaux entra dans les ordres. On chipa un cuirassé dans le port de Toulon. Philibert Besson assassina M. Albert Lebrun.

N'importe! Apophyse Rachidien patienta, s'entêta, s'obstina, s'acharna. Il s'habitua aux gens. On s'habitua à lui. Il fit partie de la maison. Il répétait chaque jour les mêmes paroles, comme un acteur qui joue pour la centième fois la même pièce :

— Je veux voir le directeur.

— Remplissez une fiche ! répondait le garçon.

Après l'échange de ces propos rituels, M. Rachidien s'asseyait ; le garçon jetait la fiche au panier, remontait sa montre avec un bruit de chaîne, et se plongeait dans les délices des mots croisés.

Midi sonnait.

— Monsieur le Directeur ne pourra plus vous recevoir qu'à partir de trois heures ! disait le garçon.

— Dans ce cas, je reviendrai cet après-midi ! répondait M. Rachidien.

Ainsi, pendant trois mois.

La maison de layette et quincaillerie en gros congédia son employé invisible.

Mme Rachidien prit le large avec un gigolo.

Insensible à tout, détaché de tout, plus retiré du monde dans l'antichambre directoriale qu'un chartreux dans sa cellule, M. Apophyse Rachidien se fixa, s'implanta, s'incrusta.

Jusqu'au jour où, pour la plus grande joie des petits rentiers, le gouvernement procéda à un nouvel et indispensable alignement démocratique des monnaies (1).

Ce jour-là, ce fut terrible ; en ouvrant son journal, M. Apophyse Rachidien faillit exploser de fureur :

— Ah ! les bandits ! Ah ! les s... Ah ! les cochons ! Ils veulent rogner mes 37 fr. 75... me rembourser des francs à deux ronds !... Décidément, ce Vincent Auriol m'en veut !

Et se précipitant sur le garçon qui venait de boire son coup de rouge de 9 h. 15, il l'étrangla.

*
* *

Et voilà pourquoi M. Apophyse Rachidien a commencé un séjour probablement définitif dans un confortable asile. Mais rassurez-vous. Il est redevenu doux comme un mouton et si, par hasard, vous lui rendez visite, il vous accueillera avec un sourire d'ineffable douceur et vous dira avec la plus exquise politesse :

— Enfin, c'est vous, Monsieur le Directeur ! Veuillez agréer l'assurance sociale de ma considération distinguée. Vous me devez 37 fr. 75.

RENÉ SINN.

---

(1) En vieux français : dévaluation.

Le Gérant Dr J. MEYNIARD.

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

4ME ANNÉE N° 79
5 Décembre 1937

LE PRIX GONCOURT

Rideno

Revue gaie pour le Médecin





Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **LOUIS VIDAL** Sec. Général : Dr J. MEYNIARD

R. C. Seine 229.595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Reproduction et traduction réservées.

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

ABONNEMENT ANNUEL : (20 numéros)

FRANCE & COLONIES . . 75 fr.

ETRANGER (série A.) . . . 100 fr.

ETRANGER (série B.) . . . 110 fr.

C. Chèq. Post. : Paris 232-21

Les Jeux et les Ris

Illustrations de J. Touchet

par R. DIEUDONNÉ



Ces jours-ci les dix de l'Académie Goncourt vont décerner leur prix. Cinq mille francs!

Vanité des vanités ! Quand Edmond fit son testament, dans son esprit, cinq mille francs représentaient une forte somme qui permettait à un jeune écrivain d'écrire un second livre sans avoir de bile à se faire.

J'ajoute que si les cinq mille francs ne valent plus grand' chose, le prix aujourd'hui ne vaut pas beaucoup plus. Trop de mauvais lauréats, auteurs de mauvais livres, ont prouvé que les dix étaient bien incapables de trouver le meilleur roman de l'année.



J'ajoute que dans l'idée du fondateur, ce livre devait être le livre d'un débutant. Aujourd'hui on le distribue bien souvent comme un prix de consolation à un écrivain qui, hélas ! n'a pas besoin d'être encouragé.

Naguère un prix Goncourt représentait la fortune pour celui à qui il était décerné et aussi à son éditeur. Aujourd'hui c'est généralement celui qui n'a pas le prix Goncourt qui fait une affaire et ce n'est pas Céline qui dira le contraire, puisqu'il est arrivé à faire avaler deux ans de suite des livres de sept cents pages, — et bien tassées — à une clientèle qui n'a généralement pas le goût d'une lecture aussi compacte.

Mais il faut dire que Céline sait y faire. Au moment où il suppose que le lecteur ou la lectrice va succomber à la fatigue, il vous détaille une belle « cochonsté » qui réveille l'intérêt languissant et l'on continue la lecture avec l'espoir de découvrir un passage plus cochon encore.

Quand j'étais trouffion, — comme c'est loin ! — nous disions : « Pauvre France, à qui fous-tu tes bons de tabac !» pour protester contre ce qui pouvait nous sembler une iniquité.

L'autre mercredi, peut-être pourrons-nous murmurer en chœur :

— Pauvre France, à qui fous-tu ton prix Goncourt !

Mais, somme toute, les dix n'en ont que pour leur argent. Cinq mille francs? C'est tout juste vingt-cinq louis d'avant-guerre.

Ce qui prouve bien que la vie n'est pas si chère que ça !

Ces jours-ci vont passer en correctionnelle, trois aimables jeunes femmes qui, profitant de l'Exposition, suivaient séparément, dans une petite auto intime comme un nid, les trottoirs des rues de Paris et s'arrêtaient à la hauteur d'un noctambule avec qui elles liaient la conversation.



— Pardon, monsieur, vous n'avez pas de feu, je n'ai plus d'essence dans mon briquet.

Et comme un mot en amène un autre, au bout de cinq secondes le promeneur était convaincu qu'il avait une touche sérieuse et il se lançait dans une aventure qui finissait généralement d'une façon assez coûteuse.

La dame donc les emmenait dans un petit bar et au moment de l'addition, on présentait au conquérant une note assez forte que les uns payaient, en évitant le scandale, tandis que d'autres qui se croyaient plus malins refusaient de solder, ce qui amenait les services du barman et du plongeur qui n'étaient là que pour ça.

Il faut croire que les affaires ne marchaient pas trop mal, puisque les trois petites autos appartenaient au bar qui les mettait à la disposition de leurs coursières.

Les démarcheuses ont été arrêtées, les bars ont été fermés...

Pourquoi?

A part les sévices, tout était des plus réguliers dans cette exploitation.

Vous êtes de mon avis qu'un monsieur qui a la



prétention de plaire aux dames est l'être le plus insupportable du monde qui a besoin bien souvent d'une leçon ? Bien des étrangers et même des provinciaux qui font des victimes dans leur chef-lieu de canton arrivent à Paris avec l'illusion que les Parisiennes, sur la réputation qu'ils leur font, ne vont pas leur résister. Les automobilistes errantes des nuits d'été leur paraissaient de ces victimes désignées à leur coup, si j'ose m'exprimer ainsi.

De deux choses l'une, ou bien le monsieur de Bruxelles ou de Bédarieux croyait avoir affaire à une honnête femme séduite en un clin d'œil, comme dans les mémoires de Casanova, —qui mentait comme il respirait, — et alors, c'était sauf le respect une andouille ; ou bien le monsieur de Barcelonette ou de Ratisbonne pensait qu'il avait affaire à une professionnelle et dès l'instant qu'il montait dans son auto, il devait bien penser qu'il participerait aux frais généraux.

Tout le reste est littérature.

L'andouille qui tombait de son haut quand on lui présentait l'addition ne mérite aucune considération. Il s'était rengorgé d'avoir réalisé une nouvelle conquête : punition ! Passez la monnaie !

Quant à l'autre, mauvais joueur, il n'avait qu'à payer sans se plaindre, car il aurait dû imaginer qu'une femme qui fait le trottoir en auto, si je puis ainsi dire, coûte tout de même plus cher que ses humbles collègues qui proposent leur âme sœur sous les voûtes de métro du boulevard de la Chapelle.



Du reste, j'imagine que beaucoup de clients n'allaient pas crier sur les toits qu'ils avaient été possédés jusqu'au trognon. Car à connaître le nombre des plaintes, on n'imagine pas qu'une clientèle aussi réduite ait suffi pour alimenter un service de trois autos.

En cas d'entôlage, il n'y a que ceux qui ont toute honte bue qui s'en vont déposer leurs lamentations au commissariat. Gardent pour eux leurs déceptions non seulement des hommes mariés qui ne tiennent pas à ce que leurs épouses risquent d'apprendre leurs fredaines, mais même des hommes tout à fait libres qui eux, ne tiennent pas à passer pour des serins.

■ ■ ■

Un de mes amis avait été entôlé. Il avait sur lui une dizaine de mille francs, — ce qui à une époque heureuse représentait tout de même quelques sous, — il avait emmené deux petites montmartroises, car c'était un fantaisiste, quand elles



DIAGNOSTIC OU JURISPRUDENCE

— Voilà, nous voudrions savoir si le droit de cuissage est une saisie ou une mainmise ?

(Dessin inédit de Van Rompaey.)

l'eurent quitté il s'endormit. Mais le lendemain, il s'aperçut que le portefeuille était parti avec elles.

Il allait se rendre au commissariat, mélancoliquement, quand la patronne de l'hôtel lui remit un paquet. C'était son portefeuille qui était revenu avec un petit mot.

« On ne croyait pas qu'il y avait dedans autant



de galette. On veut bien rigoler, mais on n'est pas des voleuses, on n'a gardé que dix louis chacune. »

En effet, mon ami fit ses comptes, et il constata en effet qu'il lui manquait tout juste les quatre billets qu'elles avaient conservés.

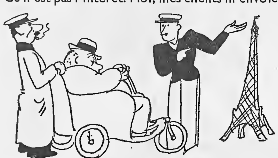
Quand il raconte cette histoire-là, il en pleure encore d'attendrissement, car c'est un poète. Mais quand il va à Montmartre, il emporte tout juste la somme dont il estime avoir besoin.

■ ■ ■

J'ai rencontré cet automne un copain qui était avec moi à l'hôpital pendant la guerre. A cette époque, il était beau môme et recevait des lettres avec des mandats. Maintenant, il est « guide » qu'il dit. C'est-à-dire que le soir dans la rue Royale ou sur les boulevards, il prend les étrangers ou les provinciaux par le bras et il leur propose de leur faire visiter les curiosités de Paris.

Je crois du reste qu'il est assez honnête dans son genre et que l'on n'arrange pas ses clients, là où il les mène : du moins il me l'a dit :

Ce n'est pas l'intérêt. Moi, mes clients m'envoient



d'autres clients. Ça fait la chaîne. Je prends mon pied dans les maisons ou dans les boîtes où je les mène, eux me donnent mon cachet. C'est réglé, mais je ne permets pas qu'on les possède.

Il m'avait saisi doucement par le bras à minuit au coin de la rue Scribe, mais, m'ayant reconnu, il éclata de rire.

— J'y suis plus ! Je t'avais pris pour un « bateau de pommes ».

Le « bateau de pommes » est le campagnard cossu qui arrive à Paris, ce qui somme toute était assez flatteur. Nous allâmes nous installer à la terrasse d'un café et, suivant sa forte expression il voulut bien m'affranchir, c'est-à-dire me renseigner.

— Pour avoir travaillé, on a travaillé, y a rien à dire, mais ce n'est pas encore ça qui fait remonter la balance.

Il secoua la tête :

— L'étranger donne mal. Et c'est facile à comprendre. D'abord il y en a qui sortent de leur patelin avec juste assez de pognon pour acheter des cartes postales. Les autres viennent en famille, rapport à l'Exposition. Ils ont mené leurs femmes voir Chevalier, les enfants voir les Invalides, et eux ils sont allés voir Mistinguett qui est pour eux quelque chose comme Jeanne d'Arc. Je te dis qu'elle



est marquée dans les guides, je peux te le montrer. Alors les fauchés, et les « en famille », ce n'est pas de la clientèle pour nous. Pour nous, nos clients, c'est ceux qui viennent pour affaires avec du bulle plein les fouilles et qui veulent s'enfoncer dans les plaisirs de Paris jusqu'aux yeux. Les meilleurs clients tu le croiras, c'est les Boches. Dès qu'ils ont du blé, ils le dépensent en rigolade et c'est malheureux qu'ils n'en aient pas plus. Y en a qui m'ont dit qu'ils se barbaient tellement chez eux qu'il fallait bien qu'ils se débrouillent. Y a donc eux et aussi des pecquenots de chez nous. Ceux-là, j'en ai qui ne feraient pas un pas sans moi, tellement qu'ils ont peur de se faire « sonner ». Y en a aussi de la légion américaine. Tu parles qu'ils connaissent « Gay Paris ». Seulement ils sont mariés et c'est tout juste si leurs poules les ont laissé se jeter quelques verres dans le faux-col et prendre une belle cuite en souvenir comme au bon temps...

Je pourrais prolonger le récit des confidences, mais elles vous paraîtraient un peu monotones, car mon ami « le guide » est comme les autres hommes, il ne juge la vie, — et l'Exposition, — que de son point de vue personnel.

Robert DIEUDONNÉ.

QUELQUES LÉGENDES PRIMÉES A NOTRE CONCOURS



Reproduction du dessin de Varé paru dans le numéro 70 du 20 Mai 1937.

—

BIOTRIGON

— Garçon ! un BIOTRIGON pour le Monsieur qui vient de s'asseoir.
Albert GUY

●

— Tricheur ? c'est toi qu'es tricheur — d'puis qu'tu prends du BIOTRIGON, t'es defenu Grec.
Dr Charles GRUNBERG

●

— La vache... qu'y me disait que le BIOTRIGON c'était pour lui calmer les nerfs....
Jean DEL RIU

●

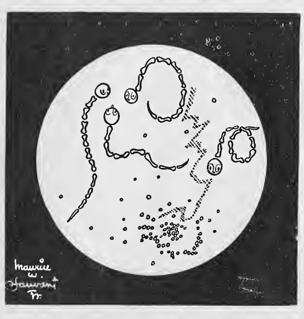
Le vaincu. — Grand lâche, fallait le dire que tu prenais du BIOTRIGON.
MARGCHAP

●

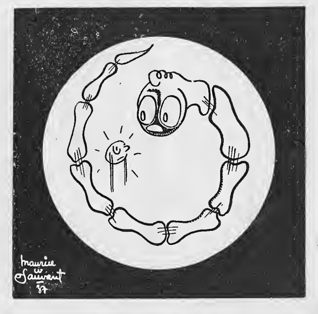
— Ohé, Dédé, Julot t'a fait voir que l'homme descend du "swinge".
— ....
— Et le " swinge " du BIOTRIGON.
O. d'ALIBOUR

MICRO-DIALOGUES

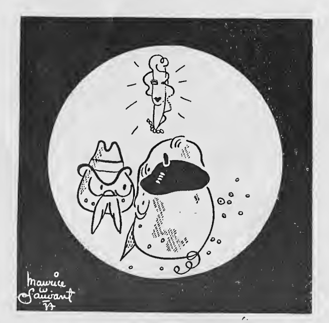
(Dessins Inédits de M. W. Sauvant.)



— Ma spirille va accoucher d'un moment à l'autre ; Elle est enceinte depuis plus de vingt minutes et nous attendons 45.000.000 d'enfants !



— J'ai passé 8 jours dans un abcès au fond de l'oreille, c'est intenable : on entend tout !!



— 15 fois elle a réagi à la coloration de Gram, on l'a même surnommée " la môme 15 Gram " !



— Cet enfant me donne bien du tracas ; il est si fragile : pensez donc, il a été élevé dans la gélatine.



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

LAPEBIE, ATTENTION

Avec son vieil ami, le romancier P... M..., le docteur S... pratique, à Paris et en plein hiver, un sport assez imprévu : le vélo.

On peut apercevoir, parfois, du côté du Bois, le matin, les deux alertes septuagénaires.



L'autre matin, près la Porte Dauphine, un agent siffle les deux « vélocipédistes » qui avaient enfreint, sans s'en douter, les règles de la circulation.

Depuis, le docteur S... exulte :

— A mon âge, avoir une contravention pour excès de vitesse en vélo, n'est-ce pas un record ?

Le romancier P. M..., toujours pratique, ajoute :

— Ce brave S... vous verrez qu'en 1938, il s'inscrira... dans le Tour de France !

■ ■ ■

TEMPÊTE DANS L'ENCRIER

Est-ce pour afficher des sentiments politiques qu'on ne savait pas avoir tourné à un extrémisme aussi bon teint?

Toujours est-il que ce jeune interne n'écrit plus, depuis quelques mois, qu'à... l'encre rouge !

Il remettait donc l'autre matin, à son maître, le professeur X..., un rapport d'observation, calligraphié d'une plume écarlate.

X... prend le document, l'examine et doucement :

— Mon cher ami, je vous demandais une observation et non pas un pansement mal fait !

LE SCALPEL ET LE BOUQUIN

Le charmant Paul M... avait offert son dernier livre à l'un de ses amis, le chirurgien B...

Or, quelques jours plus tard, l'écrivain est invité à dîner chez l'homme de l'art.

Après le repas, P... M... avise sur la table de son hôte l'exemplaire dédicacé, l'examine et :

— Cher ami, vous manquez à vos devoirs...

— A mes devoirs?

— Oui, cet exemplaire n'est pas... coupé !

■ ■ ■

EN MUSIQUE

Auteur dramatique à ses moments perdus, médecin à l'occasion et surtout grand voyageur, M. de R... revient d'un nouveau voyage en Amérique.

Au cours d'un dîner, il contait des anecdotes et des souvenirs.

Dans une grande ville yankee, à Chicago, il rendait visite à un des chirurgiens les plus réputés de la ville.

Celui-ci révéla à son confrère français qu'il ne se contentait pas d'infliger l'anesthésie à ses malades, en cas d'opération. Il accompagne cette anesthésie d'airs choisis par le patient et que débite, en sourdine, un phonographe.



Ce procédé, est, paraît-il, très courant... et très demandé.

Et le docteur de R... d'ajouter :

— Avouez qu'il y a des gens pas superstitieux pour un dollar : il paraît que beaucoup sollicitent... « la marche funèbre de Chopin » !

Humour macabre, à la Edgar Poe !



LES FRÈRES SIAMOIS SONT SOUFFRANTS

— Ne mangez pas de sucre car votre frère a du diabète et veillez à ce que lui-même ne boive pas d'alcool : c'est très mauvais pour votre foie.

(Dessin inédit de God.)



APRÈS L'INTERVENTION

— J'ai bien regardé votre foie, j'ai fait plus de cent cinquante coupes et examens microscopiques... Eh bien vous n'avez RIEN, monsieur ! Vous êtes un fumiste !

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

LAPSUS LINGUÆ

— Madame me permettra de lui faire remarquer le coupé décalottable.

(Dessin inédit de Paul Ordner.)





Les Petits profits du malade imaginaire

Par G. DE LA FOUCHARDIÈRE



On ne peut pas dire que M. Joseph Thomas pratique à proprement parler l'exercice illégal de la médecine ; s'il était poursuivi, son acquittement serait fort probable, parce qu'il ne rédige pas d'ordonnance et ne perçoit pas d'honoraires.

On peut dire exactement qu'il usurpe la qualité du malade et qu'il trouve ainsi le moyen, en marge de la médecine et du Code Pénal d'opérer d'étonnantes guérisons.

Dans son milieu, on appelle M. Joseph Thomas « le docteur ».

Le milieu où évolue M. Joseph Thomas est celui des roulants, autrement dit des voyageurs de commerce.

M. Joseph Thomas est placier en bretelles.

***

On ne se figure pas le nombre de gens qui, dans toute la France, n'ont pas besoin d'acheter des bretelles, on ne se figure pas le nombre des directeurs de bazars et magasins de nouveautés qui répondent à M. Joseph Thomas, lorsque M. Joseph Thomas leur propose un article solide, élégant et supérieurement élastique :

— Non, non, merci... Nous n'avons besoin de rien... Ah ! vous savez, c'est la crise... Les gens usent leurs bretelles jusqu'à la corde.

Les placiers, pour vivre, sont obligés à d'étonnantes astuces.

M. Joseph Thomas a d'abord trouvé un truc qu'il a cru ingénieux. En arrivant chez le client, avant de parler affaires, il mettait la conversation sur la politique, afin d'abonder dans le sens des opinions de son client... « Ah ! comme vous avez raison... Si notre parti était au pouvoir, ça marcherait mieux que ça ne marche ! » et il se disait : « Si avec ça il ne m'en commande pas douze douzaines... » Mais de deux choses l'une, ou bien le client éventuel n'aimait pas à perdre son temps et laissait tomber le placier pour retourner à ses propres affaires, ou bien il se lançait dans des discours interminables qui faisaient perdre une heure à son auditeur et il finissait par lui dire : « Ah ! oui, il faut espérer que les élections seront bonnes et que les affaires iront mieux. Alors, je vous passerai une de ces commandes !... »

M. Joseph Thomas n'obtint pas de meilleurs résultats en se convertissant instantanément à la religion du directeur du magasin qu'il venait pressentir. Il se montrait vainement bon catholique ou franc-maçon fervent suivant la convenance présumée du client... Il lui arrivait même parfois de se tromper. Un jour, d'après la courbe du nez d'un directeur de bazar provincial, il déclara présomptueusement : « Ma mère était une demoiselle Lévy... » « Vous allez me f.... le camp ! » riposta le client qui était intoxiqué de préjugés aryens malgré les apparences.

Mais un autre jour, M. Joseph Thomas eut une idée de génie :



Il se découvrit régulièrement la même maladie qui affligeait son client.

C'est ça, qui tout de suite, établit entre deux hommes qui se connaissent à peine une véritable sympathie... Mieux que de la sympathie, de la fraternité.

Et le moyen de ne pas commander une grosse de bretelles à un frère de misère qui, comme vous, fait du diabète ou souffre d'un lumbago...

***

Très rapidement, M. Joseph Thomas était arrivé du premier coup d'œil, à une grande sûreté de diagnostic.

A un client dont le teint révélait un tempérament bilieux, il disait tout de suite, après des considérations météorologiques.

— Ah ! Voilà un temps qui ne vaut rien pour le foie !... Vous en avez de la veine de ne pas souffrir du foie...

Et avec une grimace douloureuse, il appuyait le point à l'endroit exact qu'il avait repéré d'après une planche anatomique du *Petit Larousse illustré*. Sur quoi, le client, très intéressé, avouait que lui aussi souffrait de coliques hépatiques.



Alors M. Joseph Thomas compatissant, frôlait l'exercice illégal.

— Je vais vous signaler un remède qui m'a fait beaucoup de bien.

Il indiquait alors, au hasard de ses souvenirs une spécialité recommandée par sa T. S. F. pour l'expulsion des oxyures.

Le client ne pouvait faire moins que de lui passer une petite commande de bretelles qui devenait une grosse commande lorsque le remède indiqué l'avait soulagé. Car tout arrive.

Ou bien encore, lorsqu'il avait repéré la démarche significative du directeur qui venait au devant de lui avec l'intention très nette de le mettre poliment à la porte, M. Thomas se mettait à gémir.

— Ah ! mon cher monsieur, quel métier, de parcourir la France avec ces hémorroides qui me font souffrir le martyre. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est...

Le client, au contraire, savait trop ce que c'est... d'où une atmosphère de cordialité, un échange de vues et de conseils et finalement, un climat tout à fait favorable au commerce des bretelles.

Bien entendu M. Joseph Thomas avait acheté des tas d'ouvrages médicaux qu'il travaillait fort avant dans la nuit.

Et il était devenu si calé qu'il ne pouvait se tenir de faire étalage de sa science à table d'hôte et de soigner par pure bonté d'âme les collègues qui le consultaient à table d'hôte.

***

Malheureusement, on ne peut pas tout savoir. M. Joseph Thomas un jour, fit une erreur... Mais, par un heureux hasard, cette erreur affirma la sûreté de son diagnostic dans le milieu où il eût dû être le plus suspect.

Il voyageait un jour dans un train entre Bourges et Châteauroux.

Ce train transportait aussi (mais M. Joseph Thomas n'en savait rien) un certain nombre de docteurs qui se rendaient au Congrès médical.

Dans le couloir du wagon, le placier en bretelles se trouva à côté de deux messieurs qui causaient confidentiellement.

L'un d'eux disait à l'autre:

— Tu vois ce confrère qui occupe le coin gauche du compartiment derrière nous. Oui, celui qui est décoré avec une moustache blonde... En voilà un qui fait du prosélytisme aigu, avec crises oratoires épileptiformes.

(Car on était en période électorale ; le confrère en question parlait politique avec animation.)

M. Joseph Thomas, au cours de ses études, n'avait jamais entendu parler de cette maladie. Prosélysisme épileptiforme ?... Mais il trouva dans ce renseignement une occasion facile d'épater ses compagnons de voyage.

Il entra dans le compartiment, s'assit en face du malade, l'observa d'un regard profond et lui dit gravement :

— Je vois ce que c'est mon ami... Moi aussi, j'ai fait du prosélytisme épileptiforme... Vous allez rentrer chez vous, vous coucher avec une bonne tasse de tilleul et observer un silence absolu...

Evidemment, le diagnostic avait été posé par le médecin de couloir...

Mais c'était M. Joseph Thomas qui avait indiqué une sage thérapeutique.

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.



— Victoire, Messieurs... je viens de découvrir le microbe de l'alcoolisme !!!

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)

XVIIIe SALON DES MÉDECINS, DENTISTES, PHARMACIENS, VÉTÉRINAIRES

●

Le XVIIIe Salon des Médecins et du Corps Médical aura lieu du 30 Janvier au 13 Février 1938, en "LA NOUVELLE GALERIE DE PARIS", 212, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

La clôture des inscriptions est fixée au 30 Décembre 1937.

Pour tous renseignements, écrire au Secrétaire général : Docteur Pierre-Bernard MALET, 46, rue Lecourbe, Paris (XVe).



LE NOUVEAU LOCATAIRE

— Je viens d'apprendre par le journal qu'il est un gynécologue distingué.
— Bizarre ! Je le prenais pour un italien plutôt vulgaire.

(Dessin inédit de Marmottin)



— Allons... allons... il ne faut pas désespérer, moi non plus, je ne suis pas marié et il y a quinze ans que j'ai un ventre comme ça !

(Dessin inédit de Julien.)

— Dis-moi, tu vas bientôt l'épouser ?
— Dame oui... la semaine prochaine.
— Allons, tant mieux, je vois que ça a marché rondement.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)



Quand l'humour est malade



Petite enquête Musicale et Médicale
Par RENÉ SINN
Illustration de JO PAZ





PILLS ET TABET

Ils sont deux et ne font qu'un.
Lequel est l'autre ? Peu importe :
Ce n'est pas Pills qui nous plaît.
Ce n'est pas Tabet qui nous charme.
C'est Pills et Tabet qui nous enchantent.

« *Toi c'est moi* » n'est pas seulement un titre d'opérette : c'est leur devise.

Il semble que désormais nulle puissance au monde ne pourra les dissocier — est-ce qu'on sépare sans danger des frères Siamois? — et ils sont si étroitement unis par leurs chansons, que l'on ne conçoit pas que l'un puisse respirer, manger, boire et dormir sans que l'autre en fasse autant.

Tel était sans doute l'avis de cet honorable valet de chambre marseillais qui, apportant des pantalons à Pills, lui déclara :

— Té, voilà les pantalons de *monsieur* Pills et Tabet.

***

Les Anglais et les Américains les ont baptisés : « Pills and Tablets » : pilules et cachets.

En voulez-vous la formule? Charme, entrain, gaieté, jeunesse, deux voix harmonieuses, un refrain que, malgré soi, l'on fredonne, un esprit bien français sur un rythme de jazz, n'est-ce pas une médication souveraine pour chasser les humeurs maussades, délayer le noir, dissiper le cafard et remonter le cœur?

***

Rien ne semblait les prédestiner à la gloire des jeunes premiers.

Tabet faisait son droit.

Pills, fils d'un médecin militaire, étudiait la médecine et se destinait à la pharmacie.

Il y a ainsi, chaque année, des milliers de jeunes gens qui sont dans le même cas et qui passeront leur vie à grossoyer des actes, au fond d'une étude lugubre ou à vendre du sulfate de soude sous le regard d'Esculape, derrière les indispensables bocaux vert et rouge. Pills et Tabet eussent pu rester de ceux-là, mais le Destin — cet aiguilleur malin — ne provoque pas toujours des déraillements et des catastrophes : il sait diriger ses élus sur la voie de l'aventure et de la gloire.

Tabet renonça au droit.

Pills déclara à ses bons parents qu'il n'avait pas la vocation pharmaceutique.

Et bientôt, l'on vit Pills figurant au Casino de Paris, aux côtés de Mistinguett, tandis que Tabet promenait à travers l'Europe son inséparable piano et son orchestre.

Survint la crise du jazz (car il paraît qu'il y eut une crise du jazz) Tabet songea à faire « autre chose » Mais quoi? Il s'était retiré momentanément sur la Côte d'Azur pour y méditer sur le choix d'une carrière nouvelle, quand il reçut deux télégrammes.

L'un, de son ami Ray Ventura qui lui offrait la place de pianiste dans son orchestre ; l'autre de Pills qui lui disait : « Arrive. Ai rôle figurant Casino de Paris ».

Deux picotins d'avoine devant l'âne de Buridan, Le picotin Ventura était plus substantiel que le picotin Pills. Mais c'est le propre des artistes d'être désintéressés : Tabet accourut à l'appel de son ami Pills.

La société Pills et Tabet était constituée au Capital de deux voix et d'un piano.

***

Il n'est pas permis à un acteur d'être malade, car le spectateur est égoïste. Même s'il ne va au théâtre qu'une fois chaque année bissextile il n'entend pas que la vedette s'abstienne juste ce jour-là de paraître en scène, en prétextant une grippe ou une rage de dents. Ces abandons de poste, le cochon de payant ne les admet pas.

Il faut donc à une vedette une belle santé — et souvent pas mal de cran — pour tenir l'affiche sans défaillance.

Mais quand on est deux, comme dit la chanson, ce n'est pas la même chose. C'est pire car les risques de défaillance sont multipliés par deux. Pills et Tabet ne font qu'un, l'un ne remplace pas l'autre : on ne double pas la moitié de ce tout.

Heureusement, ils sont jeunes, trépidants, infatigables, bien portants. Ils incarnent la santé et la joie de vivre ! Ils n'ont même pas l'air triste quand ils chantent d'une voix sépulcrale :

« *Mon oncle Rodolphe*
Avait cent deux ans...
Il est mort dimanche ! »

Car, cette mort-là est une délivrance, moins pour le *de cujus* que pour les héritiers.

Pourtant, l'humaine nature a ses faiblesses : Tabet est sujet à des crises d'asthme. Mais qui donc s'en était aperçu? Nous pouvons faire cet aveu dans « Ridendo » parce que « Ridendo » est à l'usage interne du Corps médical, lequel est imperméable aux indiscrétions. Mais reconnaissons, entre nous, que l'asthme est pour un jeune premier une maladie peu idoine. Entendez-vous Roméo disant à Juliette :

— Un instant, ma chère. J'ai ma crise !

De même, les rhumatismes et la goutte sont à éviter et à laisser, de préférence, aux pères nobles.

Mais Tabet, il est vrai, souffre — ou plutôt a souffert, car la faculté l'a guéri — d'un asthme original, d'un asthme fantasque :

Il avait fait, en effet, cette constatation bizarre :

Il avait de l'asthme dans les petites villes. Il n'en avait pas dans les grandes villes.

Ce n'est pas une devinette : C'est un cas.

Tabet, bien entendu, consulta, à ce propos, les hommes de l'art. Il se livra à de savantes déductions et finalement, en arriva à cette conclusion originale :

Il avait de l'asthme dans les petites villes parce que dans les hôtels des petites villes, les lits ont des draps de coton et le grand coupable c'était le coton.

Il n'avait pas d'asthme dans les grandes villes parce que les hôteliers d'icelles sont plus riches et couchent leurs clients dans des draps de toile.

Explication simple et de bon goût, mais il fallait y penser !

D'ailleurs, Tabet n'est pas seul dans son cas : ne cite-t-on pas l'exemple d'un pharmacien qui avait de l'asthme dès qu'il sentait une rose et à qui son médecin présenta un jour une rose artificielle : le malheureux potard eut sa crise !

Après cela, fiez-vous aux apparences !

C'est pourquoi probablement Tabet ne se préoccupe pas de savoir si ses draps de coton sont en coton véritable ou en coton artificiel. Il a pris une résolution énergique et définitive : il voyage avec ses draps !

Et c'est plus confortable sans doute que de coucher dans le foin, même avec le soleil pour témoin.

René SINN.



— C'est un vulgaire clou.
— J'ai dû attraper ça à l'exposition.

(Dessin inédit de Atou.



GENOU

— C'est pour la calvitie ou pour un épanchement de synovie... ? ?

(Dessin inédit de Lep.)



— 17.533, 17.534, 17.535... Puis-je m'arrêter docteur ?

(Dessin inédit de Julien.)

Au Temps de la Redingote

LES JOYEUSETÉS DE LA MÉDECINE

J'étais alors interne à l'hôpital Necker.

Un de mes collègues nous amena un jour à la salle de garde, un rédacteur de je ne sais plus quel journal satirique, bohème de la plus belle eau, toujours à l'affût de ce gibier si rare dans leurs domaines qu'on appelle un déjeuner. Nous lui offrîmes de partager le nôtre sans façon, ce qu'il accepta d'ailleurs avec la meilleure grâce du monde.

Le repas fut très gai. Le journaliste, plein d'esprit et de saillies burlesques, nous amusa énormément de ses théories paradoxales que je retrouvai plus tard, il est vrai, dans Schopenhauer, mais dont alors nous lui attribuions la paternité.

Enchanté probablement de la façon courtoise avec laquelle nous l'avions reçu, il revint le lendemain à l'heure propice, puis le surlendemain, puis les jours suivants, toujours aussi amusant, mais de plus en plus ponctuel.

Bref, il prit l'habitude de venir déjeuner régulièrement tous les jours, payant royalement son écot avec la monnaie de son esprit.

Un matin, un des internes insinua :

— Dites donc, il devient embêtant, le plumitif. Qu'il vienne de temps en temps, très bien, mais tous les jours...

— Eh mais ! fis-je, si tout le monde est de cet avis-là, il faut nous en débarrasser. C'est ton affaire, Darly, c'est toi qui l'as amené.

— Impossible, mon cher, je lui ai des obligations.

— Ah! ah! et lesquelles?

— Ah! ça, cela ne vous regarde pas.

La porte s'ouvrit soudain. C'était lui. Nous fûmes ce jour-là à peine aimables, strictement polis. Pourtant, après déjeuner, comme s'il n'avait rien vu, notre hôte nous dit:

— A demain.

— Je crois, pardieu bien, cria quelqu'un, qu'il se moque de nous. C'est un affreux fumiste; mais à fumiste, fumiste et demi; fumistons-le.

— Oui, mais comment?

— J'ai mon idée, leur dis-je, laissez-moi faire; je vais lui préparer, pour demain, une petite farce de ma façon qui nous en débarrassera je vous assure.

— Voyons cela.

— Non, demain.

— Alors, disons comme lui : A demain.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, comme tout le monde était réuni, lui compris, on frappa tout à coup à la porte.

C'était une fille de salle.

— On demande monsieur Violey à la salle Sainte-Marie, dit-elle.

— Qu'est-ce que c'est?

— Une femme qu'on vient d'amener. Elle a été mordue par un chien enragé; on lui a mis la camisole de force, et on vous attend pour... *l'opération.*

Et elle souligna mystérieusement ce mot.

Je sortis.

Un quart d'heure après, j'étais de retour.

— Eh bien ? fit le bohème.

— Bah ! c'est fini, elle est guérie.

— Déjà? je croyais pourtant qu'on n'avait encore rien trouvé pour guérir la rage.

— Pardon, mon cher monsieur, nous avons ici à Necker un petit procédé qui ne manque jamais son effet.

— Je serais curieux de le connaître, fit l'autre, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion...

— Oh! mon Dieu, c'est bien simple : nous mettons la malade entre deux matelas, nous exerçons une forte pression sur celui de dessus, et... (là je fis un geste significatif) c'est l'affaire d'un quart d'heure.

— Ah! fit le journaliste, qui devint très pâle, n'est-ce pas un peu... barbare?...

— Mais non, puisque c'est pour les empêcher de souffrir.

Un quart d'heure s'écoula. Nous avions repris notre conversation un moment interrompue, plaisantant férocement sur ce traitement, si commode, de l'hydrophobie. Seul notre homme était morose, taciturne, il mangeait du bout des dents, avec effort, comme pour l'acquit de sa conscience.

On frappa de nouveau à la porte.

C'était encore l'infirmière.

— Monsieur, deux nouveaux enragés, un homme et un enfant. Il paraît que le chien a fait de nombreuses victimes.

Je la suivis, en pestant très fort contre les imbéciles qui me dérangeaient ainsi en plein repas.

Quand je revins au bout d'une vingtaine de minutes, le pauvre bohème, exsangue, m'interrogea silencieusement du regard.

— Encore deux d'expédiés, dis-je très froidement en mordant à belles dents dans une aile de poulet. L'enfant, ça n'a pas été long, mais l'homme avait la vie d'un dur!... Il a fallu nous y mettre à quatre.

Le journaliste avait repoussé son assiette pleine.

Livide, l'œil atone, il nous considérait avec un effarement qui prenait les proportions de la terreur la plus folle.

Pensez donc, des gens qui faisaient aussi bon marché de la vie de leurs semblables!

— Tiens, vous ne mangez pas, remarqua Darly, qu'avez-vous donc? Vous êtes vert, mon cher ami.

— Oui, je me sens un peu indisposé. Je vais vous demander la permission de vous quitter.

Et il saisit son chapeau et sortit précipitamment.

Un immense éclat de rire salua ce dénouement.

Nous ne le revîmes jamais.

Darly, qui eut de ses nouvelles, nous apprit qu'il en avait fait une maladie; mais je vous assure qu'il n'appela aucun de nous pour le soigner.

Pour relation conforme:
Léo TRÉZENIK.



A L'EXPOSITION

— C'est tout de même un comble d'attraper une insolation à quelques mètres du Palais du froid...

(Dessin inédit de Jo Paz.)



— Elle est toujours fatiguée le vendredi!

— Oui, son fiancé n'a le droit de lui faire la cour qu'une fois par semaine.

(Dessin inédit de Van Rampaey.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

DEMANDE EN MARIAGE

— Ce qui m'intéresse le plus dans les journaux, me dit au dessert mon vieil ami le docteur Brigue, qui venait de me faire savourer un lièvre à la façon de la vieille Brigitte, sa cuisinière, ce sont les faits divers et leur lyrisme paradoxal. En eux se réfugient la fantaisie et l'imprévu. Quand ils racontent des histoires de fous, cela devient inénarrable, car les fous portent en eux une logique rigoureuse, mais ils l'utilisent à contretemps. Ils obtiennent ainsi un comique miraculeux. Et j'admire sans réserve la douce candeur de ce jeune jardinier qui a inauguré un nouveau protocole en matière de demande en mariage. Par ces temps de vie chère, il a fait l'économie de gants clairs et de jaquette et il n'a dérangé personne : il s'est rendu lui-même chez la mère de la jeune fille qu'il aimait et lui a demandé sa main. Il a été très mal reçu et la bonne dame l'a fait arrêter...

— Il ne l'avait pourtant pas violée, j'espère?

— Pas le moins du monde, mais j'oubliais de te dire que ce fiancé était complètement nu...

Le docteur Brigue, jouissant de ma surprise, rebourra sa pipe et continua :

— J'estime que ce jeune homme, qui passe pour fou et qu'on a enfermé, a agi avec beaucoup de sagesse et de discernement. Comment, nous autres médecins, nous sommes a peu près tous d'accord pour réclamer l'examen prénuptial, qui existe chez beaucoup de peuples où un permis de conduire à l'autel est délivré à tout postulant qui le mérite, et l'on a mis à l'ombre ce brave jeune homme qui voulait montrer, avec une loyauté et une franchise dignes d'un meilleur sort, qu'il était bon pour le service conjugal...

— Surtout dans un pays où le nu au théâtre est passé dans les mœurs...

— Mais on ne lui a pas même laissé le temps de s'expliquer. J'imagine qu'il se fût écrié : « Serviteur zélé de la vérité, c'est sous son costume que je viens à vous : examinez-moi à loisir. On peut regarder à la loupe, on peut toucher, comme chez la femme à barbe. Que rien n'échappe à votre stricte vigilance, prudente mère de famille ! Vêtu de ma seule nudité, j'attends, calme et sans reproche, le verdict de votre équité. »

— Le geste symbolique de ce fiancé n'a pas été apprécié, mon vieux Brigue. Les novateurs hardis tireront toujours les marrons du feu...

— Aussi bien, continua mon ami, le certificat prénuptial ne nous apprendrait pas grand'chose. Il nous dirait si Pierre a les genoux cagneux et si Colette a les fesses en goutte d'huile, mais qui nous renseignera si Jacques est maladivement jaloux et si Ginette a la folie des grandeurs ?

— Alors, comment sortir de là ?

— Les Américains ont trouvé un petit truc ingénieux. On divorce chez eux comme on change de chemise. On se marie autant de fois qu'il faut avant de trouver chaussure à son pied. Ces expériences n'ont pas plus d'importance que les essais qu'on fait chez le bottier. Il n'y a que les peuples jeunes pour s'aviser de solutions aussi élégamment audacieuses, qui demeurent cependant dans le cadre de la morale et des convenances.



LE LIÈVRE A LA FACON DE LA VIEILLE BRIGITTE

Dépouillez, videz et coupez un jeune lièvre en morceaux. Mettre à feu doux dans une sauteuse un bon morceau de beurre et une douzaine de petits oignons. Dès le beurre fondu, ajoutez le levraut, salez, poivrez, couvrez. Tout en agitant souvent la casserole, laissez cuire encore un peu à couvert avant de mouiller de deux verres de vin blanc sec et d'un verre d'eau. Mettez un bouquet garni, couvrez, laissez bouillir doucement.

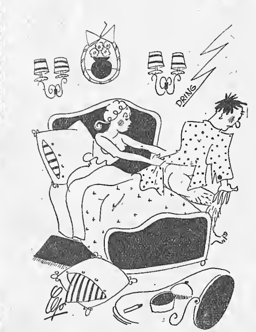
Un peu avant de servir, battez au fouet 2 décilitres de crème fraîche épaisse, 2 jaunes d'œufs, un peu de beurre frais et un jus de citron. Retirez la sauteuse sur le coin du fourneau, enlevez le bouquet garni, versez la crème sur le lapin tout en continuant de fouetter et versez le tout dans un plat creux garni de croûtons frits.

COMPLAISANCE

— Et puis si tu râles, je te colle encore 37°2 !

(Dessin inédit de André Diac.)

LA SONNETTE



Ding ! Ding ! Ding ! voilà la sonnette
Qui, dès l'aube, ou plus tôt, arrête
Songe gai (?), repos ou sommeil
Du Docteur hâtant le réveil.

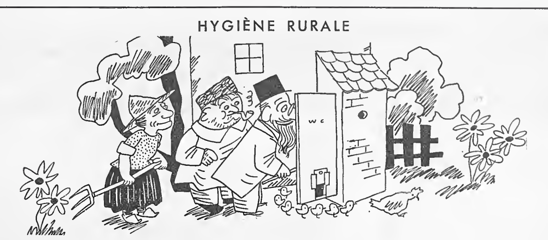
Ding ! Ding ! Ding ! voilà la sonnette
Quand c'est l'heure du déjeuner.
Il part, il faut qu'il se soumette,
Le pauvre Docteur, à jeûner.

Ding ! Ding ! Ding !... voilà la sonnette
Qui recommence à résonner
Le mettant encore à la diète
Alors qu'il rentre pour dîner.

Ding ! Ding ! Ding !... voilà la sonnette
Qui tinte, hélas ! tinte toujours,
Sans pitié pour l'heure discrète
Marquée au cadran des amours.

Tais-toi donc, maudite sonnette
Et n'abuse pas du Docteur.
Mais seras-tu jamais muette?...
Non ! Car tu sonnes la Douleur...

Dr. GORNARD.



LE PONDOIR

Le 3 mars 1930, l'Agon outrageusement grossi par d'incessantes pluies et la fonte des neiges, sortit de son lit et inonda la vallée.

Sur les rives de ce cours d'eau peu enclin aux sautes d'humeur et aux crues inquiétantes, se succédaient à brefs intervalles, hameaux et fermes aux bâtiments de même type à d'identique maçonnerie.

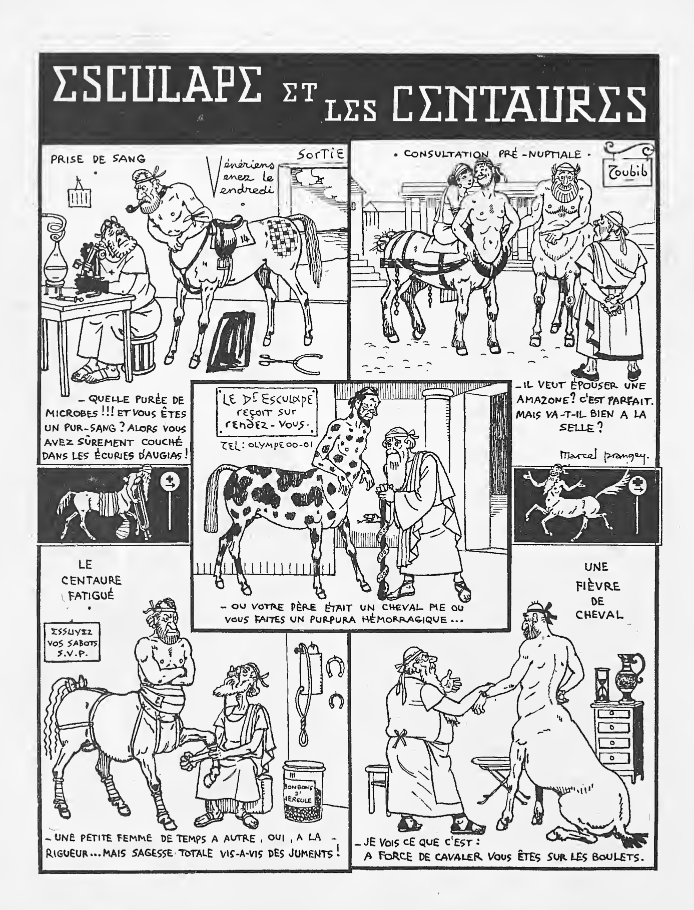
Un bain de pied prolongé les désagrège rapidement, pisé et briques crues fondirent comme sucre au contact de l'Agon, d'innombrables maisons riveraines s'écroulèrent avant même que la rivière ait regagné son lit.

Deux ans après le désastre, je suivais la rive gauche, tout surpris de ne plus voir que bâtiments en bon ordre, crépis de blanc, tuilés de rose, tout flambant neuf, aux lieux et places des archaïques demeures si humbles et ternes, disposées au petit bonheur. Seuls de gros arbres, des boqueteaux respectés par la crue, ou telle particularité locale, me permettaient de repérer les lieux-dits. Je n'eus pas grand peine à retrouver le Garric, dont les hôtes *m'espéraient* et m'accueillirent avec joie.

Ces bonnes gens me firent, sans tarder, les honneurs de leur nouvelle *Borie* — dont ils n'étaient pas peu fiers — louèrent l'heureuse disposition des locaux, leurs belles dimensions, leur solidité à toute épreuve, critiquèrent naturellement quelques points et sourirent en poussant l'huis à chatière du buen-retiro dont les services de la reconstruction avaient sagement prévu et exigé l'installation. Il faut dire qu'antérieurement à l'inondation, le retiro était local inconnu chez les cultivateurs de la région (et de bien d'autres), car l'espace ne faut point aux entours des fermes et l'étable vous est accueillante par temps de pluie ou de gel, ainsi évitait-on, du moins, l'odieux assujettissement des transferts et des nettoyages. Je jetais un coup d'œil dans le réduit chaulé et net, et découvris sur le sol cimenté, quelques caissettes garnies de foin où l'œil fixe, la crête flétrie, les plumes gonflées, des mères clouques couvaient avec une gravité maussade les vingt et un œufs confiés à leurs bons soins. Aux murs, quelques nids pour les pondeuses, m'expliquèrent la chatière de la porte que je refermais doucement pour ne point troubler plus longtemps parturientes et couveuses. Au W.-C. officiel on avait simplement substitué un parfait pondoir-couvoir pour gallinacées.

Curieux toutefois du dispositif souterrain prévu par l'architecte, j'appris de mes hôtes qu'il s'agissait d'une fosse septique tout ciment armé, absolument étanche, où se conservait à merveille, grâce à quelques litres d'eau et à quelques combinés Barral la provision d'œufs pour l'hiver. " *Et nunc intelligite erudimini qui judicatis terram.* "

Docteur E. BOURGUET.


ESCULAPE ET LES CENTAURES
PRISE DE SANG
SorTIE
Vénériens venez le vendredi
14
– QUELLE PURÉE DE MICROBES !!! ET VOUS ÊTES UN PUR-SANG ? ALORS VOUS AVEZ SÛREMENT COUCHÉ DANS LES ÉCURIES D'AUGIAS !
• CONSULTATION PRÉ-NUPTIALE •
Toubib
– IL VEUT ÉPOUSER UNE AMAZONE ? C'EST PARFAIT. MAIS VA-T-IL BIEN A LA SELLE ?
Marcel prangey.
LE Dr ESCULAPE reçoit sur rendez-vous.
TEL : OLYMPE 00-01
– OU VOTRE PÈRE ÉTAIT UN CHEVAL PIE OU VOUS FAITES UN PURPURA HÉMORRAGIQUE ...
LE CENTAURE FATIGUÉ
ESSUYEZ VOS SABOTS S.V.P.
BONBONS D'HERCULE
– UNE PETITE FEMME DE TEMPS A AUTRE, OUI, A LA RIGUEUR ... MAIS SAGESSE TOTALE VIS-A-VIS DES JUMENTS !
UNE FIÈVRE DE CHEVAL
– JE VOIS CE QUE C'EST : A FORCE DE CAVALER VOUS ÊTES SUR LES BOULETS.



LA DERNIÈRE FLAMBÉE

Le petit vieux Jean-Marie n'avait jamais dû être un bel homme. Sa face rougeaude embroussaillée d'une filasse jaunie au pourtour des lèvres, son crâne dégarni, ses paupières rongées par une ophtalmie rebelle, laissaient deviner les 65 ans que, seule, la vivacité de petits yeux gris, brillants et mobiles essayait de démentir.

Ce jour-là, vers la fin de l'après-midi d'un beau samedi de septembre, Jean-Marie travaillait devant la porte cochère d'une maison basse de la rue de l'Eglise. La veste crasseuse accrochée à un volet, il sciait du bois.

Les bûches de hêtre, posées sur un chevalet, étaient débitées en rondins d'égale longueur que l'homme jetait en tas. De temps en temps, le vieux se reposait, essuyait son front d'un coup de manche de chemise, considérait tour à tour l'enchevêtrement des bûches, puis le tas grossissant des rondins, lançait à terre un jet de salive rousse et se versait une rasade de gros vin rouge dont la bouteille, coiffée du verre, était rangée à l'ombre, contre le mur.

Cinq heures sonnèrent à la chapelle de l'hospice, tout en haut du faubourg.

Un pas traînard, un bruit de béquilles frappant le pavé firent lever la tête du bonhomme. Vêtue du costume sombre des pensionnaires de l'hospice, une pauvresse montait la rue en clopinant, toute ridée, pitoyable. Un collier de grosses perles de verre témoignait pourtant que la vieille, jadis coquette, n'avait pas encore tout à fait désarmé.

Elle s'arrêta :

— Tiens ! C'est toi, Jean-Marie ?

L'homme interpellé cligna ses yeux rouges, cracha sa chique de tabac. Les mains se serrèrent.

— Mélie !... En voilà une surprise ! T'es donc revenue ?

— Tu vois... Et toi, t'es toujours là ? On m'avait dit que t'étais mort.

— Mort ? J'ai jamais été plus costaud qu'au jour d'aujourd'hui.

Jean-Marie redressait sa courte taille et montrait ses bras musclés à l'appui de son dire.

— Qu'est-ce que t'es devenue, depuis dix ans qu'on s'est pas vu ?... Ça va pas ? T'es boiteuse ?

— Je vas te dire. Quand on s'est quittés, tu sais, après ma péritonie, j'avais trouvé une bonne place à Lyon, dans le blanchissage. Là, j'ai fait la connaissance de la femme de chambre d'une dame de la haute, Mme Ida, qu'on lui disait...

— Mme Ida ?...

— Oui, une poule de première, du quartier Bellecour.

J'y suis restée trois ans. J'étais pas en chef, comme de juste, tu comprends qu'elle avait cuisinière, chauffeur, et tout... Moi, je faisais plutôt la grosse ouvrage.

— On dira ce qu'on voudra, ces femmes-là, c'est du monde bien...

— Fallait voir ces salons tout en velours, tout en or, qu'on aurait dit des chapelles... Et ces plumards !

Ah ! ces plumards ! Il en venait, chez elle, des gens rupins, de la finance, des députés, des juges, jusqu'à des barons... Si j'avais pas été si honnête, ce que j'aurais ramassé de pognon là-dedans ! Mais j'ai toujours été trop bête.

— Sacrée Mélie !...

— C'est mes plus belles années. Après ça, j'ai eu des malheurs. C'est bon, n'en parlons pas... Et puis je suis tombée dans la débine et j'ai attrapé des rhumatismes, si bien qu'on m'a rapatriée à mon domicile de secours, comme ils disent et on m'a mise à l'asile des vieux, là-haut.

— Ma pauv'Mélie !... T'es pas changée, tu sais, je t'ai reconnue tout de suite.

— Si c'étaient pas les pattes ! Et toi, qu'est-ce que t'as fait ?

— Moi, j'ai pas bougé. J'ai continué mon petit boulot de commissionnaire à la gare et puis, il y a 4 ans, j'ai eu la veine de me faire écraser par une auto.

— Par une auto ? T'as eu du mal ?

— Penses-tu ?... J'avais un coup de pinard dans le nez, j'ai roulé sous la bagnole, une 30 chevaux, mais pas une égratignure, pas ça !...

— Oui, c'est la veine !

— Attends... Le patron de la voiture était un gros de Paris. Tu vois la combine... D'abord, j'ai eu la chance de tomber sur un bon homme d'affaires. Tu parles, d'un homme d'affaires !... Il m'a dit comme ça que j'avais des douleurs intérieures, dans la tête, dans l'estomac, comme qui dirait des douleurs qu'on ne sent pas, tu comprends, alors les médecins m'ont trouvé... attends voir... des troubles commotionnels, qu'ils appellent ça. Si je rigolais !... J'en ai vu trois, des médecins, des experts, des contre-experts, tout le tremblement ! Et soigné ! D'abord les rayons X, comme de juste, puis on m'a mis aux rayons rouges, après ça, aux rayons violets.

— Mon pauv'gros, t'en as vu de toutes les couleurs !...

— J'm'en foutais, moi, c'est la princesse qui payait. En fin de compte, je m'en suis tiré avec une pension de 4.000.

— 4.000 francs !

— Si jamais t'as besoin d'un bon avocat... un as, que je dis... seulement, le procès a traîné 2 ans.

— 4.000 francs. Alors, te voilà riche !

— Riche... Riche... J'suis pas *miyonnaire*, mais ça a mis du beurre. Avec ça, tu sais, j'ai jamais été feignant. Alors par-ci, par-là, je vide une fosse, je monte du charbon, je bricole quoi ! c'est pour les extras.

— Un chic filon !

— 1.000 balles qui tombent chaque trimestre... Depuis ce temps-là, on me considère... Et m'sieu Jean-Marie par-ci et m'sieu Jean-Marie par-là...

Alors, comme ça, t'es à l'hospice ? On s'était pas encore rencontrés.

Il la contemple d'un regard chargé de souvenirs et où s'allume une vague convoitise.

— Tu te rappelles, quand on s'est connus ? Un soir de 14 juillet. On est rentrés ensemble et on s'est plus quittés.

— Oui, 5 mois...

— Le beau petit ménage qu'on faisait ! Que les voisines en étaient jalouses... Notre petite maison là-bas sur le quai, un vrai nid d'amour. Tu m'apportais des fleurs. Y avait qu'un article sur quoi on n'était pas d'accord. Toi t'avais des idées avancées, t'étais un rouge, un partageux. Moi, j'ai toujours eu des principes et de l'inducation.

— Oh ! tu sais, les idées ça change !... Et les dimanches, qu'on allait dîner au bord de l'eau chez la mère Frizard, tu te rappelles ? C'était le bon temps ! Et t'étais amoureuse... Fallait pas t'en promettre !

Jean-Marie a poussé le coude de son ancienne amie et tous deux rient en silence.

— T'es toujours aussi gironde, tu sais... Si tu voulais, maintenant qu'on s'a retrouvés, on pourrait recommencer une petite vie pépère, on se dorloterait... D'abord, quand on s'est lachés on s'en voulait pas, on sait plus seulement pourquoi... Tu vas voir j'suis pas mal, une jolie taule, une petite cuisine... C'est pas loin, là, regarde, dans la maison du bureau de tabacs, on boira une fine en passant.

— Ecoute, j'peux pas aujourd'hui, la rentrée est sonnée depuis un moment, j'me ferais attraper. On se reverra. Dis Jean-Marie, ce soir, prête-moi cent sous.

— Cent sous ? Tu sais, j'ai pas beaucoup d'argent liquide.

— Cent sous... C'est non ?

— C'est pas pour te refuser, ma vieille, mais je vais avoir ma chambre à la fin du mois...

— Ça va... ça va...

Le charme est rompu, la dernière flambée vient de s'éteindre. Mélie tourne brusquement le dos à son ami, fait deux pas en béquillant, s'arrête et lui lance à la face comme un paquet, l'adieu définitif : Va donc... Eh, vieux chameau !

Dr. H. TONDEUR.

Le Gérant Dr J. MEYNIARD. E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris